



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



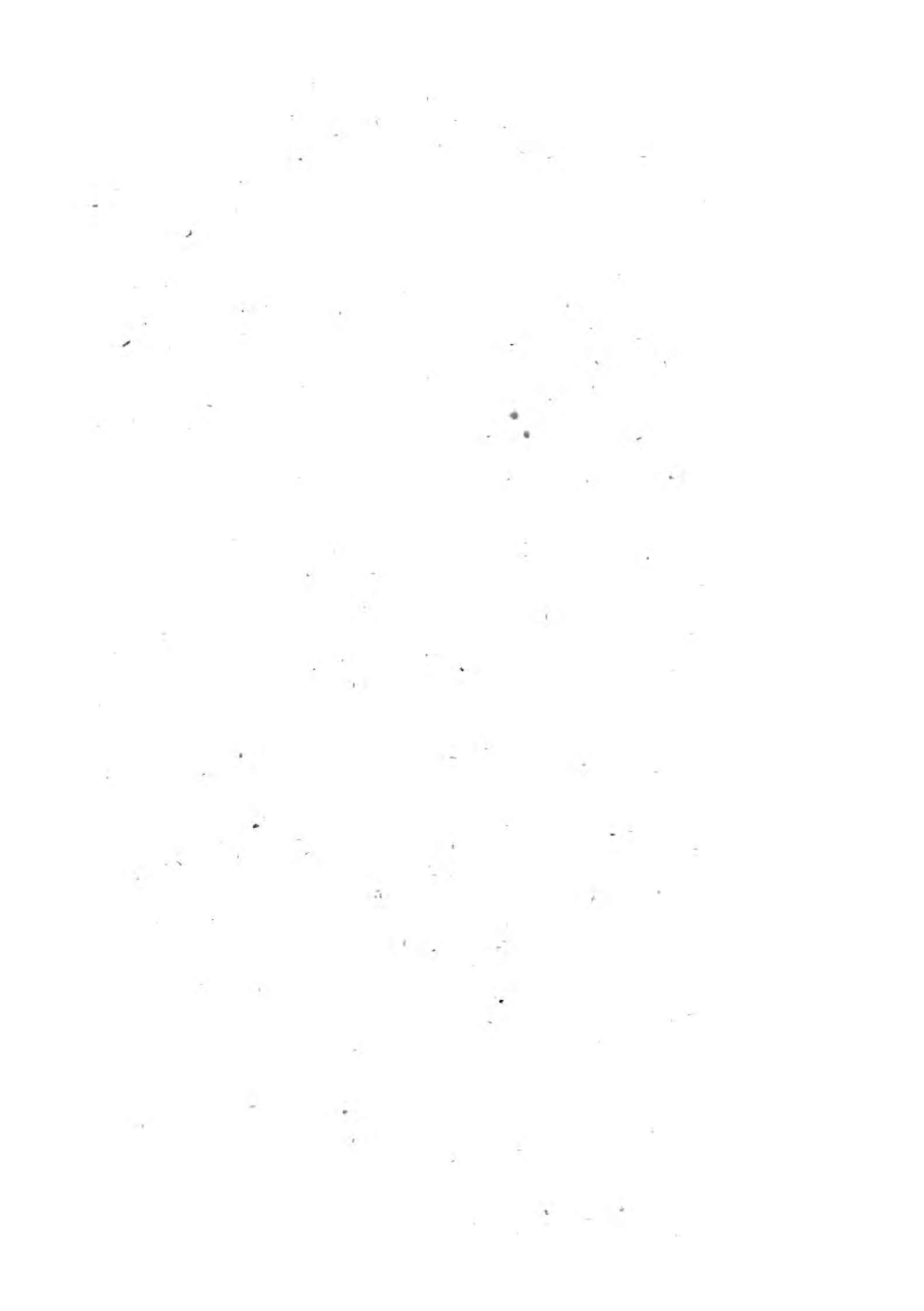
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

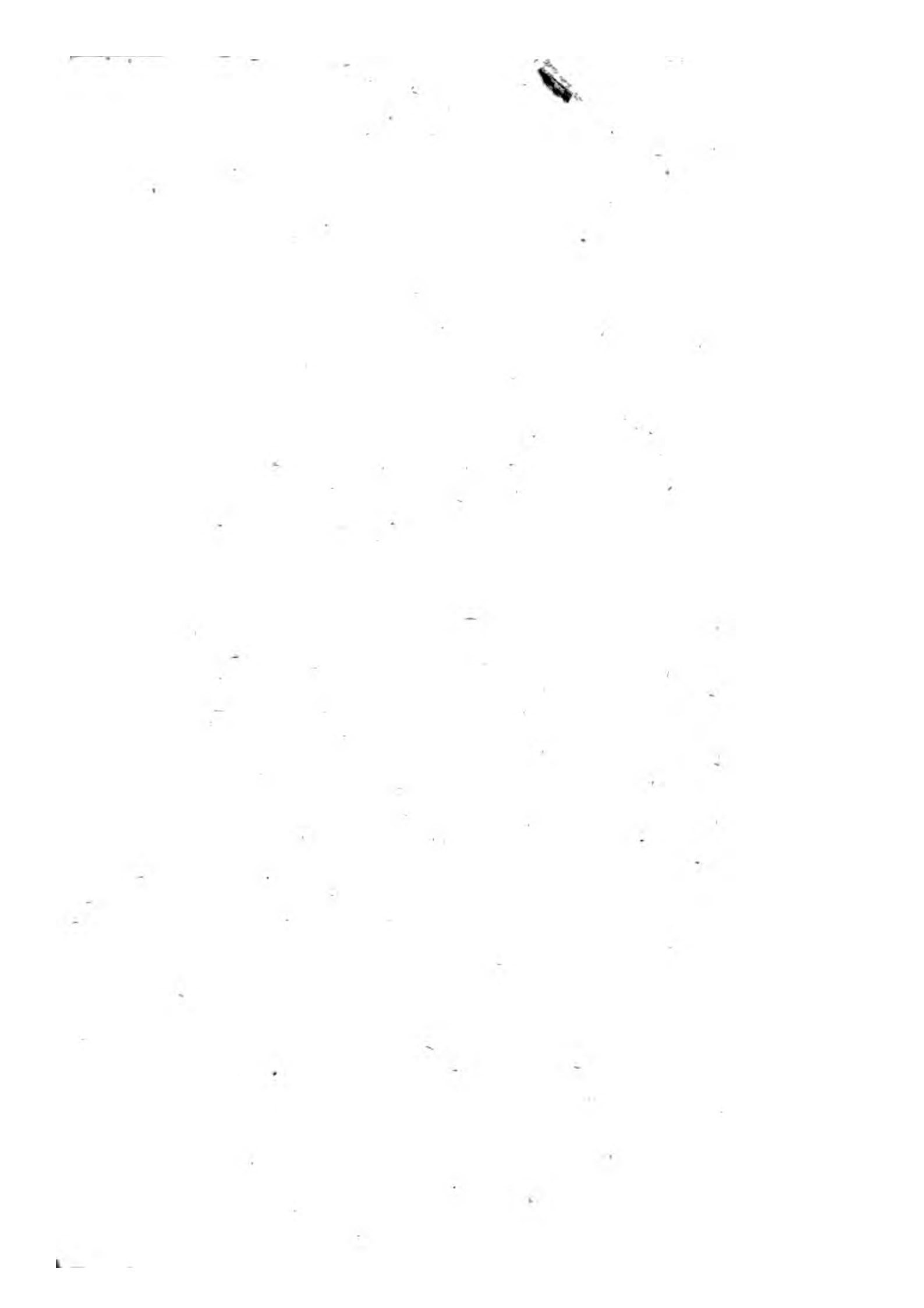


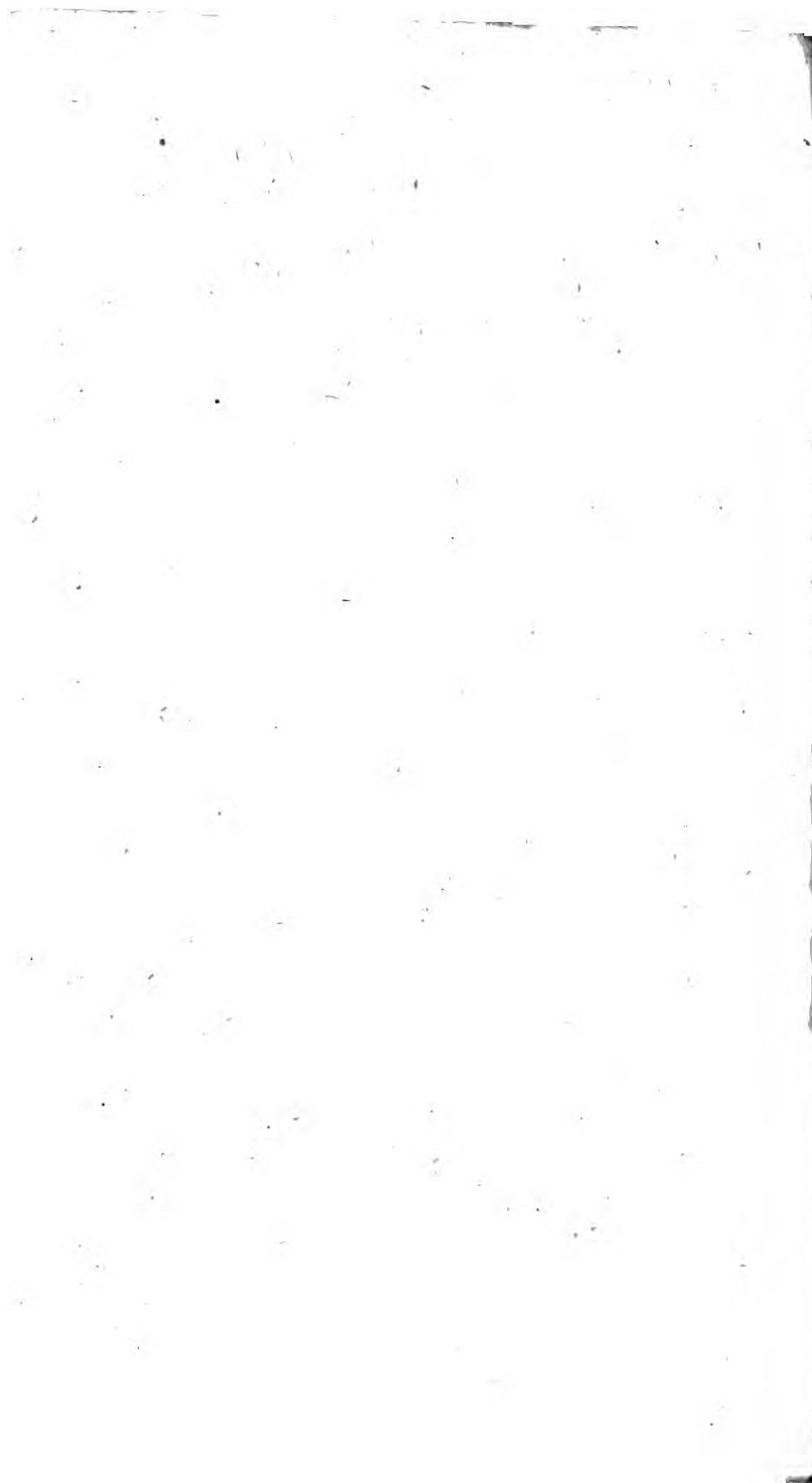
VI. 1785/1(78)



~~S. 120~~







O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-DIX-HUITIEME.

78



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-  
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



**R E C U E I L**  
**D E S L E T T R E S**  
**D E M. D E V O L T A I R E.**

Suite de l'année 1766-1767.

*Corresp. générale.*    **Tome XI. \* A**

1875

The first part of the report  
 deals with the general  
 principles of the  
 system. It is  
 divided into two  
 main sections. The  
 first section  
 discusses the  
 general principles  
 of the system. The  
 second section  
 discusses the  
 details of the  
 system. The  
 first section  
 discusses the  
 general principles  
 of the system. The  
 second section  
 discusses the  
 details of the  
 system.

1875

# R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M. D A M I L A V I L L E.

Aux eaux de Rolle, 11 d'auguste.

J'AI reçu, mon cher ami, votre lettre du 5. —  
1766.  
Je vous envoie les principaux extraits des lettres de *Jean-Jacques*, dont l'original est au dépôt des affaires étrangères. Vous y verrez que *J. J.*, domestique du comte de *Montaigu*, était bien éloigné d'être secrétaire d'ambassade : il ne parlait pas alors avec tant de dignité qu'aujourd'hui.

Vous trouverez dans la *Gazette de France*, n°. 249, la justice que lui rendirent les médiateurs de Genève, en le traitant de calomniateur atroce. Tant de témoignages joints autour qu'il a joué à messieurs *Diderot*, *Tronchin*, *Hume*, d'*Alembert* et tant d'autres, sa piété lorsqu'il eut le bonheur de communier de la main d'un *Montmolin*, sa noble promesse d'écrire

— 1766. contre M. *Helvétius*, toutes ces actions honnêtes lui assurent sans doute une réputation digne de lui.

Le bruit qui a couru si ridiculement que je voulais me transplanter, à mon âge, n'est fondé que sur les cinq cents livres que le roi de Prusse m'a envoyées pour les *Sirven*, et sur l'offre qu'il leur a faite de leur donner un asile dans ses Etats. Pour moi, je ne vois pas pourquoi je quitterais mes retraites suisses, dont je me trouve si bien depuis douze années.

M. *Boursier*, votre ami, nous est venu voir aux eaux où nous sommes toujours; il s'en retourne à Genève, et il vous prie de lui adresser dans cette ville, en droiture et à son propre nom, les instructions que vous voudrez bien lui faire parvenir touchant sa manufacture. On ne lui a rien mandé touchant monsieur *Tonpla* (\*), et il doute fort que ce hollandais veuille s'intéresser dans ce nouveau commerce. Il y aurait pourtant de très-grands avantages: mais on voit les choses de loin, sous des points de vue si différens, qu'il est bien difficile de se concilier. Au reste, je m'entends si peu à ces fortes d'affaires que je n'entre dans aucuns détails, de peur de dire des sottises. Il faut que chacun s'en tienne à son

(\*) M. *Platon* ou M. *Diderot*.

métier ; le mien est de cultiver en paix les belles-lettres et l'amitié : ce sont les seules consolations de ma vieillesse et de mes maladies. 1766.

J'ai lu le mémoire de l'homme éloquent dont on plaint le malheur. Il ne paraît pas qu'il ait voulu adoucir ses ennemis. S'il y a quelque chose de nouveau sur cette affaire , vous me ferez un extrême plaisir de m'en instruire.

Vous m'avez mis du baume dans le sang , en me disant que M. de *Beaumont* travaillait pour les *Sirven*. Puisse mon baume ne point s'aigrir !

Adieu ; mon ame embrasse la vôtre.

## L E T T R E I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 d'auguste.

**I**L est vrai , mes divins anges , que j'ai été saisi de l'indignation la plus vive , et en même temps la plus durable ; mais je n'ai point pris le parti qu'on suppose. J'en ferais très-capable , si j'étais plus jeune et plus vigoureux ; mais il est difficile de se transplanter à mon âge , et dans l'état de langueur où je suis. J'attendrai , sous les arbres que j'ai plantés , le moment



— où je n'entendrai plus parler des horreurs qui  
1766. font préférer les ours de nos montagnes à des  
finges et à des tigres déguifés en hommes.

Ce qui a fait courir le bruit dont vous avez la bonté de me parler, c'est que le roi de Prusse m'ayant mandé qu'il donnerait aux *Sirven* un afile dans fes Etats, je lui ai fait un petit compliment; je lui ai dit que je voudrais les y conduire moi-même, et il a pris apparemment mon compliment pour une envie de voyager.

Vous avez probablement lu la préface de *l'Abrégé de l'Histoire de l'Eglise*; c'est une terrible préface. Les livres dans ce goût pleuvent de tous les côtés de l'Europe: l'Italie même s'en mêle; cela ira loin. Il est assez aisé d'empêcher la raison de naître; mais, quand une fois elle est née, il n'est pas au pouvoir humain de la faire mourir. Pour moi, je ne lui donnerai point de lait; je la vois forte et drue; elle parviendra à l'âge de maturité fans que je la nourrisse.

J'ignore encore si on imprimera les roués; ils ne font bons qu'à donner de l'horreur de ces anciens Romains dont nous fefons tant de cas; les notes achèvent de peindre la nature humaine dans toute fon exécration turpitude. Mes angeç, plus la nature humaine, abandonnée à elle-même ou à la superstition,

inspire des idées tristes et fait bondir le cœur, plus j'aime cette nature humaine, quand je vois des âmes comme les vôtres. Vous me faites aimer un peu la vie. 1766.

Je vous supplie de dire à M. le marquis de *Chauvelin* combien je lui suis tendrement attaché.

Pourriez-vous avoir la bonté de me dire quelle impression le mémoire de M. de *la Chalotais* a fait dans Paris ?

## L E T T R E I I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

18 d'auguste.

Ils en ont menti, les vilains Velches ; ils en ont menti, les assassins en robe. Je peux vous le dire en fureté dans cette lettre : c'est par une insigne fourberie qu'on a substitué le *Dictionnaire philosophique* au *Portier des chartreux*, que l'on n'a pas osé nommer à cause du ridicule. Je fais, à n'en pouvoir douter, que jamais livre de philosophie ne fut entre les mains de l'infortuné jeune homme qu'on a si indignement assassiné.

Je ne vois, mon cher frère, que cruauté et mensonge. Il est si faux qu'on m'ait refusé,

— 1766. qu'au contraire on m'a prévenu, et qu'on a même tracé la route que je devais prendre. Je la prendrais cette route, si les hommes qui aiment la vérité avaient du zèle; mais on n'en a point, on est arrêté par mille liens, on demeure tranquillement sous le glaive, exposé non-seulement aux fureurs des méchants, mais à leurs railleries. Les fanatiques triomphent. Que deviendra votre ami? quel rôle jouera-t-il, quand l'ouvrage auquel il a travaillé vingt années devient l'horreur ou le jouet des ennemis de la raison? ne sent-il pas que sa personne fera toujours en danger, et que ce qu'il peut espérer de mieux est de se soustraire à la persécution, sans pouvoir jamais prétendre à rien, sans oser ni parler ni écrire?

Le chevalier de *Faucourt*, qui a mis son nom à tant d'articles, doit-il être bien content? Enfin, six ou sept cents mille sots huguenots ont abandonné leur patrie pour les sottises de *Jehan Chauvin*, et il ne se trouvera pas douze sages qui fassent le moindre sacrifice à la raison universelle qu'on outrage! Cela est aussi honteux pour l'humanité que l'infame persécution qui nous opprime.

Je dois être très-mécontent que vous ne m'avez pas écrit un seul mot de votre ami, que vous ne m'avez pas même fait part de ses sentimens. Je vois bien que les philosophes

font faits pour être isolés , pour être accablés l'un après l'autre , et pour mourir malheureusement sans s'être jamais secourus , sans avoir seulement eu ensemble la moindre intelligence ; et quand ils ont été unis , ils se sont bientôt divisés , et par là même ils ont été en opprobre aux yeux de leurs ennemis. Ce n'était point ainsi qu'en usaient les stoïciens et les épicuriens : ils étaient frères , ils se faisaient un corps , et les philosophes d'aujourd'hui sont des bêtes fauves qu'on tue l'une après l'autre.

Je vois bien qu'il faut mourir sans aucune espérance. Cependant ne m'abandonnez pas , écrivez à M. Boursier sur la manufacture , sur M. Tonpla , sur toutes les choses qu'il entendra à demi-mot.

Je ne vous dirai pas aujourd'hui , mon cher frère , *écr. l'inf.* , car c'est l'inf. qui nous écrit. Voici un petit mot pour le prophète *Elie*.

1766.

## L E T T R E I V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

19 d'août comme disent les Velches, car ailleurs on dit d'auguste.

**J**E demande pardon à mon héros de ne lui point écrire de ma main, et je lui demande encore pardon de ne lui pas écrire gaiement ; mais je suis malade et triste. Sa missionnaire a l'air d'un oiseau (\*) ; elle s'en retourne à tire d'aile à Paris. Vous avez bien raison de dire qu'elle a une imagination brillante et faite pour vous. Elle dit que vous n'avez que trente à quarante ans, tout au plus ; elle me confirme dans l'idée où j'ai toujours été que vous n'êtes pas un homme comme un autre. Je vous admire sans pouvoir vous suivre. Vous savez que la terre est couverte de chênes et de roseaux : vous êtes le chêne, et je suis un vieux roseau tout courbé par les orages. J'avoue même que la tempête, qui a fait périr ce jeune fou de chevalier de *la Barre*, m'a fait plier la tête. Il faut bien que ce malheureux jeune homme n'ait pas été aussi coupable qu'on l'a dit, puisque non-seulement huit avocats ont pris sa

(\*) Madame de *Saint-Julien*.

défense , mais que , de vingt-cinq juges , il y en a eu dix qui n'ont jamais voulu opiner à la mort. 1766.

J'ai une nièce dont les terres sont aux portes d'Abbeville. J'ai entre les mains l'interrogatoire ; et je peux vous assurer que , dans toute cette affaire , il y a tout au plus de quoi enfermer pour trois mois à Saint-Lazare des étourdis dont le plus âgé avait vingt et un ans , et le plus jeune quinze ans et demi.

Il semble que l'affaire des *Calas* n'ait inspiré que de la cruauté. Je ne m'accoutume point à ce mélange de frivolité et de barbarie : des finges devenus des tigres affligent ma sensibilité , et révoltent mon esprit. Il est triste que les nations étrangères ne nous connaissent , depuis quelques années , que par les choses les plus avilissantes et les plus odieuses.

Je ne suis point étonné d'ailleurs que la calomnie se joigne à la cruauté. Le hasard , ce maître du monde , m'avait adressé une malheureuse famille qui se trouve précisément dans la même situation que les *Calas* , et pour laquelle les mêmes avocats vont présenter la même requête. Le roi de Prusse m'ayant envoyé cinq cents livres d'aumône pour cette famille malheureuse , et lui ayant offert un asile dans ses Etats , je lui ai répondu avec la cajolerie qu'il faut mettre dans les lettres qu'on écrit

— 1766. à des rois victorieux. C'était dans le temps que M. le prince de *Brunswick* fe fait à mes petits pénates le même honneur que vous avez daigné leur faire. Voilà l'occasion du bruit qui a couru que je voulais aller finir ma carrière dans les Etats du roi de Prusse ; chose dont je suis très-éloigné , presque tout mon bien étant placé dans le Palatinat et dans la Suabe. Je fais que tous les lieux sont égaux , et qu'il est fort indifférent de mourir sur les bords de l'Elbe ou du Rhin. Je quitterais même sans regret la retraite où vous avez daigné me voir , et que j'ai très-embellie. Il la faudra même quitter , si la calomnie m'y force ; mais je n'en ai eu , jusqu'à présent , nulle envie.

Il faut que je vous dise une chose bien singulière. On a affecté de mettre , dans l'arrêt qui condamne le chevalier de *la Barre* , qu'il fe fait des genuflexions devant le *Dictionnaire philosophique* ; il n'avait jamais eu ce livre. Le procès verbal porte qu'un de ses camarades et lui s'étaient mis à genoux devant le *Portier des chartreux* , et l'*Ode à Priape* de *Piron* ; ils récitaient les *Litanies du c. . .* ; ils fe faient des folies de jeunes pages ; et il n'y avait personne de la bande qui fût capable de lire un livre de philosophie. Tout le mal est venu d'une abbessé dont un vieux scélérat a été jaloux , et le roi n'a jamais su la cause véritable de cette hor-

rible catastrophe. La voix du public indigné s'est tellement élevée contre ce jugement atroce, que les juges n'ont pas osé poursuivre le procès après l'exécution du chevalier de *la Barre*, qui est mort avec un courage et un sang froid étonnant, et qui ferait devenu un excellent officier. 1766.

Des avocats m'ont mandé qu'on avait fait jouer dans cette affaire des ressorts abominables. J'y suis intéressé par ce *Dictionnaire philosophique* qu'on m'a très-faussement imputé. J'en suis si peu l'auteur, que l'article *Messie*, qui est tout entier dans le *Dictionnaire encyclopédique*, est d'un ministre protestant, homme de condition, et très-homme de bien; et j'ai entre les mains son manuscrit, écrit de sa propre main.

Il y a plusieurs autres articles dont les auteurs sont connus; et, en un mot, on ne pourra jamais me convaincre d'être l'auteur de cet ouvrage. On m'impute beaucoup de livres, et depuis long-temps je n'en fais aucun. Je remplis mes devoirs; j'ai, Dieu merci, les attestations de mes curés et des Etats de ma petite province. On peut me persécuter, mais ce ne fera certainement pas avec justice. Si d'ailleurs j'avais besoin d'un asile, il n'y a aucun souverain, depuis l'impératrice de Russie jusqu'au landgrave de Hesse, qui ne m'en ait



— offert. Je ne ferais pas persécuté en Italie ;  
 1766. pourquoi le ferais-je dans ma patrie ? Je ne vois pas quelle pourrait être la raison d'une persécution nouvelle , à moins que ce ne fût pour plaire à *Fréron*.

J'ai encore une chose à vous dire , mon héros , dans ma confession générale , c'est que je n'ai jamais été gai que par emprunt. Qui-conque fait des tragédies et écrit des histoires , est naturellement sérieux , quelque français qu'il puisse être. Vous avez adouci et égayé mes mœurs , quand j'ai été assez heureux pour vous faire ma cour. J'étais chenille , j'ai pris quelquefois des ailes de papillon ; mais je suis redevenu chenille.

Vivez heureux , et vivez long-temps : voilà mon refrain. La nation a besoin de vous. Le prince de *Brunswick* se désespérait de ne vous avoir pas vu ; il convenait avec moi que vous êtes le seul qui ayez soutenu la gloire de la France. Votre gaieté doit être inaltérable ; elle est accompagnée des suffrages du public , et je ne connais guère de carrière plus belle que la vôtre.

Agréez mes vœux ardents et mon très-respectueux hommage qui ne finira qu'avec ma vie. V.

P. S. Oserais-je vous conjurer de donner ce

mémoire à M. de *Saint-Florentin*, et de daigner l'appuyer de votre puissante protection et de toutes vos forces ? Quand on peut, avec des paroles, tirer une famille d'honnêtes gens de la plus horrible calamité, on doit dire ces paroles : je vous le demande en grâce. 1766.

## L E T T R E V.

A M. D A M I L A V I L L E.

20 d'auguste.

J E suis tantôt aux eaux, tantôt à Ferney, mon cher frère. Je vous ai écrit par madame de *Saint-Julien*, sœur de M. le marquis de *la Tour-du-Pin*, commandant en Bourgogne, et parente de M. le duc de *Choiseul*. Elle est venue avec monsieur son frère, et a bien voulu passer quelques jours dans ma retraite. Elle a la bonté de se charger d'une lettre pour vous, dans laquelle il y en a une pour M. de *Beaumont*. En voici une autre que je vous envoie pour ce défenseur de l'innocence.

J'ai vu M. *Boursier*, pour qui vous avez toujours les mêmes bontés : il n'a pas été embarrassé un moment des calomnies qu'on a fait courir sur sa manufacture ; il est toujours

— dans les mêmes sentimens. C'est bien dom-  
 1766. mage que ses forces ne répondent pas à son  
 zèle , car il est comme moi dans sa soixante-  
 treizième année. Il désirait fort d'être secondé  
 par des personnes d'un âge mûr , qui semblent  
 avoir tourné leurs vues d'un autre côté. Il se  
 plaint beaucoup d'un de ses camarades qui ne  
 lui a pas répondu. Pour moi , mon cher ami , je  
 n'entends plus rien aux affaires de ce monde ;  
 j'y vois quelquefois des abominations qui  
 atterrent l'esprit et qui tuent la langue. On dit  
 que , dans certaines îles , quand on a coupé  
 la jambe à un nègre , tous les autres se met-  
 tent à danser.

Je vous demande en grâce de me faire avoir  
 le mémoire de feu M. de *la Bourdonnais* ; il  
 manque à mon petit recueil des causes vérita-  
 blement célèbres.

Adieu ; vos sentimens sont ma plus chère  
 consolation.

**LETTRE**

## L E T T R E V I.

1766.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

Le 20 d'auguste.

J'AI reçu, mon cher *Cicéron*, une lettre du 8 d'août (puisque les Velches ont fait *août d'auguste*); cette lettre m'a transporté de joie. J'ai vu que le plus généreux de tous les hommes me donne le titre de son ami. Je veux mériter et conserver, jusqu'au dernier moment de ma vie, un titre qui m'est si cher. J'ai sur le champ dressé de petits mémoires pour M. le duc de *Praslin*, M. le duc de *Choiseul* et M. de *Saint Florentin*, que madame de *Saint-Julien*, parente de M. le duc de *Choiseul*, et qui est actuellement chez moi, doit porter à Paris. Elle part dans deux jours, et nous servira de tout son pouvoir.

Mais aujourd'hui je reçois une lettre du 11 d'août qui me perce le cœur. Vous n'y êtes plus mon ami, vous m'écrivez *Monsieur*. Fi ! que cela est horrible de se rétracter ! Je ne veux pas vous en croire; je m'en tiens à la première lettre, et je déchire la seconde. J'ai déjà répondu à la première, et cette petite réponse vous parviendra dans le paquet de

— M. *Damilaville*, dont madame de *Saint-Julien*,  
1766. a bien voulu encore se charger.

Je vous répète ici combien je m'intéresse à l'affaire qui vous regarde, et à quel point je suis étonné que M. de *la Luzerne* n'ait pas pleinement gagné son procès. Je suis persuadé que vous viendrez à bout de tout; mais je vous dirai toujours que, si nous n'obtenons pas l'évocation pour les *Sirven*, je suis bien sûr que vous obtiendrez les suffrages de tout le public. L'esquisse du mémoire que vous eûtes la bonté de m'envoyer, il y a quelques mois, me parut devoir produire un morceau admirable, fait pour être lu avec avidité par tous les ordres de l'Etat, et pour confirmer la haute réputation où vous êtes. La véritable éloquence, et même la langue, sont d'ordinaire trop négligées à votre barreau, et les plaidoyers de nos avocats n'entrent point encore dans les bibliothèques des nations étrangères. Je ne connais guère que votre mémoire pour les *Calas* qui ait eu de la réputation en Europe; il a été lu jusqu'à *Moscou*.

Adieu, mon cher *Cicéron*. Je me mets aux pieds de madame votre femme. Ne m'ôtez jamais le beau titre que vous m'avez donné.

## • LETTRE VII.

---

1766.

A M. DAMILAVILLE.

25 d'auguste.

TOUT ce que je puis vous dire aujourd'hui par une voie sûre, mon cher frère, c'est que tout est prêt pour l'établissement de la manufacture. Plus d'un prince en disputerait l'honneur; et, des bords du Rhin jusqu'à ceux de l'Oby, *Platon* trouverait fureté, encouragement et honneur. Il est inexcusable de vivre sous le glaive, quand il peut faire triompher librement la vérité. Je ne conçois pas ceux qui veulent ramper sous le fanatisme dans un coin de Paris, tandis qu'ils pourraient écraser ce monstre. Quoi! ne pourriez-vous pas me fournir seulement deux disciples zélés? Il n'y aura donc que les énergumènes qui en trouveront! Je ne demanderais que trois ou quatre années de santé et de vie; ma peur est de mourir avant d'avoir rendu service.

Vous apprendrez peut-être avec plaisir le jugement qu'a rendu le roi de Prusse contre le chevalier de *la Barre* et ses camarades (\*). Il les condamne, en cas qu'ils aient mutilé

(\*) Lettre du roi, du 7 d'auguste 1766.

1766.

une figure de bois , à en donner une autre , à leurs frais ; s'ils ont passé devant des capucins sans ôter leur chapeau , ils iront demander pardon aux capucins , chapeau bas ; s'ils ont chanté des chançons gaillardes , ils chanteront des antiennes à haute et intelligible voix ; s'ils ont lu quelques mauvais livres , ils liront deux pages de la *Somme* de *S<sup>t</sup> Thomas*. Voilà un arrêt qui paraît tout-à-fait juste. On donne de tous côtés aux Velches des leçons dont ils ne profitent guère. Je suis aussi indigné que le premier jour. Je n'aurai de consolation que quand vous m'enverrez le factum du brave *Elie*.

Voici un petit mot de lettre pour monsieur d'*Alembert* ; il m'ouvre son cœur , et *M. Diderot* me ferme le sien. Il est triste qu'il néglige ceux qui ne voulaient que le servir , et je vous avoue que son procédé n'est pas honnête. Je vois que les philosophes feront toujours de malheureux êtres isolés qu'on dévorera les uns après les autres , sans qu'ils s'unissent pour se secourir. *Sauve qui peut* sera la devise de ce commun naufrage. Les persécuteurs finiront par avoir raison , et la plus pure portion du genre-humain sera à la fois sous le couteau et dans le mépris.

Je vous prie , mon cher frère , de demander à *Elie* s'il est vrai que ce bœuf de *Pasquier* mugisse encore contre moi , et s'il est assez

insolent pour croire qu'il peut m'embarasser. —  
 Je veux surtout avoir l'ancien mémoire pour 1766.  
 M. de la Bourdonnais ; cinq ou six procès dans  
 ce goût pourront faire un volume honnête  
 qui instruira la postérité : et du moins les affas-  
 sins en robe pourront devenir l'exécration du  
 genre-humain.

Adieu, mon cher frère ; écrivez-moi de  
 toute façon, sans vous compromettre, afin  
 que je puisse savoir tout ce que vous pensez.  
 Je vous embrasse mille fois. *Ecr. l'inf., écr.  
 l'inf., écr. l'inf.*

## L E T T R E V I I I.

A M. LE CLERC DE MONTMERCY.

25 d'auguste.

**I**L est vrai que je n'écris guère, mon cher  
 confrère en Apollon. Les horreurs qui désho-  
 norent successivement votre pays, m'ont rendu  
 si triste ; il y a si peu de sûreté à la poste, et  
 toutes les consolations sont tellement inter-  
 dites, que je me suis tenu long-temps dans le  
 silence. Les persécuteurs sont des monstres  
 qui étendent leurs griffes d'un bout du royaume  
 à l'autre ; les persécutés sont dévorés les uns



— après les autres. S'il y avait un coin de terre  
 1766. où l'on pût cultiver la raison en paix, je vous  
 prierais d'y venir, et je ne fais encore si vous  
 l'oseriez. Conservez-moi votre amitié, détestez  
 le fanatisme, écrivez-moi quand vous n'aurez  
 rien à faire, et que vous aurez quelque chose  
 à m'apprendre. Ma vie serait heureuse dans  
 mes déserts, si les gens de lettres étaient moins  
 malheureux dans le pays où vous êtes.

Comptez surtout sur mon amitié inaltérable.

## L E T T R E I X.

A M. D E C H A B A N O N.

30 d'auguste.

**V**ous vous êtes douté, mon cher confrère,  
 que j'étais affligé des horreurs dont la nouvelle  
 a pénétré dans ma retraite; vous ne vous êtes  
 pas trompé. Je ne saurais m'accoutumer à voir  
 des singes métamorphosés en tigres; *homo sum*,  
 cela suffit pour justifier ma douleur. Je vois  
 avec plaisir que la vie frivole et turbulente de  
 Paris vous déplaît; vous en sentez tout le vide,  
 il est effrayant pour quiconque pense. Vous  
 avez heureusement deux consolations toujours  
 prêtes, la musique et la littérature. Vous ferez

—  
1766.  
votre tragédie quand votre enthousiasme vous  
commandera ; car vous savez qu'il faut recevoir  
l'inspiration , et ne la jamais chercher.

Vous souvenez-vous que vous m'aviez parlé  
de madame de *Scalier* ? Il y a quelques jours  
qu'une dame vint dans mon hermitage avec  
son mari ; elle me dit qu'elle jouait un peu du  
violon , et qu'elle en avait un dans son carrosse ;  
elle en joua à vous rendre jaloux , si vous  
pouviez l'être ; ensuite elle se mit à chanter ,  
et chanta comme mademoiselle *le Maure* , et  
tout cela avec une bonté , avec un air si aisé  
et si simple que j'étais transporté. C'était  
madame de *Scalier* elle-même avec son mari ,  
qui me paraît un officier d'un grand mérite.  
Je fus désespéré de ne les avoir tenus qu'un  
jour chez moi. Si vous les voyez , je vous  
supplie de leur dire que je ne perdrai jamais  
le souvenir d'une si belle journée.

J'ai eu depuis une autre apparition de  
madame de *Saint-Julien* , la sœur du comman-  
dant de notre province. Il est vrai qu'elle ne  
joue pas du violon , et qu'elle ne chante point ,  
mais elle a une imagination et une éloquence  
si singulières , que j'en suis encore tout émer-  
veillé. Même bonté , même naturel , mêmes  
grâces que madame de *Scalier* , avec un fonds  
de philosophie qui est rare chez les dames.  
Ces deux apparitions devaient chasser les idées

— 1766. tristes que donne la méchanceté des hommes ; cependant elles n'ont pu réussir : si quelque chose peut faire cet effet sur moi , c'est votre lettre ; elle m'a fait un extrême plaisir. Il m'est bien doux de voir les grands talens et la raison joints à la sensibilité du cœur.

On m'a parlé d'un Artaxerce qui a , dit-on , du succès. Les pauvres comédiens avaient grand besoin de ce secours. L'opéra comique est devenu , ce me semble , le spectacle de la nation. Cela est au point que les comédiens de Genève se préparent à venir jouer sur mon petit théâtre un opéra comique. On dit qu'ils s'en tirent à merveille ; mais ils ne peuvent jouer ni une tragédie de *Racine* , ni une comédie de *Molière*.

Vous m'annoncez une nouvelle bien agréable , en me flattant que mademoiselle *Clairon* pourrait venir. Je n'ai plus d'acteurs , mon théâtre est perdu pour la tragédie ; mais j'aime bien autant sa société que ses talens. Elle se lassera elle-même de la déclamation , et elle fera toujours de bonne compagnie. Ce qu'elle pense et ce qu'elle dit , vaut mieux que tous les vers qu'elle récite , surtout les vers nouveaux.

Toute ma petite famille vous remercie tendrement de votre souvenir ; la vôtre doit bien contribuer à la douceur de votre vie. Je me

mets

mets aux pieds de madame votre mère et de madame votre sœur. Adieu, Monsieur; conservez-moi une amitié qui me fera toujours chère, et que je mérite par tous les sentimens que vous m'avez inspirés pour toute la vie. V.

1766.

## L E T T R E X.

A M. DAMILAVILLE.

31 d'auguste.

Nous vous remercions, Monsieur, ma famille et moi, de la part que vous voulez bien prendre à l'établissement que nous projetons. Nous savons que les commencemens sont toujours difficiles, et qu'il faut se roidir contre les obstacles.

Je conseillerais à M. Tonpla de faire un petit voyage par la diligence de Lyon; c'est l'affaire de huit jours. Il verrait les choses par lui-même, et s'aboucherait avec votre ami. On saurait précisément sur quoi compter.

Il est certain que cet établissement peut faire un très-grand bien, et que l'utile y serait joint à l'agréable. La liberté entière du commerce le fait toujours fleurir; la protection dont on vous a parlé est sûre.

Le petit voyage que je propose peut se faire

*Corresp. générale.* Tome XI. • G

— dans un grand secret ; et M. *Tonpla* , allant à  
 1766. Lyon , sous le nom de M. *Tonpla* , ou sous celui  
 de monsieur son cousin , ne donnera d'alarme  
 à aucun négociant.

Nous avons reçu des lettres d'Abbeville  
 qui sont très-intéressantes. Nous aurons du  
 drap de *Van-Robais* , qui fera de grand débit ,  
 et nous espérons n'avoir point à craindre la  
 concurrence.

M. *Sirven* me charge de vous présenter ses  
 très-humbles remerciemens. Quelques étrangers  
 ont pris beaucoup de part à son malheur ; mais  
 on ne s'est adressé à aucun homme de votre  
 pays : on craint que la pitié ne soit un peu  
 épuisée.

Ma femme , mon neveu et moi , nous vous  
 embrassons de tout notre cœur.

Votre très-humble et très-obéissant  
 serviteur , BOURSIER.

## L E T T R E X I.

1706.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Premier de septembre.

COMPTEZ, Monsieur, que mon cœur est pénétré de vos bontés. Je ne savais pas que ce fût vous qui m'aviez envoyé un factum qui m'a paru admirable. Le petit mot qui l'accompagnait m'avait paru être de la main de monsieur *Damilaville*. Pardonnez à la faiblesse de mes yeux ; mes organes ne valent rien, mais mon cœur a la sensibilité d'un jeune homme. Il a été touché de quelques aventures funestes, mais ma sensibilité n'est point indiscrete. Il y a des pays et des occasions où il faut savoir garder le silence. Mon cœur ne s'ouvre que sur les sentimens de la reconnaissance et de l'amitié qu'il vous doit. Je ne souhaite plus que de vous revoir encore ; et, si je peux l'espérer, je me tiendrai très-heureux.

J'ai appris de M. le duc de *la Vallière* qu'il prenait la maison de *Jansen* ; ce qui est sûr, c'est qu'il l'embellira, et que ceux qui y souperont avec lui passeront des momens bien agréables. Oserais-je vous supplier, Monsieur, de vouloir bien faire souvenir de moi M. le

— duc de la Vallière et M. le prince de Beauvau ,  
 1766. si vous les voyez. Je me souviens que M. le  
 duc d'Ayen m'honorait autrefois de ses bontés.  
 Vous ferez mon protecteur dans toutes les  
 compagnies des gardes. J'ai connu autrefois  
 des gardes du corps qui faisaient des tragédies ;  
 mais je les crois plus brillans encore en cam-  
 pagne qu'au Parnasse. Je suis obligé de finir  
 trop vite ma lettre , le courier part dans ce  
 moment.

Je vous suis attaché pour ma vie.

## L E T T R E X I I .

A M. DE CHABANON.

Au château de Ferney , 2 de septembre.

**J**E vous dois , Monsieur , de l'estime et de  
 la reconnaissance , et je m'acquitte de ces deux  
 tributs en vous remerciant avec autant de  
 sensibilité que je vous lis avec plaisir. Vous  
 pensez en philosophe , et vous faites des vers  
 en vrai poëte. Ce n'est pas la philosophie à  
 qui on doit attribuer la décadence des beaux  
 arts. C'est du temps de *Newton* qu'ont fleuri  
 les meilleurs poëtes anglais ; *Corneille* était  
 contemporain de *Descartes* , et *Molière* était

l'élève de *Gassendi*. Notre décadence vient peut-être de ce que les orateurs et les poètes du siècle de *Louis XIV* nous ont dit ce que nous ne savions pas, et qu'aujourd'hui les meilleurs écrivains ne pourraient dire que ce qu'on fait. Le dégoût est venu de l'abondance. Vous avez parfaitement saisi le mérite d'*Homère*; mais vous sentez bien, Monsieur, qu'on ne doit pas plus écrire aujourd'hui dans son goût, qu'on ne doit combattre à la manière d'*Achille* et de *Sarpédon*. *Racine* était un homme adroit; il louait beaucoup *Euripide*, l'imitait un peu (il en a pris tout au plus une douzaine de vers), et il le surpassait infiniment. C'est qu'il a su se plier au goût, au génie de la nation un peu ingrate pour laquelle il travaillait; c'est la seule façon de réussir dans tous les arts. Je veux croire qu'*Orphée* était un grand musicien; mais, s'il revenait parmi nous pour faire un opéra, je lui conseillerais d'aller à l'école de *Rameau*.

Je fais bien qu'aujourd'hui les *Velches* n'ont que leur opéra comique, mais je suis persuadé que des génies tels que vous peuvent leur ramener le siècle de *Louis XIV*: c'est à vous de rallumer le reste du feu sacré qui n'est pas encore tout-à-fait éteint. Je ne suis plus qu'un vieux soldat retiré dans sa chaumière. Je souhaite passionnément que vous combattiez contre le mauvais goût avec plus de succès que nous



— n'avons résisté à nos autres ennemis. C'est  
1766. avec ces sentimens très-sincères que j'ai l'honneur d'être ,

Monfieur ,

votre très-humble et très-obéissant  
serviteur , *Voltaire.*

### L E T T R E X I I I .

A M. LE RICHE ,

DIRECTEUR ET RECEVEUR GENERAL DES  
DOMAINES DU ROI , &c. à *Besançon.*

5 de septembre.

**L**A personne , Monfieur , à qui vous avez bien voulu envoyer votre mémoire en faveur du fieur *Fantet* (\*) , vous remercie très-sensiblement de votre attention. Votre ouvrage est très-bien fait , et il ferait admirable s'il plaidait en faveur de l'innocence. Mais le moyen de ne pas condamner un scélérat qui , parmi quinze ou vingt mille volumes , en a chez lui une trentaine sur la philosophie ! Non-seulement il est juste de le ruiner , mais j'espère qu'il sera brûlé , ou au moins pendu , pour l'édification des ames dévotes et compatif-

(\*) Libraire à *Besançon.*

santes. On est sans doute trop éclairé et trop sage à Besançon , pour ne pas punir du dernier supplice tout homme qui débite des ouvrages de raisonnemens. Il est vrai que sous *Louis XIV* on a imprimé , *ad usum delphini* , le poëme de *Lucrece* contre toutes les religions , et les œuvres d'*Apulée*. M. l'abbé d'*Olivet* , quoique franc-comtois , a dédié au roi des *Tusculanes de Cicéron* , et le *De natura Deorum* , livres infiniment plus hardis que tout ce qu'on a écrit dans notre siècle ; mais cela ne doit pas sauver le sieur *Fantet* de la corde. Je crois même qu'on devrait pendre sa femme et ses enfans pour l'exemple.

J'ai en main un arrêt d'un tribunal de la Franche-Comté , par lequel un pauvre gentilhomme , qui mourait de faim , fut condamné à perdre la tête pour avoir mangé , un vendredi , un morceau de cheval qu'on avait jeté près de sa maison. C'est ainsi qu'on doit servir la religion , et qu'on doit faire justice.

On pourrait bien aussi , Monsieur , vous condamner pour avoir pris le parti d'un infortuné. Il est certain que vous méprisez l'Eglise , puisque vous parlez en faveur de quelques livres nouveaux. Vous êtes inspecteur des domaines , par conséquent vous devez être regardé comme un païen , *sicut ethnicus et publicanus*.

— 1766. Je me recommande aux prières des saintes femmes, qui ne manqueront pas de vous dénoncer : on dit qu'elles ont toutes beaucoup d'esprit, et qu'elles sont fort instruites. Vous ne sauriez croire combien je suis enchanté de voir tant de raison et tant de tolérance dans ce siècle. Il faut avouer qu'aujourd'hui aucune nation n'approche de la nôtre, soit dans les vertus pacifiques, soit dans la conduite à la guerre. Comme je suis extrêmement modeste, je ne mettrai point mon nom au bas des justes éloges que méritent vos compatriotes. Je vous supplie de vouloir bien me faire part du dispositif de l'arrêt, lorsqu'il sera rendu.

## L E T T R E X I V.

A M. D A M I L A V I L L E.

8 de septembre.

J'AI bien des choses à vous dire, mon cher ami.

Premièrement, dès que M. de *Beaumont* m'eut écrit qu'il fallait demander M. *Chardon* pour rapporteur, je n'eus rien de plus pressé que de faire ce qu'il me prescrivait, tout malade et tout languissant que je suis. Vous savez quelle est mon activité dans ces fortes

d'affaires ; vous savez que ma maxime est de remplir tous mes devoirs aujourd'hui , parce que je ne suis pas sûr de vivre demain. 1766.

On m'a mandé depuis qu'il fallait attendre ; je ne pouvais pas deviner ce contre-ordre. Tout ce que je peux faire est de ne pas réitérer ma demande. Je vous supplie de le dire à M. de Beaumont.

Je suis déjà tout consolé, et *Sirven* l'est comme moi, si l'on ne peut pas obtenir une évocation. Ce sera beaucoup pour lui si l'on imprime seulement le mémoire de M. de Beaumont. Il est si convaincant et si plein d'une vraie éloquence, qu'il fera également la gloire de l'auteur et la justification de l'accusé. Le public éclairé, mon cher ami, est le souverain juge en tout genre ; et nous nous en tenons à ses arrêts, si nous ne pouvons en obtenir un en forme juridique.

La seconde prière que je vous fais, c'est de m'envoyer le *factum* pour feu M. de la Bourdonnaie.

J'ai une troisième requête à vous présenter au sujet de ce *Robinet* qu'on dit être l'auteur de *la Nature*, et qui certainement ne l'est pas ; car l'auteur de *la Nature* fait le grec, et ce *Robinet*, l'éditeur de mes prétendues *Lettres*, cite dans ces *Lettres* deux vers grecs qu'il estropie comme un franc ignorant. On voit

— 1766. d'ailleurs dans le livre une connaissance de la géométrie et de la physique que n'a point le sieur *Robinet*. Enfin ce *Robinet* est un faussaire. Il est triste que de vrais philosophes aient été en relation avec lui.

Vous savez qu'il a fait imprimer, dans son infame recueil, la lettre que je vous écrivis sur les *Sirven* l'année passée. Ne sachant pas votre nom, il vous appelle M. *Damoureux* : il dit dans une note qu'il a restitué un long passage que le censeur n'avait pas laissé subsister dans l'édition de Paris. Ce passage, qui se trouve à la page 181 de son édition, concerne Genève et J. J. Rousseau. Il me fait dire qu'il y a une grande dame de Paris qui aime J. J. comme son toutou. Vous m'avouerez que ce n'est pas là mon style : mais cette grande dame pourrait être très-fâchée, et il ne faut pas susciter de nouveaux ennemis aux philosophes.

Je vous prie donc, au nom de l'amitié et de la probité, de m'envoyer un certificat qui confonde hautement l'imposture de ce malheureux. S'il y a eu en effet un censeur par les mains de qui ait passé cette lettre que vous imprimâtes, réclamez son témoignage ; s'il n'y a point eu de censeur, le mensonge de *Robinet* est encore par-là même pleinement découvert, puisqu'il prétend restituer un passage que le censeur a supprimé.

Vous voyez qu'il faut combattre toute la vie. —  
 Tout homme public est condamné aux bêtes ; 1766.  
 mais il est quelquefois indispensable d'écraser  
 les bêtes qui mordent. Je me chargerai de  
 faire mettre dans les journaux ce défaveu. J'y  
 ajouterai quelques réflexions honnêtes sur les  
 indécentes et les calomnies dont les notes de  
 ce M. *Robinet* sont chargées.

Je crois qu'on a bien oublié actuellement ,  
 dans Paris , des choses que les âmes vertueuses  
 et sensibles n'oublieront jamais. Je voudrais  
 qu'on aimât assez la vérité pour exécuter le  
 projet proposé à M. *Toupla*. Est-il possible  
 qu'on ne trouvera jamais quatre ou cinq avocats  
 pour plaider ensemble une si belle cause ?

Adieu , mon très-cher ami. *Ecr. l'inf.*

## L E T T R E X V.

A M. LE COMTE D'ESTAING.

Ferney , 8 de septembre.

MONSIEUR ,

LA lettre dont vous m'honorez , et les instructions qui l'accompagnent , m'inspirent autant de regrets que de reconnaissance. Si j'avais été assez heureux pour recevoir plutôt

— ces mémoires , j'aurais eu la satisfaction de  
1766. rendre à votre mérite et à vos belles actions  
la justice qui leur est due. Je ne suis instruit  
qu'après trois éditions ; mais , si je vis assez pour  
en voir une nouvelle , je vous réponds bien  
du zèle avec lequel je profiterai des lumières  
que vous avez la bonté de me donner.

Je vois que vos connaissances égalent votre  
bravoure. Je n'ai pas osé compromettre votre  
illustre nom dans l'histoire des malheurs de  
Pondichéri et du général *Lalli*. Le journal du  
blocus , du siège et de la prise de cette ville ,  
insinue que c'est à vous , Monsieur , que  
*Chanda-Saeb* demanda si d'ordinaire en France  
on choisissait un fou pour grand-visir. Je me  
fuis bien donné de garde de vous citer en cette  
occasion. Il m'a paru que la tête avait tourné  
à ce commandant infortuné , mais qu'il ne  
méritait pas qu'on la lui coupât. Je suis si per-  
suadé de l'extrême supériorité des lumières  
des juges , que je n'ai jamais compris leur  
arrêt qui a condamné un lieutenant général  
des armées du roi , pour avoir trahi les inté-  
rêts de l'Etat et de la compagnie des Indes. Je  
crois qu'il est démontré qu'il n'y a jamais eu de  
trahison ; et je trouve encore cette catastrophe  
fort extraordinaire.

Je suis persuadé, Monsieur, que si le minis-  
tère s'y était pris quelques mois plutôt pour

préparer l'expédition du Brésil , vous auriez fait cette conquête en peu de temps , et la France vous aurait eu l'obligation de faire une paix plus avantageuse. 1766.

Tout ce que vous dites sur les colonies , tant françaises qu'anglaises , fait voir que vous êtes également propre à combattre et à gouverner.

La manière dont les Anglais en usèrent avec vous , quand vous fûtes pris sur un vaisseau marchand , exigeait , ce me semble , que les ministres anglais vous fissent les réparations les plus authentiques , et qu'ils vous prévinsent avec tous les égards et tous les empressements qu'ils vous devaient. C'est ainsi qu'ils en usèrent avec M. *Vlloa*. Je veux croire , pour leur excuse , que ceux qui vous retinrent à Plimouth ne connaissaient pas encore votre personne.

Ma vieillesse et mes maladies ne me permettent pas l'espérance de pouvoir mettre dans leur jour les choses que vous avez daigné me confier ; mais , s'il se trouvait quelque occasion d'en faire usage , ne doutez pas de mon zèle.

En cas que vous m'honoriez de quelque'un de vos ordres , je vous prie , Monsieur , d'ajouter à vos bontés celle de me dire votre opinion sur l'arrêt porté contre M. de *Lalli* , et sur la



— conduite qu'on tenait à Pondichéri. Soyez  
1766. très-persuadé que je vous garderai le secret.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, Monsieur, &c. V.

## L E T T R E X V I.

A M. DEODATI DE TOVAZZI.

A Ferney, 9 de septembre.

**V**ous souviendrez-vous, Monsieur, qu'à l'occasion de votre *Dissertation sur la langue italienne*, j'eus l'honneur de recevoir quelques lettres de vous, et de vous répondre? On vient d'imprimer une de mes lettres à Amsterdam, sous le nom de Genève, dans un recueil de deux cents pages.

Ce recueil contient plusieurs de mes lettres, presque toutes entièrement falsifiées. Celle que je vous adressai de Ferney, le 24 de janvier 1761, est défigurée d'une manière plus maligne et plus scandaleuse que les autres. On y outrage indignement un général d'armée (\*), ministre d'Etat, dont le mérite est égal à la naissance. Il est, ce me semble, de votre intérêt, Monsieur, du mien et de celui de la

(\*) M. le prince de Soubise.

vérité, de confondre une si horrible calomnie. —  
 Voici comme je m'expliquais sur la valeur de ce général : 1766.

„ Nous exprimerions encore différemment  
 „ l'intrépidité tranquille que les connaisseurs  
 „ admirèrent dans le petit-neveu du héros de  
 „ la Valteline , &c. „

Voici comme l'éditeur a falsifié ce passage :

„ Nous exprimerions encore différemment  
 „ l'intrépidité tranquille que quelques *pré-*  
 „ *tendus* connaisseurs admirèrent dans le *plus*  
 „ *petit-neveu* du héros de la Valteline , lors-  
 „ qu'ayant vu son armée en déroute par la  
 „ terreur panique de nos alliés à Rosbac , qui  
 „ causa pourtant la nôtre , ce petit-neveu ayant  
 „ aperçu , &c. „

Cet article , aussi insolent que calomnieux ,  
 finit par cette phrase non moins falsifiée. „ Il  
 „ eut encore le courage de soutenir tout seul  
 „ les reproches amers et intarissables d'une  
 „ multitude toujours trop tôt et trop bien  
 „ instruite du mal et du bien. „

Une telle falsification n'est pas la négligence  
 d'un éditeur qui se trompe , mais le crime d'un  
 faussaire qui veut à la fois décrier un homme  
 respectable et me nuire. Il vous nuit à vous-  
 même , en supposant que vous êtes le confident  
 de ces infamies. Vous ne refuserez pas sans  
 doute de rendre gloire à la vérité. Je crois

— 1766. nécessaire que vous preniez la peine de me certifier que ce morceau de ma lettre, depuis ces mots, *nous exprimerions*, jusqu'à ceux-ci *du mal et du bien*, n'est point dans la lettre que je vous écrivis; qu'il y est absolument contraire et falsifié de la manière la plus lâche et la plus odieuse. Je recevrai, avec une extrême reconnaissance, cette justice que vous me devez; et le prince qui est intéressé à cette calomnie, fera instruit de l'honnêteté et de la sagesse de votre conduite dont vous avez déjà donné des preuves (\*).

Recevez celle de mon estime et de tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

(\* ) Le certificat de M. *Touazzi* a été imprimé dans les journaux.

LETTRE

## L E T T R E X V I I .

1766.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

9 de septembre.

M. le chevalier de *Roche fort*, monsieur le Duc, ranime ma très-languissante vieilleſſe, en m'apprenant que vous me conſervez toujours vos anciennes bontés. J'en ſuis d'autant plus flatté qu'on prétend que vous abandonnez vos anciens protégés, *Champs*, *Montrougé* et votre belle collection de livres rares et inſiſibles. On dit que vous achetez la cabane de *Jansen*, dont vous allez faire un palais délicieux, ſelon votre généreuſe coutume. Si les bâtimens, les jardins, la chafſe, les bibliothèques choiſies, éprouvent votre inconfiance, les hommes ne l'éprouvent pas. Vos goûts peuvent avoir de la légéreté, mais votre cœur n'en a point. Vous allez devenir un vrai philoſophe ; j'entends, ſ'il vous plaît, philoſophe épicurien. Le jardin de *Jansen*, qui n'était qu'un potager, deviendra, ſous vos mains, le vrai jardin d'*Epicure*. Vous vous écarterez tout doucement de la cour, et vous n'en ſerez que plus heureux en vivant pour vous et pour vos amis : ce qui eſt, au fond, la véritable vie.

Correſp. générale. Tome XI. \* D.

1766. Vous souvenez-vous, monsieur le Duc, d'une lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, il y a quelques années, sur ce monsieur *Urceus Codrus* (\*) que nous avions pris pour un prédicateur ? On vient d'imprimer un recueil de quelques-unes de mes lettres, dans lequel ce rogaton est inféré. On m'y fait dire que vous avez *déliuré* les *sermones festivi*, au lieu de déterré les *sermones festivi*. On y prétend qu'un marchand a fait la comédie de la Mandragore, et marchand est là pour *Machiavel*. Ces inepties assez nombreuses ne sont pas la seule falsification dont on doive se plaindre : on a interpolé, dans toutes ces lettres, des articles très-impertinens et très-insolens.

Jugez, si on imprime aujourd'hui de tels mensonges, quand ils sont aisés à découvrir, quelle était autrefois la hardiesse des copistes lorsqu'il était très-mal-aisé de découvrir leurs impostures. On a fait, de tout temps, ce qu'on a pu pour tromper les hommes : encore passe, si on se bornait à les tromper ; mais on fait quelquefois des choses plus affreuses et plus barbares, sur lesquelles je garde le silence.

Comme je suis mort pour les plaisirs, je dois l'être aussi pour les horreurs ; et j'oublie ce que la nation peut avoir de frivole et d'exécration, pour ne me souvenir que d'un cœur aussi

(\*) Mélanges littéraires, tome IV.

généreux que le vôtre, et pour vous fouhaiter toute la félicité que vous méritez. J'ai peu de temps à végéter encore sur ce petit tas de boue; je ne regretterai guère que vous et le

1766.

*Réponse de M. le duc de la Vallière.*

A Paris, le premier de novembre.

QUAND j'aurais moins d'amitié pour vous, Monsieur, le respect qu'on doit à la vérité me forcerait de lui rendre hommage en déclarant, le plus authentiquement qu'il est possible, que la lettre que vous m'avez adressée, et qui commence par ces mots : *Votre procédé est de l'ancienne chevalerie, est falsifiée en beaucoup d'endroits, dans le recueil où elle est imprimée.*

Mon indignation est d'autant plus juste qu'on vous fait dire du mal de gens que vous avez toujours aimés et respectés, et qu'on vous y donne un caractère qui, certainement, a toujours été fort éloigné de votre façon de penser. C'est une justice que je vous dois, et que je fais, peut-être, plus à portée de rendre que personne, par la liaison que j'ai eue avec vous pendant votre séjour à Paris, et par la correspondance que j'ai été charmé d'entretenir depuis que vous en êtes parti.

J'ajouterai encore que j'ai trouvé la même infidélité dans la lettre à M. *Deodati de Tovazzi*, qui est indignement altérée dans cette collection.

Vous ferez, Monsieur, de ma lettre l'usage que vous voudrez. Je serai enchanté de faire un aveu public de l'estime que m'inspire la supériorité de vos talens, et de la juste indignation que me causent de pareilles falsifications.

*Le duc de la Vallière.*

— petit nombre de personnes qui vous ressem-  
1766. blent. Vos bontés seront ma plus chère consolation, jusqu'au moment où je rendrai mon existence aux quatre élémens.

Agrérez mon très-tendre respect. V.

## L E T T R E X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 de septembre.

J'AI toujours oublié de demander à mes anges, s'ils avaient reçu une visite de M. *Fabry*, maire de la superbe ville de Gex, syndic de nos puissans Etats, subdélégué de monseigneur l'intendant, et sollicitant les suprêmes honneurs de la chevalerie de Saint-Michel. Je lui avais donné un petit chiffon de billet pour vous, à son départ de Gex pour Paris, et j'ai lieu de croire qu'il ne vous l'a point rendu. Je vous supplie, mes divins anges, de vouloir bien m'en instruire.

Il doit vous être parvenu un petit paquet sous l'enveloppe de M. de *Courteille*. Il contient un commentaire du livre italien *des Délits et des peines*. Ce commentaire est fait par un avocat de Besançon, ami intime comme moi de l'humanité. J'ai fourni peu de chose à cet

ouvrage, presque rien; l'auteur l'avoue hautement, et en fait gloire, et se foucie d'ailleurs fort peu qu'il soit bien ou mal reçu à Paris, pourvu qu'il réussisse parmi ses confrères de Franche-Comté, qui commencent à penser. Les provinces se forment; et si l'infame obstination du parlement visigoth de Toulouse, contre les *Calas*, fait encore subsister le fanatisme en Languedoc, l'humanité et la philosophie gagnent ailleurs beaucoup de terrain.

Je ne fais si je me trompe, mais l'affaire des *Sirven* me paraît très-importante. Ce second exemple d'horreur doit achever de décréditer la superstition. Il faut bien que tôt ou tard les hommes ouvrent les yeux. Je sais que les sages qui ont pris leur parti n'apprendront rien de nouveau; mais les jeunes gens flottans et indécis apprennent tous les jours, et je vous assure que la moisson est grande, d'un bout de l'Europe à l'autre. Pour moi, je suis trop vieux et trop malade pour me mêler d'écrire; je reste chez moi tranquille. C'est en vain que des bruits vagues et sans fondement m'imputent le Dictionnaire philosophique, livre après tout qui n'enseigne que la vertu. On ne pourra jamais me convaincre d'y avoir part. Je serai toujours en droit de défavouer tous les ouvrages qu'on m'attribue; et ceux que j'ai faits sont d'un bon citoyen. J'ai foutenu le théâtre

1766.



— de France pendant plus de quarante années ;  
 1766. j'ai fait le seul poëme épique tolérable qu'on ait dans la nation. L'histoire du Siècle de *Louis XIV* n'est pas d'un mauvais compatriote. Si on veut me pendre pour cela , j'avertis *messieurs* qu'ils n'y réussiront pas , et que je vivrai toujours , en dépit d'eux , plus agréablement qu'eux. Mais , pour persécuter un homme légalement , il faut du moins quelques preuves commencées , et je défie qu'on ait contre moi la preuve la plus légère. Je m'oublie moi-même à présent pour ne songer qu'aux *Sirven* ; le plaisir de les servir me console. Je n'étais point instruit de la manière dont il falloit s'y prendre pour demander un rapporteur ; je croyais qu'on le nommait dans le conseil du roi ; c'est la faute de M. de *Beaumont* de ne m'avoir pas instruit. J'écris à madame la duchesse d'*Enville* , qui est actuellement à *Liancourt* , pour la supplier de demander M. *Chardon* à M. le vice-chancelier. M. de *Beaumont* insiste sur M. *Chardon*. Pour moi , j'avoue que tout rapporteur m'est indifférent. Je trouve la cause des *Sirven* si claire , la sentence si absurde , et toutes les circonstances de cette affaire si horribles , que je ne crois pas qu'il y eût un seul homme au conseil qui balançât un moment.

Il faut vous dire encore que le parlement

de Toulouse persiste à condamner la mémoire de *Calas*. Il a préféré l'intérêt de son indigne amour propre à l'honneur d'avouer sa faute et de la réparer. Comment voudrait-on que les *Sirven*, condamnés comme les *Calas*, allassent se remettre entre les mains de pareils juges ? la famille s'exposerait à être rouée. Nous comptons sur le suffrage de mes divins anges, sur leur protection, sur leur éloquence, sur le zèle de leurs belles âmes : je ne saurais leur exprimer mon respect et ma tendresse. V.

## L E T T R E X I X.

## A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 14 de septembre.

J E ne fais, Madame, si j'écris au chasseur, ou au philosophe, ou à une jolie dame, ou au meilleur cœur du monde : il me semble que vous êtes tout cela. J'ai reçu une lettre de vous, qui m'attache à votre char autant que je l'étais dans votre apparition à Ferney ; et M. le duc de *Choiseul* a dû vous en faire tenir une de moi, qui ne vaut pas la vôtre. Il a bien voulu m'en écrire une qui m'enchanté.

— 1766. J'admire toujours comment il trouve du temps, et comme il est supérieur dans les affaires et dans les agrémens.

J'ai voulu me consoler du malheur de vous avoir perdue. J'ai eu l'insolence de faire jouer, sur mon petit théâtre, Henri IV, le Roi et le Fermier, Rose et Colas, Annette et Lubin. J'ai reconnu, dans cette pièce, M. l'abbé de *Voisenon*; c'est la meilleure de toutes à mon gré; il n'y a que lui qui puisse avoir tant de grâces. Je ne m'attendais pas à voir tout ce que j'ai vu dans mes déserts.

L'amitié dont vous daignez m'honorer, Madame, est ce qui me flatte davantage, et qui fait le charme de ma vieillesse et de ma retraite. Votre caractère est au-dessus de vos charmes; je suis amoureux de votre ame, il ne m'appartient pas d'aller plus loin.

Je pris la liberté de vous remettre, à votre départ de Ferney, une petite requête pour M. de *Saint-Florentin*, en faveur d'une malheureuse famille huguenotte. Le père a été vingt-trois ans aux galères, pour avoir donné à souper et à coucher à un prédicant; la mère a été enfermée, les enfans réduits à mendier leur pain. On leur avait laissé le tiers du bien pour les nourrir; ce tiers a été usurpé par le receveur des domaines. Il y a de terribles malheurs sur la terre, Madame, pendant que

ceux

ceux qu'on appelle heureux sont dévorés de passions ou d'ennui. ( 1766.

Si vous n'êtes pas assez forte ( ce que je ne crois pas ) pour toucher la pitié de M. de *Saint-Florentin*, j'ose vous demander en grâce de joindre M. le maréchal de *Richelieu* à vous. M. de *Saint-Florentin* est difficile à émouvoir sur les huguenots. Vous aurez fait une très-belle action, si vous parvenez à rendre la vie à cette pauvre famille. Soyez sûre, Madame, que vous n'êtes pas faite seulement pour plaire.

Agréez, Madame, mon très-sincère respect, et un attachement plus inaltérable que les plus grandes passions que vous ayez pu inspirer.

## L E T T R E X X.

A M. N A N C E Y, *cordelier à Dijon.*

14 de septembre.

**S**AINT *François* d'Assise, Monsieur, serait bien étonné de voir un de ses enfans qui fait de si bons vers français, et moi j'en suis très-édifié; il vous mettrait en pénitence, et je vous donnerais ma bénédiction. Vous êtes dans la ville de l'esprit et des talens; vous y trouverez tous les encouragemens possibles.

*Corresp. générale.*    Tome XI.    \* E

— Je ne puis applaudir que de loin à vos travaux  
1766. littéraires ; j'en ferais l'heureux témoin si mon  
âge et mes maladies me permettaient d'aller à  
Dijon.

Agréez mes remercîmens et les sentimens  
d'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monfieur,

votre , &c.

## L E T T R E X X I.

A M. D A M I L A V I L L E.

15 de septembre.

C E petit billet , pour M. de *Beaumont* , vous  
mettra au fait de tout ce qui concerne M.  
*Chardon*.

Je crois que l'affaire ira bien sous la protec-  
tion de MM. les ducs de *Choiseul* et de *Praslin* ,  
de M. et de madame d'*Argental* , et de madame  
la duchesse d'*Enville*.

Les philosophes se remettront en crédit ,  
en prenant hautement le parti de l'innocence  
opprimée : ils rangeront le public sous leurs  
étendards.

Pourquoi M. *Tonpla* ne ferait-il pas ce petit  
voyage ? cela ferait digne de lui ; il aurait le

plaisir du mystère ; ce serait *Antoine* qui irait  
voir *Paul*. 1766.

Pour chasser toutes mes idées tristes , j'ai eu l'insolence de faire venir chez moi toute la troupe comique de Genève ; elle est excellente ; elle a joué *Henri IV* , et *Annette et Lubin* : le nom seul d'*Henri IV* m'émeut et fait la moitié du succès. J'ai eu aussi le *Roi* et le *Fermier* avec *Rose* et *Colas* ; cela a été joué supérieurement : il y a surtout une actrice excellente qui ferait les délices de Paris.

Mais , après ces fêtes brillantes , je songe aux horreurs de ce monde ; je songe aux infortunés , et je retombe dans ma tristesse ; votre amitié me console plus que les fêtes. *Ecr. l'inf.*

## L E T T R E X X I I.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

15 de septembre.

J E ne crois pas , Monsieur , qu'on puisse reculer sur M. *Chardon*. J'avais , comme vous savez , exécuté vos ordres sitôt que vous me les aviez eu donnés : j'avais écrit à M. le duc de *Choiseul* ; il me mande qu'il est ami de M. *Chardon* , et qu'il va le proposer à monsieur

— le vice-chancelier pour rapporteur de l'affaire.  
 1766. M. le duc de *Choiseul* protégera les *Sirven* comme il a protégé les *Calas* ; c'est une belle ame ; je ne le connais que par des traits de générosité et de grandeur. Je suis au comble de ma joie de voir l'affaire des *Sirven* commencée ; soyez sûr que vous ferez couvert de gloire aux yeux de l'Europe.

Je ne fais si l'affaire qui regarde madame de *Beaumont* se poursuit pendant les vacations ; c'est dans celle-là qu'il faut triompher. Je la supplie d'agréer mon respect et le tendre intérêt que je prends à tous deux. *V.*

## L E T T R E X X I I I .

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

16 de septembre.

**D**I EU vous maintienne, Monsieur, dans le dessein de faire le voyage d'Italie, puisque vous passerez dans mon hermitage à votre retour. Dans le temps que monsieur le gazetier d'Utrecht et monsieur le courier d'Avignon disaient que je n'étais pas chez moi, j'y faisais jouer *Henri IV* par la troupe de Genève. Tout le monde pleura quand la famille du meunier

se mit à genoux devant *Henri IV* ; il est adoré dans nos déserts comme à Paris. — 1766.

On attend madame la comtesse de *Brionne* vers la fin de ce mois ou le commencement de l'autre ; elle va des Pyrénées aux Alpes , cela est digne d'une grande écuyère.

M. *Duclos* fera pour vous un excellent compagnon de voyage : vous verrez tous deux des philosophes en Italie, mais il faut les déterrer. Les statues se présentent dans ce pays-là , et les hommes se cachent.

Vous ne sauriez croire à quel point je suis pénétré de vos bontés. Le jour où j'aurai le bonheur de vous voir avec M. *Duclos* sera un beau jour pour moi.

## L E T T R E X X I V .

A M. D A M I L A V I L L E .

16 de septembre.

J E me hâte , mon cher ami , de répondre à votre lettre du 11 ; je commence par ce recueil abominable , imprimé à Amsterdam sous le titre de Genève.

Les trois lettres qu'on attribue en note , d'une manière indécise , à M. de *Montesquieu* ou à moi , sont ajoutées à l'ouvrage , et sont



— 1766. d'un autre caractère. La lettre à M. *Deodati*, sur son livre de l'*Excellence de la langue italienne*, est falsifiée bien odieusement ; car , au lieu des justes éloges que je donnais au courage ferme et tranquille d'un prince à qui tout le monde rend cette justice , on y fait une satire très-amère de sa personne et de sa conduite. C'est ainsi qu'on a empoisonné presque toutes les lettres qu'on a pu rassembler de moi.

Je suis dans la nécessité de me justifier dans les journaux ; un simple défaveu ne suffit pas. L'infame éditeur est déjà allé au-devant de mes dénégations. Il dit , dans son avertissement , que toutes les personnes à qui mes lettres sont adressées , vivent encore : il réclame leur témoignage : c'est donc leur témoignage seul qui peut le confondre. J'attends le certificat de M. *Deodati* ; j'en ai déjà un autre , mais le vôtre m'est le plus nécessaire. Je vous prie très-instamment de me le donner sans délai.

Vous pouvez dire en deux mots que vous avez vu , dans un prétendu recueil de mes lettres , un écrit de moi , page 170 , à monsieur *Damoureux* ; que cette lettre n'a jamais été écrite à M. *Damoureux* , mais à vous ; que cette lettre est très-falsifiée ; que tout le morceau de la page 182 est supposé ; qu'il est faux

que le morceau ait jamais été présenté à aucun censeur, et que la note de l'éditeur, à l'occasion de cette lettre, est calomnieuse. 1766.

Une telle déclaration fortifiera beaucoup les autres certificats. Le prince indignement attaqué dans la lettre à M. *Deodati*, jugera d'une calomnie par l'autre. En un mot, j'attends cette preuve de votre amitié; vous ne pouvez la refuser à ma douleur et à la vérité.

Il est très-certain que c'est ce M. *Robinet*, éditeur de mes prétendues lettres, qui a fait imprimer celle-ci; mais je ne prononcerai pas son nom, et je ne détruirai même la calomnie qu'avec la modération qui convient à l'innocence. Je suis très-aise qu'aucun sage ne soit en correspondance avec ce *Robinet*, qui se vante de connaître la nature, et qui connaît bien peu la probité.

Entendons-nous, s'il vous plaît, sur monsieur d'*Autré*. Il n'a jamais dit qu'il ait eu des conférences avec M. *Tonpla*; mais que *Tonpla* ayant écrit quelques réflexions philosophiques pour un de ses amis, il y avait répondu article par article. Je vous ai montré cette réponse, bonne ou mauvaise; mais je n'ai jamais oui dire ni dit qu'ils aient eu des conférences ensemble. La vérité est toujours bonne à quelque chose jusque dans les moindres détails.

Je me porte fort mal, et je serai très-fâché

— 1766. de mourir fans avoir vu *Tonpla*. Vous savez qu'un de ces malheureux juges, qui avait tout embrouillé dans l'affaire d'Abbeville, et qui avait tant abusé de la jeunesse de ces pauvres infortunés, vient d'être flétri par la cour des aides de Paris, comme il le méritait. Ce scélérat, nommé *Broutel*, qui a osé être juge fans être gradué, devrait être poursuivi au parlement de Paris, et être puni plus grièvement qu'à la cour des aides : c'est, Dieu merci, un des parens de mon neveu d'*Ornoi*, le conseiller, à qui l'on doit la flétrissure de ce coquin.

On vient de m'envoyer le mémoire de *M. de Calonne* ; il est en effet approuvé par le roi : ainsi *M. de Calonne* est justifié dans tout ce qui regarde son ministère. Le public n'est juge que des procédés qui sont fort différens des procédures.

Je vous avoue que j'ai une extrême curiosité de savoir ce qui se passe à Bedlam, et de lire la lettre de cet archi-fou, qui se plaint si amèrement de l'outrage qu'on lui a fait, en lui procurant une pension : c'est un petit finge fort bon à enchaîner et à montrer à la foire pour un schelling.

Il y a un commentaire sur le petit livre de *Beccaria*, dont on dit beaucoup de bien ; il est fait par un jeune avocat de Besançon ; dès que je l'aurai, je vous l'enverrai. On dit qu'il

entre surtout dans quelques détails de la jurisprudence française, et qu'il rapporte beaucoup d'aventures tragiques; celle des *Sirven* m'occupe uniquement. Je vous ai mandé l'excès des bontés de M. le duc de *Choiseul*, et combien je compte sur sa protection. 1766.

Je connaissais déjà le projet de la traduction de *Lucien*, et j'avais lu le plus beau de ses *Dialogues*. Ce *Lucien* - là valait mieux que *Fontenelle*. J'ai une très-grande idée du traducteur.

Ah, mon cher ami, que je serais heureux de me trouver entre *Tonpla* et vous! *Ecr. l'inf.*

## L E T T R E X X V.

A M. DE LA HARPE.

17 de septembre.

**M**ON cher confrère et mon cher enfant, je vous remercie bien tard, mais j'ai été malade. J'ai pris les eaux; et pendant ce temps-là on n'écrit point. Vous savez aussi peut-être combien j'ai été affligé d'une aventure dont vous avez entendu parler à Ornoi; vous n'ignorez pas tous les bruits qui ont couru; je suis sûr enfin que vous me pardonnerez mon silence:

— 1766. comptez que je n'en ai pas moins été sensible à vos succès et à votre gloire. Je suis persuadé que vous avez achevé actuellement votre tragédie, car vous travaillez avec la facilité du génie. Je ne fais si vous aurez des acteurs : je ne suis sûr que de vos beaux vers. Votre ami M. de *Champfort* m'a envoyé sa pièce académique. Vous avez un frère en lui, vous êtes l'aîné ; mais ce cadet me paraît fort aimable, et très-digne de votre amitié. Votre union fait également honneur aux vainqueurs et aux vaincus. Je voudrais vous tenir l'un et l'autre dans ma retraite. Je vois que vous n'y viendrez que quand les beaux jours seront passés, mais vous ferez les beaux jours. Vous me trouverez peut-être vieilli et triste ; vous me rajeunirez et vous m'égayerez.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

V.

## L E T T R E X X V I.

1766.

A M. DAMILAVILLE.

19 de septembre.

**T**OUT ce qui est à Ferney, mon cher frère, doit vous être très-obligé de la lettre pathétique et convaincante que vous nous avez envoyée. Nous pensons tous qu'il n'y a d'autre parti à prendre, après une pareille lettre, que de demander pardon à celui qui l'a écrite. Mais j'avais proposé aux juges de *Calas* de s'immortaliser en demandant pardon aux *Calas*, la bourse à la main : ils ne l'ont pas fait.

Je vous ai déjà parlé de la bonté de M. le duc de *Choiseul* et de la noblesse de son ame : je vous ai dit avec quel zèle il daigne demander M. *Chardon* pour rapporteur des *Sirven* ; il fera notre juge, comme il l'a été des *Calas*, soyez très-sûr qu'il met sa gloire à être juste et bienfaisant.

Votre attestation, mon cher frère, celle de M. *Marin*, celle de M. *Deodati*, me font d'une nécessité absolue. M. le prince de *Soubise* a un bibliothécaire qui ramasse toutes les pièces curieuses imprimées en Hollande : ce malheureux recueil de mes prétendues lettres fera sans doute dans sa bibliothèque, s'il n'y est déjà.

— 1766. M. le prince de *Soubise* le verra , et l'a peut-être vu : un homme de cet état n'a pas le temps d'examiner , de confronter ; il verra les justes éloges que je lui ai donnés tournés en infames fatires ; il se trouvera outragé , et le contre-coup en retombera infailliblement sur moi.

Ce n'est point *Blin de Sainmore* qui est l'éditeur de ce libelle ; c'est certainement celui qui a fait imprimer mes *Lettres secrètes*.

Les trois lettres sur le gouvernement en général , imprimées au-devant du recueil , sont d'un style dur , cynique , et plus insolent que vigoureux , affecté depuis peu par de petits imitateurs. Ce n'est point là le style de *Blin de Sainmore*. On a accusé *Robinet* ; je ne l'accuse ni ne l'accuserai : je me contenterai de réprimer la calomnie dans les journaux étrangers. Cette démarche est d'autant plus nécessaire que le livre est répandu par-tout ; hors à Paris. Il est heureux du moins de pouvoir détruire aisément la calomnie.

Les protestans se plaignent beaucoup de notre ami M. de *Beaumont* , qui réclame en sa faveur les lois rigoureuses sur les protestans , contre lesquelles il semble s'être élevé dans l'affaire des *Calas*. J'aurais voulu qu'il eût insisté davantage sur la lésion dont il se plaint justement , et qu'il eût fait adroitement sentir

combien il en coûtait à son cœur d'invoquer des lois si cruelles. J'ai peur que son factum pour lui-même ne nuise à son factum pour les *Sirven*, et ne refroidisse beaucoup ; mais enfin tout mon désir est qu'il réussisse dans les deux affaires auxquelles je prends un égal intérêt. 1766.

Je ne fais comment vous êtes avec *Thiriot* ; je ne fais où il demeure : je crois qu'il passe sa vie , comme moi , à être malade et à faire des remèdes. Cela le rend un peu inégal dans les devoirs de l'amitié ; mais il faut user d'indulgence envers les faibles. Je vous prie de lui faire passer ce petit billet.

Vous aurez incessamment quelque chose ; mais vous savez combien il est dangereux d'envoyer , par les postes étrangères , des brochures d'Hollande. Nous recevons des livres de France , mais nous n'en envoyons pas. Tous les paquets qui contiennent des imprimés étrangers sont saisis , et vous savez qu'on fait très-bien , attendu l'extrême impertinence des presses bataves.

J'ai chez moi M. de *la Borde* qui met *Pandore* en musique ; je suis étonné de son talent. Nous nous attendions , madame *Denis* et moi , à de la musique de cour , et nous avons trouvé des morceaux dignes de *Rameau*. Tout cela n'empêche pas que je n'aye *Belleval* et *Broutel* extrêmement sur le cœur.



—  
1766. Consolons-nous, mon cher frère, dans l'amour de la raison et de la vertu ; comptez que l'une et l'autre font de grands progrès. Saluez, de ma part, nos frères *Barnabé*, *Thaddée* et *Thimothée*. *Ecr. l'inf.*

## L E T T R E X X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de septembre.

**M**E S divins anges, je vous avouerai longtemps que j'ai été pénétré de l'aventure que vous savez. Le jugement flétrissant porté unanimement contre ce monstre de *Broutel* a été une goutte de baume sur une profonde blessure. J'étais dans une si horrible mélancolie que, pour me guérir, j'ai fait venir toute la troupe des comédiens de Genève, au nombre de quarante-neuf, en comptant les violons. J'ai vu ce que je n'avais jamais vu, des opéra comiques : j'en ai eu quatre. Il y a une actrice très-supérieure, à mon gré, à mademoiselle *Dangeville* ; mais ce n'est pas en beauté ; elle est pourtant très-bien sur le théâtre. Elle a, par-dessus mademoiselle *Dangeville*, le talent d'être aussi comique en chantant qu'en parlant. Il y

a deux acteurs excellens ; mais rien pour le tragique ni pour le haut comique , en aucun lieu du monde. Cela prouve évidemment que le cothurne est à tous les diables , et que la nation est entièrement tournée aux tracasseries parlementaires , aux horreurs abbevilliennes , et à la farce. J'ai vu jouer aussi Henri IV : vous croyez bien que cela n'a pas déplu à l'auteur de la *Henriade*.

---

 1766.

J'ai reçu une lettre charmante de M. le duc de *Choiseul* ; en vérité , c'est une belle ame. Lui et M. le duc de *Praslin* font de l'ancienne chevalerie ; mais je doute que M. *Pasquier* en soit.

Le petit Commentaire sur les délits et les peines , d'un avocat de Besançon , réussit beaucoup dans la province et chez l'étranger.

Il y a dans le parlement de Besançon un procureur général qui est un bœuf : le parlement lui fait souvent l'affront de nommer le greffier en chef , pour faire les fonctions de procureur général , dans les affaires difficiles. Ce bœuf alla mugir , ces jours passés , chez un libraire qui vendait ce que les fots appellent de mauvais livres ; il le fit mettre en prison , et requit qu'on le fît pendre , en vertu de la belle loi émanée en 1756 ; car les Velches ont aussi quelquefois des lois. Le parlement , d'une voix unanime , renvoya le libraire

— 1766. absous , et le bœuf , en mugissant , dit au libraire : *Mon ami , ce sont les livres que vous vendez qui ont corrompu vos juges.*

Voilà de beaux exemples. O Velches ! profitez. Mais cependant je n'ai point encore le factum pour les *Sirven* ; mes anges l'ont-ils vu ? Je crois que je me consolerais de tout , si je gagnais ce procès : non , je ne me consolerais point , le monde est trop méchant.

*Jean-Jacques Rousseau* est un étonnant fou.

J'ai chez moi actuellement M. de *la Borde* , qui met en musique le péché originel , sous le nom de *Pandore*. Le bon de l'affaire , c'est que monsieur le dauphin lui avait proposé cet opéra , quelques mois avant sa mort.

Respect et tendresse. *V.*

*N. B.* Je viens d'entendre des morceaux de *Pandore* ; je vous assure qu'il y en a d'excellens.

LETTRE

LETTRE XXVIII. 

---

1766.

AM. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

19 de septembre.

J'AI reçu, Monsieur, la traduction de l'Exorde des *lois de Zaleucus*, l'un des plus anciens et des plus grands législateurs de la Grèce. C'est un précieux monument de l'antiquité : il sert à prouver que nos premiers maîtres ont toujours reconnu un DIEU suprême qui lit dans le cœur des hommes, et qui juge nos actions et nos pensées. Il n'y a que la malheureuse secte d'Epicure qui ait jamais combattu une opinion si raisonnable et si utile au genre-humain : la piété et la vertu sont de tous les temps. Vous me mandez que vous avez trouvé des barbares, indignes de la société des honnêtes gens, qui se sont élevés contre ce fragment si respectable. Il est triste que, dans notre nation, il y ait des gens si absurdes : c'est le fruit de l'ignorance où l'on vit dans la plupart des provinces, et de la misérable éducation qu'on y a reçue jusqu'à présent. La rouille de l'ancienne barbarie subsiste encore. On trouve cent chasseurs, cent tracassiers, cent ivrognes, pour un homme.

Corresp. générale. Tome XI. \* F

— qui lit ; c'est en quoi les Anglais , et même  
1766. les Allemands , l'emportent prodigieusement  
sur nous.

J'ai vu ces jours passés M. *Boursier* qui m'a  
dit qu'il avait fait quelques commissions pour  
vous ; il ne m'a pas dit ce que c'était : tout ce  
que je fais , c'est qu'il vous est attaché comme  
moi. Soyez bien persuadé , Monsieur , des  
tendres sentimens de votre , &c.

## L E T T R E X X I X.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

20 de septembre.

**J**E vous pardonne , mon cher Marquis ,  
d'avoir oublié un vieillard malade et inutile,  
long-temps pénétré , dans sa retraite , de l'af-  
fliction la plus profonde ; mais je ne vous par-  
donne pas de vous livrer au public qui cher-  
che toujours une victime , et qui s'acharne  
impitoyablement sur elle. On ne vous dit  
peut-être pas à quel point il enfonce le poi-  
gnard dans les plaies qu'il a faites lui-même.  
Je vous prédis que vous ferez malheureux si  
vous ne vous dérobez pas à l'envie et à la  
malignité ; et je vous répète que vous n'avez  
d'autre parti à prendre que de vivre avec un  
petit nombre d'amis dont vous foyez sûr.

Vous vous plaignez de quelques tours qu'on vous a joués ; j'aimerais mieux qu'on vous eût volé deux cents mille francs , que de vous voir déchirer par les harpies de la société , qui remplissent le monde. Il faut absolument que vous fachiez que cela a été poussé à un excès qui m'a fait une peine cruelle. On dit : Voilà comme sont faits tous les petits philosophes de nos jours : on claboude à la cour , à la ville. Vous sentez combien mon amitié pour vous en a souffert. Vous êtes fait pour mener une vie très-heureuse , et vous vous obstinez à gâter tout ce que la nature et la fortune ont fait en votre faveur.

Je vous dirai encore qu'il ne tient qu'à vous de faire tout oublier. Je vous demande en grâce que vous soyez heureux ; je ne veux pas qu'un beau diamant soit mal monté. Pardonnez ma franchise ; c'est mon cœur qui vous parle ; il ne vous déguise ni son affliction , ni ses sentimens pour vous , ni ses craintes : je vous aime trop pour vous écrire autrement.

Madame *Denis* pense absolument de même : quiconque s'intéressera à vous , vous dira les mêmes choses. Pardonnez encore une fois aux sentimens qui m'attachent à vous.

1766.

## L E T T R E X X X.

A M. CHRISTIN.

22 de septembre.

**M**ON cher philosophe, vous m'avez envoyé un singulier monument de la barbare imbécillité d'une certaine secte; il n'y a qu'elle, dans l'univers entier, capable de pareilles horreurs. La plupart des hommes n'y font pas d'attention; mais les âmes sensibles sont toujours touchées de ce qui effleure à peine les autres.

On a brûlé à Berne l'*Histoire de l'Eglise*, qu'on attribue à un certain prince: cela pourra avoir des suites sérieuses.

Je vous prie, mon cher ami, de bien recommander à M. de G... de ne me jamais nommer, et de ne parler de moi que comme d'un agricole qui aime la vertu et la vérité autant que la campagne. Vous savez que, dans un temps de persécution, il faut opposer la discrétion à la méchanceté des hommes. J'ai fait mon compliment à M. le Riche qui est le *Beaumont* de la Franche-Comté et le protecteur de l'innocence (\*). Faites mes tendres

(\*) Voyez les lettres à M. le Riche.

complimens , je vous prie , à M. de G . . . , et \_\_\_\_\_  
 revenez voir vos amis , le plutôt que vous 1766.  
 pourrez.

## L E T T R E X X X I.

A M. \* \* \*.

A Ferney , le 22 de septembre.

J E suis très-éloigné de penser , Monsieur , que vous ayez la moindre part à l'édition de mes prétendues *Lettres* données au public par un faussaire calomniateur qui , pour gagner quelque argent , falsifie ce que j'ai écrit , et m'expose au juste ressentiment des personnes les plus respectables du royaume , en substituant des satires infames aux éloges que je leur avais donnés.

Les notes dont on a chargé ces *Lettres* sont encore plus diffamatoires que le texte : vous y êtes loué , et cela est triste. L'éditeur fait en sa conscience qu'aucune de ces lettres n'a été écrite comme il les a imprimées. Si par hasard vous le connaissiez , il serait digne de votre probité de lui remonter son crime , et de l'engager à se rétracter. On fait de la littérature un bien indigne usage : imprimer ainsi les



— lettres d'autrui , c'est être à la fois voleur et  
1766. faussaire.

Comme ces *Lettres* courent l'Europe , je serai forcé de me justifier. Je n'ai jamais répondu aux critiques , mais j'ai toujours confondu la calomnie. Vous m'avez toujours prévenu par des témoignages d'estime et d'amitié ; j'y ai répondu avec les mêmes sentimens. Je ne demande ici que ce que l'humanité exige ; votre mérite vous fait un devoir de venger l'honneur des belles-lettres.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur , avec les sentimens que j'ai toujours eus pour vous , votre , &c.

## L E T T R E   X X X I I .

A   M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney , 24 de septembre.

**E**NNUYEZ-vous souvent , Madame ; car alors vous m'écrirez. Vous me demandez ce que je fais ; j'embellis ma retraite , je meuble de jolis appartemens où je voudrais vous recevoir , j'entreprends un nouveau procès dans le goût

de celui des *Calas*, et je n'ai pas pu m'en dispenser, parce qu'un père, une mère et deux filles, remplis de vertu et condamnés au dernier supplice, se sont réfugiés à ma porte, dans les larmes et dans le désespoir. — 1766.

C'est une des petites aventures dignes du meilleur des mondes possibles. Je vous demande en grâce de vous faire lire le mémoire que M. de *Beaumont* a fait pour cette famille aussi respectable qu'infortunée. Il fera bientôt imprimé. Je prie M. le président *Hénault* de le lire attentivement.

Vos suffrages serviront beaucoup à déterminer celui du public, et le public influera sur le conseil du roi. La belle ame de monsieur le duc de *Choiseul* nous protège; je ne connais point de cœur plus généreux et plus noble que le sien; car, quoi qu'en dise *Jean-Jacques*, nous avons de très-honnêtes ministres. J'aimerais mieux assurément être jugé par le prince de *Soubise*, et par M. le duc de *Praslin*, que par le parlement de Toulouse.

Il faudrait, Madame, que je fusse aussi fou que l'ami *Jean-Jacques* pour aller à Vésel. Voici le fait: Le roi de Prusse m'ayant envoyé cent écus d'aumône pour cette malheureuse famille des *Sirven*, et m'ayant mandé qu'il leur offrait un asile à Vésel ou à Clèves, je le remerciai comme je le devais; je lui dis que

— 1766. j'aurais voulu lui présenter moi-même ces pauvres gens auxquels il promettait sa protection. Il lut ma lettre devant un fils de M. *Tronchin*, qui est secrétaire de l'envoyé d'Angleterre à Berlin. Le petit *Tronchin*, qui ne pense pas que j'ai soixante et treize ans, et que je ne peux sortir de chez moi, crut entendre que j'irais trouver le roi de Prusse ; il le manda à son père ; ce père l'a dit à Paris ; les gazetiers en ont beaucoup raisonné ; *et voilà comme on écrit l'histoire : puis fiez-vous à messieurs les savans !*

Il faut que je vous dise, pour vous amuser, que le roi de Prusse m'a mandé qu'on avait rebâti huit mille maisons en Silésie. La réponse est bien naturelle : „ Sire, on les avait donc „ détruites ; il y avait donc huit mille familles „ désespérées. Vous autres rois vous êtes de „ plaifans philosophes ! „

*Jean-Jacques* du moins ne fait de mal qu'à lui, car je ne crois pas qu'il ait pu m'en faire ; et madame la maréchale de *Luxembourg* ne peut pas croire que j'aye jamais pu me joindre aux persécuteurs du *Vicaire savoyard*. *Jean-Jacques* ne le croit pas lui-même ; mais il est comme *Chiantpot-la-perruque* qui difait que tout le monde lui en voulait.

Savez-vous que l'horrible aventure du chevalier de *la Barre* a été causée par le tendre amour

amour? savez-vous qu'un vieux maraud d'Abbeville, nommé B . . . , amoureux de l'abbesse de V . . . et maltraité, comme de raison, a été le seul mobile de cette abominable catastrophe? Ma nièce de *Florian*, qui a l'honneur de vous connaître, et dont les terres sont auprès d'Abbeville, est bien instruite de toutes ces horreurs; elles font dresser les cheveux à la tête. 1766.

Savez-vous encore que feu monsieur le dauphin, qu'on ne peut assez regretter, lisait *Locke* dans sa dernière maladie? J'ai appris, avec bien de l'étonnement, qu'il savait toute la tragédie de *Mahomet* par cœur. Si ce siècle n'est pas celui des grands talens, il est celui des esprits cultivés.

Je crois que M. le président *Hénault* a été aussi enthousiasmé que moi de M. le prince de *Brunswick*. Il y a un roi de Pologne philosophe, qui se fait une grande réputation. Et que dirons-nous de mon impératrice de Russie?

Je m'aperçois que ma lettre est un éloge de têtes couronnées; mais, en vérité, ce n'est pas fadeur; car j'aime encore mieux leurs valets de chambre.

Il m'est venu un premier valet de chambre du roi, nommé M. de *la Borde*, qui fait de la musique, et à qui monsieur le dauphin avait conseillé de mettre en musique l'opéra de

— 1766. Pandore. C'est de tous les opéra, sans exception, le plus susceptible d'un grand fracas. Faites-vous lire les paroles qui sont dans mes Oeuvres, et vous verrez s'il n'y a pas là bien du tapage.

Je croyais que M. de *la Borde* fefait de la musique comme un premier valet de chambre en doit faire, de la petite musique de cour et de ruelle; je l'ai fait exécuter: j'ai entendu des choses dignes de *Rameau*. Ma nièce *Denis* en est tout aussi étonnée que moi; et son jugement est bien plus important que le mien, car elle est excellente musicienne.

Vous en ai-je assez conté, Madame? vous ai-je assez ennuyée? suis-je assez bavard? Souffrez que je finisse en disant que je vous aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie, de tout mon cœur, avec le plus sincère respect. V.

## L E T T R E X X X I I I .

1766.

A M. D A M I L A V I L L E .

24 de septembre

**J**E vous remercie, mon cher ami, mon cher frère, de votre noble et philosophique déclaration sur l'insolence de ce faussaire qui a fait imprimer ses sottises sous mon nom. La canaille littéraire est ce que je connais de plus abject dans le monde. L'auteur du *Pauvre diable* a raison de dire qu'il fait plus de cas d'un ramoneur de cheminée, qui exerce un métier utile, que de tous ces petits écornifleurs du Parnasse. Il est bon de faire un petit ouvrage qu'on insérera dans les journaux, et qui servira de préservatif contre plus d'une imposture.

Un beau préservatif sera le factum de notre ami *Elie*. Vous ne m'avez point mandé si vous l'aviez lu. J'ai bien à cœur que l'ouvrage soit parfait. Un factum, dans une telle affaire doit se faire lire avec le même plaisir qu'une tragédie intéressante et bien écrite. Il n'y a plus moyen de reculer sur M. *Chardon*; je crois que M. le duc de *Choiseul* trouverait fort mauvais qu'après lui avoir demandé ce

— rapporteur , on en demandât un autre ; mais  
 1766. il faudra nécessairement tâcher de captiver  
 M. *le Noir* qui est , dit-on , le meilleur criminaliste du royaume : sa voix fera d'un très-grand poids , et nous courons beaucoup de risque , s'il ne prend pas notre parti.

Vous aurez incessamment toutes les choses que vous me demandez , mon cher ami. Il y a un nouveau livre , comme vous savez , de feu M. *Boulangier*. Ce *Boulangier* pétrissait une pâte que tous les estomacs ne peuvent pas digérer : il y a quelques endroits où la pâte est un peu aigre ; mais , en général , son pain est ferme et nourrissant. Ce M. *Boulangier*-là a bien fait de mourir , il y a quelques années , aussi-bien que *la Métrie* , du *Marfais* , *Fréret* , *Bolingbroke* et tant d'autres. Leurs ouvrages m'ont fait relire les écrits philosophiques de *Cicéron* ; j'en suis enchanté plus que jamais. Si on les lisait , les hommes seraient plus honnêtes et plus sages.

Je me flatte que le petit ballot est parti. Mes complimens à l'auteur voilé du dévoilé. Je l'embrasse mille fois. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XXXIV. 1766.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 de septembre.

**M**ON cher ange, je vous supplie de présenter mes tendres respects à M. le duc de *Praslin*. Je suis pénétré des sentimens de bonté dont il veut toujours m'honorer. Je lui souhaite une santé affermie; c'est la seule chose qui peut lui manquer, et c'est celle sans laquelle il n'y a point de bonheur.

Il est vrai que j'ai un beau fujet; mais c'est une belle femme qui me tombe entre les mains, à l'âge de près de soixante et treize ans: je la donnerai à exploiter à quelque jeune homme. Je vous ai déjà dit que j'étais comme le chevalier *Comdom* qui s'est fait une grande réputation pour avoir procuré du plaisir à la jeunesse, quand il ne pouvait plus en avoir.

*La Harpe* et *Champfort* viennent chez moi à la fin de l'automne; ainsi vous aurez deux tragédies; de quoi diable avez-vous à vous plaindre?

Je ne hais pas absolument les roués; je trouve qu'ils se font lire, et qu'il n'y a pas



— un seul moment de langueur. Je trouve qu'elle  
 1766. est fortement écrite, et je crois même qu'elle  
 ferait plaisir au théâtre, si mademoiselle *Clairon*  
 jouait *Fulvie*; mademoiselle *le Couvreur*, *Julie*;  
*Baron*, *Auguste*; et *le Kain*, *Pompée*. Il n'est pas  
 mal d'ailleurs d'avoir une pièce dans ce goût,  
 afin que tous les genres soient épuisés.

A l'égard des ouvrages philosophiques,  
 tels que *Cicéron*, *Lucrece*, *Sénèque*, *Epictète*,  
*Pline*, *Lucien* en faisaient contre les supersti-  
 tions de leur temps, je ne me pique point  
 d'imiter ces grands-hommes. Vous savez que  
 je ne fais aucun ouvrage dans ce goût; je vis  
 chez des Velches, et non pas chez les anciens  
 Romains. Je suis sur les frontières d'une  
 nation qui fait par cœur *Rose* et *Colas*, et qui  
 ne lit point le *De naturâ Deorum*. La calomnie  
 a beau m'imputer quelquefois des écrits pleins  
 d'une sagesse hardie, qui n'est pas celle des  
 Velches, mais qui est celle des *Montagne*,  
*des Charon*, *des la Motte-le-Vayier*, *des Bayle*,  
 je défie qu'on me prouve jamais que j'aye la  
 moindre part à ces témérités philosophiques.  
 Il est vrai que j'ai été indigné de certaines bar-  
 baries velches; mais je me suis consolé en  
 songeant combien il y a de français aimables,  
 à la tête desquels vous êtes, avec l'hôte chez  
 qui vous logez. Il n'y a point de mois où l'on  
 ne voye paraître en Hollande, tantôt un

excellent ouvrage de *Fréret*, tantôt un moins bon, mais pourtant assez bon, de *Boulangier*, tantôt un autre éloquent et terrible de *Bolingbroke*. On a réimprimé le *Vicaire savoyard* dégagé du fatras d'*Emile*, avec quelques ouvrages du consul *Maillet*. Toute la jeunesse allemande apprend à lire dans ces ouvrages; ils deviennent le catéchisme universel, depuis *Bade* jusqu'à *Moscou*. Il n'y a pas à présent un prince allemand qui ne soit philosophe. Je n'ai assurément aucune part dans cette révolution qui s'est faite depuis quelques années dans l'esprit humain. Ce n'est pas ma faute si le siècle est éclairé, et si la raison a pénétré jusque dans des cavernes. J'achève paisiblement ma vie, sans sortir de chez moi; je bâtis un village, je défriche des terres incultes, et je suis seulement fâché que le blé vaille actuellement chez nous quarante francs le setier. J'ai bâti une église, et j'y entends la messe: je ne vois pas pourquoi on voudrait me faire martyr. On peut m'assassiner, mais on ne peut me condamner; et d'ailleurs quand on m'assassinerait à soixante et treize ans, j'aurais toujours probablement plus vécu que mes assassins, et j'aurais plus rendu de services aux hommes que maître *Pasquier*; mais j'espère que cela n'arrivera pas, et je vous réponds que j'y mettrai bon ordre. J'ai peu de temps à vivre,

1766.

— 1766. d'une manière ou d'autre ; je vivrai et je mourrai attaché à mon cher ange , avec mon culte ordinaire d'hyperdulie.

*P. S.* Que dites-vous de madame la comtesse de Brionne qui va des Pyrénées aux Alpes , comme on va de Versailles à Paris ? Elle voulait venir incognito ; je l'en défie. Est-ce qu'elle ferait philosophe ?

## L E T T R E X X X V.

A M. D A M I L A V I L L E.

29 de septembre.

**V**ous semblez craindre , mon cher ami , par votre lettre du 23 , que l'on ne fasse quelque difficulté sur le bel exorde que vous avez mis à votre certificat ; je ne vous en ai pas moins d'obligation , et je la sens dans le fond de mon cœur. Je compte faire imprimer ce certificat avec les autres que j'enverrai à tous les journaux ; je n'aurai pas de peine à confondre la calomnie. Il me semble que nous sommes dans le siècle des faussaires ; mais mon étonnement est que les faussaires soient si maladroits. Comment peut-on inférer , dans des lettres déjà publiques , des impostures si atroces

et si aisées à découvrir ? Ce qui me fâche beaucoup, c'est que ces lettres se vendent à Genève. Madame la comtesse de *Brionne*, qui daigne venir à Ferney, ne fera-t-elle pas bien régaler de ce beau libelle ? elle y trouvera sa maison outragée. — 1766.

Je ne fais où prendre ce M. *Deodati* qui me doit un témoignage authentique de la vérité : c'est à lui qu'est écrite la lettre si indignement falsifiée. Je n'ai point reçu de réponse à la lettre que je lui ai écrite ; il faut, ou qu'il ne soit point à Paris, ou qu'il soit malade, ou qu'il ne sache pas remplir les premiers devoirs de la société. Je connais votre cœur, mon cher ami ; vous mettez de l'empressement à trouver ce *Deodati*, et à lui faire remplir son devoir. Voilà une fort sottie affaire ; mais la plupart des affaires de ce monde sont fort sottes : on est bien heureux quand l'atrocité ne se joint pas à la sottise.

Vous savez sans doute que le sieur *Saucourt*, juge d'Abbeville, n'a pas voulu juger les autres accusés, et l'on croit qu'il se démettra de sa place : c'est ainsi qu'on se repent après que le mal est fait.

J'attends votre paquet dans lequel j'espère trouver des consolations. Si M. *Boulangier*, auteur du bel article *Vingtième*, vivait encore, il serait bien étonné que le blé coûte quarante

francs le fetier, et qu'on n'y met point ordre.  
 1766. Tout va comme il plaît à DIEU.

Adieu, mon cher ami; je suis bien malade. Je vous répète que je ferai très-fâché de mourir sans avoir vu *Platon*, et surtout sans vous avoir revu avec lui. Je vous embrasse de toutes les forces qui me restent. *Ecr. l'inf.*

Voulez-vous bien envoyer cette lettre au libraire *Lacombe*? Il y a aussi une lettre à lui adressée dans ce maudit recueil, et *Lacombe* fera sans doute plus honnête que *Deodati*.

## L E T T R E X X X V I.

A M. V E R N E S, à *Séligny*.

Septembre.

VOICI, Monsieur, où en est l'affaire de cette malheureuse et innocente famille des *Sirven*. Il a fallu deux années de soins et de peines réitérées pour rassembler en Languedoc les pièces justificatives. Nous les avons enfin arrachées. Le mémoire de M. de *Beaumont* est déjà signé par plusieurs avocats; nous avons déjà demandé un rapporteur; M. le duc de *Choiseul* nous protège; il m'écrit ces propres mots de sa main, dans la dernière lettre dont

il m'honore : *Le jugement des Calas est un effet de la faiblesse-humaine , et n'a fait souffrir qu'une famille ; mais la dragonade de M. de Louvois a fait le malheur du siècle.* ——— 1766.

Avouez , monsieur le curé huguenot , que M. le duc de Choiseul est une belle ame , et que ces paroles doivent être gravées en lettres d'or. Pour celles de Vernet , si on peut les écrire , ce n'est qu'avec la matière dont *Ezéchiël* faisait son déjeuner. Quant à J. J. , il suffit de vous dire qu'il y avait autrefois à Paris un pauvre homme nommé *Chiantpot-la-perruque* , qui se plaignait que la cour et la ville étaient liguées contre lui.

Vous devriez bien abandonner vos ouailles quelques momens , pour venir converser dans un château où il n'y a pas une ouaille.

## L E T T R E X X X V I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

Premier d'octobre.

**J**E vous envoie , mon cher ami , cette lettre ouverte pour M. de *Beaumont* , que je vous supplie de lire.

Il s'est chargé de trois affaires fort équivoques , qui feront grand tort à la cause des

— 1766. *Sirven*. Il y a un parti violent contre lui : on a surtout prévenu les deux *Tronchin*. On s'irrite de le voir invoquer une loi cruelle contre les protestans mêmes qu'il a défendus ; on dit que sa femme , étant née protestante , devait réclamer cette loi moins qu'une autre. On prétend que l'acquéreur de la terre de Canon est de bonne foi , et que les terres en Normandie ne se vendent jamais plus que le denier vingt. On assure que le brevet obtenu par l'acquéreur le met à l'abri de toutes recherches , et que la même faveur qui lui a fait obtenir son brevet , lui fera gagner sa cause.

Je vous confie mes alarmes. L'odieux qu'on jette sur cette affaire nuira beaucoup à celle des *Sirven*, je le vois évidemment : mais plus nous attendrons , plus nous trouverons le public refroidi ; et d'ailleurs les démarches que j'ai faites exigent absolument que le mémoire soit imprimé sans délai. Si M. de *Beaumont* est à la campagne , il n'a d'autre parti à prendre que de vous confier le mémoire que vous ferez imprimer par *Merlin*.

J'ai enfin reçu le certificat de M. *Deodati* ; j'aurai celui de *Lacombe* par le premier ordinaire. Il est essentiel de confondre la calomnie ; en brisant une de ses flèches , on brise toutes les autres. Il paraît tous les jours des livres qu'on ne manque pas de m'imputer. Il faudrait que

je ressemblasse à *Esdra*, et que je dictasse jour et nuit pour faire la dixième partie des écrits dont l'imposture me charge. On poursuit avec acharnement ma vieillesse ; on empoisonne mes derniers jours. Je n'ai d'autre ressource que dans la vérité ; il faut qu'elle paraisse du moins aux yeux des ministres ; ils jugeront de toutes ces calomnies par celles de l'éditeur de mes prétendues *Lettres*. C'est un service qu'il m'aura rendu , et qui pourra servir de bouclier contre les traits dont on accable les pauvres philosophes.

---

 1766.

On a annoncé le livre de *Fréret* dans la gazette d'Avignon (\*). On y dit , à la vérité , que le livre est dangereux , mais qu'il y a beaucoup de modération et de profondeur.

Adieu , mon cher ami ; je vous embrasse aussi tendrement que je vous regrette.

Je vous demande en grâce de m'envoyer , par la première poste , le factum de M. de *la Roque* contre M. de *Beaumont* ; car je veux absolument juger ce procès au tribunal de ma conscience.

(\*) *L'Examen des apologistes de la religion chrétienne.*



---

1766. LETTRE XXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 d'octobre.

VRAIMENT, mes adorables anges, je ne suis pas étonné que le prophète *Elie de Beaumont* ne vous ait pas envoyé son mémoire pour les *Sirven*; la raison en est bien claire, c'est que ce mémoire n'est pas encore fait. Il m'avait mandé, il y a près de deux mois, qu'il l'avait remis entre les mains de plusieurs avocats pour le signer, et M. *Damilaville* lui avait déjà donné quelque argent de ma part; je croyais même déjà l'ouvrage imprimé, je me hâtais de demander un rapporteur, je sollicitais votre protection et celle de vos amis; mais enfin il s'est trouvé que *Beaumont* avait pris le futur pour le passé. Je vois qu'il a été un peu désorienté par deux causes malheureuses qu'il a perdues coup sur coup. Il ne faudrait pas que le défenseur des *Calas* se chargeât jamais d'une cause équivoque: celle des *Sirven* lui aurait fait un honneur infini.

Il a encore, comme vous savez, un procès très-intéressant au nom de sa femme; mais je

tremble encore pour ce procès-là. Il a le malheur d'y réclamer les lois rigoureuses contre les protestans, lois dont il avait tant fait sentir la dureté, non-seulement dans l'affaire des *Calas*, mais dans une autre encore que je lui avais confiée. Cette funeste coutume des avocats, de soutenir ainsi le pour et le contre, pourra lui faire grand tort, et en fera sûrement à la cause des *Sirven* : cependant l'affaire est entamée, il la faut suivre. J'ai obtenu pour cette malheureuse famille *Sirven* la protection de plusieurs princes étrangers, je leur ai écrit que le factum était prêt ; s'il ne paraît pas, ils feront en droit de croire que je les ai trompés. Je ne me rebute point, mais je suis fort affligé.

Je ne le suis pas moins que vous n'avez pas reçu le Commentaire sur les délits et les peines, par un avocat de Besançon. Je fais bien que M. *Janel* a des ordres positifs de ne laisser passer aucune brochure suspecte par la voie de la poste ; mais cette brochure est très-sage, elle me paraît instructive ; il n'y a aucun mot qui puisse choquer le gouvernement de France, ni aucun gouvernement. Je reçois tous les jours, par la poste, tous les imprimés qui paraissent ; on les laisse tous arriver sans aucune difficulté. Je ne vois pas pourquoi l'on défendrait le transport des pensées de province à

— 1766. Paris , tandis qu'on permet l'exportation de Paris en province.

Je suis encore plus surpris qu'on n'ait pas respecté l'enveloppe de M. de *Courteille* , et que l'on prive un conseiller d'Etat d'un écrit sur la jurisprudence. Vous recevrez cet écrit par quelque autre voie , et vous jugerez si on doit le traiter avec tant de rigueur.

Vous n'ignorez pas qu'on a fait en Hollande deux éditions de quelques-unes de mes lettres qu'on a cruellement falsifiées , et auxquelles on a joint des notes d'une insolence punissable contre les personnes du royaume les plus respectables. On m'a conseillé de m'adresser à un nommé M. *du Clairon* qui est , dit-on , actuellement commissaire de la marine , ou consul à Amsterdam : il est auteur d'une tragédie de *Cromwel* , qu'il a dédiée à M. le duc de *Praslin*. Je ne veux pas croire qu'il soit trop instruit du mystère de cette abominable édition ; mais je crois qu'il peut aisément se procurer des lumières sur l'éditeur.

M. le prince de *Soubise* et plusieurs autres personnes d'une grande distinction sont très-outragés dans ces *Lettres*. Il est nécessaire que je mette au moins dans les journaux un avertissement qui démontre et qui confonde la calomnie. Heureusement les preuves sont nettes et claires ; j'ai en main les certificats de ceux

à qui j'avais écrit ces lettres qu'un faussaire a défigurées. J'espère que M. du Clairon, qui est sur les lieux, voudra bien me donner des éclaircissemens sur cette manœuvre infame. Je lui écris qu'ayant, comme lui, M. le duc de Praslin pour protecteur, j'ai quelque droit d'espérer ses bons offices, dans cette conjoncture, à l'abri d'une telle protection; que le livre est imprimé par Michel Rey imprimeur de Jean-Jacques Rousseau, à Amsterdam; que Jean-Jacques y est loué, et les hommes les plus respectables chargés d'outrages; que je le supplie de vouloir bien me donner, sur cette œuvre d'iniquité, les notions qu'il pourra acquérir, et que tous les honnêtes gens lui en auront obligation. Je me flatte que M. le duc de Praslin permettra la liberté que je prends de dire un mot dans cette lettre de mon attachement pour lui, et de la protection dont il m'honore.

1766.

## L E T T R E X X X I X .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Au château de Ferney, 8 d'octobre.

**I**L n'y a point assurément de façon de piffer plus noble que celle de mon héros, et le cardinal de *Tençin*, chez qui vous pifsâtes, n'aurait pas eu votre générosité. Votre jeune homme est arrivé dans mon couvent; je l'y ai fait moine sur le champ; il aura des livres à sa disposition. J'ai un ex-jésuite qui a professé vingt années, et qui pourra lui donner de bons conseils sur ses études, et diriger sa conduite. J'ai le bonheur d'avoir une espèce de secrétaire qui a beaucoup de mérite, et avec lequel il passera son temps agréablement. Toute notre maison vit dans une union parfaite; il ne tiendra qu'à lui d'y être aussi consolé qu'on peut l'être, quand on n'a pas le bonheur de vous faire sa cour. Il m'a paru vif, mais bon enfant; j'en aurai tous les soins que je dois à un jeune homme que vous protégez, et que vous daignez me recommander. S'il se tourne au bien, il n'aura d'obligation qu'à vos extrêmes bontés du bonheur de sa vie. C'est un enfant que le hasard vous a

donné; vous l'avez élevé et corrigé, et j'espère que vos bienfaits auront formé son cœur. 1766.

J'abuse de votre générosité, Monseigneur. Puisqu'elle ne se dément point pour cet enfant, daignera-t-elle l'employer pour une famille entière du pays que vous avez gouverné? J'ai déjà pris la liberté d'implorer vos bontés pour les d'*Espinas*, gens de très-bon lieu, nés avec du bien, appartenans aux plus honnêtes gens du pays, et réduits à l'état le plus cruel, après vingt-trois ans de galères, pour avoir donné à souper à un prédicant. Si on ne leur rend pas leur bien, il vaudrait mieux les remettre aux galères.

Vous pouvez avoir égaré le Mémoire (\*) que j'avais eu l'honneur de vous envoyer; souffrez que je vous en présente un second. Vous me

(\*) *Affaires des religionnaires. Vivarais; intendance de Languedoc.*

*Jean-Pierre Espinas*, d'une honnête famille de Château-Neuf, paroisse de Saint-Félix, près de Vernous en Vivarais, ayant été vingt-trois ans aux galères pour avoir donné à souper et à coucher dans sa maison à un ministre de la religion prétendue réformée, et ayant obtenu sa délivrance par brevet du 23 de janvier 1763, se trouvant chargé d'une femme mourante et de trois enfans réduits à la mendicité, remontre très-humblement à sa Majesté que son bien ayant été confisqué pendant vingt-six ans, à condition que la troisième partie en serait distraite pour l'entretien de ses enfans, jamais lesdits enfans n'ont joui de cette grâce. Il conjure sa Majesté de daigner lui accorder la possession de son patrimoine pour soulager sa vieillesse et sa famille.

1766. demanderez de quoi je me mêle de solliciter toujours pour des huguenots ; c'est que je vois tous les jours ces infortunés , c'est que je vois des familles dispersées et sans pain , c'est que cent personnes viennent crier et pleurer chez moi , et qu'il est impossible de n'en être pas ému.

On dit que vous allez chercher à Vienne une future reine. Vous ressemblez en tout au duc de *Bellegarde* , à cela près qu'il ne prenait point d'îles , et qu'il n'imposait pas des lois aux Anglais.

Agréez mon respect et mon attachement qui ne finiront qu'avec ma vie. V.

## L E T T R E X L.

A M. D A M I L A V I L L E.

15 d'octobre.

M O N cher ami , j'ai lu le factum de monsieur *Hume* ; cela n'est écrit ni du style de *Cicéron* , ni de celui d'*Addisson*. Il prouve que *Jean-Jacques* est un maître fou , et un ingrat pétri d'un sot orgueil ; mais je ne crois pas que ces vérités méritent d'être publiées ; il faut que les choses soient , ou bien plaisantes , ou bien intéressantes , pour que la presse s'en mêle. Je vous répéterai toujours qu'il est

bien triste pour la raison que *Rousseau* soit —  
 fou ; mais enfin *Abadie* l'a été aussi. Il faut 1766.  
 que chaque parti ait son fou , comme autrefois  
 chaque parti avait son chanfonnier.

Je pense que la publicité de cette querelle  
 ne servirait qu'à faire tort à la philosophie.  
 J'aurais donné une partie de mon bien pour  
 que *Rousseau* eût été un homme sage ; mais  
 cela n'est pas dans sa nature ; il n'y a pas  
 moyen de faire un aigle d'un papillon : c'est  
 assez , ce me semble , que tous les gens de  
 lettres lui rendent justice , et d'ailleurs sa plus  
 grande punition est d'être oublié.

Ne pourriez-vous pas , mon cher frère ,  
 écrire un petit mot à M. de *Beaumont* , à  
 Launay , chez M. de *Cideville* , où je le crois  
 encore , et réchauffer son zèle pour les *Sirven* ?  
 S'il n'avait entrepris que cette affaire , il serait  
 comblé de gloire , et toute l'Europe le bénirait.  
 J'ai annoncé son factum à tous les princes  
 d'Allemagne comme un chef-d'œuvre , il y a  
 près d'un an ; le factum n'a point paru ; on  
 commence à croire que je me suis avancé mal  
 à propos , et l'on doute de la réalité des faits  
 que j'ai allégués. Est-il possible qu'il soit si  
 difficile de faire du bien ? Aidez-moi , mon  
 cher ami , et cela deviendra facile.

M. *Boursier* attend le mémoire de M. *Tonpla* ,  
 qui probablement arrivera par le coche. Le



— 1766. protecteur est toujours bien disposé ; il m'écrit souvent pour l'établissement projeté ; mais je vois bien que M. *Boursier* manquera d'ouvriers. Il est vieux et infirme, comme moi ; il aurait besoin de quelqu'un qui se mît à la tête de cette affaire.

Il y a un château tout prêt, avec liberté et protection ; est-il possible qu'on ne trouve personne pour jouir d'une pareille offre ? Je vois que la plupart des affaires de ce monde ressemblent au conseil des rats.

J'ai deux personnes à encourager, *Boursier* et *Sirven* ; l'un et l'autre se désespèrent.

J'ai beaucoup d'obligation à M. *Marin*, pour une affaire moins considérable. On a imprimé un *Recueil* de mes lettres à Avignon, sous le nom de *Laufane* ; on dit que ces lettres sont aussi altérées et aussi indignement falsifiées que celles qui ont été imprimées à Amsterdam. M. *Marin* a donné ses soins pour que cette rapsodie n'entrât point dans Paris ; il en échappera pourtant toujours quelques exemplaires. Que voulez-vous ? c'est un tribut qu'il faut que je paye à une malheureuse célébrité qu'il ferait bien doux de changer contre une obscurité tranquille. Si je pouvais me faire un sort selon mon désir, je voudrais me cacher, avec vous et quelques-uns de vos amis, dans un coin de ce monde ; c'est-là

mon roman, et mon malheur est que ce roman ne soit pas une histoire. Il y a une vérité qui me console, c'est que je vous aime tendrement, et que vous m'aimez; avec cela on n'est pas si à plaindre. 1766.

Voici un billet pour frère *Protagoras*; je le recommande à vos bontés.

## L E T T R E X L I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 d'octobre.

MES divins anges, si mon état continue, adieu les tragédies. J'ai été vivement secoué, et j'ai la mine d'aller trouver *Sophocle* avant de faire, comme lui, des tragédies à quatre-vingts ans. Cependant je me sens un peu mieux quand je songe que ma petite *Durancy* est devenue une *Clairon*. J'eus très-grande opinion d'elle, lorsque je la vis débiter sur des treteaux en Savoie, aux portes de Genève; et je vous prie, quand vous la verrez, de la faire souvenir de mes prophéties; mais je vous avoue que je suis étonné qu'elle ait pris *Pulchérie* pour se faire valoir; c'est ressusciter un mort après quatre-vingt-dix ans: *Pulchérie*

est, à mon gré, un des plus mauvais ouvrages  
 1766. de *Corneille*. Je sens bien qu'elle a voulu prendre  
 un rôle tout neuf; mais, quand on prend un  
 habit neuf, il ne faut pas le prendre de bure.

Nous venons de perdre un homme bien  
 médiocre à l'académie française. On dit qu'il  
 fera remplacé par *Thomas*; il aura besoin de  
 toute son éloquence pour faire l'éloge d'un  
 homme si mince.

Ne pourrais-je pas vous envoyer le Commen-  
 taire sur les délits et les peines, par la voie  
 de *M. Marin*? l'enveloppe de *M. de Sartines*  
 n'est-elle pas, dans ces cas-là, une sauvegarde  
 assurée? On suppose alors, avec raison, que  
 ces livres envoyés au secrétaire de la librairie,  
 lui sont adressés pour savoir si on en permet-  
 tra l'introduction en France. Je ferai ce que  
 vous me prescrirez. Je pourrais me servir de la  
 voie de *M. le chevalier de Beauteville*; mais je  
 ne l'emploierai qu'en cas que vous trouviez  
 qu'il n'y a point d'inconvénient.

Le livre de *Fréret* fait beaucoup de bruit. Il  
 en paraît tous les mois quelqu'un de cette  
 espèce. Il y a des gens acharnés contre les  
 préjugés: on ne leur fera pas lâcher prise:  
 chaque secte a ses fanatiques. Je n'ai pas,  
 Dieu merci, ce zèle emporté; j'attends paissi-  
 blement la mort entre mes montagnes, et je  
 n'ai nulle envie de mourir martyr. Je ne veux

pas

pas non plus finir comme un citoyen de Genève, extrêmement riche, qui vient de se jeter dans le Rhône, parce qu'avec son argent il n'avait pu acheter la santé; je fais souffrir, et je n'irai dans le Rhône qu'à la dernière extrémité. Je suis assez de l'avis de *Mécène* qui disait qu'un malade devait se trouver heureux d'être en vie. — 1766.

Portez-vous bien, mes adorables anges; il n'y a que cela de bon, parce que cela fait trouver tout bon.

Je voudrais bien savoir ce qu'on dit dans le public de la charlatnerie de *Jean-Jacques*; j'ai vu un *Thomas* sur le Pont-neuf qui valait beaucoup mieux que lui, et dont on parlait moins. Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de *M. de Chauvelin*, quand vous le verrez.

Recevez mon tendre respect.

1766.

## L E T T R E X L I I.

A M. H U M E.

Ferney, 24 d'octobre.

J'AI lu, Monsieur, les pièces du procès que vous avez eu à soutenir par-devant le public contre votre ancien protégé. J'avoue que la grande ame de *Jean-Jacques* a mis au jour la noirceur avec laquelle vous l'avez comblé de bienfaits ; et c'est en vain qu'on a dit que c'est le procès de l'ingratitude contre la bienfaisance.

Je me trouve impliqué dans cette affaire. Le sieur *Rousseau* m'accuse de lui avoir écrit, en Angleterre, une lettre dans laquelle je me moque de lui (\*). Il a accusé M. d'*Alembert* du même crime.

Quand nous serions coupables au fond de notre cœur, M. d'*Alembert* et moi, de cette énormité ; je vous jure que je ne le suis point de lui avoir écrit. Il y a sept ans que je n'ai eu cet honneur. Je ne connais point la lettre dont il parle, et je vous jure que, si j'avais fait quelque mauvaise plaisanterie sur M. *J. J. Rousseau*, je ne la défavouerais pas.

(\*) La lettre au docteur *Pansophe*, imprimée à Londres, sous le nom de M. de *Voltaire*.

Il m'a fait l'honneur de me mettre au nombre de ses ennemis et de ses persécuteurs. Intimement persuadé qu'on doit lui élever une statue, comme il le dit dans la lettre polie et décente de *Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris*, il pense que la moitié de l'univers est occupée à dresser cette statue sur son piédestal, et l'autre moitié à la renverser. 1766.

Non-seulement il m'a cru iconoclaste, mais il s'est imaginé que j'avais conspiré contre lui avec le conseil de Genève, pour faire décréter sa propre personne de prise de corps, et ensuite avec le conseil de Berne pour le faire chasser de la Suisse.

Il a persuadé ces belles choses aux protecteurs qu'il avait alors à Paris, et il m'a fait passer dans leur esprit pour un homme qui persécutait en lui la sagesse et la modestie. Voici, Monsieur, comment je l'ai persécuté.

Quand je fus qu'il avait beaucoup d'ennemis à Paris, qu'il aimait comme moi la retraite, et que je présumai qu'il pouvait rendre quelques services à la philosophie, je lui fis proposer, par M. *Marc Chapuis* citoyen de Genève, dès l'an 1759, une maison de campagne appelée l'*Hermitage*, que je venais d'acheter.

Il fut si touché de mes offres, qu'il m'écrivit ces propres mots :

MONSIEUR,

1766.

„ Je ne vous aime point , vous corrompez  
 „ ma république en donnant des spectacles  
 „ dans votre château de Tourney , &c. „

Cette lettre , de la part d'un homme qui venait de donner à Paris un grave opéra et une comédie , n'était cependant pas datée des petites maisons. Je n'y fis point de réponse , comme vous le croyez bien , et je priai monsieur *Tronchin* le médecin de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette maladie. M. *Tronchin* me répondit que , puisqu'il ne pouvait pas me guérir de la manie de faire encore des pièces de théâtre à mon âge , il désespérait de guérir *Jean-Jacques*. Nous restâmes l'un et l'autre fort malades , chacun de notre côté.

En 1762 le conseil de Genève entreprit sa cure , et donna une espèce d'ordre de s'assurer de lui pour le mettre dans les remèdes. *Jean-Jacques* , décrété à Paris et à Genève , convaincu qu'un corps ne peut être en deux lieux à la fois , s'enfuit dans un troisième. Il conclut , avec sa prudence ordinaire , que j'étais son ennemi mortel , puisque je n'avais pas répondu à sa lettre obligeante. Il supposa qu'une partie du conseil genevois était venue dîner chez moi pour conjurer sa perte , et que

la minute de son arrêt avait été écrite sur ma table, à la fin du repas. Il persuada une chose si vraisemblable à quelques-uns de ses concitoyens. Cette accusation devint si sérieuse que je fus obligé enfin d'écrire au conseil de Genève une lettre très-forte, dans laquelle je lui dis que, s'il y avait un seul homme dans ce corps qui m'eût jamais parlé du moindre dessein contre le sieur *Rousseau*, je consentais qu'on le regardât comme un scélérat et moi aussi, et que je détestais trop les persécuteurs pour l'être.

---

 1766.

Le conseil me répondit, par un secrétaire d'Etat, que je n'avais jamais eu, ni dû avoir, ni pu avoir la moindre part, ni directement, ni indirectement, à la condamnation du sieur *Jean-Jacques*.

Les deux lettres sont dans les archives du conseil de Genève.

Cependant M. *Rousseau*, retiré dans les délicieuses vallées de Moutier-Travers, ou Motier-Travers, au comté de Neuchâtel, n'ayant pas eu, depuis un grand nombre d'années, le plaisir de communier sous les deux espèces, demanda instamment au prédicant de Moutier-Travers, homme d'un esprit fin et délicat, la consolation d'être admis à la sainte table; il lui dit que son intention était 1°. de combattre l'Eglise romaine; 2°. de s'élever



1766. — contre l'ouvrage infernal de l'Esprit, qui établit évidemment le matérialisme ; 3°. de foudroyer les nouveaux philosophes vains et présomptueux. Il écrivit et signa cette déclaration, et elle est encore entre les mains de M. de Montmolin, prédicant de Moutier-Travers et de Boveresse.

Dès qu'il eut communiqué, il se sentit le cœur dilaté, il s'attendrit jusqu'aux larmes. Il le dit au moins dans sa lettre du 8 d'auguste 1765.

Il se brouilla bientôt avec le prédicant et les prêchés de Moutier-Travers et de Boveresse. Les petits garçons et les petites filles lui jetèrent des pierres ; il s'enfuit sur les terres de Berne ; et ne voulant plus être lapidé, il supplia messieurs de Berne de vouloir bien avoir la bonté de le faire enfermer le reste de ses jours dans quelque'un de leurs châteaux, ou tel autre lieu de leur Etat qu'il leur semblerait bon de choisir. Sa lettre est du 20 d'octobre 1765.

Depuis madame la comtesse de Pimbèche, à qui l'on conseillait de se faire lier, je ne crois pas qu'il soit venu dans l'esprit de personne de faire une pareille requête. Messieurs de Berne aimèrent mieux le chasser que de se charger de son logement.

Le judicieux Jean - Jacques ne manqua pas de conclure que c'était moi qui le privais de la douce consolation d'être dans une prison perpétuelle, et que même j'avais tant de crédit

chez les prêtres, que je le fesai excommunier par les chrétiens de Moutier - Travers et de Boveresse. 1766.

Ne pensez pas que je plaifante, Monsieur. Il écrit, dans une lettre du 24 de juin 1765 : *Etre excommunié de la façon de M. de V. m'amusera fort aussi.* Et dans sa lettre du 23 de mars, il dit : *M. de V. doit avoir écrit à Paris qu'il se fait fort de faire chasser Rousseau de sa nouvelle patrie.*

Le bon de l'affaire est qu'il a réuffi à faire croire, pendant quelque temps, cette folie à quelques personnes ; et la vérité est que, si au lieu de la prison qu'il demandait à messieurs de Berne, il avait voulu se réfugier dans la maison de campagne que je lui avais offerte, je lui aurais donné alors cet asile, où j'aurais eu soin qu'il eût de bons bouillons avec des potions rafraîchissantes, bien persuadé qu'un homme dans son état mérite beaucoup plus de compassion que de colère.

Il est vrai qu'à la sagesse toujours conséquente de sa conduite et de ses écrits, il a joint des traits qui ne sont pas d'une bonne ame. J'ignore si vous savez qu'il a écrit des *Lettres de la montagne*. Il se rend, dans la cinquième lettre, formellement délateur contre moi ; cela n'est pas bien. Un homme qui a communié sous les deux espèces, un sage à qui on doit élever

—  
1766. des statues, semble dégrader un peu son caractère par une telle manœuvre ; il hafarde fon falut et fa réputation.

Auffi la première chofe qu'ont fait meffieurs les médiateurs de France , de Zurich et de Berne , a été de déclarer folennellement les *Lettres de la montagne* un libelle calomnieux. Il n'y a plus moyen que j'offre une maifon à *Jean-Jacques* , depuis qu'il a été affiché calomniateur au coin des rues.

Mais en fefant le métier de délateur et d'homme un peu brouillé avec la vérité , il faut avouer qu'il a toujours confervé fon caractère de modeltie.

Il me fit l'honneur de m'écrire , avant que la médiation arrivât à Genève , ces propres mots :

MONSIEUR ,

„ Si vous avez dit que je n'ai pas été fe-  
„ taire d'ambaffade à Venife , vous avez menti ;  
„ et fi je n'ai pas été fe crétaire d'ambaffade ,  
„ et fi je n'en ai pas eu les honneurs , c'eft  
„ moi qui ai menti. „

J'ignorais que M. *Jean-Jacques* eût été fe-  
taire d'ambaffade ; je n'en avais jamais dit un  
feul mot , parce que je n'en avais jamais entendu  
parler.

Je montrai cette agréable lettre à un homme véridique, fort au fait des affaires étrangères, curieux et exact : ces gens-là sont dangereux pour ceux qui citent au hasard. Il déterra les lettres originales, écrites de la main de *Jean-Jacques*, du 9 et du 13 d'août 1743, à M. du Theil, premier commis des affaires étrangères, alors son protecteur. On y voit ces propres paroles :

» J'ai été deux ans le domestique de M. le comte de *Montaigu* (ambassadeur à Venise)....  
 » J'ai mangé son pain . . . ; il m'a chassé hon-  
 » teusement de sa maison . . . ; il m'a menacé  
 » de me faire jeter par la fenêtre . . . , et de pis,  
 » si je restais plus long-temps dans Venise..&c.»

Voilà un secrétaire d'ambassade assez peu respecté, et la fierté d'une grande ame peu ménagée. Je lui conseille de faire graver au bas de sa statue les paroles de l'ambassadeur au secrétaire d'ambassade.

Vous voyez, Monsieur, que ce pauvre homme n'a j'amaï pu ni se maintenir sous aucun maître, ni se conserver aucun ami, attendu qu'il est contre la dignité de son être d'avoir un maître, et que l'amitié est une faiblesse dont un sage doit repousser les atteintes.

Vous dites qu'il fait l'histoire de sa vie ; elle a été trop utile au monde, et remplie de trop grands événemens pour qu'il ne rende pas à

1766. la postérité le service de la publier. Son goût pour la vérité ne lui permettra pas de déguiser la moindre de ces anecdotes, pour servir à l'éducation des princes qui voudront être menuisiers comme *Emile*.

A dire vrai, Monsieur, toutes ces petites misères ne méritent pas qu'on s'en occupe deux minutes; tout cela tombe bientôt dans un éternel oubli. On ne s'en soucie pas plus que des baisers âcres de la nouvelle *Héloïse*, et de son faux germe, et de son doux ami, et des lettres de *Vernet* à un lord qu'il n'a jamais vu. Les folies de *Jean-Jacques* et son ridicule orgueil ne feront nul tort à la véritable philosophie, et les hommes respectables qui la cultivent en France, en Angleterre et en Allemagne, n'en feront pas moins estimés.

Il y a des sottises et des querelles dans toutes les conditions de la vie. Quelques ex-jésuites ont fourni à des évêques des libelles diffamatoires sous le nom de *Mandemens*; les parlemens les ont fait brûler; cela s'est oublié au bout de quinze jours. Tout passe rapidement comme les figures grotesques de la lanterne magique.

L'archevêque de Novogorod, à la tête d'un synode, a condamné l'évêque de Rostou à être dégradé et enfermé le reste de sa vie dans un couvent, pour avoir soutenu qu'il y a

deux puissances , la sacerdotale et la royale. L'impératrice a fait grâce du couvent à l'évêque de Rostou. A peine cet événement a-t-il été connu en Allemagne et dans le reste de l'Europe. 1766.

Les détails des guerres les plus sanglantes périssent avec les soldats qui en ont été les victimes. Les critiques même des pièces de théâtre nouvelles , et surtout leurs éloges , sont ensevelis le lendemain dans le néant avec elles et avec les feuilles périodiques qui en parlent. Il n'y a que les dragées du sieur *Keiser* qui se soient un peu soutenues.

Dans ce torrent immense qui nous emporte et qui nous engloutit tous , qu'y a-t-il à faire ? Tenons-nous - en au conseil que M. *Horace Valpole* donne à *Jean-Jacques* d'être sage et heureux. Vous êtes l'un , Monsieur , et vous méritez d'être l'autre , &c. &c.

1766.

## L E T T R E X L I I I .

A M. H E L V E T I U S .

Le 27 d'octobre.

**V**ous me donnez, mon illustre philosophe, l'espérance la plus consolante et la plus chère. Quoi ! vous seriez assez bon pour venir dans mes déserts ! Ma fin approche, je m'affaiblis tous les jours ; ma mort sera douce, si je ne meurs point sans vous avoir vu.

Oui, sans doute, j'ai reçu votre réponse à la lettre que je vous avais écrite par l'abbé *Morellet*. Je n'ai pas actuellement un seul *Philosophe ignorant*. Toute l'édition que les *Cramer* avaient faite, et qu'ils avaient envoyée en France, leur a été renvoyée bien proprement par la chambre syndicale ; elle est en chemin, et je n'en aurai que dans trois semaines. Ce petit livre est, comme vous savez, de l'abbé *Tilladet* ; mais on m'impute tout ce que les *Cramer* impriment, et tout ce qui paraît à Genève, en Suisse et en Hollande. C'est un malheur attaché à cette célébrité fatale dont vous avez eu à vous plaindre aussi-bien que moi. Il vaut mieux, sans doute, être ignoré et tranquille, que d'être connu et persécuté.

Ce que vous avez effuyé pour un livre qui aurait été chéri des *la Rochefoucault*, doit faire frémir long - temps tous les gens de lettres. Cette barbarie m'est toujours présente à l'esprit, et je vous en aime toujours davantage. 1766.

Je vous envoie une petite brochure d'un avocat de Besançon, dans laquelle vous verrez des choses relatives à une barbarie bien plus horrible. Je crains encore qu'on ne m'impute cette petite brochure. Les gens de lettres, et même nos meilleurs amis, se rendent les uns aux autres de bien mauvais services, par la fureur qu'ils ont de vouloir toujours deviner les auteurs de certains livres. De qui est cet ouvrage attribué à *Bolingbroke*, à *Boulanger*, à *Fréret*? Eh! mes amis, qu'importe l'auteur de l'ouvrage? ne voyez-vous pas que le vain plaisir de deviner devient une accusation formelle, dont les scélérats abusent? Vous exposez l'auteur que vous soupçonnez; vous le livrez à toute la rage des fanatiques; vous perdez celui que vous voudriez sauver. Loin de vous piquer de deviner si cruellement, faites au contraire tous les efforts possibles pour détourner les soupçons. Aidons-nous les uns les autres dans la cruelle persécution élevée contre la philosophie. Est-il possible que cette philosophie ne nous réunisse pas! Quoi! de misérables moines n'auront qu'un même esprit,



— 1766. un même cœur, ils défendront les intérêts du couvent jusqu'à la mort; et ceux qui éclairent les hommes ne feront qu'un troupeau dispersé, tantôt dévorés par les loups, et tantôt se donnant les uns aux autres des coups de dents!

Qui peut rendre plus de services que vous à la raison et à la vertu? qui peut être plus utile au monde, sans se compromettre avec les pervers? Que de choses j'aurais à vous dire, et que j'aurais de plaisir à vous ouvrir mon cœur et à lire dans le vôtre, si je ne meurs pas sans vous avoir embrassé! Du moins je vous embrasse de loin, et c'est avec une amitié égale à mon estime. V.

## L E T T R E X L I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 de novembre.

**M**ES divins anges, pour peu que l'état où je suis continue ou empire, vous ferez mal servis. Il faut de la force pour traiter le beau sujet, l'intéressant sujet, mais le difficile sujet que j'ai trouvé. J'ai besoin d'une santé que je n'ai pas; j'ai besoin surtout du recueillement et de la tranquillité qu'on m'arrache. Le couvent que j'ai bâti pour vivre en solitaire ne défem-

plit point d'étrangers ; et vous savez quelles horreurs, soit de Paris, soit d'Abbeville, ont troublé mon repos et affligé mon ame. — 1766.

Voilà encore ce malheureux charlatan *Jean-Jacques Rousseau* qui sème toujours la tracasserie et la discorde dans quelque lieu qu'il se réfugie. Ce malheureux a persuadé à quelques personnes du parti opposé à celui de *M. Hume*, que je m'entendais contre lui avec ce même *Hume*, qui l'a comblé de bienfaits. Ce n'est pas assez de le payer de la plus noire ingratitude ; il prétend que je lui ai écrit à Londres une lettre insultante, moi qui ne lui ai pas écrit depuis environ neuf ans. Il m'accuse encore de l'avoir fait chasser de Genève et de Suisse ; il me calomnie auprès de *M. le prince de Conti* et de madame la duchesse de *Luxembourg* ; il me force enfin de m'abaisser jusqu'à me justifier de ces ridicules et odieuses imputations. La vie d'un homme de lettres est un combat perpétuel, et on meurt les armes à la main.

Cela ne m'empêchera pas de traiter mon beau sujet, pourvu que la nature épuisée accorde encore cette consolation à ma vieillesse. Je serai soutenu par l'envie de faire quelque chose qui puisse vous plaire.

La troupe de Genève, qui n'est pas absolument mauvaise, se surpassa hier en jouant

— 1766. Olimpie; elle n'a jamais eu un si grand succès. La foule qui assistait à ce spectacle le redemanda pour le lendemain à grands cris. Je suis persuadé que mademoiselle *Durancy* ferait réussir bien davantage Olimpie à Paris; et, par tout ce que j'apprends d'elle, je juge qu'elle jouerait mieux le rôle d'*Olimpie* que mademoiselle *Clairon*. Tâchez de vous donner ce double plaisir; mais je vous avoue que je voudrais qu'on ne retranchât rien à la pièce. Toute mutilation énerve le corps et le défigure. Je n'ai point vu la représentation donnée à Genève; je ne fors guère de mon lit depuis long-temps, mais je fais qu'on a joué la pièce d'après l'édition des *Cramer*, et je suis un peu déshonoré à Paris par l'édition de *Duchefne*.

Au reste, mes anges ne manqueront pas de pièces de théâtre. M. de *Chabanon* est bien avancé; *la Harpe* vient demain travailler chez moi. Si je vous suis inutile, mes élèves ne vous le feront pas.

J'espère enfin qu'*Elie de Beaumont* va faire jouer la tragédie des *Sirven*. Il est comme moi; il a été accablé de tracasseries et de chagrins, mais il travaille à sa pièce.

Vous m'affurez, mes divins anges, que M. le duc de *Praslin* trouve bon que j'emploie la protection dont il m'honore auprès de M. du *Clairon*, commissaire de la marine à Amsterdam,

dam , au fujet de ces lettres défigurées que l'éditeur de *Rousseau* a imprimées , et des notes infames dans lesquelles le feul *Rousseau* est loué , et prefque toute la cour de France traitée d'une manière indigne et puniffable. Ces notes ont été faites à Paris , et il ne ferait pas mal de connaître le fcélérat. Un mot d'un premier commis , au nom de M. le duc de *Praslin* , fuffirait à M. *du Clairon*.

Que mes anges agréent toujours ma tendresse inaltérable et respectueufe. V.]

## L E T T R E X L V.

A M. DE CHABANON.

A Ferney , 3 de novembre.

**V**ous êtes donc , Monsieur , tout à travers les ruines de l'Empire romain , et vous faites pleurer votre *Eudoxie* fur les décombres de Rome. Quand aurai-je le plaisir de mêler mes larmes aux fiennes ? quand pourrai-je lire cet ouvrage auquel je m'intéresse prefque autant qu'à fon auteur ? Quelque bon qu'il foit , il fera fort difficile qu'il foit auffi aimable que vous.

Vous prétendez donc que j'ai été amoureux

*Corresp. générale.* Tome XI. \* K

— dans mon temps tout comme un autre ? Vous  
 1766. pourriez ne vous pas tromper. Quiconque  
 peint les passions les a ressenties , et il n'y a  
 guère de barbouilleur qui n'ait exploité ses  
 modèles. Voyez *Jean - Jacques Rousseau* , il  
 traîne avec lui la belle mademoiselle *le Vasseur* ,  
 sa blanchisseuse , âgée de cinquante ans , à  
 laquelle il a fait trois enfans qu'il a pourtant  
 abandonnés pour s'attacher à l'éducation du  
 seigneur *Emile* , et pour en faire un bon menui-  
 fier. C'est un grand charlatan et un grand misé-  
 rable que ce *Jean - Jacques Rousseau*. J'aime  
 mieux la charlatane mademoiselle *Durancy* qui  
 enchante le public, et à laquelle vous confie-  
 rez probablement le rôle d'*Eudoxie* ou *Eudocie*.

Jouissez , Monsieur , de tous vos talens qui  
 font votre gloire et votre bonheur. Jouissez  
 de vos passions , partagez-vous entre le travail  
 et les plaisirs , et n'oubliez pas un vieux soli-  
 taire si sensiblement pénétré de tout ce que  
 vous valez.

Madame *Denis* vous fait mille tendres com-  
 plimens. V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de novembre.

**J**E vous écrivis , je crois , mes anges , le 8 de ce mois , que je pourrais vous envoyer le premier acte de ma bergerie , et avant que vous m'ayez fait réponse , l'enceinte a été construite. Une tragédie de bergers ! et une tragédie faite en dix jours , me direz - vous ! aux petites maisons , aux petites maisons , de bons bouillons , des potions rafraîchissantes comme à *Jean-Jacques*.

Mes divins anges , avant de me rafraîchir , lisez la pièce , et vous ferez échauffés. Songez que quand on est porté par un sujet intéressant , par la peinture des mœurs agrétes , opposées au faste des cours orientales , par des passions vraies , par des événemens surprenans et naturels , on vogue alors à pleines voiles ( non pas à plein voile , comme dit *Corneille* ) , et on arrive au port en dix jours. Un sujet ingrat demande une année et un long travail qui échoue ; un sujet heureux s'arrange de lui-même. Zaire ne me coûta que trois semaines. Mais cinq actes en vers , à soixante et treize

— ans et malade ! J'ai donc le diable au corps ?  
 1766. oui, et je vous l'ai mandé. Mais les vers sont donc durs, raboteux, chargés d'inutiles épithètes ? non, rapportez-vous-en à ce diable qui m'a bercé ; lisez, vous dis-je. Maman Denis est épouvantée de la chose, elle n'en peut revenir.

Ce n'est pas Tanerède, ce n'est pas Alzire, ce n'est pas Mahomet, &c. Cela ne ressemble à rien ; et cependant cela n'effarouche pas. Des larmes ! on en versera, ou on fera de pierre. Des frémissemens ! on en aura jusqu'à la moëlle des os, ou on n'aura point de moëlle. Et ce n'est pas l'ex-jésuite qui a fait cette pièce ; c'est moi.

Dans la fatuité de mon orgueil extrême,  
 Je le dis à Praslin, à vous, à Fréron même.

On demandait à un maréchal d'*Estrées*, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, et dont la femme, sœur de *Manicamp*, était grosse ; qui a fait cet enfant à madame la maréchale ? c'est moi, mort-dieu, dit-il.

Ma bergerie part donc. Je l'envoie à M. le duc de *Praslin* pour vous. Faites lire cette drogue à *le Kain* ; que M. de *Chauvelin* manque le coucher du roi pour l'entendre. Mettez-moi chaudement dans le cœur de ce M. de *Chauvelin* ;

que M. le duc de *Praslin* juge à la lecture ; —  
 puis moquez-vous de moi , et j'en rirai moi- 1766.  
 même.

Respect et tendresse. V.

## LETTRE XLVII.

A M. CHARDON,

MAITRE DES REQUÊTES.

A Ferney, 19 de novembre.

MONSIEUR ,

Ce n'est pas ma faute si je vous importune, prenez-vous-en à la réputation que vous avez d'être le juge le plus intègre et le rapporteur le plus éloquent. M. et madame de *Beaumont* se croient trop heureux si leur fortune dépend de vous. Les *Sirven* vous demandent la vie ; et moi, Monsieur, j'ose vous la demander pour eux, moi qui suis témoin, depuis trois années, de leur innocence, de leurs larmes et de l'horrible injustice qu'ils essuyèrent lorsque le même fanatisme qui fit périr *Calas* sur la roue, condamna *Sirven* et sa femme à la corde sur la même accusation de parricide que



— la superstition impute si légèrement, et que  
1766. la nature défavoue.

M. le duc de *Choiseul*, qui pense sur vous, Monsieur, comme tout le public, et qui est votre ami, a eu la bonté de me mander qu'il prierait monsieur le vice-chancelier de vous nommer rapporteur dans l'affaire des *Sirven*. Vous êtes déjà instruit de cette horrible aventure ; je ne vous demande que la plus exacte justice. La malheureuse destinée de cette famille, qui l'a conduite dans mes déserts, deviendra un bonheur pour elle si vous daignez rapporter sa cause. C'en est un pour moi que cette occasion de vous assurer de l'estime infinie et du respect, &c.

## L E T T R E X L V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de novembre.

**D**IVINS anges, vous vous y attendiez bien ; voici des corrections que je vous supplie de faire porter sur le manuscrit.

Maman *Denis* et un des acteurs de notre petit théâtre de Ferney, fou du tripot, et difficile, disent qu'il n'y a plus rien à faire,

que tout dépendra du jeu des comédiens ; qu'ils doivent jouer les Scythes comme ils ont joué le Philosophe sans le savoir, et que les Scythes doivent faire le plus grand effet, si les acteurs ne jouent ni froidement ni à contre-sens. 1766.

Maman *Denis* et mon vieux comédien de Ferney, assurent qu'il n'y a pas un seul rôle dans la pièce qui ne puisse faire valoir son homme. Le contraste qui anime la pièce d'un bout à l'autre, doit servir la déclamation, et prête beaucoup au jeu muet, aux attitudes théâtrales, à toutes les expressions d'un tableau vivant. Voyez, mes anges, ce que vous en pensez ; c'est vous qui êtes les juges souverains.

Je tiens qu'il faut donner cette pièce sur le champ, et en voici la raison. Il n'y a point d'ouvrage nouveau sur des matières très-déli-cates qu'on ne m'impute ; les livres de cette espèce pleuvent de tous côtés. Je ferai infailliblement la victime de la calomnie, si je ne prouve l'*alibi*. C'est un bon alibi qu'une tragédie. On dit : Voyez ce pauvre vieillard ! peut-il faire à la fois cinq actes, et cela, et cela encore ? Les honnêtes gens alors crient à l'imposture.

Je vous supplie, ô anges bienfaiteurs, de montrer la lettre ci-jointe à M. le duc de

— 1766. *Praslin*, ou de lui en dire la substance. Il fera très-utile qu'il ordonne à un de ses secrétaires ou premiers commis d'encourager fortement *M. du Clairon* à découvrir quel est le polisson qui a envoyé de Paris, aux empoisonneurs d'Hollande, son venin contre toute la cour, contre les ministres et contre le roi même, et qui fait passer sa drogue sous mon nom.

Voici la destination que je fais, selon vos ordres, des rôles pour l'académie royale du théâtre français.

O anges, je n'ai jamais tant été au bout de vos ailes. V.

N. B. Il y a pourtant dans la lettre au docteur *Pansophe* des longueurs et des répétitions. Elle est certainement de l'abbé *Coyer*.

N. B. Voulez-vous mettre mon gros neveu l'abbé *Mignot* du secret?

LETTRE

## L E T T R E X L I X.

1766.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

21 de novembre.

LA lettre au docteur *Pansophe*, Madame, est de l'abbé *Coyer* ; j'en suis très-certain, non-seulement parce que ceux qui en sont certains me l'ont assuré, mais parce qu'ayant été au commencement de l'année en Angleterre, il n'y a que lui qui puisse connaître les noms anglais qui sont cités dans cette lettre. Je connais d'ailleurs son style ; en un mot, je suis sûr de mon fait.

Il est fort mal à lui, qui se dit mon ami, de s'être servi de mon nom, et de feindre que j'écris une lettre à *Jean-Jacques*, quand je dis qu'il y a sept ans que je ne lui ai écrit. Je me ferais, sans doute, honneur de cette lettre au docteur *Pansophe*, si elle était de moi. Il y a des choses charmantes et de la meilleure plaisanterie ; il y a pourtant des longueurs, des répétitions et quelques endroits un peu louches. Il faut avouer en général que le ton de la plaisanterie est, de toutes les clefs de la

*Corresp. générale.* Tome XI. \* L

— 1766. musique française, celle qui se chante le plus aisément. On doit être sûr du succès, quand on se moque gaiement de son prochain; et je m'étonne qu'il y ait à présent si peu de bons plaisans dans un pays où l'on tourne tout en raillerie.

Pour moi, je vous assure, Madame, que je n'ai point du tout songé à railler, quand j'ai écrit à *David Hume*: c'est une lettre que je lui ai réellement envoyée; elle a été écrite au courant de la plume. Je n'avais que des faits et des dates à lui apprendre; il fallait absolument me justifier des calomnies dont ce fou de *Jean-Jacques* m'avait chargé.

C'est un méchant fou que *Jean-Jacques*; il est un peu calomniateur de son métier; il ment avec des distinctions de jésuite, et avec l'impudence d'un janséniste.

Connaissez-vous, Madame, un petit *Abrégé de l'histoire de l'Eglise*, orné d'une préface du roi de Prusse? Il parle en homme qui est à la tête de cent quarante mille vainqueurs, et s'exprime avec plus de fierté et de mépris que l'empereur *Julien*. Quoiqu'il verse le sang humain dans les batailles, il a été cruellement indigné de celui qu'on a répandu dans Abbeville.

L'affassinat juridique des *Calas* et le meurtre du chevalier de *la Barre* n'ont pas fait honneur

aux Velches dans les pays étrangers. Votre nation est partagée en deux espèces ; l'une de singes oisifs qui se moquent de tout , et l'autre de tigres qui déchirent. Plus la raison fait de progrès d'un côté , et plus de l'autre le fanatisme grince des dents. Je suis quelquefois profondément attristé , et puis je me console en faisant mes tours de singe sur la corde. — 1766.

Pour vous , Madame , qui n'êtes ni de l'espèce des tigres ni de celle des singes , et qui vous consolez au coin de votre feu , avec des amis dignes de vous , de toutes les horreurs et de toutes les folies de ce monde , prolongez en paix votre carrière. Je fais mille vœux pour vous et pour M. le président *Hénault*. Mille tendres respects. V.

## L E T T R E L.

## À MADAME DE FLORIAN.

24 de novembre.

CHERE NIECE ET CHERS NEVEUX ,

**M**ADAME de *Florian* a donc toujours la goutte aux trois doigts dont on écrit , et ne peut donner jamais le moindre signe de vie à un oncle qui l'aime tendrement ? Pour vous ,

— monfieur fon mari , c'eft autre chofe ; vous  
1766. répondez exactement , vous dites des nou-  
velles aux abfens , vos lettres font inftructives.

Et vous , mon gros et cher neveu , qui êtes actuellement enfoncé jufqu'au cou dans des papiers terriers , prêtez-moi vos fecours et vos lumières pour réfifter à des *ifs* de moines qui veulent opprimer maman *Denis* et moi. Quand vous aurez voix délibérative dans la première claſſe du parlement de France , faites-moi une belle et bonne cabale contre tous ces *ifs* de moines ; défaites-nous de cette vermine qui ronge le royaume ; donnez de grands coups d'aiguillon dans le maigre cu de l'abbé de *Chauvelin*. C'eft peu de chofe ; ce n'eft pas affez d'avoir chaffé les jéfuites qui du moins inſtruifaient la jeunefſe , pour conſerver des fangfues qui ne font bonnes à rien qu'à s'en-graiſſer de notre fang.

Nous fommes actuellement dans le climat de Naples , nous ferons au mois de décembre dans celui de Sibérie. Et vous , quand fortirez-vous de votre féjour paifible pour le féjour tumultueux , frivole et crotté de Paris la grand'ville ?

Je vous embraffe tous trois de toutes les forces de mon ame et de mes bras longs et menus.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de novembre.

J'AI encore fatigué aujourd'hui mes anges ,  
et ma lettre est partie , adressée à M. *Marin* ,  
le tout après avoir dépêché depuis cinq jours  
trois paquets à M. le duc de *Praslin*.

Pourquoi donc , direz-vous , nous affommer  
encore de cette lettre , vieillard indiscret du  
mont Jura ? pourquoi ? c'est que j'aime bien  
ces vers-ci :

. . . . .  
Il est des maux , *Sulma* , que nous fait la fortune.  
Il en est de plus grands dont le poison cruel ,  
Par nous-même apprêté , nous porte un coup mortel.  
Mais lorsque , sans secours , à mon âge , on rassemble ,  
Dans un exil affreux , tant de malheurs ensemble ,  
Lorsque tous leurs affauts viennent se réunir ,  
Un cœur , un faible cœur , les peut-il soutenir ?

Il me semble que cette leçon vaut mieux  
que les autres , surtout si la voix éclate avec  
attendrissement sur *faible cœur*.

Voyez , décidez ; vous sentez bien que je



1766. — suis à bout, que je n'ai plus d'huile dans ma lampe, que je vous ai envoyé ma dernière goutte, et que le succès ou la chute de l'ouvrage font dans le sujet et non dans les vers; que tout dépend à présent des acteurs, que les situations et l'art du comédien font tout aux premières représentations.

Ainsi donc, nous vous conjurons, maman et moi, de faire jouer la pièce telle qu'elle est; c'est ma dernière prière, c'est mon testament; puis je mourrai en riant aux anges.

## L E T T R E L I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

Premier de décembre.

**M**ON cher ami, j'ai prié M. d'Argental de vous mettre dans la confiance d'un drame d'une espèce assez nouvelle. Je ne veux rien avoir de caché pour vous. Je crois que cet ouvrage était absolument nécessaire pour confondre la calomnie, cette calomnie dont je vous parlais si souvent en vous disant, *écr... l'inf...*

Vous savez avec quel acharnement elle m'impute, presque tous les mois, quelque

mauvais livre bien scandaleux que je n'ai jamais lu et que je ne lirai jamais. Les mauvais poètes ne sachant plus comment s'y prendre pour me perdre, après m'avoir immolé à *Crébillon*, m'ont voulu immoler aux jansénistes ; ils se font avisés de faire de moi un théologien ; et ils prétendent, avec l'abbé *Guyon* et l'abbé *Renoard*, que je traite continuellement la controverse. Or certainement un homme qui fait une tragédie demande un homme tout entier, et le demande pour long-temps. Non-seulement je me suis remis à faire des pièces de théâtre, mais j'en fais faire. Je m'occupe beaucoup de celle à laquelle *la Harpe* travaille actuellement sous mes yeux, et j'en ai de grandes espérances. J'ai dans ma vieillesse la consolation de former des élèves : je rends par là tout le service que je puis rendre aux belles-lettres.

1766.

Il me semble que je ne mérite pas les cruelles persécutions que j'essuie depuis si long-temps.

Mandez-moi donc à qui on attribue le petit livre savant et éloquent que vous m'avez envoyé avec une note de M. *Thiriot*. L'auteur de ce livre ne me traite pas comme les *Guyons* et les *Frérons* : je voudrais bien connaître cet honnête homme.

Savez-vous quel est le polisson qui a fait le plat ouvrage intitulé : *La justification de J. J.*,

— et qui prétend que *J. J.* est le seul philosophe  
1766. dont la conduite soit conforme à ses principes?

Les affaires de Genève doivent finir bientôt. Ce petit Etat devra au roi toute sa félicité, outre quatre millions cinq cents mille livres de rente dont les Gênois jouissent en France. M. le chevalier de *Beauteville* leur a donné un projet qui est la sagesse même. S'ils ne l'acceptaient pas, il faudrait qu'ils fussent plus fous et plus méchans que *J. J.*

Je vous embrasse tendrement, mon très-cher ami. Remerciez bien pour moi M. *Thiriot* de son attention, et faites quelquefois mention de moi avec *Tonpla*.

*N. B.* L'avocat de Besançon, auteur du *Commentaire sur les lois*, concernant les délits, a beaucoup augmenté son ouvrage. L'édition est entièrement épuisée. Pourriez-vous demander à M. *Marin* si on permettra dans Paris l'entrée d'une nouvelle édition conforme à ce qui a déjà été imprimé, et très-circonspecte dans ce qui sera ajouté?

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 de décembre.

CEDrame deviendra bientôt l'habit d'*Arlequin*. J'envoie à mes anges, tous les ordinaires, de nouveaux morceaux à coudre. Je change toujours quelque chose, dès que j'ai dit que je ne changerais plus rien; mais, après tout, c'est pour plaire à mes anges.

Cependant je crois que je suis au bout de mon rôlet, et que j'ai épuisé toutes mes ressources. Chaque animal n'a qu'un certain degré de force, et tous les efforts qu'il fait par-delà sont inutiles. Je suis épuisé, je suis à sec.

M. de *Thibouville* a mandé d'étranges choses à maman *Denis*; il dit que, si par hasard il y avait une pièce nouvelle de la façon de votre créature, la superbe *Clairon* pourrait s'abaisser jusqu'à rentrer au théâtre, et à se charger du rôle principal de la pièce; mais ce sont des chimères dont on berce les pauvres provinciaux, les pauvres habitans des déserts de la Scythie.

Quoi qu'il en soit, je cherche toujours à

1766. prouver mon alibi ; c'est le point principal , et j'ai pour cela les plus fortes raisons.

Je n'ai point entendu *Dalainville* ; mais tous ceux qui l'ont entendu , et qui s'y connaissent parfaitement , disent qu'il est nécessaire à la comédie française. Au reste , comme il n'y a dans les Scythes aucun personnage qui crie , excepté *Obéide* ( dans ses imprécations ) , *Molé* , s'il est rétabli , pourra jouer un des deux principaux rôles.

Nous venons de la relire pour la quatrième fois , et elle nous a fait la même impression que la première.

Remarquez bien , ô anges ! que voici le cinquième paquet de corrections. Vous devez avoir tout reçu , soit par M. le duc de *Prastin* , soit par M. de *Courteille* , soit par M. *Marin*.

Voilà qui est fait , je ne me mêle plus de rien , c'est à vous à prendre soin de mon salut.

Point du tout ; il y a encore quelques petits coups de pinceau à donner , quelques mots répétés à varier , et puis maman *Denis* dit que c'est tout ; mais qu'en disent mes anges ?

## A U M E M E.

8 de décembre.

Vous avez bien fait de m'écrire , mes divins anges ; car vous esquivez par là une nuée de corrections et de changemens qui étaient déjà tout prêts. Mais , puisque vous me mandez que rien ne presse , je corrigerai plus à loisir ce que j'ai fait si fort à la hâte.

Vous avez dû vous apercevoir que j'ai deviné plus d'une de vos critiques. J'ai prévenu aussi la censure judicieuse que vous faites de la précipitation d'*Obéide* à dire , au cinquième acte , *je l'accepte* , dès qu'on lui fait la proposition d'immoler son amant.

Je m'étais un peu égayé dans les imprécations , j'avais fait là un petit portrait de Genève pour m'amuser ; mais vous sentez bien que cette tirade n'est pas comme vous l'avez vue ; elle est plus courte et plus forte.

Mais aussi , comme mes anges laissent à maman et à moi notre libre arbitre , nous vous avouons que nous condamnons , nous anathématisons votre idée de développer dans les premiers actes la passion d'*Obéide*. Nous

—  
1766.

pensons que rien n'est si intéressant que de vouloir se cacher son amour à soi-même, dans ces circonstances délicates ; de le laisser entrevoir par des traits de feu qui échappent ; de combattre en effet sans dire, je combats ; d'aimer passionnément sans dire, j'aime ; et que rien n'est si froid que de commencer par tout avouer. Je n'ai lu la pièce à personne, mais je l'ai fait lire à de très-bons acteurs qui sont dans notre confidence ; je les ai vu pleurer et frémir. Il se peut que l'aventure de l'ex-jésuite ait un peu influé sur votre jugement, et que vous ayez tremblé que l'intérêt, qui fait le succès des pièces au théâtre, manquât dans celle-ci ; mais j'oserais bien répondre de l'intérêt le plus grand, si cette tragédie était bien jouée.

Vous m'avouez enfin que vous n'avez d'acteurs que *le Kain* ; il ne faut donc point donner de pièces nouvelles. Le succès des représentations est toujours dans les acteurs. On prendra dorénavant le parti de faire imprimer ses pièces, au lieu de les faire jouer, et le théâtre tombera absolument. Les talens périssent de tous côtés.

Gardez donc vos Scythes, mes divins anges, ne les montrez point ; amusez-vous de Guillaume Tell et d'un cœur en fricassée ; faites comme vous pourrez.

Je dois vous dire ( car je ne dois rien avoir de caché pour vous ) que j'ai envoyé mes Scythes à M. le duc de *Choiseul*. J'ai été bien aïse de lui faire ma cour et de réchauffer ses bontés. 1766.

Daignez , je vous en conjure , vous occuper à présent de mes pauvres *Sirven*. Vous aurez enfin cette semaine le factum de monsieur de *Beaumont*. Cette tragédie mérite toute votre bonté et toute votre protection.

Je vous demande en grâce de me mettre aux pieds de M. le duc de *Praslin* , et de vouloir bien faire souvenir de moi M. le marquis de *Chauvelin* à qui j'épargne une lettre inutile , et à qui je suis bien tendrement attaché.

Je vous demande pardon de tout le tracas que je vous ai donné pendant quinze jours. Je suis au bout de vos ailes pour le reste de ma vie.



1766.

## L E T T R E L V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

8 de décembre.

**J**E vous renvoie, monsieur le Marquis, votre lettre à M. le comte de *Périgord*, que vous avez bien voulu me communiquer. J'en ai tiré une copie selon la permission que vous m'en donnez. Cette lettre est bien digne d'une ame aussi noble et aussi généreuse que la vôtre. Elle est simple, et c'est le seul style qui convienne à la vérité, quand on écrit à ses amis. Tous les faits que vous rapportez sont incontestables. Je ne doute pas que M. le comte de *Périgord* ne trouve fort bon que vous lui adressiez cette lettre, et que vous la rendiez publique. Pour moi, je vous avoue que je n'affecte point avec vous une fausse modestie, et que je vous ai une très-grande obligation.

Le livre du jésuite *Nonotte* vient d'être réimprimé sous le titre d'Amsterdam, mais l'édition est d'Avignon. Les partisans des prétentions ultramontaines soutiennent ce livre; mais ces prétentions ultramontaines, qui offensent nos rois et nos parlemens, n'ont pas un grand crédit chez la nation. C'est servir

la religion et l'Etat que d'abandonner les systèmes jésuitiques à leurs ridicules. —  
1766.

Votre lettre à M. le comte de *Périgord* m'a tellement échauffé la tête et le cœur, que je vous ai répondu en vers par une ode dont voici une strophe :

Qu'il est beau , généreux d'Argence ;  
 Qu'il est digne de ton grand cœur  
 De venger la faible innocence  
 Des traits du calomniateur !  
 Souvent l'amitié chancelante  
 Refferre sa pitié prudente ,  
 Son cœur glacé n'ose s'ouvrir ,  
 Son zèle est réduit à tout craindre !  
 Il est cent amis pour nous plaindre ,  
 Et pas un pour nous secourir.

Voici encore une strophe de cette ode.

Imitons les mœurs héroïques  
 De ce ministre des combats ,  
 Qui de nos chevaliers antiques  
 A le cœur , la tête et le bras ,  
 Qui pense et parle avec courage ,  
 Qui de la fortune volage  
 Dédaigne les dons passagers ,  
 Qui foule aux pieds la calomnie ;

1766.

Et qui fait mépriser l'envie  
Comme il méprifa les dangers.

Je crois que M. le duc de *Choiseul* ne fera pas mécontent de ces derniers vers. Il daigne toujours m'aimer ; il m'honore quelquefois d'un mot de sa main.

J'aurai l'honneur de vous envoyer l'ode entière , dès qu'elle sera mise au net , et je la ferai imprimer à la suite de votre lettre. Je serai enchanté de joindre votre éloge à celui de M. de *Choiseul* : cela paraîtra en même temps que le mémoire des *Sirven* dont les avocats ne manqueront pas de vous envoyer quelques exemplaires. Vous pourrez faire publier votre lettre et l'ode à Bordeaux , pendant que je la publierai à Genève. Je voudrais que vous eussiez la bonté de m'envoyer tous vos titres et ceux de M. le comte de *Périgord* , pour les placer à la tête.

J'attends vos ordres , et j'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus respectueux et les plus tendres , Monsieur , votre &c. V.

LETTRE

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de décembre.

Je pourrais maintenant dire à mes anges que j'ai fait à peu-près tout ce qu'ils ont ordonné, excepté leur cruelle proposition d'épuiser l'amour et l'intérêt en parlant trop tôt d'amour. Je pourrais fatiguer leurs bontés par mille petites remarques ; mais , comme il n'est point question de faire jouer la pièce , je ne les fatiguerai pas ; j'ai bien à leur parler d'autre chose , et voici sur quoi je supplie leurs ailes de tremousser beaucoup.

Je suppose que vous avez lu en son temps le factum de M. de *Sudre* , avocat de Toulouse , en faveur des *Calas* , factum aussi bon pour le fond des choses qu'aucun des mémoires de Paris. Ce M. de *Sudre* est un homme d'une probité courageuse , qui seul osa lutter contre le fanatisme , sans autre intérêt que celui de protéger l'innocence. Il fut lui-même longtemps la victime du fanatisme qu'il avait attaqué ; il fut même plusieurs années sans oser plaider. Enfin les écailles sont tombées des yeux de ces malheureux Toulousains ; ils

— ont élu d'une voix unanime M. de *Sudre* pour  
 1766. premier capitoul. On en élit trois ; le roi en nomme un entre ces trois. M. de *Sudre* a l'avantage d'avoir été proposé unanimement par la ville. Les voix ont été partagées entre les deux concurrens ; mais il a bien un autre avantage auprès de vous , celui d'avoir soutenu la cause de l'innocence opprimée avec une constance intrépide. Il honorera la place que ce coquin de *David* , digne d'être le capitoul de Jérusalem , a tant déshonorée ; et si quelqu'un peut faire abolir la procession annuelle de Toulouse , où l'on remercie DIEU de quatre mille assassins , c'est assurément M. de *Sudre*.

Voyez , mes anges , si vous avez des amis auprès de M. le comte de *Saint-Florentin* de qui dépend cette affaire. Voyez si M. le duc de *Praslin* et M. le duc de *Choiseul* veulent dire un mot. Vous ferez certainement ce que vous pourrez , car je vous connais.

Le tout sans préjudicier à la tragédie des *Sirven* qui va se jouer , et qui n'attirera peut-être pas grand monde , parce que la pièce n'est pas neuve. Pour celle des *Scythes* , pardieu , elle est neuve.

Respect et tendresse. V.

L E T T R E L V I I. 1766.

A M. L E R I C H E , à Besançon.

A Ferney, 12 de décembre.

J E voudrais , Monsieur , avoir l'honneur de vous envoyer quelques livres pour vos étrennes. Il faut que vous ayez la bonté de me mander comment je pourrai vous les faire parvenir avec sûreté. Je voudrais bien favoir aussi si les lettres qu'on adresse , du pays où je suis , en Lorraine , passent par la Franche-Comté.

Pourriez - vous encore me faire une autre grâce ? Il y a dans votre ville un misérable ex-jésuite , nommé *Nonotte* , qui , pour augmenter sa portion congrue , a fait un libelle en deux volumes. Je voudrais favoir quel cas on fait de sa personne et de son libelle. On dit que le père de ce prêtre est un boulanger ; cela est heureux : il aura le pain azyme pour rien , et il distribuera gratis le pain des forts. Il faut que frère *Nonotte* soit bien ingrat d'écrire contre moi dans le temps que je loge et nourris un de ses confrères ; mais , quand il s'agit de la sainte religion , l'ingratitude devient une vertu.

Je vous souhaite pour l'année prochaine la ruine de la superstition.

1766.

Vous connaissez, sans doute, à Dijon quelqu'un de vos confrères qui pense sagement. Vous pourriez me rendre un grand service en le priant de s'informer bien exactement quelle est la raison pour laquelle les ex-jésuites de Dijon ne voulurent point voir mon ex-jésuite de Ferney, quand il fit le voyage. Mon ex-jésuite s'appelle *Adam*. Il dit fort proprement la messe; il a marié des filles dans ma paroisse, avec toute la grâce imaginable. Il avait le malheur d'être brouillé depuis long-temps avec les jésuites bourguignons, quoiqu'il aime assez le vin. En un mot, ni le révérend père provincial, ni le révérend père recteur, ni le révérend père préfet, enfin aucun ex-révérend cuisinier ne voulut voir mon aumônier; et comme les jésuites disent toujours la vérité, je voudrais savoir s'ils lui ont refusé le salut parce qu'il dit la messe chez moi, ou si c'est une ancienne rancune de prêtre à prêtre.

Voyez, Monsieur, si vous pouvez et si vous voulez vous charger de cette grande négociation: Elle m'aura procuré au moins le plaisir de m'entretenir avec un homme qui pense, ce qui n'est pas extrêmement commun. Je vous prie de compter sur les sentimens qui m'attachent véritablement à vous. V.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

14 de décembre.

J'AI reçu votre petit billet de Valence , mon cher Marquis , et je vous écris à tout hafard à Valence. Je fuis enchanté que vous vous confirmiez de plus en plus dans vos bons principes ; mais la maifon du Seigneur eft entourée d'ennemis , et il y a des indiscrets dans le temple. Vous fouvenez-vous d'une réponfe que je vous fis , lorsque vous étiez à Nancy ? Je fe fais vos complimens au brave confifeur qui vendait vos dragées : vous envoyâtes ma lettre à un de vos élus de Paris , et cet élu très-indiscret m'a damné en fe faisant courir ma lettre. J'en ai reçu des reproches de la part des préposés aux confitures , et je crois le confifeur très-embarrassé. Tâchez que l'enfer où je fuis fe tourne au moins en purgatoire ; je ne crois pas en effet avoir fait des complimens à un confifeur que je ne connais pas. Mandez que cette lettre n'eft pas de moi , car affurément elle n'eft pas de moi , et vous ne mentirez pas. Mandez que vous vous êtes trompé ; mandez que ce n'eft pas



— 1766. assez d'avoir l'innocence de la colombe , et qu'il faut encore avoir la prudence du serpent. Marchez toujours dans les voies du juste; distribuez la parole de DIEU, le pain des forts ; faites prospérer la moisson évangélique; recevez ma bénédiction , et vivez dans l'union des fidelles.

## L E T T R E L I X.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

15 de décembre.

C H A R M A N T papillon de la philosophie, de la société et de l'amour , j'aurais été enchanté de vous voir honorer encore ma retraite d'une de vos apparitions ; vous auriez même été mon premier médecin ; car il y a environ deux mois que je ne fors guère de mon lit.

Savez - vous bien , Madame , que j'ai des choses très-sérieuses à répondre à la lettre très-morale que vous n'avez point datée. Vous m'apprenez que , dans votre société , on m'attribue *le Christianisme dévoilé par feu M. Boulanger* ; mais je vous assure que les gens au fait ne m'attribuent point du tout cet ouvrage. J'avoue avec vous qu'il y a de la

clarté , de la chaleur , et quelquefois de l'élo-  
quence ; mais il est plein de répétitions , de 1766.  
négligences , de fautes contre la langue ; et  
je serais très-fâché de l'avoir fait , non-seule-  
ment comme académicien , mais comme phi-  
losophe , et encore plus comme citoyen.

Il est entièrement opposé à mes principes.  
Ce livre conduit à l'athéisme que je déteste.  
J'ai toujours regardé l'athéisme comme le plus  
grand égarement de la raison , parce qu'il est  
aussi ridicule de dire que l'arrangement du  
monde ne prouve pas un artisan suprême ,  
qu'il serait impertinent de dire qu'une hor-  
loge ne prouve pas un horloger.

Je ne réproûve pas moins ce livre comme  
citoyen ; l'auteur paraît trop ennemi des puis-  
sances. Des hommes qui penseraient comme  
lui ne formeraient qu'une anarchie ; et je vois  
trop , par l'exemple de Genève , combien  
l'anarchie est à craindre.

Ma coutume est d'écrire sur la marge de  
mes livres ce que je pense d'eux ; vous verrez,  
quand vous daignerez venir à Ferney , les  
marges du *Christianisme dévoilé* chargées de  
remarques qui montrent que l'auteur s'est  
trompé sur les faits les plus essentiels.

Il est assez douloureux pour moi , Madame ,  
que la malignité et la légèreté des papillons  
de votre pays , qui n'ont ni votre esprit ni

1766. vos grâces, m'imputent continuellement des ouvrages capables de perdre ceux qu'on en soupçonne.

Quant à M. le maréchal de *Richelieu*, je me doutais bien qu'il n'aurait pas le temps de parler à M. le comte de *Saint-Florentin* de la famille infortunée qui a excité votre compassion : il allait partir pour Bordeaux. Votre jolie ame en a fait assez. Cette famille obtient, par vos bontés, une pension sur son propre bien dont on lui arrache le fond pour avoir donné, il y a vingt-fix ans, à souper à un sot prêtre hérétique. Quand j'aurai quelque grâce à implorer pour des malheureux, je demanderai votre protection, Madame, auprès de M. le duc de *Choiseul*. Je l'ai importuné quelquefois de mes indiscrettes requêtes, et il a toujours daigné m'accorder ce que j'ai pris la liberté de lui demander. Je craindrais bien de fatiguer ses bontés, si je ne savais par vous-même quel est l'excès de sa générosité.

Venez à Ferney, Madame, nous chanterons ses louanges et les vôtres, pour le prologue de l'opéra de *Pandore*; et vous ferez ma *Pandore*; mais vous n'ouvrirez point la boîte.

Agréez, Madame, le respect et l'attachement du vieux solitaire V.

LETTRE

## L E T T R E L X.

1766.

A M. D A M I L A V I L L E.

17 de décembre.

J'AI reçu à la fois, mon cher ami, vos lettres du 6 et du 8 de décembre. Il y a de la destinée en tout : la vôtre est de faire du bien, et même de réparer le mal que la négligence des autres a pu causer. Il est très-certain que, si M. de *Beaumont* n'avait pas abandonné pendant dix-huit mois la cause des *Sirven* qu'il avait entreprise, nous ne serions pas aujourd'hui dans la peine où nous sommes. Il ne lui fallait que quinze jours de travail pour achever son mémoire ; il me l'avait promis. Ce mémoire lui aurait fait autant d'honneur que celui de M. de *la Luzerne* lui a causé de désagrément. Ce fut dans l'espérance de voir paraître incessamment le factum des *Sirven* que l'on composa l'Avis au public (\*). C'est cet Avis au public qui a valu aux *Sirven* les deux cents cinquante ducats que vous avez entre les mains, les cent écus du roi de Prusse, et

(\*) Politique et législation, tome III, page 185.

— 1766. quelques autres petits présens qui aideront cette famille infortunée. J'ai empêché, autant que je l'ai pu, que le petit Avis entrât en France, et surtout à Paris; mais plusieurs voyageurs y en ont apporté des exemplaires; ainsi ce qui nous a servi d'un côté, nous a extrêmement nui de l'autre.

Voilà le triste effet de la négligence de M. de *Beaumont*. Je vous prie de lui bien exposer le fait, et surtout de lui dire, ainsi qu'aux autres avocats, que s'il y a dans ce petit imprimé quelques traits contre la superstition de Toulouse, il n'y a rien contre la religion. L'auteur, tout protestant qu'il est, ne s'est moqué que des reliques ridicules portées en procession par les visigoths; il n'a dit que tout ce que les gens sensés disent dans notre communion. Si ce petit ouvrage, fait pour les princes d'Allemagne, et non pour les bourgeois de Paris, révolte quelques avocats, ou si plutôt il leur fournit un prétexte de ne point signer la consultation de M. de *Beaumont*, c'est assurément un très-grand malheur. Il n'y a que vous qui puissiez le réparer en leur faisant entendre raison, et les faisant rougir du dégoût qu'ils donnent à leurs confrères. Vous mettez le comble à toutes vos bonnes actions, en suivant avec chaleur cette affaire qui sans vous échouerait entièrement. Ce dernier trait de votre

vertu courageuse m'attache à vous plus que  
jamais. —  
1766.

Adieu , mon cher ami ; il ne reste que la  
place de vous dire à quel point je vous chéris.

## L E T T R E L X I.

A U M E M E.

17 de décembre.

**M**ON cher ami, l'affaire des *Sirven* m'empêche de dormir. Il serait bien affreux que les retardemens de M. de *Beaumont* eussent détruit nos plus justes espérances. S'il y a des avocats qui fassent les difficiles, il faut en trouver qui fassent leur devoir en les bien payant. Il ne sera pas difficile d'en trouver trois ou quatre qui signent ; cela nous suffira. Tout ce que demandent les *Sirven*, c'est l'impression du mémoire ; ils veulent encore plus gagner leur cause devant le public que devant le conseil. Si nous pouvons obtenir une évocation, à la bonne heure ; sinon, nous aurons du moins pour nous l'éloquence et la vérité, et ce qu'on aurait payé en procédures fera tout au profit d'une famille infortunée.

Les affaires de Genève se brouillent terriblement. J'ai peur que ces dissensions n'aient une

— fin funeste. Cela retarde la petite affaire de  
1766. votre ami M. de *Lamberta* (\*). On ne peut rien  
faire dans tous ces mouvemens ; presque  
toutes les boutiques sont fermées , et les  
bourses aussi. Donnez cependant à M. de  
*Lamberta* les cent écus dont vous ferez rem-  
boursé ; j'en répondrai toujours.

L'abbé *Coyer* jure que ce n'est pas lui qui  
est l'auteur de la lettre au docteur *Pansophe*.  
On en soupçonne beaucoup un M. de *Bordes*  
de l'académie de Lyon , qui a déjà donné une  
ode sous mon nom , pendant la dernière  
guerre. On ferait une bibliothèque des livres  
que l'on m'impute. Tous les réfugiés errans  
qui font de mauvais livres , les vendent sous  
mon nom à des libraires crédules. Les *Frérons*  
et les *Pompignans* ne manquent pas de m'im-  
puter ces rapsodies qui sont quelquefois très-  
dangereuses. On me répond que c'est l'état  
du métier ; si cela est , le métier est fort triste.

Personne n'a encore ma tragédie ; monsieur  
d'*Argental* n'en possède que des fragmens  
informes ; elle est intitulée les *Scythes*. C'est  
une opposition continuelle des mœurs d'un  
peuple libre aux mœurs des courtisans.  
Madame *Denis* et tous ceux qui l'ont lue ont  
pleuré et frémi. Je l'ai envoyée à M. le duc  
de *Choiseul* qui me mande qu'elle vaut mieux

(\*) D'*Alembert*.

que *Tancrede*. J'ai déjà composé une préface dans laquelle j'ai faisi une occasion bien naturelle de faire l'éloge de M. *Diderot*: cela m'a soulagé le cœur. 1766.

Je vous embrasse mille fois.

## L E T T R E L X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de décembre.

**M**E s divins anges, je ne veux point vous accabler des pièces qu'il faut coudre aux habits persans et scythes. Cette occupation deviendrait insupportable; le mieux est d'achever le tableau dont vous avez l'esquisse, et de vous l'envoyer dans son cadre.

Comme je suis très-jeune et que j'ai les passions fort vives, j'ai envoyé cette fantaisie à M. le duc de *Choiseul*, avant d'y avoir mis la dernière main; cependant il en a été si content qu'il ne balance point à la mettre au-dessus de *Tancrede*.

Vous m'avouerez qu'en qualité de riverain suisse, je devais cet hommage à mon colonel. Je craignais beaucoup que *Guillaume Tell* ne fût précisément mon *Indatire*. Il était si



— naturel d'opposer les mœurs champêtres aux  
 1766. mœurs de la cour, que je ne conçois pas comment l'auteur de Guillaume a pu manquer cette idée. Je m'attendais aussi à voir mon *Sozame* dans le *Bélifaire* de *Marmontel* ; on me mande qu'il n'en est rien. Qu'est donc devenue l'imagination ? est-ce qu'il n'y en a plus en France ?

Mandez-moi, je vous en prie, si la pomme de M. le *Mière* réussit autant dans le monde que celle de *Pâris*, et celle de madame *Eve*.

Vous disiez autrefois que je ne répondais point catégoriquement aux lettres. Vous avez pris mes défauts, et vous ne m'avez pas donné vos bonnes qualités ; c'est vous qui ne répondez point, car vous ne me dites seulement pas si M. le duc de *Praslin* a reçu le commentaire que je lui ai envoyé par M. *Janel*, et vous ne riez point assez de voir en quelles mains le premier envoi était tombé. On l'a lu, on en a été content, et on n'a pas voulu le rendre, en dépit du droit des gens.

Avez-vous lu *Eudocie* ou *Eudoxie* de M. de *Chabanon* ? en êtes-vous satisfaits ? Vous aurez une bonne tragédie de *la Harpe*, ou je suis bien trompé. Je corromps, tant que je peux, la jeunesse pour le service du tripot.

Le tripot de Genève va fort mal ; les médiateurs n'ont point réussi dans leur entreprise ;

ils font très-fâchés , ils menacent ; tout cela  
tournera mal. Je crois que vous avez fort mal  
fait de ne point venir ; vous auriez tout con-  
cilié, et la comédie qui ne vaut pas le diable  
aurait été au moins passable. 1766.

Je vous demande en grâce , quand vous  
ferez jouer *Zulime* à mademoiselle *Durancy* ,  
de la lui faire jouer comme je l'ai faite , et non  
pas comme mademoiselle *Clairon* l'a jouée. Ce  
mot de *Zulime* , avec un cri douloureux , *ô*  
*mon père ! j'en suis indigne* , fait un effet prodi-  
gieux. La manière dont les comédiens de  
Paris jouent cette scène , est de *Brioché*.

Je meurs sans vous haïr . . . Ramire fois heureux  
Aux dépens de ma vie , aux dépens de mes feux.

Comment ces malheureux ignorent-ils assez  
leur langue pour ne pas savoir que cette répé-  
tition , *aux dépens* , fait attendre encore quel-  
que chose ; que c'est une suspension , que la  
phrase n'est pas finie , et que cette terminai-  
son , *aux dépens de mes feux* , est de la dernière  
platititude ? Il n'y a pas jusqu'aux acteurs de  
province qui ne s'en aperçoivent. Mademoi-  
selle *Clairon* avait juré de gâter la fin de *Tan-  
crède*. J'ai mille grâces à vous rendre d'avoir  
fait restituer , par mademoiselle *Durancy* , ce  
que mademoiselle *Clairon* avait tronqué. Un

— 1766. misérable libraire de Paris , nommé *Duchefne* , a imprimé mes pièces de la façon détestable dont les comédiens les jouent ; il a fait tout ce qu'il a pu pour me déshonorer et pour me rendre ridicule. De quel droit ce faquin a-t-il obtenu un privilège du roi pour corrompre ce qui m'appartient , et pour me couvrir de honte ? Je vous avoue que cela m'est sensible. Je me suis precautionné contre les plus violentes persécutions , et j'ai de quoi les braver ; mais je n'ai point de remède contre l'opprobre et le ridicule dont les comédiens et les libraires me couvrent. J'avoue cette sensibilité ; un artiste qui ne l'aurait pas ferait un pauvre homme.

Je ne fais plus ce que devient l'affaire des *Sirvèn* ; je crois que les lenteurs de *Beaumont* l'ont fait échouer. C'est bien pis que l'inepte insolence des comédiens et des libraires. C'est-là ce qui me désespère ; j'ai la tête dans un sac.

Les affaires de Genève ne laissent pas de m'embarasser. J'y ai une grande partie de mon bien ; toutes les caisses sont fermées. Je ne fais comment j'ai fait , moi pauvre diable , pour avoir une maison beaucoup plus grosse que celle de monsieur l'ambassadeur. Il se trouve qu'à Tournay et à Ferney je nourris cent cinquante personnes ; on ne soutient pas

cela avec des vers alexandrins et des banqueroutes. 1766.

Pardonnez-moi de mettre à vos pieds mes petites peines ; c'est ma consolation.

Respect et tendresse.

## LET TRE LXIII.

A M. DAMILAVILLE.

19 de décembre.

**D**ITES, je vous prie, mon cher ami, à M. de *Beaumont*, que j'ai reçu de M. *Chardon* une lettre charmante dans laquelle il prend fort à cœur l'affaire concernant Canon, et celle des *Sirven*.

A l'égard des *Sirven*, j'ai pris mon parti. J'ai trouvé le public le premier des juges, et les suffrages de l'Europe me suffisent. Tant de difficultés me rebutent ; et pour peu qu'on en fasse encore, que M. de *Beaumont* m'envoie son mémoire, je ne veux pas autre chose ; je le ferai imprimer ; les *Sirven* gagneront leur cause dans l'esprit des honnêtes gens ; c'est à eux seuls que je veux plaire dans tous les genres.

Pour vous prouver que c'est aux honnêtes gens seuls que je veux plaire, je vous envoie

1766. — une scène de la tragédie des Scythes. Montrez cela à *Platon* et à vos amis , et mandez-moi ce que vous en pensez. Il me semble qu'une tragédie dans ce goût a du moins le mérite de la nouveauté. Ce n'est pas la peine d'être imitateur ; il faut se taire en tout genre quand on n'a rien de nouveau à dire. Donnez, je vous en prie, une copie à *Thiriot* ; cela nourrira sa correspondance.

Je cultiverai, mon cher ami, les belles-lettres jusqu'au dernier moment de ma vie, malgré tout le mal qu'elles m'ont fait. Je fais que, dès qu'on a donné un ouvrage passable, la canaille de la littérature jette les hauts cris ; elle ne peut rien contre l'ouvrage, mais elle calomnie l'auteur. S'il réussit, on ne manque pas de l'appeler déiste, ou athée, ou même encyclopédiste ; s'il paraît un mauvais livre, on ne manque pas de l'en accuser ; et il en paraît tous les jours. L'imposture frappe à toutes les portes. Tantôt le vinaigrier *Chaumeix* convulsionnaire crucifié, tantôt l'abbé d'*Estrées* auteur de l'*Année merveilleuse*, et associé de *Fréron*, tantôt un ex-jésuite, crient au scandale jusqu'à ce qu'ils aient persuadé quelque pédant accrédité ; et quelquefois la persécution fuit de près la calomnie. On a beau faire du bien, on aurait beau même en faire à ces malheureux, ils n'en chercheraient pas moins

à vous opprimer. Il faut combattre toute fa-  
vie , et finir par s'enfuir , si les méchans l'em-  
portent. 1766.

Adieu , mon cher ami. Que j'avais bien  
raison de vous dire autrefois à la fin de mes  
lettres , en parlant de la calomnie , *écrasons*  
*l'infame !* mais il est plus aisé de le dire que de  
le faire.

## L E T T R E L X I V .

A M. C H A R D O N .

A Ferney , 20 de décembre.

VRAIMENT, Monsieur , vous ne sauriez  
mieux placer vos bienfaits , et surtout en fait  
de colonie. J'en ai fondé une dans le plus bel  
endroit de la terre pour l'aspect , et dans le  
plus abominable pour la rigueur des saisons ,  
dans un bassin d'environ cinquante lieues de  
tour , entouré de montagnes éternellement  
couvertes de neige par le quarante-fixième  
degré ; de sorte que je me crois en Calabre  
l'été , et en Sibérie l'hiver. Je n'ai trouvé , en  
arrivant , que des terres incultes , de la pau-  
vreté et des écrouelles. J'ai défriché les terres ,  
j'ai bâti des maisons , j'ai chassé l'indigence ;  
j'ai vu en peu d'années mon petit territoire

1766. — peuplé de trois fois plus d'habitans qu'il n'en avait, fans avoir eu pourtant l'agrément de contribuer par moi-même à cette population.

Vous m'instruirez, Monsieur, et vous me fortifierez dans mon entreprise d'embellir des déserts et de rendre l'horreur agréable. J'attends avec impatience le mémoire dont vous voulez bien m'honorer. Vous pouvez m'envoyer votre mémoire sous le contre-feing de M. le duc de *Choiseul*. Lorsque je le suppliai de vous demander pour rapporteur à monsieur le vice-chancelier, dans l'affaire des *Sirven*, il me répondit qu'il était votre ami, et il est bien digne de l'être. Je ne connais point d'ame plus noble et plus généreuse, et jamais ministre n'a eu tant d'esprit. Il dit que vous étiez intendant dans une île où il n'y avait que des serpens; ma colonie à moi est environnée de loups, de renards et d'ours: on a presque par-tout affaire à des animaux nuisibles.

Si nous sommes assez heureux, Monsieur, pour que vous rapportiez l'affaire des *Sirven*, c'est un sujet digne de votre éloquence, et je ne doute pas que cette affaire d'éclat ne vous fasse beaucoup d'honneur; mais vous y êtes tout accoutumé. M. de *Beaumont* me mande qu'il y a des préliminaires difficiles. Si on ne peut lever ces obstacles, j'aurai eu du moins la consolation d'être honoré de vos lettres,

et de connaître votre extrême mérite. J'ai l'honneur d'être avec bien du respect, Monsieur, votre, &c. *Voltaire.* 1766.

## L E T T R E L X V.

A M. M A R M O N T E L.

20 de décembre.

**M**ON cher confrère, j'avais déjà répondu au reproche de madame *Geoffrin* de n'avoir rien dit du billet du roi de Pologne. Je lui ai mandé que le style de ce monarque ne m'étonnait point du tout. Je connais trois têtes couronnées du Nord qui feraient honneur à notre académie, l'impératrice de Russie, le roi de Pologne et le roi de Prusse. Voilà trois philosophes sur le trône, et cependant il y a encore peu de philosophie dans leurs climats : elle y pénètre pourtant. L'impératrice de Russie dit que ce n'est qu'une aurore boréale, et moi je pense que cette nouvelle lumière sera permanente. On se plaint qu'il y en a trop en France. Je ne vois pas quel mal peut jamais faire la raison. On n'a jamais jusqu'à présent essayé d'elle ; il faut du moins faire cette tentative, et on verra si elle est nuisible. Non, mon cher confrère, la raison n'est pas si méchante qu'on le dit ; ce sont les ennemis qui sont méchants.



1766. J'aurai donc *Bélifaire* pour mes étrennes. C'est là où je trouverai la philosophie qui me plaît; c'est-là que tout le monde trouvera à s'amuser et à s'instruire. Je vous souhaite d'avance une bonne année. Présentez mes hommages et ma reconnaissance à madame *Geoffrin*; ce qu'elle a fait pour les *Sirven* est digne d'une souveraine. Je ne la connais que par de belles actions. Elle fut la première à souscrire en faveur de mademoiselle *Corneille* dont le père lui avait fait un procès si impertinent; elle ne s'en vengea que par des bienfaits. En vérité, voilà de ces choses qu'il faut que la postérité sache.

Mettez-moi bien à ses pieds.

Quand aurons-nous donc le discours de *M. Thomas*? On dit qu'il lira un premier chant de la *Pétriade* qui est admirable. L'année 1767 ne commencera pas mal pour la littérature. Soyez-en le soutien avec monsieur *Thomas*. J'applaudis de loin à vos succès qui me sont bien chers et qui me consolent.

Madame *Denis* vous fait les plus sincères complimens.

*N. B.* Ce n'est point l'abbé *Coyer* qui a fait la lettre au docteur *Pansophe*, c'est *M. de Bordes*, académicien de Lyon, qui s'était déjà moqué plus d'une fois du charlatan de Genève.

Adieu, mon cher confrère. *V.*

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

J'É souhaite à mes anges la bonne année, c'est-à-dire, quatre ou cinq bonnes pièces nouvelles, quatre ou cinq bons acteurs, et de plus tous les plaisirs possibles.

J'ai reçu le paquet dont vous m'honorez, du 13 de décembre. Voilà, je crois, la première fois qu'un pauvre auteur a été d'accord en tout avec ses critiques. Tout fera comme vous le désirez. Les trois quarts, au moins, de vos ordres sont prévenus, et vous ferez ponctuellement obéis sur le reste; mais les affaires de Genève ne laissent pas de m'embarrasser. La cessation de presque tout le commerce qui ne se fait plus que par des contrebandiers, la cherté horrible des vivres, le redoublement des gardes des fermes, la multiplication des gueux, les banqueroutes qui se préparent; tout cela n'est point du tout poétique: on ne vivait point ainsi en Scythie.

Je ne crois point du tout qu'on se batte, mais je crois qu'on souffrira beaucoup. Si on se battait, ce serait bien pis; on pourrait bien

mettre alors le feu à la ville , et alors toutes  
 1766. les dettes sont payées.

Je pense encore (entre nous) qu'on aurait pu prévenir tout ce tracas ; mais , quand les choses sont faites , ce n'est pas la peine de dire ce qu'on aurait pu faire.

Les délais de *Beaumont* , les maudites et plates affaires dont il a été chargé si longtemps , nous ont été très-funestes : cependant son mémoire est signé de dix avocats ; on l'imprime enfin ; mais on craint le parlement de Toulouse , et je ne vois pas pourquoi on le craint. On ne veut donner le mémoire qu'aux juges ; on n'ose pas le donner au public dont pourtant la voix dirige les juges dans des affaires si criantes. Il me semble qu'il faut avoir pour foi la clameur publique. Voyez ce qu'a produit le cri de la nation dans l'affaire des *Calas*. Mais enfin je ne suis pas sur les lieux , et je m'en rapporte à ceux qui voient les choses de plus près. Je me flatte que vous aurez un exemplaire du mémoire en même temps que monsieur le vice-chancelier. M. le duc de *Choiseul* nous a promis de nous faire donner M. *Chardon* pour rapporteur.

Vous l'en ferez souvenir , mes divins anges.  
 Respect et tendresse,

LETTRE

L E T T R E L X V I I. 

---

1766.

A M. D A M I L A V I L L E.

22 de décembre.

**M**ON cher ami, l'autre *Sémiramis* ne valait pas celle-ci ; le *Ninus* n'était qu'un vilain ivrogne. J'admire sa veuve, je l'aime à la folie. Les Scythes deviennent nos maîtres en tout : voilà pourtant ce que fait la philosophie. Des pédans chez nous poursuivent les sages, et des princesses philosophes accablent de biens ceux que nos cuistres voudraient brûler :

Que M. de *Beaumont* fasse comme il voudra, mais je veux avoir son mémoire, je veux donner aux *Sirven* la consolation de le lire. Songez bien, encore une fois, que si nous n'avons pas le bonheur d'obtenir l'évocation, nous aurons pour nous le cri de l'Europe, qui est le plus beau de tous les arrêts. Je compte toujours que M. *Chardon* fera le rapporteur. Pour moi, si j'étais juge, je condamnerais le bailli de Mazamet à faire amende honorable, à nourrir et à servir les *Sirven* le reste de sa vie.

Je doute fort que le roi permette la convocation des pairs au parlement de Paris. Ou je me trompe fort, ou il en fait beaucoup plus

— qu'eux tous : il apaise toutes les noïses en  
1766. temporifant.

Genève est un peu plus difficile à mener que notre nation ; mais à la fin on en vient à bout.

J'embrasse tendrement le favori de *ma Catherine*. Je vais écrire à *ma Catherine*, et lui dire tout ce que je pense d'elle. Mandez-moi des nouvelles de la pomme de *Guillaume Tell* : vous êtes normand, vous devez vous intéresser aux pommes.

Oh, comme je vous embrasse !

Je vous prie, mon cher ami, de m'envoyer une lettre de change sur Lyon, de cinquante louis, dont voici la quittance. L'affaire de *Lamberta* traîne un peu en longueur ; mais elle se fera, malgré le dérangement où l'on est.

## L E T T R E L X V I I I.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 22 de décembre.

**I**L y a long-temps que j'aurais dû vous remercier, mon cher confrère, d'avoir fait votre tragédie. Vous savez combien j'aime à corrompre la jeunesse, et combien j'adore les talens. M. de *la Harpe* travaille chez moi dix heures

par jour , et moi , vieux fou , j'en ai fait tout autant. La rage des tragédies m'a repris comme à vous ; mais , de par *Melpomène* , gardons-nous bien de les faire jouer. Figurez-vous que Zaïre fut huée dès le second acte , que Sémiramis tomba tout net , qu'Oreste fut à peu près sifflé , que la même Adélaïde du Guesclin , redemandée par le public , avait été conspuée par cet aimable public ; que Tancrède fut d'abord fort mal reçu , &c. &c. &c.

Je conclus donc , et je conclus bien , qu'il faut faire imprimer sa drogue ; ensuite les comédiens donnent notre orviétan sur leur échafaud , s'ils le veulent ou s'ils peuvent ; et notre pauvre honneur est en sûreté : car remarquez bien qu'ils ne représenteront jamais une pièce imprimée que quand le public leur dira : Jouez donc cela , il y a du bon dans cela , cela vous vaudra de l'argent. Alors ils vous jouent , ils vous défigurent ; mademoiselle *Duménil* court à bride abattue , une autre dit des vers comme on lit la gazette , un autre mugit , un autre fait les beaux bras , et la pièce va au diable ; et alors le public qui est toujours juste , comme vous savez , avertit , en sifflant , qu'il siffle messieurs les acteurs et mesdemoiselles les actrices , et non pas le pauvre diable d'auteur.

Ce parti me paraît prodigieusement sage , et

—  
1766. d'une très-fine politique. Faites imprimer votre Eudoxie ou Eudocie, quand nous en ferons tous deux contens; et alors je vous réponds que les comédiens même ne pourront la faire tomber.

Je vous souhaite d'ailleurs, pour l'année 1767, une maîtresse potelée, tendre, pleine d'esprit, et pourtant fidelle. Jouez du flageolet pour elle, et du violon pour vous. Cultivez les beaux arts, jouissez de la vie. Vous êtes fait pour être une des créatures les plus heureuses, comme vous êtes des plus aimables. Maman et moi, et *Cornélie-chiffon*, et tous ceux qui ont eu l'honneur de vous voir, vous font leurs plus tendres complimens. V.

## L E T T R E L X I X.

A M. D A M I L A V I L L E.

2 de janvier.

—  
1767. V O U S devez être actuellement bien instruit, mon cher et vertueux ami, du malheur qui m'est arrivé: c'est une bombe qui m'est tombée sur la tête; mais elle n'écrasera ni mon innocence ni ma constance. Je ne peux vous rien dire de nouveau là-dessus, parce que je n'ai encore aucune nouvelle.

J'ai éclairci tout avec M. le prince de *Gallitzin*; il n'y avait point de lettre de lui ; tout est parfaitement en règle ; et, dans quelque endroit que je sois, les *Sirven* auront de quoi faire leur voyage à Paris, et de quoi suivre leur procès. Vous pourrez, en attendant, envoyer copie du factum à madame *Denis*, si M. de *Beaumont* ne le fait pas imprimer à Paris. 1767.

Vous aurez les *Scythes* incessamment, à condition qu'ils ne feront point joués ; et la raison en est que la pièce est injouable avec les acteurs que nous avons.

On m'a envoyé de Paris une pièce très-singulière, intitulée le *Triumvirat* ; mais ce qui m'a paru le plus mériter votre attention dans cet ouvrage, et celle de tous les gens qui pensent, c'est une histoire des proscriptions. Elles commencent par celles des Hébreux et finissent par celles des Cévennes ; ce morceau m'a paru très-curieux (\*). Il me semble que la tragédie n'est faite que pour amener ce petit morceau ; la pièce d'ailleurs n'est point convenable à notre théâtre, attendu qu'il y a très-peu d'amour.

Adieu, mon cher ami ; vous devinez le triste état dans lequel nous sommes, madame *Denis* et moi. Nous attendons de vos nou-

(\*) Voyez *Mélanges historiques*, tome III.



— velles ; écrivez à madame *Denis* au lieu d'écrire  
 1767. à M. *Souchay* , et songez , quoi qu'il arrive ,  
 à *écr. l'inf.*

## L E T T R E L X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, samedi au matin, 3 de janvier, avant que la  
 poste de France soit arrivée à Genève.

MES anges sauront donc pourquoi j'ai fait  
 imprimer les Scythes.

1°. C'est que je n'ai pas voulu mourir intestat,  
 et sans avoir rendu aux deux fatrapes, *Nalriß*  
 et *Etochivis* (\*), l'hommage que je leur dois.

2°. C'est que mon épître dédicatoire est si  
 drôle, que je n'ai pu résister à la tentation de  
 la publier.

3°. C'est qu'il n'y a réellement point de  
 comédiens pour jouer cette pièce, et que je  
 ferai mort avant qu'il y en ait.

4°. C'est que j'emporte aux enfers ma juste  
 indignation contre les comédiennes qui ont  
 défiguré mes ouvrages, pour se donner des airs  
 penchés sur le théâtre; et contre les libraires,  
 éternels fléaux des auteurs; lesquels infames

(\*) *Praslin* et *Chaiseul*.

libraires de Paris m'ont rendu ridicule , et se font emparés de mon bien pour le dénaturer avec un privilège du roi. 1767.

J'ai donc voulu faire favoir aux amateurs du théâtre, avant que de mourir, que je protestais contre tous les libraires, comédiens et comédiennes, qui font les causes de ma mort; et c'est ce que mes anges verront dans l'avis au lecteur, qui est après ma naïve préface.

Je proteste encore, devant DIEU et devant les hommes, qu'il n'y a pas une seule critique de mes anges et de mes satrapes à laquelle je n'aye été très-docile. Ils s'en apercevront par le papier collé page 19, et par d'autres petits traits répandus çà et là.

Je proteste encore contre ceux qui prétendent que je suis tombé en apoplexie; je n'ai été évanoui qu'un quart d'heure tout au plus, et mon style n'est point apoplectique.

Si mes anges et mes satrapes veulent que la pièce soit jouée avant que l'édition paraisse, ils font les maîtres. *Gabriel Cramer* la mettra sous cent clefs, pourvu qu'il y ait des acteurs pour la jouer, et que les comédiens la fassent succéder immédiatement après la pomme (\*); car, pour peu qu'on diffère, il sera impossible d'empêcher l'édition de paraître; les provinces

(\*) Guillaume Tell.

— de France en feront inondées , et il en arrivera  
1767. à Paris de tous côtés.

Je la lus devant des gens d'esprit , et même devant des connaisseurs , quatre jours avant mon apoplexie , et je fis fondre en larmes pendant tout le second acte et les trois suivans.

J'enverrai au bout des ailes de mes anges les paroles et la musique , dès que les comédiens auront pris une résolution. J'attends leurs ordres avec la soumission la plus profonde. V.

## L E T T R E L X X I.

A U M E M E.

4 de janvier.

C O M M E les cuisiniers , mon cher ange , partent toujours de Paris le plus tard qu'ils peuvent , et s'arrêtent en chemin à tous les bouchons , j'ai reçu un peu tard la lettre que vous avez bien voulu m'écrire le 14 de décembre. Ma réponse arrivera gelée ; notre thermomètre est à douze degrés au-dessous du terme de la glace ; une belle plaine de neige , d'environ quatre-vingts lieues de tour , forme notre horizon ; me voilà en Sibérie pour quatre  
mois.

mois. Ce n'est pas assurément cette situation ———  
 qui me fait désirer de vous revoir et de vous embrasser ; je quitterais le paradis terrestre pour 1767.  
 jouir de cette consolation. J'espère bien quelque jour venir faire un tour à Paris , uniquement pour vous et pour madame d'Argental. Il me sera impossible d'abandonner long-temps ma colonie. J'ai fondé Carthage , il faut que je l'habite, sans quoi Carthage périrait ; mais je vous réponds bien que , si je suis en vie dans dix-huit mois , vous reverrez un vieux radoteur qui vous aime comme s'il ne radotait point.

M. de *Thibouville* me dit qu'il faut que je vous envoie la lettre de M. le duc de *Duras* ; je ne fais trop où la retrouver. Elle contenait , en substance , que la belle *Dubois* m'avait traité comme ses amans , qu'elle m'avait trompé ; que la comédie était , comme beaucoup d'autres choses , fort en décadence ; qu'il avait établi un petit séminaire de comédiens à Versailles , qui ne promettait pas grand'chose ; que *le Kain* était toujours bien malade , et que la tragédie était tout aussi malade que lui.

Nous manquons d'hommes en bien des genres , mon cher ange , cela est très-vrai ; mais les autres nations ne sont pas en meilleur état que nous.

M. *Chardon* m'avait promis de rapporter

*Corresp. générale.* Tome XI. \* P

— l'affaire des *Sirven* avant la naissance de notre  
 1767. Sauveur ; mais les petites niches qu'il a plu au  
 parlement de lui faire , ont retardé l'effet de  
 sa bonne volonté. L'affaire n'a point été rap-  
 portée ; je ne fais plus où j'en suis , après cinq  
 ans de peines. Il faut se résigner à DIEU et au  
 parlement.

Pour mon petit procès avec madame *Gilet*,  
 il ne m'inquiète guère ; c'est une idiote qui  
 veut quelquefois faire le bel esprit , et qui  
 parle quelquefois à tort et à travers à M. *Gilet*.  
 Elle est peu écoutée ; mais M. *Gilet* a quelque-  
 fois des fantaisies , des lubies , et il y a des  
 affaires dans lesquelles il se rend fort difficile.  
 Il est triste d'avoir des démêlés avec des gens  
 de ce caractère. Je suis sensiblement touché de  
 la bonté que vous avez de songer à redresser  
 l'esprit de M. *Gilet*.

Mon pauvre *Damilaville* est tout ébouriffé  
 de la crainte de n'être pas à la tête des ving-  
 tièmes. Je vous avoue que je lui souhaiterais  
 une autre place ; c'est un lieutenant-colonel  
 dont tout le monde désire que le régiment soit  
 réformé.

N'êtes-vous pas bien aise que l'affaire de  
 Pologne soit accommodée à la plus grande  
 gloire de DIEU et de la raison ? *Joseph Bourdillon*,  
 professeur en droit public , n'a pas laissé de  
 servir dans ce procès. Puissé-je réussir comme

lui dans celui des *Sirven* ! puisse-je surtout  
venir un jour vous dire combien je vous aime, 1767.  
combien je vous suis attaché pour le reste de  
ma languissante vie !

## L E T T R E L X X I I.

A M. DE PEZAI.

5 de janvier.

J E vous fais juge , Monsieur , des procédés  
de *J. J. Rousseau* avec moi. Vous savez que  
ma mauvaise santé m'avait conduit à Genève  
auprès de *M. Tronchin* , le médecin , qui alors  
était ami de *Rousseau* : je trouvai les environs  
de cette ville si agréables que j'achetai , d'un  
magistrat , quatre-vingt-sept mille livres , une  
maison de campagne , à condition qu'on m'en  
rendrait trente-huit mille , lorsque je la quit-  
terais. *Rousseau* dès - lors conçut le dessein de  
soulever le peuple de Genève contre les magis-  
trats , et il a eu enfin la funeste et dangereuse  
satisfaction de voir son projet accompli.

Il écrivit d'abord à *M. Tronchin* qu'il ne  
remettrait jamais les pieds dans Genève , tant  
que j'y ferais ; *M. Tronchin* peut vous certifier  
cette vérité. Voici sa seconde démarche.

Vous connaissez le goût de madame *Denis* ,  
ma nièce , pour les spectacles ; elle en donnait

— dans le château de Tourney et dans celui de  
1767. Ferney, qui font sur la frontière de France, et  
les Gênois y accouraient en foule. *Rousseau*  
se servit de ce prétexte pour exciter contre  
moi le parti qui est celui des représentans, et  
quelques prédicans qu'on nomme ministres.

Voilà pourquoi, Monsieur, il prit le parti  
des ministres, au sujet de la comédie, contre  
M. d'*Alembert*, quoiqu'ensuite il ait pris le  
parti de M. d'*Alembert* contre les ministres,  
et qu'il ait fini par outrager également les uns  
et les autres; voilà pourquoi il voulut d'abord  
m'engager dans une petite guerre au sujet des  
spectacles; voilà pourquoi, en donnant une  
comédie et un opéra à Paris, il m'écrivit que  
je corrompais la république en faisant repré-  
senter des tragédies dans mes maisons par la  
nièce du grand *Corneille*, que plusieurs gê-  
nois avaient l'honneur de seconder.

Il ne s'en tint pas là; il suscita plusieurs  
citoyens ennemis de la magistrature; il les  
engagea à rendre le conseil de Genève odieux,  
et à lui faire des reproches de ce qu'il souffrait,  
malgré la loi, un catholique domicilié sur leur  
territoire, tandis que tout gênois peut ache-  
ter en France des terres seigneuriales, et même  
y posséder des emplois de finance. Ainsi cet  
homme, qui prêchait à Paris la liberté de  
conscience, et qui avait tant de besoin de

tolérance pour lui, voulait établir dans Genève l'intolérance la plus révoltante et en même temps la plus ridicule. 1767.

M. *Tronchin* entendit lui-même un citoyen, qui est depuis long-temps le principal boute-feu de la république, dire qu'il fallait absolument exécuter ce que *Rousseau* voulait, et me faire sortir de ma maison des Délices, qui est aux portes de Genève. M. *Tronchin*, qui est aussi honnête homme que bon médecin, empêcha cette levée de boucliers, et ne m'en avertit que long-temps après.

Je prévis alors les troubles qui s'exciteraient bientôt dans la petite république de Genève; je réfiliai mon bail à vie des Délices; je reçus trente-huit mille livres, et j'en perdis quarante-neuf, outre environ trente mille francs que j'avais employés à bâtir dans cet enclos.

Ce sont-là, Monsieur, les moindres traits de la conduite que *Rousseau* a eue avec moi; M. *Tronchin* peut vous les certifier, et toute la magistrature de Genève en est instruite.

Je ne vous parlerai point des calomnies dont il m'a chargé auprès de M. le prince de *Conti* et de madame la duchesse de *Luxembourg*, dont il avait surpris la protection. Vous pouvez d'ailleurs vous informer dans Paris de quelle ingratitude il a payé les services de M. *Grimm*, de M. *Helvétius*, de M. *Diderot*,



— et de tous ceux qui avaient protégé ses extra-  
1767. vagantes bizarreries qu'on voulait alors faire  
passer pour de l'éloquence.

Le ministère est aussi instruit de ses projets criminels, que les véritables gens de lettres le sont de tous ses procédés. Je vous supplie de remarquer que la fuite continuelle des persécutions qu'il m'a suscitées, pendant quatre années, a été le prix de l'offre que je lui avais faite de lui donner, en pur don, une maison de campagne, nommée l'Hermitage, que vous avez vue entre Tournay et Ferney. Je vous renvoie, pour tout le reste, à la lettre que j'ai été obligé d'écrire à M. *Hume*, et qui était d'un style moins sérieux que celle-ci.

Que M. *Dorat* juge à présent s'il a eu raison de me confondre avec un homme tel que *Rousseau*, et de regarder comme une querelle de bouffons les offenses personnelles que M. *Hume*, M. *d'Alembert* et moi avons été obligés de repousser, offenses qu'aucun homme d'honneur ne pouvait passer sous silence.

M. *d'Alembert* et M. *Hume*, qui sont au rang des premiers écrivains de France et d'Angleterre, ne sont point des bouffons; je ne crois pas l'être non plus, quoique je n'approche pas de ces deux hommes illustres.

Il est vrai, Monsieur, que, malgré mon âge et mes maladies, je suis très-gai, quand il ne

s'agit que de sottises de littérature , de prose ampoulée , de vers plats ou de mauvaises critiques ; mais on doit être très-sérieux sur les procédés , sur l'honneur et sur les devoirs de la vie. — 1767.

## L E T T R E L X X I I I .

A M. D O R A T .

A Ferney , ce 8 de janvier.

MONSIEUR ,

A la réception de la lettre dont vous m'avez honoré , j'ai dit , comme S' *Augustin* : *O felix culpa* ! Sans cette petite échappée , dont vous vous accusez si galamment , je n'aurais point eu votre lettre qui m'a fait plus de plaisir que l'*Avis aux deux prétendus sages* ne m'a pu causer de peine. Votre plume est comme la lance d'*Achille* , qui guérissait les blessures qu'elle feisait.

Le cardinal de *Bernis* , étant jeune , en arrivant à Paris , commença par faire des vers contre moi , selon l'usage , et finit par me favoriser d'une bienveillance qui ne s'est jamais démentie. Vous me faites espérer les mêmes bontés de vous , pour le peu de temps qui me reste à vivre , et je crie *felix culpa* , à tue-tête.

—  
1767. J'ai déjà lu, Monsieur, votre très-joli poëme sur la déclamation; il est plein de vers heureux et de peintures vraies. Je me suis toujours étonné qu'un art, qui paraît si naturel, fût si difficile. Il y a, ce me semble, dans Paris beaucoup plus de jeunes gens capables de faire des tragédies dignes d'être jouées, qu'il n'y a d'acteurs pour les jouer. J'en cherche la raison, et je ne fais si elle n'est pas dans la ridicule infamie que des velches ont attachée à réciter ce qu'il est glorieux de faire. Cette contradiction velche doit révolter tous les vrais français. Cette vérité me semble mériter que vous la fassiez valoir dans une seconde édition de votre poëme.

Je ne puis vous dire à quel point j'ai été touché de tout ce que vous avez bien voulu m'écrire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Ma dernière lettre à M. le chevalier de *Pezai* était écrite avant que j'eusse reçu la vôtre. J'en avais envoyé une copie à un de mes amis; mais je ne crois pas qu'il y ait un mot qui puisse vous déplaire, et j'espère que les faits énoncés dans ma lettre feront impression sur un cœur comme le vôtre.

## L E T T R E L X X I V.

1767.

A M. D A M I L A V I L L E.

Jeudi matin , 8 de janvier.

**M** O N cher ami , en attendant que je lise une lettre de vous , que je compte recevoir aujourd'hui , il faut que je vous communiqué une réponse que j'ai été obligé de faire à M. de *Pezei* , au sujet des vers de M. *Dorat* , que vous devez avoir vus , et qui ne sont pas mal faits. Vous verrez si j'ai tort de regarder *J. J. Rousseau* comme un monstre , et de dire qu'il est un monstre. Le grand mal , dans la littérature , c'est qu'on ne veut jamais distinguer l'offenseur de l'offensé. M. *Dorat* a ses raisons pour suivre ce torrent , puisqu'il s'y laisse entraîner , et qu'il m'a offensé de gaieté de cœur , sans me connaître.

J'arrête ma plume , en attendant votre lettre , et je vous prie de communiquer à M. d' *Alembert* celle que j'ai écrite à M. de *Pezei* , avant que M. *Dorat* m'eût demandé pardon.

Nous avons reçu votre lettre du 3 de janvier. Nos alarmes et nos peines ont été un peu adoucies , mais ne sont pas terminées.

Il n'y a plus actuellement de communication de Genève avec la France ; les troupes

— 1767. font répandues par toute la frontière ; et , par une fatalité singulière , c'est nous qui sommes punis des sottises des Gênevois. Genève est le seul endroit où l'on pouvait avoir toutes les choses nécessaires à la vie ; nous sommes bloqués , et nous mourons de faim : c'est assurément le moindre de mes chagrins.

Je n'ai pas un moment pour vous en dire davantage. Tout notre triste couvent vous embrasse.

## L E T T R E L X X V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 9 de janvier.

**L**E favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars*, s'est donc ressenti des infirmités attachées à la faiblesse humaine. Il a succombé sous la fatigue des plaisirs ; mais je me flatte qu'il est bien rétabli , puisqu'il m'a écrit de sa main ; il est d'ailleurs grand médecin , et c'est lui qui guérit les autres. Je n'ai pas l'honneur d'être de l'espèce de mon héros ; dès que les neiges couvrent la terre dans mon climat barbare , les taies blanches s'emparent de mes yeux , je perds presque entièrement la vue. Mon héros griffonne de sa main des lettres qu'à peine on

peut lire , et moi , je ne peux écrire de ma belle  
écriture; j'entreraid'ailleurs incessamment dans  
ma soixante et quatorzième année , ce qui  
exige de l'indulgence de mon héros. —————  
1767.

Nous faisons à présent la guerre très-paisible-  
ment aux citoyens têtus de Genève. J'ai trente  
dragons autour d'un poulailler qu'on nomme  
le château de Tournay , que j'avais prêté à  
M. le duc de *Villars* , sur le chemin des *Délices*.  
Je n'ai point de corps d'armée à Ferney ; mais  
j'imagine que , dans cette guerre ; on boira  
plus de vin qu'on ne répandra de sang.

Si vous avez , Monseigneur , une bonne  
actrice à Bordeaux , je vous enverrai une tra-  
gédie nouvelle , pour votre carnaval ou pour  
votre carême. Maman *Denis* et tous ceux à qui  
je l'ai lue disent qu'elle est très-neuve et très-  
intéressante. La grâce que je vous demanderai,  
ce sera de mettre tout votre pouvoir de gou-  
verneur à empêcher qu'elle ne soit copiée par  
le directeur de la comédie , et qu'elle ne soit  
imprimée à Bordeaux. J'oserais même vous  
supplier d'ordonner que le directeur fît copier  
les rôles dans votre hôtel , et qu'on vous ren-  
dît l'exemplaire à la fin de chaque répétition  
et de chaque représentation : en ce cas , je  
suis à vos ordres.

Voici le mémoire concernant votre protégé,  
et l'emploi de la lettre de change que vous

— 1767. avez eu la bonté d'envoyer pour lui. Quand même je ne ferais pas à Ferney, il restera toujours dans la maison; ~~maman~~ *Denis* aura soin de lui, et je le laisserai le maître de ma bibliothèque. Il passe sa vie à travailler dans sa chambre, et j'espère qu'il fera un jour très-savant dans l'histoire de France. Je ~~me~~ ai fait étudier l'Histoire des pairs et des parlemens, ce qui peut lui être fort utile. Il se pourra faire que bientôt je sois absent pour long-temps de Ferney; je ferais même aujourd'hui chez M. le chevalier de *Beauteville* à Soleure, et de là j'irais chez le duc de *Virtemberg* et chez l'électeur palatin, si ma santé me le permettait.

Dans cette incertitude, je vous demande en grâce d'avoir pour moi la même bonté que vous avez eue pour *Galien*. Ni vos affaires ni celles de la succession de M. le prince de *Guise* ne seront arrangées de plus de six mois. Je me trouve, à l'âge de soixante et quatorze ans, dans un état très-désagréable et très-violent. Votre banquier de Bordeaux peut aisément vous avancer, pour six mois, deux cents louis d'or, en m'envoyant une lettre de change de cette somme sur Genève. Il le fera d'autant plus volontiers que le change est aujourd'hui très-avantageux pour les Français; et il y gagnera en vous faisant un plaisir qui ne vous coûtera rien. J'aurai l'honneur d'envoyer alors

mon reçu , à compte de deux cents louis d'or ,  
 à M. l'abbé de *Blet* , sur ce qui m'est dû de  
 votre part. Il joindra ce reçu à ceux que mon  
 notaire a précédemment fournis à vos inten-  
 dans ; ou , si vous l'ordonnez , j'adresserai ce  
 reçu à vous - même , et vous l'enverrez à  
 M. l'abbé de *Blet*. Je ne vous propose de le lui  
 adresser en droiture que pour éviter le circuit.

Si je suis à Soleure , le trésorier des Suisses me  
 comptera cet argent , et se fera payer à Genève.  
 Je vous aurai une extrême obligation ; car ,  
 quoique j'aye essuyé bien des revers en ma vie,  
 je n'en ai point eu de plus imprévu et de plus  
 défagréable que celui que j'éprouve aujour-  
 d'hui. Ayez la bonté de me donner vos ordres  
 sur tous ces points , et de les adresser à Genève  
 sous l'enveloppe de M. *Hénin* résident de  
 France. La lettre me sera rendue exactement ,  
 quoiqu'il n'y ait plus de communication entre  
 le territoire de France et celui de Genève ; et ,  
 si je suis à Soleure , madame *Denis* m'enverra  
 votre lettre. Vous pouvez prescrire aussi ce  
 que vous voulez qu'elle dépense par an pour  
 les menues nécessités de *Galien* ; elle vous  
 enverra le compte au bout de l'année.

Je n'ai d'autres nouvelles à vous mander  
 des pays étrangers , sinon que le corps des  
 négocians français qui est à Vienne , m'a écrit  
 que vous partiez incessamment pour aller cher-



— 1767. cher une archiduchesse , et qu'il me demandait des harangues pour toute la famille impériale et pour votre Excellence. J'ai répondu lanternes à ce corps qui me paraît mal informé.

A l'égard du petit corps de troupes qui est dans mes terres , j'ai bien peur d'être obligé , si je reste dans le pays , de faire plus d'une harangue inutile pour l'empêcher de couper mes bois. On dit que M. de la Borde ne fera plus banquier du roi. C'est pour moi un nouveau coup , car c'est lui qui me faisait vivre.

Je me recommande à vos bontés , et je vous supplie d'agréer mon très-tendre respect. V.

## LET T R E L X X V I.

A M. LE DUC DE CHOISEUL,

*Sur le cordon de troupes auprès de Genève.*

9 de janvier.

MON HÉROS , MON PROTECTEUR ,

C'EST pour le coup que vous êtes mon colonel. Le fatrape *Elochivis* environne mes poulaillers de ses innombrables armées , et le bon homme qui cultive son jardin au pied du mont Caucase est terriblement embarrassé par votre funeste ambition.

Permettez-moi la liberté grande de vous dire que vous avez le diable au corps. Maman 1767.  
*Denis* et moi, nous nous jetons à vos pieds. Ce n'est pas les Gènevois que vous punissez, c'est nous, grâce à Dieu. Nous sommes cent personnes à Ferney qui manquons de tout, et les Gènevois ne manquent de rien. Nous n'avons pas aujourd'hui de quoi donner à dîner aux généraux de votre armée.

A peine l'ambassadeur de votre sublime Porte eut-il assuré que le roi de Perse prenait les honnêtes Scythes sous sa protection et sauvegarde spéciale, que tous les bons Scythes s'enfuirent. Les habitans de Scythopolis peuvent aller où ils veulent, et revenir, et passer et repasser, avec un passe-port du chiaoux *Hénin*; et nous, pauvres Perfans, parce que nous sommes votre peuple, nous ne pouvons ni avoir à manger, ni recevoir nos lettres de Babylone, ni envoyer nos esclaves chercher une médecine chez les apothicaires de Scythopolis.

Si votre tête repose sur les deux oreillers de la justice et de la compassion, daignez répandre la rosée de vos faveurs sur notre disette.

Dès qu'on eut publié votre rescrit impérial dans la superbe ville de Gex, où il n'y a ni pain ni pâte, et qu'on eut reçu la défense

—  
1767. d'envoyer du foin chez les ennemis , on leur en fit passer cent fois plus qu'ils n'en mangeront en une année. Je souhaite qu'il en reste assez pour nourrir les troupes invincibles qui bordent actuellement les frontières de la Perse.

Que votre sublimité permette donc que nous lui adressions une requête qui ne sera point écrite en lettres d'or , sur un parchemin couleur de pourpre , selon l'usage , attendu qu'il nous reste à peine une feuille de papier, que nous réservons pour votre éloge.

Nous demandons un passe-port signé de votre main prodigue en bienfaits , pour aller, nous et nos gens , à Genève ou en Suisse , selon nos besoins ; et nous prierons *Zoroastre* qu'il intercède auprès du grand *Orosmade* , pour que tous les péchés de la chair que vous avez pu commettre vous soient remis.

LETTRE

L E T T R E L X X V I I. 

---

1767.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

13 de janvier, au soir, par Genève, malgré les troupes.

A PRÈS avoir eu l'honneur de recevoir votre lettre de Bordeaux, concernant *Galien*, je vous écrivis, Monseigneur, le 9 de janvier. Je reçois aujourd'hui votre lettre du 29, par laquelle je vois que je suis heureusement entré dans toutes vos vues, et que j'avais heureusement prévenu vos ordres concernant ce jeune homme.

Je suis encore fort incertain si je partirai ou non, pour aller chez monsieur l'ambassadeur en Suisse, et de là régler mes affaires avec M. le duc de *Virtemberg*. Vous seriez d'ailleurs bien étonné de la raison principale qui peut me forcer, d'un moment à l'autre, à faire ce voyage. C'est un homme que vous connaissez, un homme qui vous a obligation, un homme dont vous vous êtes plaint quelquefois à moi-même, un homme qui est mon ami depuis plus de soixante années, un homme enfin qui, par la plus singulière aventure du monde, m'a mis dans le plus étrange embarras. Je suis compromis pour lui de la manière la plus

— 1767. — cruelle ; mais je n'ai à lui reprocher que de s'être conduit avec un peu trop de mollesse ; et , quoi qu'il arrive , je ne trahirai point une amitié de soixante années , et j'aime mieux tout souffrir que de le compromettre à mon tour. Je vous défie de deviner le mot de l'énigme , et vous sentez bien que je ne puis l'écrire ; mais vous devinez aisément la personne. Tout ce que je fais , c'est qu'il faut s'attendre à tout dans cette vie , se tenir prêt à tout , savoir se sacrifier pour l'amitié , et se résigner à la fatalité aveugle qui dispose des choses de ce monde.

Cela n'empêchera pas que je ne vous envoie ma tragédie des Scythes , pour votre carnaval , dès que vous m'en aurez donné l'ordre ; cela vous amusera , et il faut s'amuser.

Je vous demande très-humblement pardon de la prière que je vous ai faite ; mais l'état où je suis m'y a forcé. Si je reste dans mes montagnes , nous ferons obligés d'envoyer à dix lieues chercher des provisions , parce que la communication est interrompue avec Genève par des troupes ; nos fermiers se font enfuis sans nous payer ; et , si je vais en Suisse et ailleurs , le secours que j'ai pris la liberté de vous demander ne me fera pas moins nécessaire.

Je suis bien de votre avis quand vous me

marquez que *Galien* n'est pas encore en état de faire l'histoire du Dauphiné; mais je pense qu'il est très à propos de lui laisser amasser les matériaux qu'il trouve dans ma bibliothèque et dans celles de plusieurs maisons de Genève, où on se fait un plaisir de l'aider dans ses recherches. Il travaille beaucoup, et même avec passion; il cultive sa mémoire qui est, comme tout le monde en conviendra, tout-à-fait étonnante; et, s'il n'est pas un jour votre secrétaire, vous ne pourrez mieux faire que de le faire agréer à la bibliothèque du roi, place très-conforme au genre d'étude vers lequel il se porte avec une espèce de fureur. Quand même je ne ferais pas à Ferney, il pourra toujours assembler ses matériaux dans ma bibliothèque et dans celles dont je vous ai parlé; après quoi, son style, que je ne trouve rien moins que mauvais, venant à se perfectionner au bout de quelque temps, on le confiera à quelque savant bénédictin du Dauphiné, pour en tirer les anecdotes les plus curieuses pour l'embellissement de l'histoire de cette province, pour laquelle il a un violent penchant, et sur laquelle il a déjà huit portefeuilles d'anecdotes et de recherches qu'il a faites depuis son arrivée, sans compter ce qu'il avait déjà recueilli dans l'endroit où vous l'avez si judicieusement tenu pendant deux

— 1767. ans, temps qu'il a mis à profit, contre l'ordinaire. Enfin j'augure bien de cette histoire du Dauphiné. Cette province, heureusement pour lui, n'a pas un écrivain dont la lecture soit supportable. Elle peut être enfin le fondement de sa fortune.

En vous priant d'agréer mes hommages et ceux de madame *Denis*, permettez que je vous envoie un fragment d'un endroit de ma lettre à la personne dont je vous ai parlé; vous verrez par là à quel homme j'ai affaire. Je vous conjure de me garder le plus profond secret. *V.*

## L E T T R E L X X V I I I .

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

13 de janvier.

UN homme qui a été sensiblement touché de vos malheurs, Monsieur, et qui est encore saisi d'horreur du désastre d'un de vos amis(\*), désirerait infiniment de vous rendre service. Ayez la bonté de faire savoir à quoi vous vous sentez le plus propre; si vous parlez allemand,

(\*) Le chevalier de la Barre.

si vous avez une belle écriture, si vous fouhaitez d'être placé chez quelque prince d'Allemagne, ou chez quelque seigneur, en qualité de lecteur, de secrétaire, de bibliothécaire; si vous êtes engagé au service de sa Majesté le roi de Prusse, si vous fouhaitez qu'on lui demande votre congé, si on peut vous recommander à lui comme homme de lettres; en ce cas, on ferait obligé de l'instruire de votre nom, de votre âge et de votre malheur. Il en ferait touché; il déteste les barbares; il a trouvé votre condamnation abominable.

Ne vous informez point qui vous écrit; mais écrivez un long détail à Genève à monsieur *Misopriest*, chez M. *Souchay* marchand de draps, au Lion d'or. Ayez la bonté de dire à M. *Haas*, chez qui vous logez, qu'on lui remboursera tous les ports de lettres qu'on vous enverra sous enveloppe.

Voulez-vous bien aussi, Monsieur, nous faire savoir ce que monsieur votre père vous donne par an, et si vous avez une paye à Vésel. On ne peut vous rien dire de plus pour le présent, et on attend votre réponse.



1767.

## L E T T R E L X X I X.

A M. D A M I L A V I L L E.

14 de janvier.

VOTRE lettre du 8 de janvier, mon cher ami, m'a remis un peu de baume dans le sang; c'est le fort de toutes vos lettres. Le président du bureau n'est pas pour les fidelles; mais le chevalier de *Châtellux* est fidelle; M. de *Monthion* est fidelle aussi, et c'est beaucoup. Il y a vingt ans qu'on n'aurait pas trouvé les mêmes appuis. Laissez crier les barbares, laissez glapir les Velches: la philosophie est bonne à quelque chose.

Il se peut faire qu'en brûlant une toise cube de papiers, lorsque je faisais mes paquets, j'aye brûlé aussi le billet de onze cents livres, dont vous me parlez; mais le remède est entre vos mains.

Je suppose que vous avez déjà donné les trois cents livres à M. *Lambertad* (\*). Il faut pardonner si on n'a pas encore exécuté tous ses ordres. Il doit deviner la confusion horrible où l'on est; nous avons des troupes. et nous ne mangeons actuellement que de la vache.

Les *Sirven* ont de l'argent pour leur voyage

(\*) D'*Alembert*.

et pour leur séjour ; ils sont à vos ordres. Je mourrai content , quand nous aurons joint la vengeance des *Sirven* à celle des *Calas*. 1767.

Envoyez , je vous prie , à M. *Lambertad* la copie de ma lettre à M. le chevalier de *Pezai* ; elle le regarde beaucoup. Je puise ma sensibilité pour les innocens malheureux dans le même fond dont je tire mon inflexibilité envers les perfides. Si je haïssais moins *Rousseau* , je vous aimerais moins. *Ecr. l'inf.*

## L E T T R E L X X X.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN , à *Paris*.

Le 14 de janvier.

MON cher grand écuyer de Babylone , il est juste qu'on vous envoie les Scythes et les Persans ; cela amusera la famille : notre abbé turc y a des droits incontestables. Vous pourrez prier mademoiselle *Durancy* à dîner ; elle trouvera son rôle noté dans l'exemplaire que je vous enverrai : voilà pour votre divertissement du carnaval. Nous répétons la pièce ici ; elle fera parfaitement jouée par M. et madame de *la Harpe* , et j'espère qu'après Pâques , M. de *la Harpe* vous rapportera une pièce intéressante et bien écrite.

— 1767. Nous remercions mon turc bien tendrement. Madame *Denis* et moi, nous l'aimons à la folie, puisqu'il a du courage et qu'il en inspire. C'est une énigme dont il devinera le mot aisément.

Je viens d'écrire à *Morival*, ou plutôt de lui faire écrire; et, dès que j'aurai sa réponse, j'agirai fortement auprès du prince dont il dépend. Ce prince m'écrit tous les quinze jours; il fait tout ce que je veux. Les choses dans ce monde prennent des faces bien différentes; tout ressemble à *Janus*; tout, avec le temps, a un double visage. Ce prince ne connaît point *Morival*, sans doute; mais il connaît très-bien son désastre. Il m'en a écrit plusieurs fois avec la plus violente indignation, et avec une horreur presque égale à celle que je ressens encore.

Il y a des monstres qui mériteraient d'être décimés. Je vous prie de me dire bien positivement si le premier mémoire que vous eûtes la bonté de m'envoyer de la campagne, est exactement vrai. En cas que le frère de *Morival* veuille fournir quelques anecdotes nouvelles, vous pourrez nous les faire tenir sous l'enveloppe de M. *Hénin* résident du roi à Genève.

Vous savez que nous sommes actuellement environnés de troupes, comme de tracasseries. Nous mangeons de la vache, le pain

vaut

vaut cinq sous la livre , le bois est plus cher qu'à Paris. Nous manquons de tout , excepté de neige. Oh , pour cette denrée , nous pouvons en fournir l'Europe ! Il y en a dix pieds de haut dans mes jardins , et trente sur les montagnes. Je ne dirai pas que je prie DIEU qu'ainsi soit de vous. — 1767.

*Florianet* a écrit une lettre charmante , en latin , à père *Adam*. Je vous prie de le baiser pour moi des deux côtés. J'embrasse de tout mon cœur la mère et le fils.

## L E T T R E . L X X X I .

AM. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

17 de janvier.

J E vous écris , mon cher Marquis , mourant de froid et de faim , au milieu des neiges , environné de la légion de Flandre et du régiment de Conti , qui ne sont pas plus à leur aise que moi.

J'ai été sur le point de partir pour Soleure , avec monsieur l'ambassadeur de France ; j'avais fait tous mes paquets. J'ai perdu dans ce remue-ménage , l'original de votre lettre à M. le comte de *Périgord*. Je vous supplie de

*Corresp. générale.* Tome XI. \* R

— 1767. me renvoyer la copie que vous avez signée de votre main ; et sur le champ , nous mettrons la main à l'œuvre , et tout fera en règle. Les Gênois payeront , je crois , leurs folies un peu cher. Ils se sont conduits en impertinens et en insensés ; ils ont irrité M. le duc de *Choiseul* , ils ont abusé de ses bontés , et ils n'ont que ce qu'ils méritent.

M. *Boursier* ne peut vous envoyer que dans un mois , ou environ , les bouteilles de *Coladon* qu'il vous a promises. Ces liqueurs sont fort nécessaires pour le temps qu'il fait ; elles doivent réchauffer des cœurs glacés par huit ou dix pieds de neige , qui couvrent la terre dans nos cantons.

Conservez - moi votre amitié , mon cher Marquis ; la mienne pour vous ne finira qu'avec ma vie.

DE M. DE VOLTAIRE. 195

LETTRE LXXXII. 1767.

A M. LE RICHE,

DIRECTEUR-RECEVEUR DES DOMAINES DU  
ROI, à Besançon.

18 de janvier.

MES fréquentes maladies, Monsieur, et des affaires non moins tristes que les maladies, m'ont privé long-temps de la consolation de vous écrire.

Il y a un paquet pour vous à Nyon en Suisse, depuis plus de quinze jours; les neiges ne lui permettent pas de passer, et je ne fais même par quelle voie il pourra vous parvenir, à moins que vous ne m'en indiquiez une.

Je vous suis très-obligé des éclaircissements historiques que vous avez bien voulu me donner sur un des plus grands génies qu'ait jamais produit la Franche-Comté, *Nonotte*. Le mal est que beaucoup d'imbéciles sont gouvernés par des gens de cette espèce, et qu'on les croit souvent sur leur parole. Les honnêtes gens, qui pourraient les écraser, ne font point un corps, et les fanatiques en font un considérable. Si on ne se réunit pas, tout est perdu.

R 2

— Il est bien juste que les esprits raisonnables  
1767. soient amis ; et votre amitié , Monsieur , fait  
une de mes consolations.

## L E T T R E L X X X I I I .

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney , le 19 de janvier.

**J**E suis vieux , Monsieur , malade , borgne  
d'un œil , et maléficié de l'autre. Je joins à tous  
ces agrémens celui d'être assiégé , ou du moins  
bloqué. Nous n'avons , dans ma petite retraite,  
ni de quoi manger , ni de quoi boire , ni de  
quoi nous chauffer ; nous sommes entourés de  
soldats de six pieds , et de neiges hautes de  
dix ou douze ; et tout cela , parce que *Jean-*  
*Jacques Rousseau* a échauffé quelques têtes  
d'horlogers et de marchands de draps. La  
situation très-triste où nous nous trouvons ne  
m'a pas permis de répondre plutôt à l'honneur  
de votre lettre : vous êtes trop généreux pour  
n'avoir pas pour moi plus de pitié que de  
colère. Nous avons ici M. et madame de la  
*Harpe* qui sont tous deux très-aimables. M. de la  
*Harpe* commence à prendre un vol supérieur ;

il a remporté deux prix de suite à l'académie ,  
 par d'excellens ouvrages. J'espère qu'il vous  
 donnera à Pâques une fort bonne tragédie. Il  
 eut l'honneur de dédier à M. le prince de  
*Condé* sa tragédie de Warwick, qui avait beau-  
 coup réussi. J'ai vu une ode de lui à son altesse  
 sérénissime , dans laquelle il y a autant de  
 poésie que dans les plus belles de *Rouffeau*. Il  
 mérite assurément la protection du digne petit-  
 fils du *grand Condé*. Il a beaucoup de mérite ,  
 et il est très-pauvre. Il ne partage actuelle-  
 ment que la disette où nous sommes.

1767.

Adieu, Monsieur; agréez les assurances de  
 mes tendres et respectueux sentimens , et  
 ayez la bonté de me mettre aux pieds de son  
 altesse sérénissime.



---

1767.

## L E T T R E L X X X I V .

A M A D A M E

## L A M A R Q U I S E D E B O U F F L E R S .

A Ferney, 21 de janvier.

M A D A M E ,

**N**ON-SEULEMENT je voudrais faire ma cour à madame la princesse de *Beauvau*, mais assurément je voudrais venir, à la suite, me mettre à vos pieds dans les beaux climats où vous êtes; et croyez que ce n'est pas pour le climat, c'est pour vous, s'il vous plaît, Madame. M. le chevalier de *Boufflers*, qui a régailli mes vieux jours, fait que je ne voulais pas les finir sans avoir eu la consolation de passer avec vous quelques momens. Il est fort difficile actuellement que j'aye cet honneur; trente pieds de neige sur nos montagnes, dix dans nos plaines, des rhumatismes, des soldats et de la misère, forment la belle situation où je me trouve. Nous faisons la guerre à Genève; il vaudrait mieux la faire aux loups qui viennent manger les petits garçons. Nous avons bloqué Genève de façon

que cette ville est dans la plus grande abondance, et nous dans la plus effroyable disette. 1767.  
 Pour moi, quoique je n'aye plus de dents, je me rendrai à discrétion à quiconque voudra me fournir des poulardes. J'ai fait bâtir un assez joli château, et je compte y mettre le feu incessamment pour me chauffer. J'ajoute à tous les avantages dont je jouis, que je suis borgne et presque aveugle, grâce à mes montagnes de neige et de glace. Promenez-vous, Madame, sous des berceaux d'oliviers et d'orangers, et je pardonnerai tout à la nature.

Je ne suis point étonné que M. de *Sudre* ne soit pas premier capitoul; car c'est celui qui mérite le mieux cette place. Je vous remercie de votre bonne volonté pour lui. Permettez-moi de présenter mon respect à monsieur le prince de *Beauvau* et à madame la princesse de *Beauvau*, et agréez celui que je vous ai voué pour le peu de temps que j'ai à vivre. V.

Je ne fais sur quel horizon est actuellement M. le chevalier de *Boufflers*; mais, quelque part où il soit, il n'y aura jamais rien de plus singulier ni de plus aimable que lui.

1767.

## L E T T R E L X X X V.

A M. D O R A T,

Du 28 de janvier.

LA rigueur extrême de la saison, Monsieur, a trop augmenté mes souffrances continuelles pour me permettre de répondre, aussitôt que je l'aurais voulu, à votre lettre du 14 de janvier. L'état douloureux où je suis a été encore augmenté par l'extrême disette où la cessation de tout commerce avec Genève nous a réduits. Ma situation, devenue très défagréable, n'em'a pas assurément rendu insensible aux jolis vers dont vous avez semé votre lettre. Il aurait été encore plus doux pour moi, je vous l'avoue, que vous eussiez employé vos talens aimables à répandre dans le public les sentimens dont vous m'avez honoré dans vos lettres particulières. Personne n'a été plus pénétré que moi de votre mérite; personne n'a mieux senti combien vous feriez d'honneur un jour à l'académie française qui cherche, comme vous savez, à n'admettre dans son corps que des hommes qui pensent comme vous. J'y ai quelques amis, et ces amis ne sont pas assurément contents de la conduite de *Rousseau*, et

le font très-peu de ses ouvrages. M. d'Alembert  
 et M. Marmontel n'ont pas à se louer de lui. 1767.

Vous savez d'ailleurs que M. le duc de Choiseul n'est que trop informé des manœuvres lâches et criminelles de cet homme ; vous savez que son complice a été arrêté dans Paris. J'ignore, après tout cela, comment vous avez appelé du nom de grand-homme un charlatan qui n'est connu que par des paradoxes ridicules et par une conduite coupable.

Vous sentez d'ailleurs la valeur de ces expressions, à la page 8 de votre *Avis* :

Achevez enfin, par vos mœurs,  
 Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.

Je n'avais point vu votre *Avis* imprimé, on ne m'en avait envoyé que les premiers vers manuscrits. Je laisse à votre probité et aux sentimens que vous me témoignez le soin de réparer ce que ces deux vers ont d'outrageant et d'odieux. Pesez, Monsieur, ce mot de *mœurs*. J'ose vous dire que ni ma famille, ni mes amis, ni la famille des *Calas*, ni celle des *Sirven*, ni la petite-fille du grand *Corneille*, ne m'accuseront de manquer de mœurs. Vous conviendrez du moins qu'il y a quelque différence entre votre compatriote qui a marié un gentilhomme de beaucoup de mérite avec mademoiselle

— 1767. *Corneille*, et un garçon horloger de Genève, qui écrit que monsieur le dauphin doit épouser la fille du bourreau, si elle lui plaît.

Les *mœurs*, Monsieur, n'ont rien de commun avec les querelles de littérature ; mais elles sont liées essentiellement à l'honnêteté et à la probité dont vous faites profession. C'est à vos mœurs même que je m'adresse. Les deux lettres que vous avez eu la bonté de m'écrire, l'amitié de M. le chevalier de *Pezai*, la vôtre que j'ambitionne, et dont vous m'avez flatté, me donnent de justes espérances. Ce fera pour moi la plus chère des consolations de pouvoir me livrer sans réserve à tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

## LET TRE LXXXVI.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

A Ferney, 28 de janvier.

VOICI, Monsieur, les lettres que j'ai reçues pour vous. Je suis bien fâché de ne vous les pas rendre en main propre ; madame *Denis* partage mes regrets.

La malheureuse affaire dont vous avez la bonté de me parler ne devait me regarder en

aucune manière ; j'ai été la victime de l'amitié, de la scélératesse et du hasard. Je finis ma carrière comme je l'ai commencée, par le malheur. 1767.

Vous savez d'ailleurs que nous sommes entourés de soldats et de neige. Je suis dans la Sibérie ; je ne puis l'habiter, et je n'en puis sortir. J'ai des malades sans secours, cent bouches à nourrir, et aucunes provisions. Vous avez vu Ferney assez agréable ; c'est actuellement l'endroit de la nature le plus disgracié et le plus misérable. Vous nous auriez consolé, Monsieur, et nous ne nous consolons de votre absence que parce que nous n'aurions eu que nos misères à vous offrir.

Ce pauvre père *Adam* est malade à la mort ; il ne peut avoir ni médecin ni médecine ; ainsi il réchappera.

Conservez-moi vos bontés, et soyez bien convaincu de mon tendre et respectueux attachement.

1767.

## L E T T R E L X X X V I I .

A M. M A R M O N T E L .

A Ferney, 28 de janvier.

**E**NFIN donc, mon cher confrère, voilà le mérite accueilli comme il doit l'être. Ce ne font pas là les prestiges et le charlatanisme d'un malheureux genevois dont Paris a été quelque temps infatué. Voilà un beaujour pour la littérature ; et ce qui n'est pas moins beau, mon cher ami, c'est la sensibilité avec laquelle vous parlez du triomphe d'un autre. C'est-là le partage des vrais talens ; il faut que ceux qui les possèdent soient unis contre ceux qui les haïssent. C'est aux *Chaumeix*, aux *Frérons*, aux gazetiers ecclésiastiques, à la canaille qui cherche de petites places, ou à la canaille qui les a, de s'élever contre ceux qui cultivent les arts. Le seul bruit d'une union fraternelle entre les *d'Alembert*, les *Thomas*, vous et quelques autres, fera périr cette vermine.

Embrassez pour moi notre cher et illustre confrère qui est, avec vous, la gloire de notre académie.

Présentez, je vous prie, à madame *Geoffrin* mes très-tendres respects. L'affaire des *Sirven*

qu'elle a prise sous sa protection , devrait être plus avancée qu'elle ne l'est ; on en a déjà <sup>1767.</sup> pourtant parlé au conseil du roi. M. *Chardon* est nommé pour rapporteur. J'aurais bien voulu que M. de *Beaumont* vous eût consulté , mon cher confrère , sur son factum dont le fond mérite l'attention publique ; ce sujet pouvait faire une réputation immortelle à un homme éloquent.

J'attends toujours votre *Bélifaire* ; il me consolera. Je suis dans un état pire que le sien , entre trente pieds de neige , des soldats , la famine , les rhumatismes et le scorbut ; mais il faut remercier DIEU de tout , car tout est bien. Je vous embrasse avec la plus sincère et la plus inviolable amitié. *V.*

## LET TRE LXXXVIII.

A M A D A M E

LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

A Ferney , 30 de janvier.

A mon âge , Madame , on ne peut plus satisfaire ses passions. Il y a un mois que je suis dans mon lit ; et , si je me fais traîner à Lyon pour vous faire ma cour , vingt pieds de neige,



— qui couvrent nos montagnes, m'empêcheraient  
1767. d'arriver.

Je ne fais si j'ai eu l'honneur de vous mander que nous avons la guerre et la famine dans la très-belle et très-détestable vallée où je comptais mourir doucement : il nous manque l'agrément de la peste.

Je n'aurais pas été étonné, Madame, qu'un ministre, haut de six pieds ou de trois et demi, m'eût refusé, si je lui avais demandé quelque chose ; mais je le suis qu'on ait eu si peu d'égard pour un prince beau et bien fait et qui a beaucoup d'esprit. Il y a quelque chose qui a plus de crédit que lui.

Je ne fais, Madame, si vous allez à la cour ou à la ville ; mais, en quelque lieu que vous foyez, vous ferez les délices de tous ceux qui seront assez heureux de vivre avec vous. Cette consolation m'a toujours été enlevée ; votre souvenir peut seul consoler le plus respectueux et le plus attaché de vos anciens serviteurs.

*Voltaire.*

## L E T T R E L X X X I X.

1767.

A M. D A M I L A V I L L E.

30 de janvier.

Q U O I que vous en disiez , mon cher ami , et quoi qu'on en dise , nous serons toujours dans des tranfes cruelles. Cette affaire peut avoir les suites les plus funestes , puisqu'on a manqué d'arrêter le mal dans son principe. Je m'abandonne à la destinée ; c'est tout ce qu'on peut faire quand on ne peut remuer , et qu'on est dans son lit , entouré de soldats et de neiges.

M. *Chardon* me mande qu'il a trouvé le mémoire de M. de *Beaumont* , pour les *Sirven* , bien faible. Vous étiez de cet avis , il est triste que vous ayez raison.

Nous sommes délivrés de la famine par les soins de M. le duc de *Choiseul*.

J'ai tellement refondu mes Scythes , que l'édition de *Cramer* ne peut plus servir à rien , et qu'il en faut faire une autre. Voici la préface , en attendant la pièce. J'ai été bien aise de rendre un témoignage public à *Tonpla*. Ce n'est pas que je sois content de lui : on dit qu'il laisse élever sa fille dans des principes qu'il déteste : c'est *Orosmade* qui livre ses enfans

— à *Arimane* ; ce péché contre nature est horrible.  
1767. Je me flatte qu'il sévrera enfin un enfant qu'il a laissé nourrir du lait des furies.

Adieu ; je souffre beaucoup , mais je vous aime davantage.

## L E T T R E X C.

A M. L E R I C H E.

2 de février.

QUAND trente pieds de neiges le permettront, Monsieur, et qu'on fera sûr de tromper les *Argus*, ce paquet, qu'on attend depuis si long-temps, partira. Puisque vous avez sauvé *Fantet*, je me flatte que vous le sauverez encore : votre ouvrage ne restera pas imparfait. L'aventure de *Leclerc* me pénètre de douleur. Faut-il donc que les jésuites aient encore le pouvoir de nuire, et qu'il reste du venin mortel dans les tronçons de cette vipère écrasée !

L'affaire dont vous avez été instruit était cent fois plus épineuse que celle de *Leclerc* ; mais heureusement on a des amis, et des amis philosophes, jusque dans le conseil. Les commis seront réprimandés, et on rendra l'argent ; ils seront punis pour avoir fait leur infame devoir.

Il y a quelquefois une justice qui s'élève au-dessus de la justice , mais je vous assure que ce n'est pas sans peine. Je me flatte que *Leclerc* aura des amis à Paris. Il y a des gens qui pensent et qui sentent, quoiqu'on veuille étouffer le sentiment et la pensée. J'emploie, Monsieur, ces deux facultés qui restent à mon faible corps pour vous dire combien je vous aime et combien je désire de vous voir. 1767.

## L E T T R E X C I.

A M. CHARDON , *maître des requêtes, &c.*

A Ferney , 2 de février.

MONSIEUR,

LE mémoire sur Sainte-Lucie ne me donne aucune envie d'aller dans ce pays-là , mais il m'inspire le plus grand désir de connaître l'auteur. Je suis pénétré de la bonté qu'il a eue ; je lui dois autant d'estime que de reconnaissance.

Voilà comme les mémoires des intendants , en 1698 , auraient dû être faits ; on y verrait clair , on connaîtrait le fort et le faible des provinces. Le pays sauvage où je suis, Monsieur, ressemble assez à votre Sainte-Lucie ; il est au

*Corresp. générale.* Tome XI. \* S

— 1767. bout du monde , et a été jusqu'à présent un peu abandonné à sa misère.

Je suis trop vieux pour rien entreprendre ; et , après ma mort , tout retombera dans son ancienne horreur. Il faudrait être le maître absolu de son terrain pour fonder une colonie : ce n'est pas où les Français réussissent le mieux. Nous trouverons toujours cent filles d'opéra contre une *Didon*.

Je serai très - affligé si le mémoire pour les *Sirven* n'est digne ni de l'avocat ni de la cause ; mais je me console , puisque c'est vous , Monsieur , qui rapporterez l'affaire. L'éloquence du rapporteur fait bien plus d'impression que celle de l'avocat. Vous verrez , quand vous jugerez cette affaire , que la sentence qui a condamné les *Sirven* , qui les a dépouillés de leurs biens ; qui a fait mourir la mère , et qui tient le père et les deux filles dans la misère et dans l'opprobre , est encore plus absurde que l'arrêt contre les *Calas*. Il me semble que les juges des *Calas* pouvaient au moins alléguer quelques faibles et malheureux prétextes ; mais je n'en ai découvert aucun dans la sentence contre les *Sirven*. Un grand roi m'a fait l'honneur de me mander , à cette occasion , que jamais on ne devrait permettre l'exécution d'un arrêt de mort qu'après qu'elle aurait été approuvée par le conseil d'Etat du souverain. On en use ainsi

dans les trois quarts de l'Europe. Il est bien étrange que la nation la plus gaie du monde soit si souvent la plus cruelle. 1767.

Je vous demande pardon, Monsieur ; je suis assez comme les autres vieillards qui se plaignent toujours ; mais je fais qu'heureusement le corps des maîtres des requêtes n'a jamais été si bien composé qu'aujourd'hui, que jamais il n'y a eu plus de lumières, et que la raison l'emporte sur la forme atroce et barbare dont on s'est quelquefois piqué, à ce qu'on dit, dans d'autres compagnies. Vous m'avez inspiré de la franchise ; je la pousse peut-être trop loin, mais je ne puis pousser trop loin les autres sentimens que je vous dois, et le respect infini avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre &c.

## L E T T R E X C I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

2 de février.

**M**ON cher ami, voilà donc mademoiselle *Calas* mariée à un homme d'une très - grande considération, dans son espèce. C'est le fruit de vos soins : ce sont des vengeurs qui vont naître. Puissions-nous marier ainsi une fille de

— *Siroen* ! mais la pauvre diableffe n'a pas l'air à  
1767. la danse.

J'ai actuellement bonne opinion de notre nouvelle affaire. M. *Chardon* est un adepte. Le conseil commence à être composé de sages, si une autre compagnie l'est de fanatiques.

L'affaire de la *Doiret*, qui m'avait donné tant d'inquiétude, est finie d'une manière plus heureuse que je n'aurais pu le prévoir : il ne s'agit plus que d'obtenir des fermiers généraux la destitution d'un scélérat. Vous savez que les temps n'étaient pas favorables. D'*Hémeri* est venu enlever à Nancy un libraire, nommé *Leclerc*, accusé par les jésuites. Qui croirait que les jésuites eussent encore le pouvoir de nuire, et que cette vipère coupée en morceaux pût mordre dans le seul trou qui lui reste ?

Mon neveu, conseiller au grand conseil, s'est comporté, dans toute cette affaire, en digne philosophe. Il y a encore des hommes. Un des malheureux d'Abbeville est chez le roi de Prusse.

Personne ne fait de qui est le Triumvirat. Ce n'est pas un ouvrage fait pour le théâtre français, mais les notes sont faites pour l'Europe : il y a de terribles fautes d'impression.

Je vous embrasse, et mon cœur vole vers le vôtre. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XCIII.

1767.

A M. LE COMTE DE BERNSTORFF,

PREMIER MINISTRE DU ROI DE DANEMARCK.

4 de février.

MONSIEUR,

LA famille *Sirven*, qui va manifester à Paris son innocence et les bienfaits de sa Majesté, a dû remercier aujourd'hui votre Excellence de ces mêmes bienfaits dont elle vous est redevable. Je ne vous dois pas moins de reconnaissance, Monsieur, de la lettre du roi, dont vous m'avez procuré la faveur. J'y reconnais un monarque pénétré de vos principes. On juge du prince par le ministre, et du ministre par le prince. Il y a plus de cent ans que la bienfaisance est assise sur le trône de Danemarck. Heureux le pays ainsi gouverné !

Permettez, Monsieur, qu'avec mes très-humbles remerciemens, je vous adresse ceux que je dois à sa Majesté.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect, Monsieur, de votre Excellence, &c.



1767.

## L E T T R E X C I V .

A M. D A M I L A V I L L E .

4 de février.

**L**E discours de M. *Thomas*, mon cher ami, est un des plus beaux et des plus grands services rendus à la littérature. Voilà l'homme que j'aimerai tant que j'aurai un souffle de vie, et tant que je détesterais les ennemis de la raison.

A propos de raison, avouez que j'ai un bon second dans mon conseiller au grand conseil; tous les oncles n'ont pas de pareils neveux.

J'augure bien de l'affaire des *Sirven*. Le roi de Danemarck m'écrit une lettre charmante, de sa main (\*), sans que je l'aye prévenu, et leur envoie un secours. Tout vient du Nord. N'admirez - vous pas le roi de Pologne, qui a forcé doucement les évêques à être tolérans ? N'oubliez jamais la condamnation de l'évêque de Rostou, pour avoir dit qu'il y a *deux puissances*.

Vous n'aurez point fitôt les Scythes; il y a toujours quelque chose à changer à ces maudits ouvrages-là. J'espère que M. de *la Harpe*

(\*) On n'a point trouvé cette lettre du roi.

vous donnera , à Pâques , quelque chose de meilleur que les Scythes. —  
1767.

On ne peut vous aimer plus tendrement que je vous aime.

## L E T T R E X C V.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

4 de février.

IL y a environ cinquante ans , mon Chevalier , que j'ai eu l'honneur de jouer aux échecs avec monsieur le vice-chancelier ; mais il me gagnait , comme de raison. J'étais attaché à toute sa maison. Il y avait surtout un certain évêque de . . . . . , grand philosophe et très-favant , qui m'honorait de la plus sincère amitié. Un vice-chancelier ne se souvient pas de tout cela , mais les petits ne l'oublient pas. J'ai le cœur pénétré de ses bontés , et de la justice qu'il a rendue dans l'affaire qui m'intéressait par contre-coup.

Je prends la liberté de lui écrire quatre mots ; car il ne faut pas de verbiage pour les hommes en place. On donne à la Chine vingt coups de lattes à ceux qui écrivent aux ministres des lettres trop longues et du galimatias.

— 1767. Je vous écrirais bien au long, à vous, mon Chevalier, si j'en croyais mon cœur qui est bavard de son naturel; je vous dirais combien je suis enchanté de vous et de vos bons offices; mais la guerre de Genève, les embarras qu'elle cause, les effroyables neiges qui m'entourent, la fièvre, les rhumatismes, imposent silence à ma bavarderie. Cependant il faut que je vous demande si vous avez entendu la musique de Pandore, de M. de *la Borde*.

Vous me permettez donc de vous embrasser sans cérémonie.

## L E T T R E - X C V I.

A M. D E C H A B A N O N.

A Ferney, 6 de février.

J E vous répons tard, mon cher confrère; j'ai été malade, je suis en Sibérie; on fait la guerre près de ma tanière, et j'y suis bloqué. Nous avons été exposés à la disette; aucun fléau ne nous a manqué. L'espérance de voir votre tragédie entre dans mes consolations. Je loue toujours beaucoup le dessein que vous avez de la faire imprimer, afin que son succès ne dépende pas du jeu d'un acteur. On dit que le théâtre n'est pas aujourd'hui sur un pied à donner  
beaucoup

beaucoup de tentation aux auteurs ; et d'ail- —  
 leurs on juge toujours mieux dans le recueil- 1767.  
 lement du cabinet qu'à travers les illusions de  
 la scène. J'ai fait une pièce fort médiocre ,  
 intitulée les Scythes ; j'ai eu bravement l'im-  
 pudence de mettre des agriculteurs et des  
 pâtres en parallèle avec des souverains et des  
 petits-mâîtres. Je l'ayais fait imprimer, et ne  
 comptais point la livrer aux comédiens ; mais je  
 ne me gouverne pas par moi-même ; il a fallu  
 céder aux défirs de mes amis dont les volon-  
 tés font des ordres pour moi. C'est à vous à  
 voir si vous aurez plus de courage que je n'en  
 ai eu.

Avez-vous entendu la musique de Pandore ?  
 Confiez - moi ce que vous en pensez ; il faut  
 dire la vérité à ses amis. Je crois qu'il y a des  
 morceaux très - agréables ; mais on dit qu'en  
 général la musique n'est pas assez forte. Je ne  
 m'y connais point, et vous êtes passé maître.  
 Dites-moi la vérité, encore une fois, et fiez-  
 vous à ma discrétion. Adieu ; je ne suis pas  
 trop en état de causer avec un homme qui se  
 porte bien ; mais je ne vous en aime pas moins.

V.

1767.

## L E T T R E X C V I I.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 9 de février.

J E suis bien plus satisfait encore , mon cher *Cicéron* , de votre dernier mémoire , sur la terre de Canon , que des premiers. Vous prévenez toutes les objections , vous étouffez tous les murmures. *Misericordia cum accusantibus erit.* Je serai bien trompé si *Cicéron* ne gagne pas son procès *pro domo sua* ; et j'imagine que vous souperez à Canon , cette année , avec madame de *Beaumont* : vous savez cependant qu'on n'est sûr de rien avec les hommes.

A l'égard de *Sirven* , je m'en remets entièrement à vous ; je n'ai plus rien ni à dire ni à faire. J'attends beaucoup de M. *Chardon* qui est , je crois , rapporteur de votre affaire , et qui est sûrement celui des *Sirven*. Le père et les filles partiront , s'il le faut ; et , si le père suffit , il partira seul. On n'attend que vos ordres , et ils seront exécutés sur le champ.

Notre petite société de Ferney est bien attachée à M. et à madame de *Beaumont* ; nous voudrions que Canon et Ferney ne fussent pas si éloignés l'un de l'autre.

## L E T T R E X C V I I I .

1767.

A M. D A M I L A V I L L E .

9 de février.

**V**ous avez dû recevoir une lettre pour monsieur *Lambertad*, et vous devez être informé du petit malheur arrivé à la géométrie. Cela est bien défagréable ; mais actuellement personne ne fait ce qu'il fait dans Genève.

Voici une lettre pour notre ami M. de *Beaumont*. J'exécute fidèlement ce que vous m'avez prescrit. Tâchez donc enfin que ce mémoire paraisse avant que les parties soient mortes de vieillesse.

Je crois vous avoir mandé que le roi de Danemarck venait de se mettre dans le rang de nos bienfaiteurs. J'ai brelan de roi quatrième ; mais il faut que je gagne la partie. N'admirez-vous pas comme cette vie est mêlée de haut et de bas , de blanc et de noir ? et n'êtes-vous pas fâché que , parmi mes quatre rois , il n'y en ait pas un dn midi ?

Un hasard singulier m'a fait connaître ce *Lacombe* , d'abord comme un homme de lettres , ensuite comme libraire. Chose promise , chose due. Je tâcherai de réparer tout cela. Je

— vous quitte ; il faut que j'écrive aux maîtres  
 1767. des requêtes qui n'ont pas été de l'avis de  
 M. d'Aguesseau. On dit que ce pauvre *Leclerc*  
 est un homme d'esprit et fort honnête homme.  
 Ne trouvera-t-il point de protecteurs ? *Ecr.*  
*l'inf.*

## L E T T R E X C I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de février.

V O I C I d'abord ce que je réponds à la lettre  
 du 2 de février de mon cher ange. Je le donne  
 en quatre, je le donne en dix, à une ame  
 plus forte que la mienne, logée dans un corps  
 très-faible, âgée de soixante et treize ans, au  
 milieu de cent montagnes de neige, ayant  
 affaire à des pédans et à des prêtres, craignant  
 les choses les plus funestes, assaillie de quatre  
 ou cinq tristes événemens à la fois, affublée  
 d'une espèce de petite apoplexie. Je dis que  
 cette ame aurait été pour le moins aussi  
 embarrassée que la mienne ; cependant mon  
 ame encore toute ébouriffée demande très-  
 tendrement pardon à la vôtre, et elle lui fera  
 toujours soumise.

Vous jugez, mon cher ange, de notre pays

par le vôtre; vous vous imaginez, parce que vous avez eu une débâcle, que le mont Jura et les Alpes prennent la loi de la butte Saint-Roch; vous vous trompez cruellement. — 1767.

Je ne dispute pas sur monsieur le duc de *Virtemberg*, mais je souhaite assurément que vous ayez raison; je ne me suis pas encore aperçu de l'effet de ses beaux arrangemens. Il est temps qu'il se corrige de sa manie d'imiter *Louis XIV*: mais venons au plus vite aux Scythes.

Voici la dernière leçon. Il ne m'a guère été possible de voir les choses d'un coup d'œil bien juste, dans les horreurs des agitations que j'ai éprouvées. Je joins ici deux exemplaires de cette nouvelle correction que vous pourrez aisément faire porter sur les anciennes éditions que vous avez, et surtout sur celles envoyées en dernier lieu par M. le duc de *Praslin*.

Cette scène du père et de la fille est de moitié plus courte qu'elle n'était; ni *Sozame* ni les Scythes ne se doutent de la résolution d'*Obtède*. Les imprécations feront toujours un très-grand effet, à moins qu'elles ne soient ridiculement jouées. Je conviens que ce cinquième acte était extrêmement difficile; mais enfin je crois être parvenu à faire à peu-près tout ce que vous vouliez, et j'ose espérer



— que vous en viendrez à votre honneur. Ce  
 1767. fera à M. de *Thibouville* à arranger les rôles ,  
 les décorations et les habits avec *le Kain* ;  
 c'est , de toutes les pièces , celle qui exige le  
 moins de frais.

Le rôle d'*Obéide* demande d'autant plus  
 d'art qu'elle pense presque toujours le con-  
 traire de ce qu'elle dit. Je ne fais pas comment  
 j'ai pu faire un pareil rôle qui est tout l'opposé  
 de mon caractère. Je ne dis que trop ce que  
 je pense , mais je le dis avec tant de plaisir ,  
 quand je m'étends sur les sentimens qui m'at-  
 tachent à mes anges , que je ne me corrigerai  
 jamais de ma naïveté. •

J'ai oublié , dans mes dernières lettres , de  
 vous dire qu'il était impossible qu'on pût  
 penser à *le Kain* dans cette édition du Trium-  
 virat. Vous savez qu'on ne fait pas ce qu'on  
 veut des libraires ; et moi , je fais ce que c'est  
 que d'être loin de Paris.

Quant aux affaires de Genève , elles s'ar-  
 rangeront sans doute , car elles ne sont que  
 ridicules ; elles ne méritent qu'un *Lutrin*.  
 J'en avais ébauché quelque chose pour vous  
 faire rire , et pour faire rire messieurs les ducs  
 de *Choiseul* et de *Praslin* ; mais , pendant tout le  
 mois de janvier , je n'ai pas eu envie de rire.

Respect et tendresse.

## L E T T R E C.

1767.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 9 de février.

**V**ous connaissez, Monseigneur, la main qui vous écrit et le cœur qui dicte la lettre. Les neiges m'ôtent l'usage des yeux cet hiver-ci avec plus de rigueur que les autres; mais j'espère voir encore un peu clair au printemps. L'aventure dont vous avez la bonté de me parler dans vos deux lettres, est une de ces fatalités qu'on ne peut pas prévoir. Je pense que vous croyez à la destinée; pour moi, c'est mon dogme favori. Toutes les affaires de ce monde me paraissent des boules poussées les unes par les autres. Aurait-on jamais imaginé que ce serait la sœur de ce brave *Thurot* tué en Irlande, qui serait envoyée à cent cinquante lieues à un homme qu'elle ne connaît pas, qui s'attirerait une affaire capitale pour le plus médiocre intérêt, et qui mettrait dans le plus grand danger celui qui lui rendrait gratuitement service. L'affaire a été extrêmement grave; elle a été portée au conseil des parties. On a voulu la criminaliser et la renvoyer au parlement. C'est principalement monsieur le vice-chancelier dont les

— bontés et la justice ont détourné ce coup.  
 1767. Cette funeste affaire avait bien des branches. Vous ne devez pas être étonné du parti qu'on allait prendre, c'était le seul convenable; et, quoiqu'il fût douloureux, on y était parfaitement résolu; car il faut prendre son parti sans pusillanimité dans toutes les occasions de la vie, tant que l'ame bat dans le corps. On risquait, à la vérité, de perdre tout son bien en France; on jouait gros jeu; mais, après tout, on avait brelan de rois en quatrième. Je vous donne cette énigme à expliquer. J'ajouterai seulement qu'il y a des jeux où l'on peut perdre avec quatre rois, et qu'il vaut mieux ne pas jouer du tout. Je crois que la personne à laquelle vous daignez vous intéresser ne jouera de sa vie.

Cette affaire d'ailleurs a été aussi ruineuse qu'inquiétante; et la personne en question vous a une obligation infinie de la bonté que vous avez eue de la recommander à M. l'abbé de *Blet*.

On aura l'honneur, Monseigneur, de vous envoyer, par l'ordinaire prochain, ce qui doit contribuer à vos amusemens du carnaval ou du carême; il faut le temps de mettre tout en règle, et de préparer les instructions nécessaires. Si on n'avait que soixante et dix ans, ce qui est une bagatelle, on viendrait en

poste avec ses marionnettes , et on aurait la satisfaction de vous voir dans votre gloire de niquée. — 1767.

Voici une requête d'une autre espèce, que le griffonneur de la lettre vous présente, et par laquelle il vous demande votre protection. Quoiqu'il s'agisse de toiles, il n'en est pas moins attaché à l'histoire, et il croit que, s'il dirigeait les toiles de Voiron, il pourrait très-commodément visiter tous les bénédictins du Dauphiné. Il saurait précisément en quelle année un dauphin de Viennois fondait des messes, ce qui ferait d'une merveilleuse utilité pour le reste du royaume.

Voici à présent d'une autre écriture. Vous voyez, Monseigneur, que celle de votre protégé s'est assez formée; s'il continue, il se rendra digne de vous servir, ce qui vaudra mieux que l'inspection des toiles de son village. Je doute fort que M. de *Trudaine* déplace un homme qui est dans son poste depuis long-temps, pour favoriser un enfant de cet emploi.

Quoi qu'il en soit, je joins toujours sa requête à cette lettre. Agréez le tendre et profond respect avec lequel je ferai jusqu'au dernier moment de ma vie, votre, &c. *V.*

L'aventure de la sœur de *Thurot* n'est plus bonne qu'à oublier.

— 1767. Il y a à Voiron , village de Graisivodan , en Dauphiné , une fabrique de toiles dont l'inspection ne se donnait qu'à un des habitans de l'endroit ; cependant une personne , qui demeure à Romans , et qui possède déjà plusieurs autres inspections considérables , a trouvé le moyen de se faire encore revêtir de celle-ci.

M. de *Trudaine* est le maître d'accorder ce petit appui au sieur *Claude Gallien* , natif de Voiron. Il soulagerait une famille nombreuse , connue depuis très-long-temps , domiciliée et estimée dans ledit endroit. Le père , l'oncle et les frères de *Claude Gallien* ont tous été au service ; son frère fut tué à Crevelt , étant pour lors dans les volontaires de Dauphiné : e'était l'aîné de la famille.

*Claude Gallien* demande très-humblement la protection de M. de *Trudaine*.

## L E T T R E C I.

---

1767.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Le 10 de février.

DANS la situation où vous êtes , Monsieur , j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de prendre la liberté de vous recommander fortement au maître que vous servez aujourd'hui. Il est vrai que ma recommandation est bien peu de chose , et qu'il ne m'appartient pas d'oser espérer qu'il puisse y avoir égard ; mais il me parut , l'année passée , si touché et si indigné de l'horrible destinée de votre ami et de la barbarie de vos juges , qu'il me fit l'honneur de m'en écrire plusieurs fois , avec tant de compassion et tant de philosophie , que j'ai cru devoir lui parler à cœur ouvert en dernier lieu de ce qui vous regarde. Il fait que vous n'êtes coupable que de vous être moqué inconsidérément d'une superstition que tous les hommes sensés détestent dans le fond de leur cœur. Vous avez rides grimaces des singes dans le pays des singes , et les singes vous ont déchiré. Tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France ( et il y en a beaucoup ) ont regardé votre arrêt avec horreur. Vous auriez pu aisément vous réfugier , sous un autre nom , dans

— 1767. quelque province ; mais , puisque vous avez pris le parti de servir un grand roi philosophe , il faut espérer que vous ne vous en repentirez pas. Les épreuves sont longues dans le service où vous êtes , la discipline sévère , la fortune médiocre , mais honnête. Je voudrais bien qu'en considération de votre malheur et de votre jeunesse , il vous encourageât par quelque grade. Je lui ai mandé que vous m'aviez écrit une lettre pleine de raison , que vous avez de l'esprit , que vous êtes rempli de bonne volonté , que votre fatale aventure servira à vous rendre plus circonspect et plus attaché à vos devoirs.

Vous faurez sans doute bientôt l'allemand parfaitement ; cela ne vous fera pas inutile. Il y aura mille occasions où le roi pourra vous employer , en conséquence des bons témoignages qu'on rendra de vous. Quelquefois les plus grands malheurs ont ouvert le chemin de la fortune. Si vous trouvez , dans le pays où vous êtes , quelque poste à votre convenance , quelque place que vous puissiez demander , vous n'avez qu'à m'écrire à la même adresse , et je prendrai la liberté d'en écrire au roi. Mon premier dessein était de vous faire entrer dans un établissement qu'on projetait à Clèves , mais il est survenu des obstacles ; ce projet a été dérangé , et les

bontés du roi que vous servez me paraissent  
à présent d'une grande ressource. 1767.

Celui qui vous écrit désire passionnément de vous servir , et voudrait , s'il le pouvait , faire repentir les barbares qui ont traité des enfans avec tant d'inhumanité.

## L E T T R E C I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de février , à huit heures du matin.

**L**ES plus importantes affaires de ce monde , sans doute , sont des tragédies ; car elles poursuivent l'ame , le jour et la nuit. Ma première idée , quand on veut m'ôter un vers que j'aime , c'est de murmurer et de gronder ; la seconde c'est de me rendre. J'aimais ce vers :

Elle m'a plus coûté que vous ne pouvez croire.

mais il était six heures du matin ; et , actuellement qu'il en est huit , j'aime mieux celui-ci :

Me dompter en tout temps est mon fort et ma gloire.

Ainsi donc , mes anges , n'en croyez point mes deux paquets qui sont partis ce matin ;



— 1767. croyez ce billet-ci qui court après. Je vous demande bien pardon , mes anges , de vous donner tant de peine pour si peu de chose. J'ai fait humainement tout ce que j'ai pu. Il ne faut pas demander à un artiste plus qu'il ne peut faire ; il y a un terme à tout , personne ne peut travailler que suivant ses forces.

Voici le temps de copier les rôles et de les apprendre ; il n'y a plus à reculer ni à travailler. Je demande seulement qu'on joue la Jeune indienne avec les Scythes ; je serai bien aise de donner cette marque d'attention à M. de *Champfort* , qui est , dit-on , très-aimable , et qui me témoigne beaucoup d'amitié.

Si mademoiselle *Durancy* entend , comme je le crois , le grand art des silences , si elle fait dire de ces non qui veulent dire oui , si elle fait accompagner une cruauté d'un soupir , et démentir quelquefois ses paroles , je répons du succès , sinon je répons des sifflets. J'avoue qu'un grand succès serait nécessaire pour faire enrager les ennemis de la raison , sans parler des miens. La pièce dépend entièrement des acteurs.

Je fais bien qu'il y aura quelques mouvemens , au cinquième acte , parmi les mal-intentionnés du parterre ; mais j'espère que le receveur de la comédie sera content de la pièce. Laissons dire *Fréron* et l'avocat *Coqueley*,

son approbateur , et les soldats de *Corbulon* ,  
 s'il y en a encore ; et qu'on sonne le boute-  
 selle. 1767.

## L E T T R E C I I I .

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

11 de février.

J E vous devais déjà , Monsieur , beaucoup de reconnaissance pour les efforts généreux que vous aviez faits auprès d'un homme respectable , qui , cette fois , a été seul de son avis pour n'avoir pas été du vôtre. Je suis encore plus reconnaissant de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , et des sentimens que vous y témoignez. Il y a si peu de personnes qui cherchent à s'instruire de ce qui mérite le plus l'attention de tous les hommes ; les préjugés sont si forts , la faiblesse si grande , l'ignorance si commune , le fanatisme si aveugle et si insolent , qu'on ne peut trop estimer ceux qui ont assez de courage pour secouer un joug si odieux et si déshonorant pour la nature humaine. Cette vraie philosophie qu'on cherche à décrier , élève le courage et rend le cœur compatissant. J'ai trouvé souvent l'humanité parmi les officiers ,

— 1767. et la barbarie parmi les gens de robe. Je suis persuadé qu'un conseil de guerre aurait mis en prison , pour un an , le chevalier de *la Barre* coupable d'une très-grande indécence ; mais que ceux qui hasardent leur vie pour le service du roi et de l'Etat n'auraient point fait donner la question à un enfant , et ne l'auraient point condamné à un supplice horrible. La jurisprudence du fanatisme est quelque chose d'exécrationnable , c'est une fureur monstrueuse. Tandis que d'un côté la raison adoucit les mœurs et que les lumières s'étendent , les ténèbres s'épaississent de l'autre , et la superstition endurecit les ames.

Continuez , Monsieur , à prendre le parti de l'humanité. L'exemple d'un homme de votre nom et de votre mérite pourra beaucoup. Mon âge et mes maladies ne me permettent pas d'espérer de longues années ; je mourrai consolé en laissant au monde des hommes tels que vous. Je vous supplie d'agréer mon sincère et respectueux attachement.

LETTRE

## L E T T R E C I V.

1767.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 de février.

COMME je dictais, Monseigneur, les petites instructions nécessaires pour la représentation de la pièce dont je vous offrais les prémices pour Bordeaux, j'apprends une funeste nouvelle qui suspend entièrement mon travail (\*), et qui me fait partager votre douleur. J'ignore si cette perte ne vous obligera point de retourner à Paris; en tout cas, je serai toujours à vos ordres. Je voudrais que ma santé et mon âge pussent me permettre de vous faire ma cour dans quelque endroit que vous fussiez; mais mon état douloureux me condamne à la retraite; et, si j'avais été obligé de quitter Ferney, ce n'aurait été que pour une autre solitude, et je ne pourrais jamais quitter la solitude que pour vous. Mon petit pays, que vous avez trouvé si agréable et si riant, et qui est en effet le plus beau paysage qui soit au monde, est bien horrible cet hiver, et il devient presque inhabitable, si les affaires de Genève restent dans la confusion où elles

(\*) Voyez la lettre du 16 de mars.

— 1767. font. Toute communication avec Lyon et avec les provinces voisines est absolument interrompue , et la plus extrême disette en tout genre a succédé à l'abondance. Nos laboureurs déjà découragés ne peuvent même préparer les focs de leurs charrues. Notre position est unique ; car vous savez que nous sommes absolument séparés de la France par le lac , et qu'il est de toute impossibilité que le pays de Gex puisse se soutenir par lui-même.

Je fais que chaque province a ses embarras , et qu'il est bien difficile que le ministère remédie à tout. Les abus sont malheureusement nécessaires dans ce monde. Je sens bien qu'il n'est pas possible de punir les Gênois sans que nous en sentions les contre-coups.

Je vous demande pardon de vous parler de ces misères , dans un temps où la perte que vous avez faite vous occupe tout entier ; mais je ne vous dis un mot de ma situation que pour vous marquer l'envie extrême que j'aurais de pouvoir servir à vous consoler , si je pouvais être assez heureux pour vous revoir encore , et pour vous renouveler mon tendre et profond respect. V.

## L E T T R E C V.

1767.

A M. M A R M O N T E L.

A Ferney, le 12 de février.

**M**ON très-cher confrère, vous me mandez que vous m'envoyez *Bélisaire*, et je ne l'ai point reçu. Vous ne savez pas avec quelle impatience nous dévorons tout ce qui vient de vous. Votre libraire a-t-il fait mettre au carrosse de Lyon ce livre que j'attends pour ma consolation et pour mon instruction? l'a-t-on envoyé par la poste, avec un contre-feing? Les paquets contre-signés me parviennent toujours, quelque gros qu'ils soient; enfin je vous porte mes plaintes et mes désirs. Ayez pitié de madame *Denis* et de moi; faites-nous lire ce *Bélisaire*. Si vous avez rendu *Justinien* et *Théodora* bien odieux, je vous en remercie bien d'avance. Je vous supplie de demander à madame *Geoffrin*, si son cher roi de Pologne ne s'est pas entendu habilement avec l'impératrice de Russie, pour forcer les évêques farmates à être tolérans, et à établir la liberté de conscience; je serais bien fâché de m'être trompé. Je suppose que madame *Geoffrin* voudra bien me faire savoir si j'ai tort

— ou raison, qu'elle m'en dira un petit mot,  
 1767. ou qu'elle vous permettra que vous me disiez ce petit mot de sa part. Présentez-lui mon très-tendre respect. Aimez-moi, mon cher confrère; continuez à rendre l'académie respectable. Ayons dans notre corps le plus de *Marmontel* et de *Thomas* que nous pourrons. *M. de la Harpe* sera bien digne un jour d'entrer *in nostro docto corpore*. Il a l'esprit très-juste, il est l'ennemi du phébus, son goût est très-épuré et ses mœurs très-honnêtes; il a paru vous combattre un peu, au sujet de *Lucain*, mais c'est en vous estimant et en vous rendant justice, et vous pourrez être sûr d'avoir en lui un ami attaché et fidelle. J'espère qu'il ne reviendra à Paris qu'avec une très-bonne tragédie, quoiqu'il n'y ait rien de si difficile à faire, et quoiqu'on ne sache pas trop à quoi le succès d'une pièce de théâtre est attaché. Il y en a une qui a eu un grand succès, et qu'on m'a voulu faire lire; j'y suis depuis trois mois, j'en ai déjà lu trois actes; j'espère la finir avant la fin d'avril. Je ne vous parle point des *Scythes*, parce qu'on ne fait qui meurt ni qui vit. Vous le saurez le mercredi des cendres, qui est souvent un jour de pénitence pour les auteurs. Mais, sifflé ou toléré, sachez que je vous aime de tout mon cœur. V.

## L E T T R E C V I.

1767.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de février.

MES chers anges, par excès de précautions et par nouvelle surabondance de droit, j'adresse encore un nouvel exemplaire à M. le duc de *Praslin*, pour que vous ayez la bonté de le communiquer. Il y a quelque peu de vers encore de changés, et les notes instructives font plus amples. Il ferait trop aisé de jouer le rôle d'*Obéide* à contre-sens; c'est dans ce rôle que la lettre tue, et que l'esprit vivifie; car dans ce rôle, pendant plus de quatre actes, *oui* veut dire *non*. *J'ai pris mon parti* signifie *je suis au désespoir*. *Tout m'est indifférent* veut dire évidemment *je suis très-sensible*.

Ce rôle joué d'une manière attendrissante, fait, ce me semble, un très grand effet; et, si nous avons deux vieillards, je crois que tout ira bien.

J'espère toujours qu'après Pâques M. de *la Harpe* donnera quelque chose de meilleur que les *Scythes*. Il s'est trompé dans son *Gustave*, mais il n'en vaudra que mieux; et il est, en vérité, le seul qui ait un style raisonnable.



— 1767. Par quelle fatalité faut-il que des pièces qu'on ne peut lire aient eu de si prodigieux succès? Cela est horriblement velche, et les Velches ne se corrigeront jamais. Vous qui êtes français, tenez toujours pour le bon goût.

Je recommande mes corrections à vos bontés angéliques. Je vous prie de les faire porter sur l'exemplaire de *le Kain* et sur les autres. Après cette importunité, je vous demande une autre grâce, c'est d'envoyer un exemplaire bien corrigé à madame de *Florian* qui n'en fera pas un mauvais usage, et qui ne le laissera pas courir. Il ne ferait pas mal qu'elle fît une répétition; elle s'y connaît, elle dit son mot net et court. Plus j'y pense, plus j'aime les Scythes. Je prie DIEU qu'ainsi soit de vous. Le sujet est heureux, ou je suis bien trompé. Si la pièce est bien jouée, elle pourra valoir de l'argent au tripot, et donner du plaisir à mes anges; mais, pour moi, je suis incapable de plaisir; je ne le suis pas de consolation, et ma plus grande est l'amitié dont mes anges m'honorent.

## L E T T R E C V I I .

1767.

A . M . M A R M O N T E L .

16 de février.

**B**ELISAIRE arrive, nous nous jetons dessus, maman et moi, comme des gourmands. Nous tombons sur le chapitre quinzième ; c'est le chapitre de la tolérance, le catéchisme des rois ; c'est la liberté de penser foutenue avec autant de courage que d'adresse ; rien n'est plus sage, rien n'est plus hardi. Je me hâte de vous dire combien vous nous avez fait de plaisir. Nous nous attendons bien que tout le reste fera de la même force, car vous ne pouvez penser qu'avec votre esprit et écrire que de votre style. Je vous en dirai davantage quand j'aurai tout lu.

Je vous demande votre indulgence pour la tragédie des Scythes. Elle est d'un jeune homme qui ne devait pas faire de pièce de théâtre à son âge ; mais, comme il essuyait une espèce de petite persécution, il a cru devoir imiter *Alcibiade* qui fit couper la queue à son chien pour détourner les caquets.

Grand merci, encore une fois, de votre beau chapitre ; vous venez de rendre service

— au genre-humain. DIEU vous préserve des  
1767. regards malins !

Je vous quitte pour entendre la lecture du  
reste. Bonsoir , mon très-cher confrère. V.

## LETTRE CVIII.

A M. ELIE DE BEAUMONT , *avocat.*

A Ferney , le 16 de février.

**M**ON cher *Cicéron* , vous venez de faire pleurer le bon homme *Sirven* de tendresse et de reconnaissance. Recevez mes nouveaux remercimens ; ajoutez à toutes vos bontés celle de dire à M. *Target* , votre ami , combien je suis touché de ce qu'il veut élever sa voix en faveur des filles de *Sirven*. Je vous réponds que ce bon homme ne s'adressera pas à d'autres qu'à vous. Les *Calas* étaient conduits par cinq ou six protestans du Languedoc , et *Sirven* n'a d'appui que moi ; il ne peut ni ne doit se conduire que par mes conseils et par vos ordres.

Vous savez avec quelle impatience j'attends votre mémoire imprimé. Il n'y a certainement pas un instant à perdre. M. *Chardon* m'a mandé qu'il serait bientôt prêt , malgré l'affaire de la Cayenne qui lui prend tout son temps. Il est humain , il est philosophe et bon juge ; je  
compte

compte sur lui comme sur vous. Vous aurez ———  
la gloire d'écraser deux fois le fanatisme ; et 1767.  
les protestans , éclairés d'ailleurs par votre  
excellent mémoire contre M. de *la Roque* , ne  
feront plus fâchés contre madame de *Beaumont* ,  
à qui je présente mes très - tendres respects.

*N. B.* Vous ferez très-bien d'avertir par  
une note que ces longs délais ne doivent être  
imputés ni aux *Siroen* ni à vous. La note est  
nécessaire , et je vous en remercie. Je vous  
suis aussi tendrement attaché que si j'avais  
vécu avec vous.

## L E T T R E C I X.

A M. D A M I L A V I L L E.

16 de février.

**L'**ARTICLE de votre lettre du 10 , concernant  
un intendant , m'étonne autant qu'il m'afflige.  
Je crois qu'il sera bon , dans l'occasion , de lui  
faire parler fortement en votre faveur , sans  
paraître instruit de ce que vous me mandez.  
Il m'était venu voir à Ferney , et j'en avais été  
très-content. Je me flatte encore qu'il ne sera  
pas difficile de le ramener.

Je ne connais point M. *Cassen* ; j'étais fort

*Corresp. générale.* Tome XI. \* X

— content de *M. Mariette*, et je vous prie instam-  
 1767. ment de le lui dire : mais il faut laisser faire  
*M. de Beaumont*, et ne le pas décourager. Il  
 est actif ; sa gloire est intéressée au succès ; il  
 est ami de *M. Cassen* ; il fait encore travailler  
*M. Target*, qui est, dit-on, un excellent avo-  
 cat , et qui doit donner un factum en faveur  
 des filles *Sirven*.

Je vous demande deux grâces , mon cher  
 ami ; c'est de voir *Mariette* pour le consoler,  
 et *Target* et *Cassen* pour les remercier. J'ai très-  
 bonne opinion du procès. Je suis persuadé que  
 les maîtres des requêtes mettront ce dernier  
 fleuron à leur couronne civique. *M. de Beaumont*  
 croit m'apprendre qu'il a obtenu pour rappor-  
 teur *M. Chardon* ; et il y a près d'un mois que  
*M. Chardon* m'a mandé qu'il était rapporteur.  
 Il paraît prendre l'affaire des *Sirven* à cœur  
 autant que nous-mêmes. Il m'a fait l'honneur  
 de m'envoyer un mémoire sur l'île de Sainte-  
 Lucie dont il a été intendant : ce mémoire  
 m'a paru un chef-d'œuvre. J'ai été d'autant  
 plus touché de cette marque de confiance ,  
 qu'elle me fait espérer qu'il aura quelque envie  
 de s'attirer, dans l'affaire des *Sirven*, les applau-  
 dissemens des ames qui sont sensibles au mérite.

Nous avons reçu, maman *Denis* et moi, le  
*Bélifaire*. Nous nous sommes jetés par un heu-  
 reux instinct sur le chapitre de la tolérance , qui

est le quinzième chapitre ; il nous a enlevés. —  
 Si tout le reste est de cette force, l'ouvrage 1767.  
 aura le succès le plus durable. Vous me ferez  
 plaisir d'acheter pour moi un exemplaire de  
 mes sottises chez *Merlin*, de le faire relier, et  
 de le faire présenter de ma part à M. *Marmontel*.  
 Voici un petit mot pour lui, et l'autre pour  
 M. de *Beaumont*. Pardon, mon très-cher ami,  
 de toutes les peines que je vous donne.

## A U M E M E.

17 de février.

**S**UR votre lettre, mon cher ami, qui nous a  
 paru un peu équivoque, nous avons cru ne  
 pouvoir mieux faire que de faire signer le  
 mémoire par les *Sirven*, et de l'envoyer à M. de  
*Courteille*, pour le rendre à M. de *Beaumont*.

Nous avons jugé, madame *Denis* et moi,  
 que c'était le seul moyen de faire paraître cet  
 excellent ouvrage, tel qu'il est, signé par les  
 intéressés. J'estime trop M. de *Beaumont* pour  
 croire qu'il veuille rien changer à un mémoire  
 si touchant et si victorieux : c'est un chef-  
 d'œuvre de raison, d'éloquence et de senti-  
 ment. Faites l'impossible pour qu'il paraisse tel  
 que je le renvoie. Je mande à M. de *Courteille*  
 qu'il peut vous le remettre ; et je n'écrirai à

— M. de *Beaumont* qu'en conformité de ce que  
1767. vous m'aurez mandé. Dites-moi, je vous prie,  
comment réuffit le *Bélifaire* dans lequel il y a  
un fi beau morceau fur la tolérance.

Je vous ai mandé que le roi de Danemarck  
venait de fe mettre dans le rang de nos bien-  
faiteurs. J'ai brelan de roi quatrième, mais il  
faut que je gagne la partie. N'admirez-vous  
pas comme cette vie eft mêlée de haut et de  
bas, de blanc et de noir? et n'êtes-vous pas  
fâché que, parmi mes quatre rois, il n'y en  
ait pas un du midi?

## L E T T R E C X.

A M. L E K A I N.

17 de février.

**P**ROBABLEMENT, mon grand peintre tragique  
commencera les répétitions des *Scythes* dans le  
temps qu'il recevra ma lettre. Je vous avertis,  
mon cher ami, que je fais partir aujourd'hui,  
à l'adresse de M. le duc de *Praſlin*, un exem-  
plaire chargé de notes qui difent aux acteurs  
dans quel efprit la pièce a été compofée. Il  
n'y en a point pour *Athamare*, parce que c'eft  
vous qui le jouez.

Le rôle d'*Obéide* ne fera point du tout difficile, si l'actrice veut seulement jeter un coup d'œil sur ces notes. Je suppose que M. Molé fera en état de jouer *Indatire* qui n'a point du tout un rôle fatigant. Je crois qu'en général la pièce favorise assez le jeu des acteurs. Il y a plusieurs morceaux qui ne demandent que de la simplicité ; mais je vous avoue que je ne saurais souffrir cette familiarité comique qu'on introduit quelquefois dans la tragédie, et qui l'avilit ridiculement, au lieu de la rendre naturelle.

J'espère qu'il ne m'arrivera plus ce qui m'arriva dans *Tancrede*, où l'on faillit à faire tomber la pièce en y insérant des vers ridicules tels que ceux-ci :

Voyant tomber leurs chefs, les Maures furieux  
L'ont accablé de traits dans leur rage cruelle.

Je fais bien qu'au théâtre on ne se soucie guère du style ; mais le théâtre devient barbare, et ce n'est pas à moi de fomenter la barbarie.

Je ne croyais pas, à mon âge, donner encore une pièce à représenter ; mais, quand on est soutenu par vos talens, il n'y a rien qu'on ne puisse hasarder.

Je pense que vous donnerez le rôle d'*Obéide* à mademoiselle *Durancy*. Je vous prie de l'embrasser pour moi des deux côtés, si elle veut bien le souffrir. V.



1767.

## L E T T R E C X I.

A M. D A M I L A V I L L E.

20 de février.

**L**ES aveugles , mon cher ami , sont sujets à faire d'énormes méprises. Lorsque le paquet contenant le mémoire des *Sirven* arriva , nous ne songeâmes pas seulement s'il était accompagné d'une lettre. Nous nous jetâmes dessus avec avidité : il fut lu sur le champ , à haute et intelligible voix , par M. de *la Harpe*. Nous pleurions tous , nous disions tous : Ce M. de *Beaumont* s'est surpassé ; le mémoire des *Sirven* est bien supérieur au mémoire des *Calas* ; le conseil du roi fondra en larmes. Aussitôt nous envoyons le mémoire aux *Sirven* pour le signer ; ils le signent ; le mémoire part à l'adresse de M. de *Courteille*. Quand tout cela est fait , on lit votre lettre ; on voit que le mémoire est de vous , qu'il n'est point juridique , que *Sirven* ne devait point le signer : alors nous nous promettons le secret. Je vous écris un mot à la hâte ; je vous dis que votre mémoire est chez M. de *Courteille*. Si on ne vous l'a pas remis , courez vite chez lui , reprenez votre excellent ouvrage ; et , si vous voulez qu'il

soit imprimé , renvoyez-le-moi ; il fera un grand effet dans les pays étrangers ; mais surtout que M. de *Beaumont* donne le sien ; il nous fait périr par ses lenteurs. Il y a six ans qu'une famille innocente gémit, et il y a deux ans que M. de *Beaumont* devrait avoir fini ses peines : il ne fait donc pas combien la vie est courte.

Bonsoir , mon très-cher ami ; mon corps et mes yeux vont bien mal ; mais aussi j'entre dans ma soixante et quatorzième année , malgré la fausse date de mes estampes. *Ecr. l'inf.*

## L E T T R E C X I I.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

A Ferney, 20 de février.

MONSIEUR,

J'AI reçu les deux lettres dont vous m'avez honoré , avec un passe-port général , mais non pas dans leur temps , parce que vos bontés ne me sont parvenues que par les cascades de la dragonade.

Je vous ai envoyé le discours de M. de *la Harpe* , qui a remporté le prix à l'académie. La justice qu'il vous a rendue a beaucoup

— 1767. contribué à lui faire remporter ce prix. Son ouvrage a été applaudi de tout le public.

Je ne fais si on vous a envoyé le mémoire ci-joint ; permettez-moi la liberté de vous le présenter ; comptez qu'il est exact et fidelle. Il fera bien difficile de vivre dorénavant dans le pays de Gex sans votre protection. Je vous la demande aussi pour les Scythes ; je les ai retravaillés suivant les judicieuses remarques que vous avez daigné faire. Je n'en ai fait imprimer que quelques exemplaires , pour épargner la peine des copistes ; l'édition ne paraîtra à Paris que quand vous en ferez content.

Je serais bien flatté si vous pouviez honorer la première représentation de votre présence.

J'ai bien des querelles avec M. d'Argental pour les Scythes , sur le cinquième acte ; mais je m'en rapporte à vous.

Je suis pénétré de vos bontés , elles font ma consolation dans mes misères. M. le chevalier de *Faucourt* ne m'a vu qu'aveugle et malade. J'étais mort , si je ne m'étais pas égayé aux dépens de *Jean-Jacques* , de la demoiselle le *Vasseur* et de *Catherine*.

Je me mets à vos pieds avec la plus tendre reconnaissance et le plus profond respect.

## L E T T R E C X I I I .

1767.

A M. D O R A T .

Le 20 de février.

I L est vrai , Monsieur , que j'avais été flatté de la promesse que vous m'aviez faite , lorsqu'une lettre , que j'avais écrite à M. de Pezai , m'en attira une très-obligeante de vous. Cette espérance adoucissait beaucoup le mal dont je ne connaissais qu'une partie. Des vers tels que vous les favez faire auraient plu davantage au public , que la publication de quelques lettres qui ne sont pas faites pour lui.

Les procédés de *J. J. Rousseau* ne sont point des querelles de littérature ; ce sont des complots formés par l'ingratitude et par la méchanceté la plus noire , dont les médiateurs de Genève et le ministère de France sont assez instruits. Au reste , personne n'a jamais souhaité plus passionnément que moi l'union des gens de lettres ; personne n'a mieux senti combien ils seraient utiles , et à quel point ils seraient respectés du public , s'ils se foutenaient les uns les autres. Il faut laisser aux folliculaires , aux *Desfontaines* , aux *Frérons* , l'infame métier de déchirer leurs confrères pour gagner quel-

— que argent : ce sont des misérables qui ont  
1767. fait de la littérature une arène de gladiateurs.

Vous avez redoublé mon estime pour vous, Monsieur, en m'apprenant que vous n'aviez nul commerce avec ce vil *Fréron* qui est, dit-on, l'opprobre de la société, et dont on ne prononce le nom qu'avec horreur et mépris. Cet homme, assurément, n'était fait ni pour apprécier vos agréables ouvrages, ni pour approcher de votre personne. S'il y avait encore des *Chaulieu* et des *la Fare*, ce serait leur société qui vous conviendrait, ainsi qu'à M. de *Pezai* votre ami.

Je vous répéterai encore que j'ai été très-touché des lettres que vous m'avez écrites; mais le public les ignore, et il a vu la pièce que vous m'aviez promis de réparer. Je vous en parle pour la dernière fois. Je ne veux plus me livrer qu'au plaisir de vous dire combien j'ambitionne votre estime et votre amitié, et avec quels sentimens j'ai l'honneur d'être votre, &c.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

A Ferney, 21 de février.

IL est vrai, monsieur le Duc, que j'ai fait une drôle de tragédie où j'ai mis un petit-maitre persan avec des payfans scythes, et une demoiselle de qualité qui raccommode ses chemises et celles de son père, supposé qu'on eût des chemises en Scythie. Comme vous ne haïssiez pas les choses bizarres, j'aurais pris, sans doute, la liberté de vous envoyer cette facétie, si je n'étais occupé à la corriger; ce qui me coûte beaucoup, attendu que j'ai eu, il y a quelque temps, un petit *souçon* d'apoplexie qui m'a un peu affaibli le cervelet. J'ai l'honneur d'entrer dans ma soixante et quatorzième année, quoi qu'en disent mes mauvaises estampes. Vous voyez que ma tragédie n'est pas un jeu d'enfant; mais elle tient beaucoup du radotage, ce qui revient à peu-près au même.

Ou j'ai perdu entièrement la mémoire, ou je me souviens très-bien que je vous ai remercié de votre beau certificat en faveur d'*Urceus Codrus*. Celui qui écrit sous ma dictée (parce

— 1767. que je suis aveugle tout l'hiver) se souvient très-bien de vous avoir remercié de votre témoignage sur *Urceus*. Nous sommes exacts, nous autres solitaires, parce que nous ne sommes point distraits par le fracas.

On dit que vous faites un bijou de l'hôtel Jansen. Je m'en rapporte bien à vous, surtout si vous avez autant d'argent que de goût.

On dit qu'on joue chez vous un jeu prodigieux. Fi ! cela n'est pas philosophe. Vous n'êtes pas encore au point où je vous voudrais.

Cependant conservez-moi vos bontés ; j'ai besoin de cette consolation, après avoir été vingt ans sans vous faire ma cour ; car, si vous vous en souvenez, je me suis enfui de France au *Catilina* de *Crébillon* : c'était pardieu un détestable ouvrage, c'était le tombeau du sens commun ; mais je veux actuellement qu'on ait de l'indulgence pour les vieillards.

Je vous suis attaché pour le reste de ma vie avec bien du respect et avec toute la vivacité des sentimens d'un jeune homme. *Voltaire.*

## L E T T R E C X V.

---

1767.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 23 de février.

J E suis partagé , Monsieur , entre la reconnaissance que je vous dois et l'admiration où je suis qu'au milieu de vos occupations , et même de vos dissipations , vous ayez pu faire un plan si rempli de génie et de ressources. Nous convenons qu'il est l'ouvrage d'un esprit supérieur. Vous me direz , pourquoi ne l'adoptez-vous donc pas ? Vous en verrez les raisons dans le petit mémoire que nous envoyons à M. et à madame d'Argental.

Madame Denis , M. et madame de la Harpe , nos acteurs et moi , nous avons retourné de tous les sens ce que vous nous proposez. Nous nous sommes représenté vivement l'action , et tout ce qu'elle comporte , et tout ce qu'elle doit faire dire ; nous sommes tous d'un avis unanime ; nous osons même nous flatter que , quand vous verrez nos raisons déduites dans notre mémoire , elles vous paraîtront convaincantes.

Il est vrai que , malgré toutes nos raisons ,



— nous tremblons d'avoir tort lorsque nous dis-  
1767. putons contre vous. Nous sentons bien qu'il y a quelque chose de hasardé dans ce cinquième acte, mais nous ne pouvons juger que d'après l'impression qu'il nous laisse. Nous le jouons, et il nous fait un effet terrible.

Comment voulez-vous que nous abandonnions ce qui nous touche pour un plan qui, tout ingénieux qu'il est, nous paraît avoir des difficultés insurmontables? Il en fera toujours d'une tragédie comme de toutes les affaires de ce monde; il faut choisir entre les inconvénients les moins grands. Il y aura sans doute des critiques. Zaire, Mérope, Tancrède, &c. en ont essuyé beaucoup, et le Siège de Calais a inspiré le plus grand enthousiasme. Il faut se soumettre à cette bizarrerie des hommes: mais nous sommes tous persuadés que la chaleur du cinquième acte doit l'emporter sur toutes les critiques qu'on fera de sang froid.

Le spectateur assurément se doute bien, dans la tragédie d'Olimpie, que cette *Olimpie* se jettera dans le bûcher de sa mère; et c'est précisément ce doute qui inspire la curiosité et l'attendrissement. Il est dans la nature humaine de vouloir voir comment les choses qu'on devine seront accomplies. C'est ce que nous détaillons dans notre mémoire que nous vous supplions de lire avec impartialité. Pour moi,

je me défie de mes idées ; j'aime et je respecte  
les vôtres autant que votre personne. C'est  
avec timidité et avec honte que je suis d'un  
autre avis que vous ; mais enfin il ne faut jamais,  
dans aucun art, travailler contre son propre  
sentiment , comme en morale il ne faut point  
agir contre sa conscience : on est sûr alors de  
travailler très-mal ; l'enthousiasme est entière-  
ment éteint , l'esprit mis à la gêne perd toute  
son élasticité. On écrit raisonnablement, mais  
froidement. En un mot, lisez nos représenta-  
tions , et jugez.

Agréez , Monsieur, mon tendre et respec-  
tueux attachement pour vous, pour madame  
de *Chauvelin* et pour tout ce qui vous appar-  
tient.

*N. B.* Depuis ma lettre écrite , nous avons  
joué la pièce ; le cinquième acte a fait plus  
d'effet que les autres , et on a répandu beau-  
coup de larmes

1767.

## L E T T R E C X V I.

A M. L E K A I N.

A Ferney, 23 de février.

**M**ON cher ami, le petit concile de Ferney a répondu au grand concile de l'hôtel d'Argental. Nous trouvons le projet qu'on nous propose, froid et impraticable. Nous trouvons infipide ce *je ne puis*, substitué à ce terrible *je l'accepte*.

Nous croyons, d'après l'expérience, que ce *je l'accepte*, prononcé avec un ton de désespoir et de fermeté, après un morne silence, fait l'effet le plus tragique.

Nous pensons que l'étonnement, le doute et la curiosité du spectateur doivent suivre ce mouvement de l'actrice. Nous sommes persuadés, d'après nos propres sensations, que tout le rôle d'*Obéide*, au cinquième acte, tient le spectateur en haleine, et le remue d'autant plus fortement qu'il devine dans le fond de son cœur ce qui doit arriver.

Nous avons pesé les inconvéniens et ce qui nous paraît des beautés, nous avons conclu qu'il serait abominable de faire traîner *Athamare* à la torture et aux supplices, et que, si dans

ce

ce moment *Obéide* prenait la résolution de s'offrir pour l'immoler, afin de lui épargner des souffrances, cela ressemblerait à un bourreau qui va donner le coup de grâce; et si elle ne prend que dans ce moment la résolution de se tuer, cette inspiration subite ne fait pas, à beaucoup près, le même effet qu'un dessein pris dès la première scène, et qui rend son rôle théâtral pendant l'acte tout entier. 1767.

Nous alléguons beaucoup d'autres raisons que nous détaillons dans un mémoire que nous envoyons à M. d'*Argental*; nous craignons à la vérité de nous tromper, en combattant l'avis des connaisseurs les plus éclairés, mais nous ne pouvons juger que d'après notre sentiment. Nous avons vu l'effet, et M. d'*Argental* ne l'a pas vu. Nous ne craignons rien de ce qu'ils craignent, et un endroit qui ne leur a fait aucune peine nous en fait beaucoup. C'est ainsi que les opinions se partagent sur toutes les affaires de ce monde; mais, après avoir tout pesé, tout discuté, il faut prendre enfin un parti. Ce parti est celui de jouer la pièce, telle que je vous l'ai envoyée par M. *Marin*. Je vous prie seulement de changer ce vers :

Vous voyez, vous sentez quel meurtre se prépare.

Il faut mettre à la place :

Vous savez quel tourment un refus lui prépare.

*Corresp. générale.* Tome XI. \* Y

— Je suis persuadé que vous donnerez à l'actrice  
1767. toute l'intelligence du rôle d'*Obéide*.

Nous nous flattons que le quatrième acte sera extrêmement théâtral ; je suis bien sûr que vous le ferez réussir, quand vous direz au bon homme *Hermodan*, avec une pitié noble : *Vieillard, ton fils n'est plus.*

Encore une fois, nous pouvons nous tromper, madame *Denis*, madame de *la Harpe*, madame *Dupuits*, M. de *la Harpe*, M. *Dupuits*, M. *Cramer* et moi ; mais répétez comme nous avons répété, et jugez d'après l'effet.

Je suis d'ailleurs dans la nécessité absolue de faire réimprimer la pièce incessamment, et j'attends de vos nouvelles avec la plus vive impatience.

Depuis ma lettre écrite, nous venons de jouer la pièce ; le cinquième acte a fait un plus grand effet encore que le quatrième. On a versé beaucoup de larmes, et il n'y a point de critique qui tienne contre des larmes. Si j'avais le malheur de croire une seule des critiques qu'on me fait, la pièce serait perdue : croyez-en mon expérience et l'effet dont je viens d'être témoin.

Souvenez-vous du quatrième acte de *Tancrede* qu'on voulait me faire changer.

LETTRE CXVII. 

---

1767.

A U M E M E.

25 de février.

NE vous laissez point subjugué, mon cher ami, par un plan tout-à-fait anti-théâtral qu'on propose. Je ne répons pas de l'effet d'une pièce où tout est simple et naturel, dans un temps où le public égaré semble ne vouloir que des événemens incroyables, entassés les uns sur les autres, avec des vers aussi barbares que ceux de *Garnier* et de *Hardy*. Résistez au torrent du goût le plus détestable qui ait jamais déshonoré la nation. J'aime mieux tomber avec un ouvrage fait selon les règles de l'art, que de réussir par un poëme barbare.

Je ne puis d'ailleurs m'imaginer que la nature ne parle pas au cœur des Parisiens comme elle nous parle; et je ne vois pas pourquoi ce qui nous fait répandre des larmes, serait mal reçu chez vous.

Je vous ai envoyé quelques changemens, et je me flatte que vous en avez fait usage. En voici encore un au quatrième acte, dans lequel *Indatire* a nécessairement trop raison contre

— 1767. *Athamare.* Je fortifie votre rôle autant que la situation le permet; c'est après ce vers d'*Indatire*:

A servir sous un maître on me verrait descendre!

A T H A M A R E.

Va, l'honneur de servir un maître généreux,  
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,  
Vaut mieux que de ramper dans une république,  
Insensible au mérite, et même tyrannique.

Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi.  
J'ai parmi, &c.

Il faut encore, mon cher ami, que je vous dise que, si dans la scène entre *Obéide* et son père, au cinquième acte, il y a encore quelques longueurs, il faudra retrancher les quatre vers d'*Obéide*:

Une invincible loi me tient sous son empire, &c.

Mais j'avoue que je les supprimerais à regret. Encore une fois, laissez dire les critiques de cabinet, et rapportez-vous-en à l'effet que fait la pièce au théâtre; il n'y a point de meilleur juge.

LETTRE CXVIII. 1767.A M. CHRISTIN, *avocat à Saint-Claude.*

25 de février.

MON cher avocat philosophe, il y a plus de cent lieues malheureusement de Saint-Claude à Ferney, et le chemin ne s'accourcira pas de fitôt. On dit que vous avez reçu pour moi un gros paquet de livres d'envoi de ce pauvre *Fantet*; je vous supplie de l'ouvrir, de lui renvoyer sa *Matière médicale* en dix volumes, dont je n'ai que faire : il y a là de quoi empoisonner un royaume. Je me contente de ma casse, et je ne veux pas d'autre remède.

Je vous envoie six exemplaires de la deuxième édition du *Commentaire* (\*). Je ne risque que cette demi-douzaine, crainte des écornifleurs. M. *Servan*, avocat général de Grenoble, a fait un discours très-pathétique sur le même sujet; il est imprimé, vous l'avez peut-être vu. La raison et l'humanité commencent à percer de tous côtés. L'impératrice de Russie m'écrit ces propres mots : *Malheur aux persécuteurs; ils méritent d'être mis au rang des*

(\*) Sur le *Traité des délits et des peines.*



— 1767. *furies*. Mais , tandis que la raison parle , le fanatisme hurle ; on poursuit *Fantet* ; on en poursuit bien d'autres. M. *le Riche* se signale en faveur de *Fantet*. J'espère qu'il viendra à bout de mettre un frein à la persécution. Si j'étais plus jeune , si je pouvais agir , je ne laisserais pas accabler ainsi un infortuné. Je fais de loin ce que je puis , et c'est fort peu de chose.

Madame *Denis* vous fait bien ses complimens : je vous embrasse de tout mon cœur.  
*Ecr. l'inf.*

## L E T T R E C X I X.

A M. MARIOTT,

AVOCAT GENERAL D'ANGLETERRE.

26 de février.

MONSIEUR,

JE prends le parti de vous écrire par Calais plutôt que par la Hollande, parce que, dans le commerce des hommes comme dans la physique, il faut toujours prendre la voie la plus courte. Il est vrai que j'ai passé près de trois mois sans vous répondre ; mais c'est que je suis plus vieux que *Milton* , et que je suis presque aussi

aveugle que lui. Comme on envie toujours son prochain, je suis jaloux de milord *Chesterfield* qui est sourd. La lecture me paraît plus nécessaire dans la retraite que la conversation. Il est certain qu'un bon livre vaut beaucoup mieux que tout ce qu'on dit au hasard. Il me semble que celui qui veut s'instruire doit préférer ses yeux à ses oreilles ; mais pour celui qui ne veut que s'amuser, je consens de tout mon cœur qu'il soit aveugle, et qu'il puisse écouter des bagatelles toute la journée. 1767.

Je conçois que votre belle imagination est quelquefois très-ennuyée des tristes détails de votre charge. Si on n'était pas soutenu par l'estime publique et par l'espérance, il n'y a personne qui voulût être avocat général. Il faut avoir un grand courage, quand on fait d'aussi beaux vers que vous, pour s'appesantir sur des matières contentieuses, et pour deviner l'esprit d'un testateur et l'esprit de la loi.

Ma mauvaise fanté ne m'a jamais permis de me livrer aux affaires de ce monde ; c'est un grand service que mes maladies m'ont rendu. Je vis depuis quinze ans dans la retraite avec une partie de ma famille ; je suis entouré du plus beau paysage du monde. Quand la nature ramène le printemps, elle me rend mes yeux qu'elle m'a ôtés pendant l'hiver ; ainsi j'ai le plaisir de renaître, ce que les autres hommes n'ont point.

1767. — *Jean-Jacques*, dont vous me parlez, a quitté son pays pour le vôtre, et moi j'ai quitté, il y a long-temps, le mien pour le sien, ou du moins pour le voisinage. Voilà comme les hommes sont ballottés par la fortune. Sa sacrée majesté le hasard décide de tout.

Le cardinal *Bentivoglio*, que vous me citez, dit à la vérité beaucoup de mal du pays des Suisses, et même ne traite pas trop bien leurs personnes; mais c'est qu'il passa du côté du mont Saint-Bernard, et que cet endroit est le plus horrible qu'il y ait dans le monde. Le pays de Vaud au contraire, et celui de Genève, mais surtout celui de Gex que j'habite, forment un jardin délicieux. La moitié de la Suisse est l'enfer, et l'autre moitié est le paradis.

— *Rousseau* a choisi, comme vous le dites, le plus vilain canton de l'Angleterre; chacun cherche ce qui lui convient: mais il ne faudrait pas juger des bords charmans de la Tamise par les rochers de Derbyshire. Je crois la querelle de *M. Hume* et de *Jean-Jacques Rousseau* terminée par le mépris public que *Rousseau* s'est attiré, et par l'estime que *M. Hume* mérite. Tout ce qui m'a paru plaisant, c'est la logique de *Jean-Jacques* qui s'est efforcé de prouver que *M. Hume* n'a été son bienfaiteur que par mauvaise volonté; il pousse contre lui trois argumens qu'il appelle *trois soufflets sur la joue*

de

de son protecteur. Si le roi d'Angleterre lui avait donné une pension, sans doute le quatrième soufflet aurait été pour sa Majesté. Cet homme me paraît complètement fou. Il y en a plusieurs à Genève. On y est plus mélancolique encore qu'en Angleterre ; et je crois , proportion gardée , qu'il y a plus de suicides à Genève qu'à Londres. Ce n'est pas que le suicide soit toujours de la folie. On dit qu'il y a des occasions où un sage peut prendre ce parti ; mais , en général , ce n'est pas dans un accès de raison qu'on se tue.

Si vous voyez M. *Franklin* , je vous supplie, Monsieur , de vouloir bien l'assurer de mon estime et de ma reconnaissance. C'est avec ces mêmes sentimens que j'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect , Monsieur , votre , &c.

## L E T T R E C X X.

A M. D A M I L A V I L L E.

27 de février.

EN réponse à votre lettre du 21 , mon cher ami , je vous dirai d'abord que j'ai été plus occupé que vous ne pensez de l'abominable calomnie qu'un homme en place a vomie contre vous. J'ai écrit à un de ses parens d'une

*Corresp. générale.* Tome XI. \* Z

— 1767. manière très-forte qui ne compromet personne, et qui ne laisse pas même soupçonner que vous foyez instruit de ce procédé infame. Vous êtes d'ailleurs à portée d'employer des gens de mérite qui le détromperont ou qui le défarmeront.

J'admire sous quelles formes différentes le fanatisme se reproduit : c'est un *Protée* né dans l'enfer, qui prend toutes sortes de figures sur la terre. Je ne suis pas fâché de l'éclat qu'on a voulu faire contre *Bélifaire*. On ne peut que se rendre ridicule et odieux en attaquant une morale si pure. Les ennemis de la raison achèvent d'amonceler des charbons ardents sur leur tête ; le livre qu'ils attaquent en sera plus connu et plus goûté. DIEU et la raison savent tirer le bien du mal.

Je crois enfin l'affaire de M. *Lambert* ad finie ; ce n'a pas été sans peine. La communication entre nous et Genève est absolument interdite, et sans les bontés de M. le duc de *Choiseul*, nous mourrions de faim, après avoir fait vivre tant de monde.

J'ai été très-content de la conversation du curé et du marguillier, dans laquelle on rend justice aux vues saines et patriotiques du ministère. Plus la permission qu'il a donnée d'exporter les blés mérite notre reconnaissance, et plus nous en devons aussi au *Dictionnaire ency-*

*Encyclopédique* qui démontre en tant d'endroits les avantages de cette exportation. Il est certain que c'est le plus grand encouragement qu'on pût donner à l'agriculture. Je le sens bien, moi qui suis un des plus forts laboureurs de ce petit pays. — 1767.

Je suis pour les Scythes à peu-près dans le même cas où *Beaumont* est pour son mémoire. J'éprouve des difficultés de la part de mes avocats; et ce qui finirait en deux jours, si j'étais à Paris, traîne des mois entiers: voilà pourquoi vous n'avez point eu les Scythes. On dit que le tragique est absolument tombé; je n'ai pas de peine à le croire.

M. le chevalier de *Châtellux* est une belle ame. Il a des parens qui ne sont pas si philosophes que lui. Je vous assure qu'on l'a échappé belle, et qu'il y avait là de quoi perdre un homme sans ressource. Je suis affligé que vous n'ayez rien à me dire de *Platon* sur toutes les occasions que je saisis de lui rendre justice.

Voici les propres mots d'une lettre de l'impératrice de Russie, en m'envoyant son édit sur la tolérance (\*). *L'apothéose n'est pas si fort à désirer qu'on le pense; on le partage avec des veaux, des chats, des oignons, &c. &c. &c. Malheur aux persécuteurs! ils méritent d'être rangés*

(\*) Du 9 de janvier 1767.

— avec ces divinités-là. Elle m'ajoute que les *suf-*  
1767. *frages de MM. Diderot et d'Alembert l'encou-*  
*ragent beaucoup à bien faire.*

Voici le premier chant de la Guerre de Genève, puisque vous voulez vous amuser de cette plaisanterie.

## L E T T R E C X X I.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Ferney, 28 de février.

VOTRE souvenir m'a bien touché, Monsieur, et votre ouvrage a fait sur moi l'impression la plus tendre. Voilà comme je voudrais qu'on fît les oraisons funèbres. Il faut que ce soit le cœur qui parle; il faut avoir vécu intimement avec le mort qu'on regrette.

C'étaient les parens ou les amis qui faisaient les oraisons funèbres chez les Romains. L'étranger qui s'en mêle, a toujours l'air charlatan; il y a même une espèce de ridicule à débiter avec emphase l'éloge d'un homme qu'on n'a jamais vu. Mais où sont les courtisans dignes de louer un bon roi? il n'y a peut-être que vous. Les patriciens romains savaient tous parfaitement leur langue; les lettres de *Brutus* sont peut-être plus belles que celles de

*Cicéron ; César* écrivait comme *Salluste* : il n'en est pas ainfi parmi nous autres Velches. Votre ouvrage est vrai, il est attendrissant, il est bien écrit. Je vous remercie tendrement de me l'avoir envoyé. 1767.

Je me suis informé de vous à tous ceux qui ont pu m'en donner des nouvelles ; je ne vous ai jamais oublié. Je savais que vous aviez fait des pertes, et je croyais qu'on vous avait dédommagé. Vous comptez donc aller vivre en philosophe à la campagne ? Je souhaite que ce goût vous dure comme à moi. Il y a treize ans que j'ai pris ce parti dont je me trouve fort bien. Ce n'est guère que dans la retraite qu'on peut méditer à son aise.

Je signe de tout mon cœur votre profession de foi. Il paraît que nous avons le même catéchisme. Vous me paraissez d'ailleurs tenir pour ce feu élémentaire que *Newton* se garda bien toujours d'appeler corporel. Ce principe peut mener loin ; et si DIEU, par hasard, avait accordé la pensée à quelques monades de ce feu élémentaire, les docteurs n'auraient rien à dire : on aurait seulement à leur dire que leur feu n'est pas bien lumineux, et que leur monade est un peu impertinente.

Je suis affligé que vous ayez la goutte, mais il paraît que ce n'est pas votre tête qu'elle attaque.



— 1767. Vous faites donc actuellement des vers pour votre fille, après en avoir fait pour la mère. Si elle tient de vous, elle fera charmante; elle aura du sentiment et de l'esprit. Il faut que vous me permettiez de lui présenter ici mes respects.

Je n'oublierai jamais mon cher *Panpan* (\*); c'est une ame digne de la vôtre. Que fera-t-il quand vous ne ferez plus en Lorraine? Toute la cour de votre bon roi va s'éparpiller, et la Lorraine ne sera plus qu'une province. On commençait à penser: ces belles semences ne produiront plus rien; c'est vers la Marne qu'il faudra voyager.

Notre lac de Genève fait bien ses complimens à la Marne. Ne tremblez point pour les personnes dont vous vous souvenez; jamais querelle ne fut plus pacifique. Nous avons, à la vérité, des dragons; mais ils sont aussi tranquilles que les Gênois.

Adieu, Monsieur; conservez-moi des bontés qui font la consolation de ma vieillesse. Votre paquet m'est venu par Paris, après bien des cascades.

(\*) M. de Vaux.

LETTRE CXXII. 1767.

A M. MARMONTEL.

28 de février.

CHANCELIER de *Bélifaire*, on me dit que la forbonne demande des cartons. Ce n'est pas *Bélifaire* qui est aveugle, c'est la forbonne. Voici les propres mots d'une lettre de l'impératrice de Russie, en m'envoyant son édit sur la tolérance : » L'apothéose n'est pas si fort à » désirer que l'on pense ; on la partage avec » des veaux, des chats, des oignons, &c. » &c. &c. Malheur aux persécuteurs ! ils méritent d'être rangés avec ces divinités-là. »

Elle ambitionnera votre suffrage, mon cher confrère, dès qu'elle aura lu votre *Bélifaire*, et n'y fera pas assurément de carton. Cet ouvrage fera du bien à notre nation, je peux vous en répondre. Tout ce que je vous écris est toujours pour madame *Geoffrin*, car j'ai la vanité de croire que je pense comme elle. Si le roi de Pologne et l'impératrice de Russie ne s'entendaient pas sur la tolérance, je ferais trop affligé.

Bonsoir, mon cher confrère ; jouissez de votre gloire et du ridicule des docteurs. V.

1767.

## L E T T R E C X X I I I .

A M. PANCKOUCKE, *libraire à Paris.*

28 de février.

J'AI reçu de vous, Monsieur, une lettre charmante, et j'ai lu avec beaucoup de plaisir votre traduction de *Lucrèce* et votre mémoire sur l'impossibilité de la quadrature du cercle. Je vois que vous étiez fait pour être l'ami de monsieur de *Buffon* et non pas de *Catherin Fréron*. Vous nous rappelez ces beaux jours où les *Etienne* honoraient la typographie par la science.

Je doute fort que M. de *la Harpe*, que je crois très-supérieur au *Tassoni*, veuille s'abaisser à traduire le *Tassoni*. *La Secchia rapita* est un très-plat ouvrage, sans invention, sans imagination, sans variété, sans esprit et sans grâces. Il n'a eu cours en Italie que parce que l'auteur y nomme un grand nombre de familles auxquelles on s'intéressait. Si on voulait faire un poëme burlesque, il faudrait choisir pour sujet les querelles de Genève, et surtout être plus plaifant que *Tassoni* qui ne l'est point du tout en cherchant toujours à l'être.

Je vous suis très-obligé, Monsieur, de la

bonté que vous avez de m'envoyer le livre —  
 que j'estime le plus (\*). Je vous supplie de 1767.  
 vouloir bien me mander dans quel temps il  
 doit arriver à Lyon, afin de prendre des mesu-  
 res pour le faire venir à Ferney. Toute com-  
 munication est interrompue entre Lyon et  
 Genève, et entre Genève et le pays de Gex.  
 J'espère que, malgré ces obstacles, je ne ferai  
 pas privé du beau présent que vous voulez  
 bien me faire. J'ai reçu les volumes de M. de  
*Buffon*, et je vous en remercie. Tout ce qui me  
 viendra de vous me fera précieux, excepté les  
 feuilles de l'*Année littéraire* auxquelles je me  
 flatte que vous avez renoncé. Un homme de  
 lettres comme vous, qui imprime M. de *Buffon*,  
 n'est pas fait pour imprimer des sottises du  
 Pont-neuf.

Au reste, Monsieur, je voudrais pouvoir  
 vous prouver l'estime que vous m'avez inspirée  
 quand j'ai eu le plaisir de vous voir à Ferney.  
 Tous les gens qui pensent doivent ambitionner  
 votre amitié, et c'est avec ces sentimens que  
 j'ai l'honneur d'être, &c.

(\*) L'*Encyclopédie*.

1767.

## L E T T R E C X X I V .

A M. L A C O M B E , *libraire à Paris.*

A Ferney , février.

NON , Monsieur , vous n'êtes point mon libraire , vous êtes mon ami , vous êtes un homme de lettres et de goût , qui avez bien voulu faire imprimer un ouvrage d'un de mes autres amis , et qui voulez bien vous charger de donner une édition correcte des Scythes , dès que je pourrai vous faire connaître l'original.

La cruelle saison que nous éprouvons dans nos climats , Monsieur , m'a réduit à un état qui ne m'a pas permis de répondre aussitôt que je l'aurais voulu à vos judicieuses lettres : je n'ai pu vous remercier de votre almanach , ni le lire. Les neiges , dans lesquelles je suis enterré , ont attaqué mes yeux plus violemment que jamais. On dit que c'était la maladie de *Virgile* ; je n'ai que cela de commun avec lui. Je n'ai ni son talent ni la faveur d'*Auguste* , et je ne crois pas que je soupe jamais avec M. de *Laverdi* , comme *Virgile* avec *Mécène*.

Je vous enverrai , n'en doutez pas , les Scythes que je vous promets , et qui sont à vous. Je suis dans leur pays , et j'attends les dernières résolutions de quelques amis que j'ai

à Babylone, pour favoir si l'impression doit précéder la représentation. Cette pièce réussira plus auprès des Français que les héros romains. Il y a de l'amour comme dans l'opéra comique, et c'est ce qu'il faut à vos belles dames. — 1767.

J'ai préparé un avis au public, dans lequel je dis que le sieur *Duchefne*, qui demeurait au *Temple du goût*, mais qui n'en avait aucun, s'est avisé de défigurer tous mes ouvrages, et qu'il a obtenu un privilège du roi pour me rendre ridicule. Je crois du moins que son privilège est expiré, et qu'il m'est permis de donner mes ouvrages à qui bon me semble.

Je finis, selon ma coutume, par les sentimens de l'amitié, sans formules inutiles.

## L E T T R E C X X V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, premier de mars.

**V**ous avez daigné, Monseigneur, faire une petite visite à Ferney; madame *Denis* part pour vous la rendre. Sa santé est déplorable, et il n'y a plus à Genève ni médecin qu'on puisse consulter, ni aucun secours qu'on puisse attendre; d'ailleurs vingt ans d'absence ont

1767. — dérangé ma fortune, et n'ont pas accommodé la sienne. Ma fille adoptive *Corneille* l'accompagne à Paris, où elle verra massacrer les pièces de son grand-oncle ; pour moi, je reste dans mon désert : il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui prenne soin du ménage de campagne ; c'est ma consolation. J'en éprouverais une plus flatteuse, si je pouvais vous faire ma cour ; mais c'est un bonheur auquel je ne puis prétendre, et la vie de Paris ne convient ni à mon âge, ni à mes maladies, ni aux circonstances où je me trouve. Je serai très-affligé de mourir sans avoir pris congé de vous. Je me regarde déjà comme un homme mort, quoique j'aye égayé mon agonie autant que je l'ai pu. Non-seulement je vous dis un adieu éternel quand vous honorâtes ma retraite de votre présence, mais j'ai toujours eu depuis le chagrin de ne pouvoir vous écrire que des choses vagues. La douceur d'ouvrir son cœur est aujourd'hui interdite. J'ai respecté les entraves qu'on met à la liberté de s'expliquer par lettres ; je n'ai pu que vous ennuyer. J'aurais désiré faire un petit voyage à Bordeaux, et vous contempler dans votre gloire ; mais c'est encore un plaisir auquel il faut que je renonce. Me voilà donc mort et enterré.

La bonté que vous avez de faire payer ce qui m'est dû de ma rente, fera toute entière pour

madame *Denis* et pour madame *Dupuits*. Il faut tout à des femmes, et rien à un vieux solitaire. Je ne me suis pas même réservé de chevaux pour me promener. Si j'étais seul, je n'aurais besoin de rien. Je vous remercie au nom de madame *Denis* qui bientôt vous remerciera elle-même, et vous présentera mes hommages, mon attachement inviolable et mon respect. V.

## L E T T R E C X X V I.

A M. L E K A I N.

2 de mars.

**M**ON cher ami, vous êtes bien sûr que je m'intéresse plus à votre fanté qu'à tous les Scythes du monde. Ménagez-vous, je vous en prie; il faut se bien porter pour être héros: tous ceux de l'antiquité avaient une fanté de fer. Il importe fort peu qu'on joue les Scythes devant ou après Pâques; mais, si vous en pouvez donner quatre ou cinq représentations avant la fin du carême, je vous conseille de ne pas perdre ces quatre ou cinq bonnes chambres, parce qu'il est presque impossible que, dans la quinzaine de Pâques, l'édition de *Cramer* ne devienne publique.



— 1767. Je n'avais point eu dessein d'abord de faire jouer cette pièce, et la préface l'indique assez; mais, puisqu'on la joue à Genève, à Lausanne et chez moi, et qu'on la jouera à Lyon et à Bordeaux, il est bien juste que vous en donniez quelques représentations. Comptez que j'aurai soin de vos intérêts dans l'édition qu'on en fera à Paris, quoiqu'il soit difficile d'obtenir des libraires des conditions aussi favorables, pour une pièce déjà imprimée, que pour une qui serait toute neuve.

Je vous prie de vous amuser, pendant votre convalescence, à faire collationner sur les rôles tous les changemens que je vous ai envoyés. En voici un que je vous recommande; c'est à la première scène du cinquième acte. Il m'a paru, à la représentation, que c'était à *Sozame* à parler avant sa fille, et qu'*Obéide* devait être trop consternée pour répondre à la proposition qu'on lui fait d'immoler *Athamare*. Voici ce petit changement :

O B É I D E.

Je n'en apprends que trop.

S O Z A M E.

Je vous l'ai déclaré;

Je respecte un usage en ces lieux consacré,  
 Mais des féroces lois par vos aïeux dictées,  
 Les têtes de nos rois pourraient être exceptées.

Plus les princes sont grands , &c.

---

1767.

Au reste , je ne compte sur le rôle d'*Obéide* qu'autant que vous voudrez bien conduire l'actrice. Vous avez reçu , sans doute , l'imprimé en marge duquel j'ai écrit mes petites indications. Ce personnage exige une douleur presque toujours étouffée , des repos , des soupirs , un jeu muet , une grande intelligence du théâtre. Ce n'est guère qu'au cinquième acte que ces sentimens se déploient sur le pont aux ânes des imprécations , pont aux ânes que l'on passe toujours avec succès.

Madame *Denis* vous fait mille complimens ; elle ne joue plus la comédie , ni moi non plus ; mais M. de *la Harpe* est un excellent acteur. Je vous embrasse de toute mon ame. V.

1767.

## L E T T R E C X X V I I .

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 4 de mars.

MES yeux ne me permettent pas d'écrire, mon cher *Cicéron*; je n'ai pas actuellement auprès de moi celui qui vous fait d'ordinaire mes remercimens, mais vous n'en verrez pas moins que j'ai reçu votre mémoire. Nous l'avons lu, nous avons pleuré. Ou les hommes feront de bronze, ou les *Sirven* feront justifiés comme les *Calas*. La consultation est de la plus grande habileté, et d'une bienfiance qui fera beaucoup d'honneur à celui qui l'a rédigée. La victoire me paraît sûre. Les protestans et les catholiques vous béniront également, et personne assurément ne vous enviera la terre de Canon. On dira qu'il est bien permis au défenseur de l'humanité de se défendre lui-même, et de réclamer le bien des ancêtres de sa femme.

Je vous prie de vouloir bien me faire envoyer un second exemplaire par monsieur *Damilaville*. Le premier sera pour messieurs du conseil de Berne, le second sera signé par *Sirven* et ses filles. Messieurs de Berne doivent

en

en avoir un, parce qu'ils ont promis de continuer aux *Sirven* la petite pension qu'ils veulent bien leur faire pendant qu'ils poursuivront leur procès à Paris, et qu'ils ont mis pour condition qu'ils verraient le mémoire par lequel ils seraient appelés à venir auprès de vous. Je vous enverrai *Sirven* et une de ses filles, aussitôt que vous l'ordonnerez. Il y en a une qui est incapable de faire le voyage. 1767.

Je ne puis trop vous réitérer mes tendres remerciemens. Je vous embrasse cent fois, sage et éloquent vengeur de l'innocence.

## L E T T R E C X X V I I I.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 4 de mars.

**G**RAND-TURC, grand écuyer persan, cadî, et vous grande écuyère, tombe sur vous la rosée du ciel, et soit votre rosier toujours fleuri ! Qui a donc fait la chanson de *Molé* ? elle est naïve et plaisante. N'en fera-t-on point sur la sorbonne qui persécute si sottement *Marmontel* ?

Les *Gilli* m'ont fait pis ; leur banqueroute est forte. Je serai fort obligé à monsieur le

Corresp. générale. Tome XI. \* A a

— 1767. cadi s'il fait agir vigoureusement le procureur  
boiteux dans mon affaire contre des normands.

Madame *Denis* et moi remercions le grand-turc de la main levée. *Mahomet* favorise les bons serviteurs. J'aurai bientôt, je crois, une plus grande obligation aux maîtres des requêtes. Vous avez vu, sans doute, le mémoire de M. de *Beaumont*; il faudrait avoir une ame de bronze pour ne pas accorder une évocation aux *Sirven*. En vérité, il s'agit dans cette affaire de l'honneur de la France; il est trop honteux de se faire continuellement un jeu d'une accusation de parricide. Mon cher grand écuyer y est surtout intéressé pour l'honneur de son Languedoc. Pour moi, je m'intéresse plus aux *Sirven* qu'aux Scythes: je n'avais fait cette pièce que pour mon petit théâtre et pour mes chers Gênois qui y sont un peu houpillés. M. et madame de *la Harpe* la jouent très-bien; elle nous fait un très-grand effet. Les changemens que les anges nous proposent nous paraissent absolument impraticables: ce serait nous couper la gorge. Il faut donner la pièce telle qu'elle est, avec ses défauts; mais il ne la faut donner que quand mademoiselle *Durancy* fera sûre de son rôle, et qu'elle aura appris à répandre et à retenir des larmes, et quand les deux vieillards sauront imiter la nature, ce qui est aussi rare dans ce tripot que dans celui de *Nicolet*.

Si le grand écuyer et le grand turc veulent se donner le plaisir des répétitions, ils feront un grand plaisir au scythe qui les embrasse de tout son cœur. 1767.

Il leur enverra incessamment la Guerre de Genève, dès qu'il en aura fait faire une copie. Cela peut amuser quelques momens ceux qui connaissent les mafques.

Mille et mille tendres amitiés.

LETTRE CXXIX.

A M. LE KAIN.

4 de mars.

Je me flatte, mon cher ami, que vous aurez rétabli votre santé, quand cette lettre vous parviendra. Je pense que, pour prévenir les éditions dont on me menace de tous côtés, vous devez au moins vous assurer de quatre ou cinq représentations avant Pâques; mon libraire de Paris tiendrait alors la pièce toute prête pour la rentrée, supposé que cette pièce méritât d'être reprise, sinon vous vous contenteriez de ces quatre ou cinq représentations, et il n'en serait plus parlé.

On dit que le public n'aime pas d'*Auberval*,

— 1767. et que *Grandval* conviendrait mieux ; c'est à vous à décider, et à faire ce que vous trouverez à propos. Sans vous, rien ne se peut ni ne se doit faire. Prendrez-vous la peine, mon cher ami, d'adoucir la voix de mademoiselle *Durancy*, surtout dans les premiers actes? baissera-t-elle les yeux quand il le faut? dira-t-elle d'une manière attendrissante :

Si la Perse a pour toi des charmes si puissans ,  
 Je ne te contrains pas , quitte-moi , j'y consens ;  
 J'en gémirai , Sulma ; dans mon palais nourrie ,  
 Tu fus en tous les temps le soutien de ma vie ;  
 Mais je serais barbare en t'osant proposer  
 De supporter un joug qui commence à peser , &c.

pleurera-t-elle, et quelquefois soupirera-t-elle sans parler? passera-t-elle de l'attendrissement à la fermeté, dans les derniers vers du troisième acte? dira-t-elle bien *non*, de la manière dont on dit *oui*? Si elle fait tout cela, ce sera vous qu'il faudra remercier. La pièce est difficile à jouer ; elle a surtout besoin de deux vieillards qui soient naturels et attendrissans. Les succès dépendent entièrement des acteurs ; s'il y en avait trois ou quatre comme vous, vos parts seraient au moins de vingt mille livres.

M. de *Thibouville* a la bonté de se charger de bien des détails. Portez-vous bien ; je vous embrasse de tout mon cœur. V. 1767.

## L E T T R E C X X X.

A M. D O R A T.

4 de mars.

Je ne fais , Monsieur , si mon amour propre corrompt mon jugement , mais vos derniers vers me paraissent valoir mieux que les premiers ; ils font , à mon gré , plus remplis de grâces. Votre muse fait ce qu'elle veut ; je la remercie d'avoir voulu quelque chose en ma faveur , quoiqu'il y ait encore un coup de patte. Je vous jure sur mon honneur que je n'ai aucune connaissance des vers qu'on a faits contre vous : personne ne m'en a écrit un mot ; il n'y a que vous qui m'en parliez. Toutes ces sottises , couvertes par d'autres sottises , tombent dans un éternel oubli , au bout de vingt-quatre heures. Je suis uniquement occupé de l'affaire des *Sirven* , dont vous avez peut-être entendu parler. Ce nouveau procès de parricide va être jugé au conseil du roi ; il m'intéresse beaucoup plus que les Scythes dont je ne fais nul cas. Je n'avais destiné cet ouvrage



— 1767. qu'à mon petit théâtre ; mais on imprime tout ; on a imprimé ce petit amusement de campagne. Les comédiens se repentiront probablement d'avoir voulu le jouer. J'ai donné un rôle à mademoiselle *Durancy* à qui j'en avais promis un depuis très-long-temps. Je ne connaissais point mademoiselle *Dubois* ; je vis ignoré dans ma retraite , et j'ignore tout. Si j'avais été informé plutôt de son mérite et de ses droits, j'aurais assurément prévenu ses plaintes ; mais je vous prie de lui dire qu'elle n'a rien à regretter : le rôle qu'elle semble désirer est indigne d'elle. C'est une espèce de paysanne , pendant trois actes entiers ; c'est une fille d'un petit canton suisse, qui épouse un suisse ; et un petit-maître français tue son mari. Je ne connais point de pièce plus hasardée ; c'est une espèce de gageure, et je gage avec qui voudra contre le succès. Mais on peut faire une mauvaise pièce de théâtre, et ambitionner votre amitié ; c'est-là ma consolation et ma ressource.

Je vous supplie , Monsieur, de compter sur les sentimens très-sincères de votre très-humble, &c.

L E T T R E C X X X I. 

---

1767.

A M. D E P E Z A I.

A Ferney, 9 de mars.

J E vous répondrai, Monsieur, ce que j'ai répondu à M. *Dorat*, que je ne connais en aucune manière les vers dans lesquels il est maltraité, que personne au monde ne m'a rien écrit sur ce sujet, et j'ajoute que je consens que vous me regardiez comme un malhonnête homme, si je vous trompe. Je vous dirai plus : je n'ai jamais montré à Ferney ni les vers que M. *Dorat* avait faits contre moi, ni aucune des lettres qu'il m'écrivit depuis, et dans lesquelles la bonté de son cœur réparait, par son repentir, le tort que son imagination m'avait pu faire. Je n'ai pas seulement laissé voir la jolie épître qu'il vient d'adresser à sa muse ; je me suis contenté de goûter la satisfaction de voir avec combien de grâces il guérissait les bleffures qu'il avait faites.

Ni madame *Denis*, ni M. et madame *Dupuits*, ni M. et madame de *la Harpe*, qui font chez moi depuis quatre mois, ni mes deux neveux, conseillers au parlement et au grand conseil, n'ont vu aucune de ces pièces. Les affaires

— 1767. qui regardent *Rouffseau* font ici trop férieufes pour qu'elles puiffent être des fujets de pure plaifanterie ; et de plus , Monsieur , ces plaifanteries étaient trop cruelles pour qu'elles ferviffent de matière à nos converfations. Monsieur *Dorat* , fans me connaître , m'avait traité de bouffon dans fon *Avis aux fages* ; il m'avait expofé aux rigueurs du gouvernement , en difant qu'on a brûlé des ouvrages qu'on m'attribue ; il finiffait enfin par dire *qu'il fallait avoir des mœurs*.

Des outrages fi odieux ne devaient pas être manifeftés par moi-même ; j'aurais trop rougi devant la petite-fille du grand *Corneille*, devant mes amis et devant ma famille. J'ai dévoré toujours cette injure , et j'ai caché auffi la rétractation.

J'aurais fouhaité , fans doute , que M. *Dorat* rendît cette rétractation publique , comme l'outrage l'avait été. Cette réparation publique était digne d'un homme qui a le cœur bon et fenfible , et qui voit qu'il a été trompé , qui revient de fon illufion , et qui corrige , avec une noblefle courageufe , l'erreur où il eft tombé.

Si quelque homme de lettres de Paris , indigné du tort que l'*Avis aux fages* pouvait me faire dans la fituation critique où fe trouvent aujourd'hui les gens de lettres , a repouffé

les

les injures par des injures ; si , ne sachant pas \_\_\_\_\_  
 que M. *Dorat* avait réparé entièrement son 1767.  
 tort avec moi , il s'est laissé emporter à un  
 zèle indiscret , je défavoue ce zèle , et je vous  
 jure sur mon honneur que je n'en ai rien  
 appris que par M. *Dorat* lui-même.

Vous sentez bien que , si j'avais écouté les  
 premiers mouvemens de mon cœur ulcéré ,  
 rien ne m'aurait empêché de faire le public  
 juge de ce différent , et que je pouvais me  
 servir des mêmes armes qu'on avait employées  
 contre moi ; mais je n'en ai pas même eu la  
 pensée ; et il est impossible que cette idée me  
 soit venue après les lettres de M. *Dorat* , qui  
 m'ont touché sensiblement , qui m'ont fait tout  
 oublier , et qui m'ont inspiré le desir d'avoir  
 son amitié.

Voilà , Monsieur , la vérité la plus entière  
 et la plus exacte. M. *Dorat* doit voir quels  
 fruits amers produisent de pareils écarts. Toute  
 satire en attire une autre , et fait naître souvent  
 des inimitiés éternelles. M. de *Pompignan*  
 attaqua tous les gens de lettres dans son dis-  
 cours à l'académie ; il en a été payé. Je ne  
 connais aucune satire qui soit demeurée sans  
 réponse. Les familles , les amis entrent dans  
 ces querelles ; c'est le poison de la littérature.  
 J'ai combattu hardiment dans cette arène , et  
 je n'ai jamais été l'agresseur. Mais je vous jure

— encore une fois que , dans cette affaire-ci , je  
 1767. ne me suis pas seulement défendu ; je vous  
 répète que j'ai été trop content du repentir de  
 M. *Dorat* , pour avoir sur le cœur le moindre  
 ressentiment. Vous pouvez en croire un homme  
 qui n'a pas la réputation de déguiser ce qu'il  
 pense , qui n'a nulle raison de le déguiser , et  
 qui d'ailleurs est dans un âge où l'on voit de  
 sang froid tous ces petits orages de la société,  
 qui tourmentent vivement la jeunesse.

Je vous parle avec la plus grande franchise.  
 Soyez très-sûr , encore une fois , que je n'ai  
 entendu parler des vers contre M. *Dorat* que  
 par vous et par lui. Cette affaire est très-défa-  
 gréable , et je ne m'en suis consolé que par  
 les assurances que vous me donnez de votre  
 amitié et de la sienne.

J'ai l'honneur d'être , &c.

## L E T T R E C X X X I I.

1767.

A M. L'ABBÉ BERAUD,

*Auteur d'un poëme épique sur la conquête de  
la terre promise.*

Le 11 de mars.

**N**ON-SEULEMENT, Monsieur, celui que vous aviez chargé de me faire parvenir votre poëme de *La terre promise* ne m'a point envoyé votre bel ouvrage, mais il ne m'en a point parlé : il ne m'a pas cru capable de lire un poëme aussi curieux.

Je sens tout le prix de ce que j'ai perdu. Rien n'est plus poétique, sans doute, que les conquêtes de *Josué*, et tout ce qui les a précédé et suivi. Aucune fiction grecque n'en approche, chaque événement est prodige, et les miracles y font un effet d'autant plus admirable qu'on ne peut pas dire que l'auteur y amène la divinité, comme les poëtes grecs qui faisaient descendre un dieu sur la scène, quand ils ne savaient comment dénouer leur intrigue. On voit le doigt de DIEU par-tout dans le sujet de votre ouvrage, sans que l'intervention divine soit une ressource nécessaire. *Josué*

1767. pouvait aisément passer à gué le Jourdain qui n'a pas quarante-cinq pieds de large, et qui est guéable en cent endroits ; mais DIEU fait remonter le fleuve vers sa source pour manifester sa puissance.

Il n'était pas nécessaire que Jéricho tombât au son des cornemuses, puisque *Josué* avait des intelligences dans la ville par le moyen de *Raab* la prostituée. DIEU fait tomber les murs, pour faire voir qu'il est le maître de tous les événemens. Les Amorrhéens étaient déjà écrasés par une pluie de pierres tombées du ciel ; il n'était pas nécessaire que DIEU arrêtât le soleil et la lune à midi, pour que *Josué* triomphât de ce peu de gens qui venaient d'être lapidés d'en haut. Si DIEU arrête le soleil et la lune, c'est pour faire voir aux Juifs que le soleil et la lune dépendent de lui.

Ce qui me paraît encore de plus favorable à la poésie, c'est que le sujet est petit, et les moyens grands. *Josué* ne conquiert, à la vérité, que trois ou quatre lieues de pays, qu'on perdit bientôt après ; mais la nature entière est en convulsion pour la petite tribu d'*Ephraïm*. C'est ainsi qu'*Enée*, dans *Virgile*, s'établit dans un village d'Italie avec le secours des dieux. Le grand avantage que vous avez sur *Virgile*, c'est que vous chantez la vérité, et qu'il n'a chanté que le mensonge. Vous avez l'un et

l'autre des héros pieux , ce qui est encore un  
 avantage. Il est vrai qu'on pourrait reprocher 1767.  
 quelques cruautés à *Josué* , mais elles sont  
 sacrées , ce qui est bien un autre avantage  
 encore. Il n'y a même que trente rois de  
 condamnés à être pendus , dans ce petit pays  
 de quatre lieues , pour avoir osé résister à un  
 étranger envoyé par le Seigneur ; et vous prou-  
 verez , quand il vous plaira , qu'on ne saurait  
 pendre , pour la bonne cause , trop de princes  
 hérétiques.

Jugez , Monsieur , quel est mon regret de  
 n'avoir pu lire , dans ma terre non promise ,  
 votre poëme épique sur la terre promise , qui  
 me fait concevoir de si hautes espérances.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens  
 que je vous dois , Monsieur , votre &c.

## L E T T R E C X X X I I I .

À M. L E K A I N .

A Ferney , 11 de mars.

**M**ON cher ami , je sors d'une grande répé-  
 tition des Scythes. Le cinquième acte est , sans  
 contredit , celui de tous qui a fait le plus d'effet  
 théâtral ; mais il demande de terribles nuances.  
 Le couplet d'*Athamare* , quand il encourage  
*Obéide* à le frapper , prononcé de la manière



— 1767. dont vous le direz , avec courage , avec noblesse , avec un air de maître , contribue beaucoup au succès. La scène du père et de la fille , l'air morne , recueilli , douloureux et terrible qu'*Obéide* y conserve toujours avec son père , fait de cette scène même une des plus attachantes ; la curiosité et l'effroi saisissent toute l'assemblée. Ce cinquième acte vient de faire le même effet à Laufane ; c'est celui de tous qui a le plus réussi. On répète la pièce à Genève , on la répète à Lyon dans quatre jours. Vous voyez qu'il est de toute impossibilité d'attendre après Pâques ; le libraire de Paris ferait prévenu par les libraires de province et par ceux de Suisse. Si j'étais à Paris , vous ne seriez pas exposé à ces inconvéniens ; mais il y a près de vingt ans que les indignes persécutions que j'ai essuyées , pour tout fruit de mes travaux , m'ont fait renoncer à ma patrie. C'est à *Fréron* et *Coqueley*, son approbateur , à triompher dans Paris.

Voici un petit résumé de tous les changemens faits à la pièce , afin que , s'il en est échappé quelqu'un dans votre copie , vous puissiez aisément le remplacer. Au reste , vous sentez bien que tout dépend de votre fanté : il ne faut pas vous tuer pour des Scythes. Tout dépend surtout de la santé de madame la dauphine , et on n'a pas besoin d'un tel motif

pour souhaiter son rétablissement. Je vous  
embrasse bien tendrement. V. 1767.

*N. B.* Mademoiselle *Dubois* s'est plainte à moi ; elle a cru que vous m'aviez engagé à la priver du rôle d'*Obéide* ; je l'ai détrompée comme je le devais.

## L E T T R E C X X X I V.

A M. L E R I C H E.

— 14 de mars.

**L**E parlement de Besançon doit être très-flatté, Monsieur, que la cour ne l'ait pas cru persécuteur, et je suis persuadé que le parlement de Dijon montrera bien qu'il ne l'est pas. J'espère même que les principaux magistrats de votre province, justement indignés contre les manœuvres du procureur général, agiront auprès de leurs amis de Dijon. Pour moi, quoique sans crédit, j'y ferai tous mes faibles efforts.

M. l'avocat *Arnoult* est l'homme le plus propre à bien servir *Fantet*. Il faut qu'il s'adresse à cet avocat à qui j'écrirai dès que j'aurai appris que *Fantet* est à Dijon. Je vais écrire à quelques amis que j'ai dans ce pays-là, et

— même à monsieur le premier président. Ma  
 1767. recommandation auprès du président *Debrosses* ne ferait pas bien reçue ; il a mieux aimé profiter de ma bonne foi , en me vendant sa terre de Tournay à vie , que de mériter mon amitié par des procédés généreux ; mais j'ai le bonheur d'avoir pour amis des hommes qui ont plus de crédit que lui dans le parlement.

Vos bontés pour *Fantet* redoublent , Monsieur , l'attachement que je vous ai voué. Ne pourrai-je point avoir la consolation de vous posséder quelques jours dans ma retraite ?

## L E T T R E C X X X V .

A M. CHRISTIN.

14 de mars.

**L**E diable est déchaîné , mon cher ami , et quand on n'est pas aussi fort que l'archange *Michel* , qui le battit si bien , il faut faire une honnête retraite. Il est très-prudent à vous de ne point envoyer à Dijon des armes offensives qui pourraient tomber entre les mains des ennemis ; il faut attendre qu'il y ait une trêve , pour avoir des correspondances sûres.

Je trouve qu'on fait beaucoup d'honneur au parlement de Besançon , en avouant qu'il

n'est pas persécuteur ; mais je crois qu'on se trompe en regardant comme tel le parlement de Dijon. J'espère que *Fantet* (\*) y fera traité aussi favorablement qu'il l'aurait été dans votre province. —  
1767.

J'écrirai à des amis qui prendront sa défense ; avertissez-moi quand *Fantet* fera à Dijon , et quand il faudra agir ; j'y mettrai tout mon savoir-faire. J'ai la main heureuse ; l'affaire des *Sirven* prend le train le plus favorable ; et , quoi qu'on en dise et quoi qu'on fasse , la raison et l'humanité l'emportent sur le fanatisme. Puisse la France imiter bientôt la Russie et la Pologne ! L'impératrice de Russie et le roi de Pologne me font l'honneur de m'écrire de leur main qu'ils font tous leurs efforts pour établir la plus grande tolérance dans leurs Etats ; ils poussent l'un et l'autre la bonté jusqu'à me dire que mes faibles écrits n'ont pas peu contribué à leur inspirer ces sentimens. Ma patrie ne va pas encore jusque-là ; mais la dernière aventure du bureau de Colonges prouve assez les progrès de la raison.

Tâchez de faire parvenir des *honnêtetés* à M. le Riche , et quelques *questions*.

Mille tendres amitiés.

(\*) Libraire de Besançon , poursuivi juridiquement pour avoir vendu quelques ouvrages philosophiques.

1767.

## L E T T R E C X X X V I .

A M. L I N G U E T ,

*Sur Montesquieu et Grotius.*

15 de mars.

. . . . .  
. . . . .

JE crois , comme vous , Monsieur , qu'il y a plus d'une inadvertance dans l'*Esprit des lois*. Très-peu de lecteurs sont attentifs ; on ne s'est point aperçu que presque toutes les citations de *Montesquieu* sont fausses. Il cite le prétendu *Testament du cardinal Richelieu* , et il lui fait dire , au chapitre VI , dans le livre III , que s'il se trouve dans le peuple quelque malheureux honnête homme , il ne faut pas s'en servir. Ce *Testament* , qui d'ailleurs ne mérite pas la peine d'être cité , dit précisément le contraire ; et ce n'est point au sixième , mais au quatrième chapitre.

Il fait dire à *Plutarque* que les femmes n'ont aucune part au véritable amour. Il ne songe pas que c'est un des interlocuteurs qui parle ainsi , et que ce grec , trop grec , est vivement réprimandé par le philosophe *Daphneüs* , pour

lequel *Plutarque* décide. Ce dialogue est tout consacré à l'honneur des femmes ; mais *Montesquieu* lisait superficiellement, et jugeait trop vite. 1767.

C'est la même négligence qui lui a fait dire que le grand-seigneur n'était point obligé par la loi de tenir sa parole ; que tout le bas commerce était infame chez les Grecs ; qu'il déplore l'aveuglement de *François I* qui rebuta *Christophe Colomb* qui lui proposait les Indes, &c. Vous remarquerez que *Colomb* avait découvert l'Amérique avant que *François I* fût né.

La vivacité de son esprit lui fait dire au même endroit, livre IV, chapitre XIX, que le conseil d'Espagne eut tort de défendre l'emploi de l'or en dorure : Un décret pareil, dit-il, serait semblable à celui que feraient les Etats d'Hollande, s'ils défendaient la cannelle. Il ne fait pas réflexion que les Espagnols n'avaient point de manufactures, qu'ils auraient été obligés d'acheter les étoffes et les galons des étrangers, et que les Hollandais ne pouvaient acheter ailleurs que chez eux-mêmes la cannelle qui croît dans leurs domaines.

Presque tous les exemples qu'il apporte sont tirés des peuples inconnus du fond de l'Asie, sur la foi de quelques voyageurs mal instruits ou menteurs.

Il affirme qu'il n'y a de fleuve navigable en  
 1767. Perse que le Cyrus: il oublie le Tigre, l'Euphrate, l'Oxus, l'Araxe et le Phafe, l'Indus même qui a coulé long-temps sous les lois des rois de Perse. *Chardin* nous assure, dans son troisième tome, que le fleuve Zenderouth, qui traverse Ispahan, est aussi large que la Seine à Paris, et qu'il submerge souvent des maisons sur les quais de la ville.

Malheureusement le système de l'*Esprit des lois* a pour fondement une antithèse qui se trouve fautive. Il dit que les monarchies sont établies sur l'honneur, et les républiques sur la vertu; et, pour soutenir ce prétendu bon mot: La nature de l'honneur (dit-il, livre III, chapitre VII) est de demander des préférences, des distinctions; l'honneur est donc, par la chose même, placé dans le gouvernement monarchique. Il devrait songer que, par la chose même, on brigait, dans la république romaine, la préture, le consulat, le triomphe, des couronnes et des statues.

J'ai pris la liberté de relever plusieurs méprises pareilles dans ce livre, d'ailleurs très-estimable. Je ne ferai pas étonné que cet ouvrage célèbre vous paraisse plus rempli d'épigrammes que de raisonnemens solides; et cependant il y a tant d'esprit et de génie, qu'on le préférera toujours à *Grotius* et à *Puffendorf*.

Leur malheur est d'être ennuyeux ; ils sont plus pefans que graves. 1767.

*Grotius* , contre lequel vous vous élevez avec tant de justice , a extorqué de son temps une réputation qu'il était bien loin de mériter. Son *Traité de la religion chrétienne* n'est pas estimé des vrais favans. C'est là qu'il dit , au chapitre XXII de son premier livre , que l'embrasement de l'univers est annoncé dans *Hystafpe* et dans les sibylles. Il ajoute à ces témoignages ceux d'*Ovide* et de *Lucain* ; il cite *Lycophron* pour prouver l'histoire de *Jonas*.

Si vous voulez juger du caractère de l'esprit de *Grotius* , lisez sa harangue à la reine *Anne* d'Autriche , sur sa grossesse. Il la compare à la juive *Anne* qui eut des enfans étant vieille ; il dit que les dauphins , en fesant des gambades sur l'eau , annoncent la fin des tempêtes , et que , par la même raison , le petit dauphin qui remue dans son ventre annonce la fin des troubles du royaume.

Je vous citerais cent exemples de cette éloquence de collège , dans *Grotius* qu'on a tant admiré. Il faut du temps pour apprécier les livres , et pour fixer les réputations.

Ne craignez pas que le bas peuple lise jamais *Grotius* et *Puffendorf* ; il n'aime pas à s'ennuyer. Il lirait plutôt ( s'il le pouvait ) quelques chapitres de l'*Esprit des lois* , qui sont



—————  
 1767. à portée de tous les esprits , parce qu'ils sont très-naturels et très-agréables. Mais distinguons , dans ce que vous appelez peuple, les professions qui exigent une éducation honnête , et celles qui ne demandent que le travail des bras et une fatigue de tous les jours. Cette dernière classe est la plus nombreuse. Celle-là , pour tout délassement , et pour tout plaisir , n'ira jamais qu'à la grand'messe et au cabaret , parce qu'on y chante et qu'elle y chante elle-même ; mais , pour les artisans plus relevés , qui sont forcés par leurs professions mêmes à réfléchir beaucoup , à perfectionner leur goût , à étendre leurs lumières, ceux-là commencent à lire dans toute l'Europe. Vous ne connaissez guère à Paris les Suisses que par ceux qui sont aux portes des grands seigneurs , ou par ceux à qui *Molière* fait parler un patois inintelligible , dans quelques farces ; mais les Parisiens seraient étonnés s'ils voyaient , dans plusieurs villes de Suisse, et surtout dans Genève , presque tous ceux qui sont employés aux manufactures passer à lire le temps qui ne peut être consacré au travail. Non , Monsieur , tout n'est point perdu quand on met le peuple en état de s'apercevoir qu'il a un esprit. Tout est perdu , au contraire , quand on le traite comme une troupe de taureaux ; car tôt ou tard ils vous

frappent de leurs cornes. Croyez-vous que le peuple ait lu et raisonné dans les guerres civiles de la rose rouge et de la rose blanche en Angleterre, dans celle qui fit périr *Charles I* sur un échafaud, dans les horreurs des *Armagnacs* et des Bourguignons, dans celles même de la ligue? Le peuple, ignorant et féroce, était mené par quelques docteurs fanatiques qui criaient : Tuez tout, au nom de DIEU. Je défierais aujourd'hui *Cromwell* de bouleverser l'Angleterre par son galimatias d'énergumène, *Jean de Leyde* de se faire roi de Munster, et le cardinal de *Retz* de faire des barricades à Paris. Enfin, Monsieur, ce n'est pas à vous d'empêcher les hommes de lire, vous y perdriez trop, &c.

## L E T T R E C X X X V I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 16 de mars.

VOTRE lettre du 2 de mars, Monseigneur, m'étonne et m'afflige infiniment. Mon attachement pour vous, mon respect pour votre maison, et toutes les bienféances réunies ne me permirent pas de vous envoyer une pièce de théâtre le jour que j'apprenais la mort de

— 1767. madame la duchesse de *Fronsac*. Je vous écrivis, et vous demandai vos ordres. Voici la pièce que je vous envoie. Il se fera passé un temps assez considérable pour que votre affliction vous laisse la liberté de gratifier votre troupe de cette nouveauté, et que vous puissiez même l'honorer de votre présence.

M. de *Thibouville* va faire jouer à Paris les *Scythes*; c'est une obligation que je lui ai; car c'est une peine très-grande et souvent défagréable que de conduire des acteurs.

J'ai chez moi actuellement M. de *la Harpe* et sa femme. Vous n'ignorez pas que M. de *la Harpe* est un homme de très-grand mérite, qui vient de remporter deux prix à notre académie, par deux ouvrages excellens. Il récite les vers comme il les fait; c'est le meilleur acteur qu'il y ait aujourd'hui en France. Il est un peu petit, mais sa femme est grande. Elle joue comme mademoiselle *Clairon*, à cela près qu'elle est beaucoup plus attendrissante. Je souhaite que la pièce soit jouée à Paris et à Bordeaux comme elle l'est à Ferney.

La petite *Durancy* est mon clerc. Elle vint, il y a dix ans, à Genève; c'était un enfant. Je lui promis de lui donner un rôle, si jamais elle entrait à Paris à la comédie; elle me fit même, par plaisanterie, signer cet engagement. Il est devenu sérieux, et il a fallu le remplir.

remplir. Je lui ai donné le rôle d'*Obéide*. Je ne connais point mademoiselle *Dubois* ; je ne savais pas même quelle sorte d'emploi elle avait à la comédie. Vous savez qu'il y a près de vingt ans que les *Frérons* me chassèrent de Paris où je ne retournerai jamais. Vous savez aussi que les pièces de théâtre font mon amusement ; j'en fais présent aux comédiens , et je ne dois attendre d'eux que des remerciemens , et non des tracasseries. C'était même pour arrêter toutes les querelles de ce tripot , que j'avais fait imprimer la pièce que je ne comptais pas livrer au théâtre , ainsi que je le dis dans la préface. Enfin , la voici avec tous les changemens que j'ai faits depuis , et avec les directions , en marge , pour l'intelligence de la pièce , et pour gouverner le jeu des acteurs. Je ne fais si vous serez en état de vous en amuser , mais vous le serez toujours de la protéger.

1767.

Ces petites fêtes font l'agrément de ma vieillesse. Je vous envoie la pièce dans un autre paquet , et j'annonce sur l'enveloppe le titre du livre , afin qu'il puisse servir de passe-port.

Je me doutais bien que *Galien* qui , dans ma tragédie , joue le rôle du jeune scythe , ne jouerait pas dans votre réponse celui d'un futur inspecteur des toiles ; mais vous êtes

— assez puissant pour lui procurer autre chose.  
 1767. L'histoire et la bibliographie font son fait ; mais on risque avec cela de mourir de faim , si on n'a pas quelque chose d'ailleurs. Il attend tout de vos bontés. Il travaille toujours beaucoup , et il a déjà plusieurs porte-feuilles remplis de bons matériaux sur le Dauphiné où il voudrait bien aller faire un tour , pour voir ses parens près Grenoble qui n'est pas loin d'ici.

Comme il se connaît en livres rares , il en a acheté un petit nombre de ce genre , et que vous n'avez pas. Il veut vous les offrir ; mais , comme ce font de ces livres sur lesquels on n'entend pas raillerie en France , je ne suis point d'avis qu'il vous les envoie ; il y aurait du danger , et les conséquences en pourraient être fâcheuses : il vaut mieux qu'il les garde jusqu'à ce que vous m'avez fait connaître vos ordres sur ces deux derniers articles.

Agréez , Monseigneur , les sentimens inaltérables du respect et de l'attachement que je conserverai pour vous jusqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

LETTRE CXXXVIII. 

---

1767.

A M. DE CHABANON.

16 de mars.

**N**ON-SEULEMENT je corromps la jeunesse , mon cher et jeune confrère , mais la vieilleffe ne m'empêche point de donner de mauvais exemples. Je suis honteux de faire des tragédies à mon âge. Je vous répons un peu tard , parce que j'ai passé mon temps à soutenir la guerre contre mes anges. Je suis quelquefois très-docile , et quelquefois très-opiniâtre. Je souhaite que vous n'avez pas été trop docile en changeant votre plan ; vous aurez sans doute senti que le nouveau servira mieux votre génie : c'est toujours le plan qui nous échauffe le plus que l'on doit choisir. Celui que j'avais imaginé pour mes pauvres Scythes m'animait , et celui qu'on me proposait me glaçait. J'ai travaillé pour mes Suisses et pour moi ; la pièce nous a amusés à Ferney , et c'est tout ce que je voulais ; car , en cultivant son jardin , il faut aussi ne pas oublier son théâtre.

Nous avons suspendu nos plaisirs sur la nouvelle du triste état où était madame la

—  
1767. dauphine ; nous sommes bons français , quoi-  
que nous ne soyons que des suisses.

M. de *la Borde* m'avait recommandé de l'informer de tout ce qu'on me manderait sur son Pêché originel. Je n'eus d'abord que des choses très-flatteuses à lui faire savoir ; mais depuis il m'est revenu qu'on se fait des critiques , et que l'on trouvait quelques endroits faibles ; je m'en rapporte à vous : il y a bien de l'arbitraire dans la musique ; les oreilles que *Cicéron* appelle superbes sont fort capricieuses. Il n'en est pas ainsi du cœur , c'est un juge infallible ; et , quand il est ému dans une tragédie , toutes les critiques n'ont qu'à se taire.

Mon petit *la Harpe* a fait une réponse à l'abbé de *Rancé*. Cet abbé de *Rancé* avait écrit ce qu'on appelle , je ne sais pourquoi , une héroïde à ses moines : M. de *la Harpe* fait répondre un moine qui assurément vaut mieux que l'abbé. C'est un des meilleurs ouvrages que j'aye vus ; il faudrait qu'il fût entre les mains de tous les novices , il n'y aurait plus de profès. Jamais on n'a mieux peint l'horreur de la vie monacale.

J'ignore encore si la folle sorbonne a condamné le sage *Bélifaire*. De quoi se mêle-t-elle ?

Si vous avez l'*Histoire de la philosophie* par

*Deslandes*, vous y verrez , tome III , page 299 :  
 La faculté de théologie est le corps le plus méprisable qui soit dans le royaume. Je ferais bien fâché de penser comme M. *Deslandes* , à Dieu ne plaife ; personne ne respecte plus que moi la sacrée faculté ; mais je vous aime encore davantage. V.

1767.

## LETTRE CXXXIX.

A M. LE COMTE DE BOISGELIN,

MAITRE DE LA GARDE-ROBE DU ROI.

A Ferney , mars.

CE que vous m'avez envoyé, Monsieur , m'a mortellement ennuyé. Voilà tout ce que je peux vous en dire : je n'aime pas les phrases. Vous avez un frère qui m'a accoutumé au bon.

On m'a parlé d'un homme de Nancy qu'on dit fourré à la bastille , sur la dénonciation d'un jésuite ; il s'appelle , je crois , *Leclerc* : il avait la protection de madame la marquise de *Boufflers* , votre belle-mère , si on ne m'a pas trompé. En ce cas , je présume que vous daignerez agir tous deux en sa faveur. Rien



— ne rafraîchit le sang comme de secourir les  
1767. malheureux.

J'étais impotent et aveugle quand madame de *Boufflers* a passé par Lyon. Je suis encore à peu-près dans le même état ; je ne vauz rien des pieds jusqu'à la tête ; et à l'égard de ma pauvre ame , elle est extrêmement sensible à votre souvenir et à vos bontés dont je vous demande la continuation avec la sensibilité la plus respectueuse.

## L E T T R E C X L.

A M. M A R M O N T E L.

16 de mars.

J E prie le secrétaire de *Bélisaire* de dire à madame *Geoffrin* que j'avais bien raison de n'être point surpris du billet du roi de Pologne. Il vient de m'écrire sur la tolérance une lettre dans le goût et dans le style de *Trajan* ou de *Julien* (\*). Il faudrait la graver dans les écoles de sorbonne , et y graver surtout ce grand mot de l'impératrice de Russie : Malheur aux persécuteurs !

(\*) Voyez à la fin de la correspondance de l'impératrice de Russie , les lettres des souverains , &c.

Mon cher confrère , un grand siècle se —  
 forme dans le Nord , un pauvre siècle désho- 1767.  
 nore la France. Cependant l'Europe parle  
 notre langue. A qui en a-t-on l'obligation ?  
 à ceux qui écrivent comme vous , à ceux qu'on  
 persécute. *Non lasciar la magnanima impressa.*

## L E T T R E C X L I.

A M. D A M I L A V I L L E.

18 de mars.

VOICI, mon cher ami, une réponse à M. de  
*Beaumont*. Son mémoire réussit beaucoup. S'il  
 avait conservé ce bel épiphonème : *Vous n'avez  
 point d'enfans !* il aurait réussi davantage ; mais,  
 tel qu'il est, il inspire la conviction.

Voici la réponse toute ouverte que je vous  
 envoie pour M. *Linguet*.

Et voici une réponse d'un moine à une  
 héroïde de l'abbé de *Rancé*. Le moine vaut  
 mieux que l'abbé. C'est , à mon gré, le meil-  
 leur ouvrage de M. de *la Harpe*. Faites-en  
 faire tant de copies qu'il vous plaira, et ensuite  
 ayez la bonté d'envoyer cet exemplaire, avec  
 la lettre ci-jointe, à M. *Barthe* secrétaire de  
 l'abbé de la *Trape*.

— 1767. Je vous enverrai incessamment ce que M. *Lambertad* demande. Nous avons suspendu à Ferney les représentations des Scythes; nous ne prétendons pas nous réjouir quand la cour est dans les alarmes ou dans le deuil, J'ignore le sort de madame la dauphine; mais il ne peut être que funeste. Quoique nous ne soyons que des suisses, nous avons le cœur aussi français que les Parisiens.

Je voudrais que les sorboniqueurs, qui persécutent *Marmontel*, apprissent que l'impératrice de Russie, les rois de Danemarck, de Pologne, de Prusse, et la moitié des princes d'Allemagne, établissent hautement la liberté de conscience dans leurs Etats, et que cette liberté les enrichit. J'ai reçu du roi de Pologne une lettre qui ferait honneur à *Trajan*, pour le fond et pour le style.

Je vous embrasse; aimez-moi comme je vous aime.

LETTRE

## L E T T R E C X L I I.

1767.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 18 de mars.

J'E doute fort, mon cher *Cicéron*, que le conseil de Berne ajoute rien à la modique pension qu'il fait aux *Sirven*; c'est beaucoup s'il la continue. M. *Seigneux de Correvon*, à qui vous écrivez, ne peut nous être d'aucun secours; il n'a que sa bonne volonté.

Je sens bien que la réconciliation du premier président avec le parlement de Toulouse peut nous être défavorable; mais j'espère que le conseil ne voudra pas se relâcher sur le droit qu'il a de prononcer des évocations que la voix publique demande, et que l'équité exige. Les conseillers d'Etat et les maîtres des requêtes paraissent penser unanimement sur cette affaire. Votre mémoire vous fait beaucoup d'honneur; il a consolé ce pauvre *Sirven*. Je vous l'enverrai dès que le tribunal qui doit le juger sera nommé. Cinq années de désespoir ont un peu affaibli sa tête; il ne répondra peut-être qu'en pleurant; mais, après votre mémoire, je ne fais rien de plus éloquent que des pleurs.

*Corresp. générale.* Tome XI. \* D d

— 1767. M. *Seigneux de Correvon* voulait l'engager à faire travailler M. *Loyseau* ; vous pensez bien qu'il n'en fera rien. J'imagine que rien ne sera décidé qu'après Pâques. J'exécuterai tous vos ordres ponctuellement, et au moment que vous prescrirez.

Bien des respects à madame de Canon.

### L E T T R E C X L I I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

21 de mars.

**I**L est arrivé, Monsieur, bien des événemens qui nous obligent de différer. L'affaire des *Sirven*, qui commence à faire un grand bruit à Paris, et qui va être jugée au conseil du roi, m'occupe à présent tout entier, et ne me permet pas une diversion qui pourrait lui nuire. Beaucoup d'autres considérations me persuadent qu'il faut attendre encore quelque temps. M. *Boursier* doit vous envoyer incessamment trois ou quatre petits paquets du *Coladon* que vous aimez tant ; vous pourrez en donner une boîte à M. le chevalier de *Châtellux*, s'il est dans vos cantons. Les affaires de Genève sont toujours dans la même situation, et elles y seront encore probablement long-temps. Plus de

communication entre la France et le territoire de Genève, plus de voitures ni de Lyon, ni de Dijon; nous sommes enfermés comme dans une ville assiégée. 1767.

M. le duc de *Choiseul* a eu pour moi les plus grandes bontés, mais je n'en souffre pas moins; je suis toujours très-languissant, mon âge avance, ma force diminue; mais mon attachement pour vous ne diminuera jamais.

## L E T T R E C X L I V.

A M. DE CHABANON.

21 de mars.

**S**I vous êtes sage, mon cher confrère, vous attendrez la fin d'avril pour revenir dans votre couvent. Nous espérons que la communication avec Lyon et la Bourgogne fera r'ouverte dans ce temps-là, ou du moins au commencement de mai. Je ne fais si vous savez que nous sommes entourés de troupes et de misère. Nous aurons encore des neiges sur nos montagnes pendant plus d'un mois; les défaits nous environnent, et les secours nous manquent. Je suis obligé en conscience de vous en avertir, afin que, si vous nous faites le plaisir de venir plutôt, vous ne soyez

— pas étonné de souffrir comme nous. Je crois  
1767. même qu'il vous faudra un passe - port de  
M. le duc de *Choiseul*.

Je n'aime point du tout cette guerre , toute  
ridicule qu'elle est. Je me ferais retiré à Lyon,  
si je n'avais pas eu trop de monde à trans-  
porter.

On joue actuellement les Scythes à Genève  
et à Lyon ; on va les jouer à Paris , dès que  
les spectacles se r'ouvriront. Les méchants  
m'attribuent tant d'ouvrages hétérodoxes ,  
que j'ai voulu leur faire voir que je ne faisais  
que de mauvaises tragédies. J'ai prouvé par-là  
mon alibi ; j'ai fait comme *Alcibiade* qui fit  
couper la queue à son chien , afin qu'on ne  
l'accusât pas d'autres sottises. Les Scythes  
pourront être sifflés par les Velches , mais  
j'aime mieux être sifflé par le parterre , que  
d'être calomnié par les cagots.

Mes respects à *Eudoxie* ou *Eudocie* , et à  
monieur son père que j'aime de tout mon  
cœur. V.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

23 de mars.

IL est vrai que le diable est déchaîné. Votre confiseur est devenu martyr pour des confitures qui ne sont pas à mi-sucre. Il faut espérer que madame de *Boufflers* abrégera le temps de ses souffrances. Je prendrai toutes les mesures possibles pour recevoir le présent de M. de *Montcomble*, malgré l'interruption de tout commerce avec Lyon.

Je vous demande en grâce de me ménager toujours les bontés de M. de *Claufonet*. Voici une plaisanterie qui pourra vous réjouir, vous et M. *Duché*.

Adieu, Monsieur; je vous aime trop pour faire avec vous la moindre cérémonie.



1767.

## L E T T R E C X L V I.

A M. D O R A T.

Du 23 de mars.

J E réponds , Monsieur , à votre lettre du 17 de mars , et je vous demande en grâce qu'après ce dernier éclaircissement il ne soit plus jamais question entre nous d'une affaire si défagréable.

Tout ce que j'ai mandé à M. le chevalier de *Pezai* est dans la plus exacte vérité. Il est très-vrai que je n'ai jamais montré à personne ni vos lettres , ni vos premiers vers imprimés , ni vos seconds manuscrits.

Il est très-vrai que madame *Denis* , ayant appris de Paris l'effet dangereux que pouvait faire l'*Avis* imprimé chez *Jorri* , me demanda , en présence de M. de *la Harpe* , ce que c'était que cette triste aventure. J'avais la pièce , et je ne la communiquai pas ; je dis que vous aviez tout réparé , que je vous croyais un très-bon cœur , que vous m'aviez écrit une lettre pleine de candeur , que vous étiez , de toute façon , au-dessus de la jalousie qui est le vice des esprits médiocres. Je citai un endroit de votre lettre , très-bien écrit ,

et qui m'avait fait impression. Si M. de *la Harpe* a fait quelque usage de cette seule confiance, je l'ignore entièrement. Je viens de lui en parler ; il m'a dit qu'il était très-affligé d'avoir eu sujet de se plaindre de vous. Je vous prie de considérer que c'est un jeune homme qui a autant de talens que peu de fortune. Il a une femme et des enfans. Qui pourra seconder ses talens , sinon des gens de lettres aussi capables d'en juger que vous ? Nous sommes dans un temps où la littérature n'est que trop persécutée ; elle le serait certainement moins, si ceux qui la cultivent étaient unis.

Il faut tout oublier, Monsieur, et ne se souvenir que du besoin que nous avons de nous soutenir les uns les autres. Nous avons tous la même façon de penser ; faudra-t-il que nous soyons la victime de ceux qui ne pensent point, ou qui pensent mal ?

Ce qui est encore malheureusement très-vrai, c'est que, lorsque votre *Avis* parut, lorsqu'on eut la cruauté d'y trop remarquer l'injustice publique faite, par nos ennemis communs, à certains ouvrages, j'avais, dans ce temps-là même, une affaire très-sérieuse, et la calomnie me poursuivait vivement.

Je ne vous dissimulai pas combien il était dangereux pour moi d'être confondu avec *Rousseau* convaincu, aux yeux de M. le duc de

— 1767. *Choiseul*, et même à ceux du roi, des manœuvres les plus criminelles. Je pousserai même la franchise avec vous, jusqu'à vous avouer que je venais de recevoir des reproches de M. le duc de *Choiseul* sur les affaires qui concernaient ce gènevois. Vous voyez que vous aviez fait beaucoup plus de mal que vous ne pensiez en faire.

N'en parlons plus ; j'ai tout oublié pour jamais, et je ne suis sensible qu'à votre mérite et à vos politesses. Je veux que M. le chevalier de *Pezai* en soit le garant. Tout ce que j'oserais exiger d'un homme aussi bien né que vous l'êtes, ce serait de sentir combien votre supériorité doit vous écarter de tout commerce avec *Fréron*. Ni ses mœurs, ni ses talens ne doivent le mettre à portée de vous compter parmi ceux qui le tolèrent.

Ceux qui, comme vous, Monsieur ; ont tant de droits de prétendre à l'estime du public, ne sont pas faits pour soutenir ceux qui en sont l'exécration.

LETTRE CXLVII. 

---

1767.

A M. DAMILAVILLE.

27 de mars.

JE ne fais comment les paquets que vous m'avez adressés me parviendront. Il n'y a plus de voitures de Lyon à Genève; et, malgré toutes les bontés de M. le duc de *Choiseul*, nous ferons dans l'état le plus gênant et le plus défagréable, jusqu'à ce que l'on ait fait un nouveau chemin. Nous ne pouvions même faire venir des étoffes de Lyon que par le courier. Un commis du bureau de Colonges, aussi insolent que fripon, nous a saisi nos étoffes; ainsi je ne vois pas comment les cinquante mémoires de M. de *Beaumont*, en faveur des *Sirven*, me parviendront. Nous souffrons infiniment des mesures qu'on a prises très-justement contre Genève; nous payons les fautes de cette ville. Il est bon d'être philosophe, mais il est triste d'être toujours obligé de se servir de sa philosophie.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 21. M. *Boursier* assure qu'il vous a dépêché, par Lyon, à M. de *Courteille*, les instrumens de mathématiques de M. *Lambert*. Il est très-vraisemblable qu'on ne quittera point l'affaire

—  
1767. de la Cayenne pour celle d'un particulier : nous sommes résignés à tout.

L'aventure de madame *Lejeune* a du moins produit un grand bien. On lui a fait deux cents exemplaires du dernier livre de feu monsieur *Boulanger*. Je viens de lire ce livre abominable, pour la troisième fois : je sens combien il est dangereux. Il détruirait absolument le pouvoir des ecclésiastiques, avec tous les mystères de notre sainte religion. L'auteur ne veut que de la vertu et de la probité, qui sont si mal-aisées à rencontrer, et qui ne suffisent pas.

Vous aurez bientôt une lettre ostensible, sur les *Sirven*, qui peut-être sera imprimable, supposé qu'il soit permis d'imprimer des choses utiles. On joue actuellement les *Scythes* à Laufane, à Genève, à Lyon, à Bordeaux, et probablement à Paris. J'aime assez les choses dont personne ne s'est encore avisé ; mais je crains que Paris ne soit plus difficile que les provinces.

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse.  
*E. L.*

LETTRE CXLVIII. 

---

1767.

A M. \* \* \*, avocat à Besançon,

*Ecrité sous le nom d'un membre du conseil  
de Zurich en Suisse.*

Mars.

Nous nous intéressons beaucoup, Monsieur, dans notre république, à la triste aventure du sieur *Fantet*. Il était presque le seul dont nous tirassions les livres qui ont illustré votre patrie, et qui forment l'esprit et les mœurs de notre jeunesse. Nous devons à *Fantet* les œuvres du chancelier d'*Aguesseau* et du président de *Thou*. C'est lui seul qui nous a fait connaître les *Essais de morale de Nicole*, les *Oraisons funèbres de Bossuet*, les *Sermons de Massillon* et ceux de *Bourdaloue*, ouvrages propres à toutes les religions; nous lui devons l'*Esprit des lois* qui est encore un de ces livres qui peuvent instruire toutes les nations de l'Europe.

Je fais, en mon particulier, que le sieur *Fantet* joint à l'utilité de sa profession une probité qui doit le rendre cher à tous les honnêtes gens, et qu'il a employé au soulagement de ses parens le peu qu'il a pu gagner par une louable industrie.

1767. Je ne suis point surpris qu'une cabale jalouse ait voulu le perdre. Je vois que votre parlement ne connaît que la justice, qu'il n'a acception de personne, et que, dans toute cette affaire, il n'a consulté que la raison et la loi. Il a voulu et il a dû examiner par lui-même si, dans la multitude des livres dont *Fantet* fait commerce, il ne s'en trouverait pas quelques-uns de dangereux, et qu'on ne doit pas mettre entre les mains de la jeunesse; c'est une affaire de police, une précaution très-sage des magistrats.

Quand on leur a proposé de jeter ce que vous appelez des monitoires, nous voyons qu'ils se sont conduits avec la même équité et la même impartialité, en refusant d'accorder cette procédure extraordinaire. Elle n'est faite que pour les grands crimes; elle est inconnue chez tous les peuples qui concilient la sévérité des lois avec la liberté du citoyen; elle ne sert qu'à répandre le trouble dans les consciences, et l'alarme dans les familles. C'est une inquisition réelle qui invite tous les citoyens à faire le métier infame de délateur; c'est une arme sacrée qu'on met entre les mains de l'envie et de la calomnie, pour frapper l'innocent en fureté de conscience. Elle expose toutes les personnes faibles à se déshonorer, sous prétexte d'un motif de religion; elle est, en cette

occasion, contraire à toutes les lois, puisqu'elle a pour but la réparation d'un délit, et que l'objet de ce monitoire serait d'établir un délit, lorsqu'il n'y en a point. 1767.

Un monitoire, en ce cas, serait un ordre de chercher, au nom de DIEU, à perdre un citoyen; ce serait insulter à la fois la loi et la religion, et les rendre toutes deux complices d'un crime infiniment plus grand que celui qu'on impute au sieur *Fantet*. Un monitoire, en un mot, est une espèce de proscription. Cette manière de procéder serait ici d'autant plus injuste que, de vos prêtres qui avaient accusé *Fantet*, les uns ont été confondus à la confrontation, les autres se sont rétractés. Un monitoire alors n'eût été qu'une permission accordée aux calomniateurs de chercher à calomnier encore, et d'employer la confession pour se venger. Voyez quel effet horrible ont produit les monitoires contre les *Calas* et les *Sirven* !

Votre parlement, en rejetant une voie si odieuse, et en procédant contre *Fantet*, avec toute la sévérité de la loi, a rempli tous les devoirs de la justice qui doit rechercher les coupables, et ne pas souhaiter qu'il y ait des coupables. Cette conduite lui attire les bénédictions de toutes les provinces voisines.

J'ai interrompu cette lettre, Monsieur, pour



— 1767. lire en public les remontrances que votre parlement fait au roi sur cette affaire. Nous les regardons comme un monument d'équité et de sagesse, digne du corps qui les a rédigées, et du roi à qui elles sont adressées. Il nous semble que votre patrie sera toujours heureuse, quand vos souverains continueront de prêter une oreille attentive à ceux qui, en parlant pour le bien public, ne peuvent avoir d'autre intérêt que ce bien public même dont ils sont les ministres.

J'ai l'honneur d'être bien respectueusement,  
 Monsieur, votre, &c. D . . . . .

*du conseil des deux cents.*

P. S. Nous avons admiré le factum en faveur de *Fantet*. Voilà, Monsieur, le triomphe des avocats : faire servir l'éloquence à protéger, sans intérêt, l'innocent ; couvrir de honte les délateurs ; inspirer une juste horreur de ces cabales pernicieuses qui n'ont de religion que pour haïr et pour nuire, qui font des choses sacrées l'instrument de leurs passions : c'est-là, sans doute, le plus beau des ministères. C'est ainsi que M. de *Beaumont* défend à Paris l'innocence des *Sirven*, après avoir si glorieusement combattu pour les *Calas*. De tels avocats méritent les couronnes qu'on donnait à ceux qui avaient sauvé des citoyens dans les batailles. Mais que méritent ceux qui les oppriment ?

L E T T R E C X L I X. 1767.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier d'avril, et ce n'est pas un poisson d'avril.

J E reçois, mon cher ange, votre lettre du 26 de mars. Vous n'avez donc pas reçu mes dernières ? vous n'avez donc pas touché les Quarante écus (\*) que je vous ai envoyés par M. le duc de *Praslin*, ou bien vous n'avez pas été content de cette somme ? Il est pourtant très-vrai que nous n'avons pas davantage à dépenser, l'un portant l'autre. Voilà à quoi se réduit tout le fracas de Paris et de Londres. Serait-il possible que ma dernière lettre adressée à Lyon ne vous fût pas parvenue ? Je vous y rendais compte de mes arrangemens avec madame *Denis*, et ce compte était conforme à ce que j'écris à M. de *Thibouville*. Ma lettre est pour vous et pour lui. Mandez - moi, je vous en conjure, si vous avez reçu cette lettre qui doit être timbrée de Lyon ; cela est de la plus grande importance ; car, si elle ne vous a pas été rendue, c'est une preuve que mon-correspondant est au moins très-négligent. Je vous

(\*) Le roman intitulé l'Homme aux quarante écus.

— 1767. difais que j'étais dans les bonnes grâces de M. *Janel*, et je vous le prouve, puifque c'est lui qui vous envoie ma lettre et la Princeffe de Babylone.

Vous me demandez pourquoi j'ai chez moi un jéfuite ? je voudrais en avoir deux ; et, fi on me fâche, je me ferai communier par eux deux fois par jour. Je ne veux point être martyr à mon âge. J'ai beau travailler fans relâche au Siècle de *Louis XIV*, j'ai beau voyager avec une Princeffe de Babylone, m'amuser à des tragédies et des comédies, être agriculteur et maçon, on s'obftine à m'imputer toutes les nouveautés dangereufes qui paraiffent. Il y a un baron d'*Holbac* à Paris, qui fait venir toutes les brochures imprimées à Amfterdam chez *Marc-Michel Rey*. Ce libraire, qui eft celui de *Jean-Jacques*, les met probablement fous mon nom. Il eft phyfiquement impoffible que j'aye pu fuffire à compofer toutes ces rapsodies ; n'importe, on me les attribue pour les vendre.

J'ai lu la relation dont vous me parlez ; elle n'eft point du tout fage et modérée, comme on vous l'a dit ; elle me paraît très-outrageante pour les juges. Jugez donc, mon cher ange, quel doit être mon état ; calomnié continuellement, pouvant être condamné fans être entendu, je paffe mes derniers jours dans une crainte trop fondée. Cinquante ans de

travaux

travaux ne m'ont fait que cinquante ennemis de plus, et je suis toujours prêt à aller chercher ailleurs, non pas le repos, mais la sécurité. Si la nature ne m'avait pas donné deux antidotes excellens, l'amour du travail et la gaieté, il y a long-temps que je ferais mort de désespoir.

Dieu soit béni, puisque madame d'*Argental* se porte mieux. Je me recommande à ses bontés.

## L E T T R E C L.

A M. D A M I L A V I L L E.

3 d'avril.

**M**ON cher ami, je suis actuellement séparé du reste du monde. Nous ne savons plus de quel côté nous tourner pour faire venir les choses les plus nécessaires à la vie, et je mets les bons livres parmi les choses absolument nécessaires.

Je me fais bien bon gré de vous avoir envoyé ma lettre pour M. *Linguet*. Je le croyais de vos amis intimes, puisqu'il m'envoyait son livre par vous, et que M. *Thiriot* me l'avait vanté comme un des meilleurs ouvrages qu'on eût vus depuis long-temps. Je n'ai pas plus

*Corresp. générale.* Tome XI. \* E e

— 1767. reçu le livre que les autres ballots ; mais je vous en crois sur ce que vous me dites. Il est bon de savoir à qui on a affaire. Vous vous êtes conduit très-sagement ; je vous en loue, et je vous en remercie.

On m'a envoyé la lettre de l'abbé *Monduit*. Il me semble qu'elle n'est que plaifante, et qu'elle n'a aucune teinture d'impiété. L'auteur s'égaie peut-être un peu aux dépens de quelques docteurs de sorbonne, mais il paraît respecter beaucoup la religion ; c'est, comme nous l'avons dit tant de fois ensemble, le premier devoir d'un bon sujet et d'un bon écrivain. Aussi je ne connais aucun philosophe qui ne soit excellent citoyen et excellent chrétien. Ils n'ont été calomniés que par des misérables qui ne sont ni l'un ni l'autre.

Je ne fais point qui est M. de la *Férière* ; mais il paraît que c'est un *Burrhus*. Je souhaite qu'il ne trouve point de *Narcisse*.

On m'avait déjà touché quelque chose de ce qu'on imputait à *Tronchin*. Je ne l'en ai jamais cru capable, quoiqu'il me fît l'injustice d'imaginer que je favorisais les représentans de Genève. Je suis bien loin de prendre aucun parti dans ces démêlés ; je n'ai d'autre avis que celui dont le roi fera. Il faudrait que je fusse insensé pour me mêler d'une affaire pour laquelle le roi a nommé un plénipotentiaire.

Je suis auprès de Genève, comme si j'en étais  
à cent lieues; et j'ai assez de mes propres cha- 1767.  
grins, sans me mêler des tracasseries des autres.  
Je suis exactement le conseil de *Pythagore* :  
*Dans la tempête, adorez l'écho.*

Adieu, mon très-cher ami.

## LETTRE CLI.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

3 d'avril.

**M**ON cher grand écuyer, parmi toutes mes  
détresses il y en a une qui m'afflige infiniment,  
et qui hâtera mon petit voyage à Montbelliard  
et ailleurs. Plusieurs personnes dans Paris accu-  
sent *Tronchin* d'avoir dit au roi qu'il n'était  
point mon ami, et qu'il ne pouvait pas l'être,  
et d'en avoir donné une raison très-ridicule,  
surtout dans la bouche d'un médecin. Je le  
crois fort incapable d'une telle indignité et  
d'une telle extravagance. Ce qui a donné lieu  
à la calomnie, c'est que *Tronchin* a trop laissé  
voir, trop dit, trop répété que je prenais le  
parti des représentans, en quoi il s'est bien  
trompé. Je ne prends assurément aucun parti  
dans les tracasseries de Genève, et vous avez

— bien dû vous en apercevoir par la petite pla-  
1767. fanterie intitulée la Guerre génevoise , qu'on  
a dû vous communiquer de ma part.

Je n'ai d'autre avis sur ces querelles que celui dont le roi fera ; et il ne m'appartient pas d'avoir une opinion quand le roi a nommé des plénipotentiaires. Je dois attendre qu'ils aient prononcé , et m'en rapporter entièrement au jugement de M. le duc de *Choiseul*.

Voilà à peu-près la vingtième niche qu'on me fait depuis trois mois dans mon désert.

Votre cidre n'arrivera pas et fera gâté. Il arrive la même chose à mon vin de Bourgogne. Vingt ballots envoyés de Paris , avec toutes les formalités requises , sont arrêtés , et DIEU fait quand ils pourront venir , et dans quel état ils viendront. J'aurais bien assurément l'honnêteté de vous envoyer des *honnêtetés* ; mais on est si mal-honnête , que je ne puis même vous procurer ce léger amusement.

Je viens d'écrire à *Morival* ; et , dès que j'aurai sa réponse , j'agirai fortement auprès du prince dont il dépend. Ce prince m'écrit tous les quinze jours ; il fait tout ce que je veux. Les choses , dans ce monde , prennent des faces bien différentes ; tout ressemble à *Janus* ; tout , avec le temps , a un double visage. Ce prince ne connaît point *Morival* , sans doute , mais il connaît très-bien son désastre. Il m'en a écrit

plusieurs fois avec la plus violente indignation, et avec une horreur presque égale à celle que je ressens encore. Il y a des monstres qui mériteraient d'être décimés. — 1767.

Je ne fais si je vous ai mandé que je suis enchanté de la nouvelle calomnie répandue sur les *Calas*. Il est heureux que les dévots, qui persécutent cette famille et moi, soient reconnus pour des calomniateurs. Ils font du bien sans le savoir ; ils servent la cause des *Sirven*. Je recommande bien cette cause à mon cher grand Turc (\*). Il y a des gens qui disent qu'on pourrait bien la renvoyer au parlement de Paris. Je compte alors sur la candeur, sur le zèle, sur la justesse d'esprit de mon gros gouteux que j'embrasse de tout mon cœur, aussi-bien que sa mère.

Vivez tous sainement et gaiement, il n'y a que cela de bon.

Nouvelles tracasseries encore de la part des commis, et point de justice ; et je partirai, mais gardez-moi le secret ; car je crains la rumeur publique. Je vous embrasse tous bien tendrement.

(\*) M. l'abbé *Mignot* qui faisait alors une histoire des Turcs,



---

1767.

## L E T T R E C L I I.

A M. C H A R D O N.

5 d'avril.

MONSIEUR ,

**I**L paraît, par la lèttre dont vous m'honorez, du 27 de mars , que vous avez vu des choses bien tristes dans les deux hémisphères. Si le pays d'Eldorado avait été cultivable , il y a grande apparence que l'amiral *Drack* s'en ferait emparé , ou que les Hollandais y auraient envoyé quelques colonies de Surinam. On a bien raison de dire de la France : *Non illi imperium pelagi* ; mais , si on ajoute , *Illa se jactet in aulâ* , ce ne fera pas *in aulâ tolofanâ*.

Je suis persuadé, Monsieur, que vous auriez couru toute l'Amérique, sans pouvoir trouver, chez les nations nommées sauvages , deux exemples consécutifs d'accusations de parricides , et surtout de parricides commis par amour de la religion. Vous auriez trouvé encore moins ; chez des peuples qui n'ont qu'une raison simple et grossière , des pères de famille condamnés à la roue et à la corde , sur les indices les plus frivoles , et contre toutes les probabilités humaines.

Il faut que la raison languedochienne soit d'une autre espèce que celle des autres hommes. 1767. Notre jurisprudence a produit d'étranges scènes depuis quelques années ; elles font frémir le reste de l'Europe. Il est bien cruel que, depuis Moscou jusqu'au Rhin, on dise que, n'ayant su nous défendre ni sur mer ni sur terre, nous avons eu le courage de rouer l'innocent *Calas*, de pendre en effigie et de ruiner en réalité la famille *Sirven*, de disloquer dans les tortures le petit-fils d'un lieutenant général, un enfant de dix-neuf ans ; de lui couper la main et la langue, de jeter sa tête d'un côté, et son corps de l'autre, dans les flammes, pour avoir chanté deux chansons grivoises, et avoir passé devant une procession de capucins sans ôter son chapeau. Je voudrais que les gens qui sont si fiers et si rogues sur leurs pailers, voyageassent un peu dans l'Europe, qu'ils entendissent ce que l'on dit d'eux, qu'ils vissent au moins les lettres que des princes éclairés écrivent sur leur conduite ; ils rougiraient, et la France ne présenterait plus aux autres nations le spectacle inconcevable de l'atrocité fanatique qui règne d'un côté, et de la douceur, de la politesse, des grâces, de l'enjouement et de la philosophie indulgente qui règnent de l'autre, et tout cela dans une même ville, dans une ville sur laquelle

— 1767. toute l'Europe n'a les yeux que parce que les beaux arts y ont été cultivés ; car il est très-vrai que ce sont nos beaux arts seuls qui engagent les Russes et les Sarmates à parler notre langue. Ces arts , autrefois si bien cultivés en France , sont que les autres nations nous pardonnent nos férocités et nos folies.

Vous me paraissez trop philosophe, Monsieur, et vous me marquez trop de bonté , pour que je ne vous parle pas avec toute la vérité qui est dans mon cœur. Je vous plains infiniment de remuer , dans l'horrible château où vous allez tous les jours , le cloaque de nos malheurs. La brillante fonction de faire valoir le code de la raison et de l'innocence des *Sirven* sera plus consolante pour une ame comme la vôtre. Je suis bien sensiblement touché des dispositions où vous êtes de sacrifier votre temps , et même votre santé , pour rapporter et pour juger l'affaire des *Sirven*, dans le temps que vous êtes enfoncé dans le labyrinthe de la Cayenne. Nous vous supplions , *Sirven* et moi , de ne vous point gêner. Nous attendrons votre commodité avec une patience qui ne nous coûtera rien , et qui ne diminuera pas assurément notre reconnaissance. Que cette malheureuse famille soit justifiée à la Saint-Jean ou à la Pentecôte , il n'importe ; elle jouit du moins de la liberté et du soleil , et l'intendant  
de

de la Cayenne n'en jouit pas. C'est au plus malheureux que vous donnez bien justement vos premiers soins ; et je suis encore étonné que , dans la multitude de vos affaires , vous ayez trouvé le temps de m'écrire une lettre que j'ai relue plusieurs fois avec autant d'attendrissement que d'admiration. Pénétré de ces sentimens et d'un sincère respect , j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre &c.

## L E T T R E C L I I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

9 d'avril.

O N reçoit dans ce moment la nouvelle que l'étui de mathématiques est arrivé. Le quart de cercle que vous demandez ne sera pas sitôt prêt : vous savez que jamais les ouvriers de Genève n'ont été si profonds politiques et si mauvais artisans. On se donne beaucoup, dans ce pays-là, le passe-temps de se tuer : voilà quatre suicides en six semaines : mais on n'accuse pas encore les pères de tuer leurs enfans ; il faut espérer que cette mode nous viendra de France.

L'aventure de la servante est heureuse. *Fréron*

*Corresp. générale.* Tome XI. \* F f

— 1767. la contait en s'enivrant avec les garçons empoisonneurs. Je vous l'ai déjà dit , nos ennemis amassent des charbons ardens sur leur tête. M. de *Lavaisse* , à qui je fais mille tendres complimens , fait la demeure de M. l'abbé *Sabatier* ; il faudra absolument le faire appeler en témoignage.

J'apprends qu'une horde de barbares a fait beau bruit aux Scythes ; ces gens-là ne respectent point la vieillesse.

Adieu , mon digne et vertueux ami ; souvenez-vous de ce que vous avez promis de donner à madame de *Florian*.

Embrassez bien pour moi le très - aimable *Lambertad*.

### A U M E M E.

10 d'avril.

**J**E reçois , mon cher ami , votre lettre du 3. *Coqueley* a certainement approuvé les infamies de *Fréron* sur la famille *Calas* , j'en suis certain ; mais , pour ne pas compromettre monsieur de *Beaumont* , retranchons ce passage. Je crois que vous pouvez très-bien faire imprimer la lettre, par *Merlin* , avec l'addition que je vous envoie ; cette publication me paraît essentielle. Au reste , les *Velches* sont bien *velches* ; mais il

faut les forcer à goûter le noble et le simple. —————  
 Ils commencent à n'aimer que les tours de 1767.  
 passe-passe et les tours de force. Le goût  
 dégénère en tout genre ; c'est aux Français à  
 ramener les Velches.

On m'a envoyé de province une espèce de  
 dialogue entre l'auteur de *Bélisaire* et un  
 moine. L'auteur a trouvé dans *S<sup>t</sup> Paul* qu'il ne  
 faut pas damner *Marc-Aurèle*. Il pourrait faire  
 rougir la sorbonne si les corps rougissaient.  
*Ecr. l'inf.*

## L E T T R E C L I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 d'avril.

**J**E reçois deux lettres bien consolantes de  
 M. d'Argental et de M: de *Thibouville*, écrites  
 du 2 d'avril. Ma réponse est qu'on s'encourage  
 à retoucher son tableau, lorsqu'en général les  
 connaisseurs sont contens ; mais qu'on est très-  
 découragé quand les faux connaisseurs et les  
 cabales décrient l'ouvrage à tort et à travers :  
 alors on ne met de nouvelles touches que  
 d'une main tremblante, et le pinceau tombe  
 des mains.

Vous me faites bien du plaisir, mon cher

F f 2

— ange , de me dire que mademoiselle *Durancy*,  
1767. a saisi enfin l'esprit de son rôle , et qu'elle a  
très-bien joué ; mais je doute qu'elle ait pleuré,  
et c'était-là l'essentiel. Madame de *la Harpe*  
pleure.

Je vais écrire à M. le maréchal de *Richelieu*,  
qui ne fait que rire de toutes les choses qui  
sont très-essentielles pour les amateurs des  
beaux arts , et je lui parlerai de mademoiselle  
*Durancy* comme je le dois. Mais vous avez à  
Paris M. le duc de *Duras* qui a du goût et de la  
justice. Je suppose, mon cher ange, que vous  
avez raccommo~~dé~~ la sottise de *Lacombe*. Vous  
me demandez pourquoi j'ai choisi ce libraire ;  
c'est qu'il avait rassemblé , il y a deux ans,  
avec beaucoup d'intelligence , quantité de  
choses épar~~ses~~ dans mes ouvrages , et qu'il  
en avait fait une espèce de poétique qui eut  
assez de succès.

Il m'écrivit des lettres fort spirituelles. Je  
ne savais pas qu'il fût lié avec *Fréron*. Il me  
semble qu'il en a agi comme les Suisses qui  
servaient tantôt la France , et tantôt la maison  
d'Autriche. Enfin il me fallait un libraire , et  
j'ai préféré un homme d'esprit à un sot.

Il faut vous dire encore que , lorsque je lui  
envoyai la pièce à imprimer , mon seul but  
était de faire connaître aux méchants , et à  
ceux qui écoutent les méchants , qu'un homme

occupé d'une tragédie ne pouvait l'être de toutes les brochures qu'on m'attribuait. Vous savez bien que je voulais prouver mon alibi. 1767.

A présent que je suis un peu plus tranquille et un peu plus rassuré contre la rage des Velches, j'ai revu les Scythes avec des yeux plus éclairés, et j'y ai fait des changemens assez importans. Je crois que la meilleure façon de vous faire tenir toutes ces corrections éparfes, est de les rassembler dans le volume même; j'y ferai mettre des cartons bien propres, afin de ménager vos yeux.

J'attends l'édition de *Lacombe*, pour vous renvoyer deux exemplaires bien corrigés. Mais croirez-vous bien que je n'ai pas cette édition encore? La communication interrompue entre Lyon et mon petit pays me prive de tous les secours. J'ai vingt ballots à Lyon qui ne m'arriveront probablement que dans trois mois. Je ne fais pas pourquoi je ris de la guerre de Genève; car elle me gêne infiniment, et me rend l'habitation que j'ai bâtie insupportable.

Si je ne puis avoir l'édition de *Lacombe*, je me servirai de celle des *Cramer*, quoiqu'elle soit déjà chargée de corrections qui font peine à la vue.

Quand vous aurez la pièce en état, je vous demanderai en grâce qu'on la joue deux fois



— après Pâques, en attendant Fontainebleau.  
 1767. Une fois même me suffirait pour juger enfin de la disposition des esprits qu'on ne peut connaître que quand ils sont calmés.

Peut-être le rôle d'*Athamare* n'est pas trop fait pour *le Kain*. Il faudrait un jeune homme beau, bien fait, passionné, pleurant tantôt d'attendrissement et tantôt de colère, n'ayant que des paroles de feu à la bouche, dans la scène avec *Obéide* au troisième acte; point de lenteur, point de gestes compassés.

Il faudrait d'autres vieillards que *Dauberval*, il faudrait d'autres confidens; mais le spectacle de Paris, le seul spectacle qui lui fasse honneur dans l'Europe, est tombé dans la plus honteuse décadence, et je vous avoue que je ne crois pas qu'il se relève.

M. de *la Harpe* était le seul qui pût le soutenir; le mauvais goût et les mauvaises intentions l'effraient. Il n'a rien, il n'a été que persécuté; il pourra bien renoncer au théâtre, et passer dans les pays étrangers.

Vous me parlez des caricatures que vous avez de ma personne. Je n'ai jamais eu l'impudence d'oser proposer à quelqu'un un présent si ridicule. Je ne ressemble point à *Jean-Jacques* qui veut à toute force une statue. Il s'est trouvé un sculpteur, dans les rochers du mont Jura, qui s'est avisé de m'ébaucher de toutes les

manières : si vous m'ordonnez de vous envoyer  
 une de ces figures de *Callot*, je vous obéirai. 1767.

Je vous assure que je suis très-affligé de  
 n'être sous vos yeux qu'en peinture.

Mademoiselle *Sainval*, comme je vous l'ai  
 dit, me demande à jouer *Olimpie*. Si elle a ce  
 qu'on n'a plus au théâtre, c'est-à-dire des  
 larmes, de tout mon cœur.

Vous trouvez qu'on peut faire un partage  
 des autres pièces entre mademoiselle *Dubois*  
 et mademoiselle *Durancy*; votre volonté soit  
 faite.

Je compte qu'une grande partie de cette  
 lettre est pour M. de *Thibouville* aussi-bien que  
 pour mes anges. J'obéirai d'ailleurs aux ordres  
 de M. de *Thibouville*, à la première occasion  
 que je trouverai.

Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*.

---

1767.

## L E T T R E C L V.

A M. LE PRINCE GALLITZIN,

AMBASSADEUR DE RUSSIE, à *Paris*.

A Ferney, 11 d'avril.

MONSIEUR,

VOTRE Excellence ne doute pas à quel point son souvenir m'est précieux. Je vous suis attaché à deux grands titres, comme à l'ambassadeur de l'impératrice, et comme à un homme bienfaisant.

Je vous remercie de l'imprimé que vous avez bien voulu m'envoyer. Sa Majesté impériale avait déjà daigné m'en gratifier, il y a trois mois, avant qu'il fût public. Je n'y ai rien trouvé ni à resserrer, ni à étendre. Cet ouvrage me paraît digne du siècle qu'elle fait naître. J'oserais bien répondre qu'elle fera goûter à son vaste empire tous les fruits que *Pierre le grand* a semés. Ce fut *Pierre* qui forma l'homme, mais c'est *Catherine II* qui l'anime du feu céleste.

J'ai une opinion particulière sur l'affaire de Pologne, quoiqu'il ne m'appartienne guère

d'avoir une opinion politique. Je crois fermement que tout s'arrangera au gré de l'impératrice et du roi, et que ces deux monarques philosophes donneront à l'Europe étonnée le grand exemple de la tolérance. Les pays, qui ne produisaient autrefois que des conquérans, vont produire des sages; et, de la Chine jusqu'à l'Italie (exclusivement), les hommes apprendront à penser. Je mourrai content d'avoir vu une si belle révolution commencée dans les esprits. 1767.

## L E T T R E C L V I.

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E D E F L O R I A N .

Le 11 d'avril.

**F**A M I L L E aimable, je vous embrasse tous. J'aimerais mieux assurément être picard que suisse; et, pour comble de désagrément, il faudra qu'au mois de mai je quitte la Suisse pour la Suabe. Il est comique que le bien d'un parisien soit en Suabe; mais la chose est ainsi. La destinée est une drôle de chose. Je ne dois ni ne veux mourir avant d'avoir mis ordre à mes affaires.

— 1767. La destinée des Scythes est à peu - près comme la mienne ; ce sont des orages suivis d'un beau jour. Ne regrettez point Paris quand vous ferez à Ornoï : il n'y a plus à Paris que l'opéra comique et le finge de *Nicolet*.

Je vois que les deux magistrats resteront à Paris. Je prie le grand-turc de me dire pourquoi le baron de *Tott* est à Neuchâtel ; il me semble qu'il n'y a nul rapport entre Neuchâtel et Constantinople.

Quand M. d'*Ornoi* rencontrera par hasard mon boiteux de procureur, je le prie de vouloir bien l'engager à recommander au marquis de *Lezeau* de marcher droit.

Vous trouverez du blé en Picardie ; nous en manquons au pays de Gex : il faudra faire une transmigration à Babylone. On ne sait plus où se fourrer pour être bien. Je fais qu'il faut s'accommoder de tout ; mais cela n'est pas aussi aisé qu'on dirait bien.

Je finis , comme j'ai commencé , par vous embrasser du meilleur de mon cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 d'avril.

JE supplie mes anges et M. de *Thibouville* de lire les nouveaux changemens ci-joints. Il ne faut plaindre ni la peine de l'auteur, ni celle du libraire, ni celle des comédiens.

Pour engager le libraire à faire des cartons, ou à faire une édition nouvelle, il ne donnera que trois cents livres à *le Kain*, et je lui donnerai les trois cents autres.

J'ose me persuader que mes juges, en voyant ce nouveau mémoire de leur client, me donneront cause gagnée.

Je ne fais pas pourquoi on a imprimé à Paris :

Nous marchons dans la nuit, et d'abyme en abyme,

Je vous assure que mon vers

Nous partons, nous marchons de montagne en abyme.

est beaucoup plus convenable aux voisins du mont Jura. Je vois de mes fenêtres une montagne, au milieu de laquelle se forment des

— nuages. Elle conduit à des précipices de quatre  
 1767. cents pieds de profondeur , et quand on est  
 englouti dans cet abyme , on trouve d'autres  
 montagnes qui mènent à d'autres précipices.  
 Je peins la nature telle qu'elle est , et telle que  
 je l'ai vue. Je vous demande en grâce de faire  
 jouer les Scythes après Pâques , de n'en faire  
 annoncer qu'une représentation , et d'en  
 donner deux si le public les redemande , après  
 quoi on les jouera à Fontainebleau.

Les papiers publics disent qu'on les reprendra à la rentrée ; il ne faut pas les démentir , ce serait avouer une chute complète ; les *Frérons* triompheraient. *Le Kain* me doit au moins cette complaisance ; il pourrait bien retarder d'un jour son voyage de Grenoble.

J'avoue que le rôle d'*Athamare* ne lui convient point. Il faudrait un jeune homme beau , bien fait , brillant , ayant une belle jambe et une belle voix , vif , tendre , emporté , pleurant tantôt de tendresse et tantôt de colère ; mais , comme il n'a rien de tout cela , qu'il y supplée un peu par des mouvemens moins lents. Que mademoiselle *Durancy* passe toute la semaine de *Quasimodo* à pleurer ; qu'on la fouette jusqu'à ce qu'elle répande des larmes : si elle ne fait pas pleurer , elle ne fait rien.

Ah , mon Dieu ! peut-on me proposer d'établir une loi par laquelle on est obligé de se

marier au bout de quatre ans ? cela ferait , en vérité , d'un comique à faire rire. Il n'est permis d'ailleurs de supposer des lois que quand il en a existé de pareilles. La loi de venger le sang de son mari , ou de son père , ou de son frère , a été connue de vingt nations ; celle de n'être reçu dans un pays qu'à condition qu'on s'y mariera , ressemblerait à l'usage du château de Cutendre où l'on n'entrait que deux à deux.

Dieu me préserve de charger d'aventures et d'épisodes la noble simplicité , si difficile à saisir , si difficile à traiter , si difficile à bien jouer !

Rendez-moi mademoiselle *le Couvreur* et *Dufrêne* , je vous réponds bien du troisième acte. Le meilleur conseil qu'on m'ait jamais donné se trouve exécuté dans ces vers.

Va , si j'aime en secret les lieux où je suis née ,  
 Mon cœur doit s'en punir , il se doit imposer  
 Un frein qui le retienne et qu'il n'ose briser :  
 N'en demande pas plus. . . . .

Je vous dirai de même : *N'en demandez pas plus , ce serait tout gâter.* J'ose vous répondre que , si les comédiens approchaient un peu de la manière dont nous jouons les Scythes à Ferney , s'ils avaient la vérité , la simplicité , l'empressement , l'attendrissement de nos



— 1767. acteurs , ils feraient fortune ; mais la même raison pour laquelle ils ne peuvent jouer ni *Mithridate* , ni *Bérénice* , ni tant d'autres pièces , leur fera toujours jouer les *Scythes* médiocrement. N'importe , je demande à cors et à cris deux représentations après Pâques.

Si mon cher ange parvient à faire chasser le monstre qui déshonore la littérature depuis si long-temps , les gens de lettres lui devront une statue. Je demande pardon à M. *Coqueley* ; mais un avocat plaide furieusement contre lui-même , quand il se fait l'approbateur de *Fréron*. C'est se faire le recéleur de *Cartouche*. On le dit parent de monsieur le procureur général : son parent devait bien lui dire qu'il se déshonorait. On ne connaît pas toutes les scélératesses de *Fréron*. C'est lui qui a répandu dans Paris la calomnie contre les *Calas*. Il a voulu engager un des gueux , avec lesquels il s'enivre , à faire des vers sur les prétendus aveux de la pauvre *Viguière*. Je suis bien fâché que la vérité se soit trop tôt découverte. Il fallait laisser parler et triompher les *Frérons* pendant quinze jours , et ensuite montrer leur turpitude. Les colombes n'ont pas eu la prudence du serpent.

Déployez vos ailes , mes anges , jetez le diable dans l'abyme , et tirez les *Scythes* du tombeau.

Respect et tendresse. V.

L E T T R E C L V I I I. 1767.

A U M E M E.

15 d'avril.

**M**ON divin ange, battez des ailes plus que jamais, et ne laissez pas à l'infame cabale un prétexte de dire qu'on n'ose plus rejouer les Scythes. Je suis persuadé que, si on annonce cette pièce avec des vers nouveaux répandus dans l'ouvrage, elle attirera un très-grand concours. Les acteurs rassurés par le succès des deux dernières représentations, rempliront mieux leurs personnages.

Mademoiselle *Durancy*, plus pénétrée de son rôle, versera enfin des larmes et en fera répandre.

On pourrait faire précéder la représentation d'un petit compliment, dans lequel on dirait que l'éloignement des lieux n'a pas permis que les acteurs reçussent avant Pâques les changemens qu'on avait envoyés. On pourrait faire entendre qu'il est triste qu'un homme qui travaille depuis cinquante ans pour les plaisirs de Paris, vive et meure dans un désert éloigné de Paris.

Voyez s'il serait convenable qu'au premier

— acte , dans la scène des deux vieillards ,  
1767. *Sozame* dit :

. . . . Ah ! crois-moi , ces lauriers sont affreux ;  
Ce grand art d'opprimer , trop indigne du brave ,  
D'être esclave d'un roi , pour faire un peuple esclave ,  
Ces honneurs , cet éclat par le meurtre achetés ,  
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.  
Enfin , Cyrus sur moi répandant ses largesses , &c.

Je vous supplie de vouloir bien faire parvenir  
mes réponses à mademoiselle *Durancy* et à  
mademoiselle *Sainval*.

Dites bien , quelque mardi , à M. le duc de  
*Choiseul* combien je suis outré contre lui ; il ne  
fait pas quel tort il me fait. Je suis vexé dans  
les lieux que j'ai défrichés , embellis et enri-  
chis ; cela n'est pas juste : je suis entré dans  
toutes ses vues , et il ne daigne écouter aucune  
de mes prières.

Joignez-y le fardeau insupportable de plus  
de cinquante lettres par semaine , auxquelles  
je suis obligé de répondre ; la régie d'une terre ,  
vingt ouvrages qui viennent à la traverse , et  
jugez si j'ai du temps de reste pour limer une  
tragédie. Plaignez - moi et faites jouer les  
Scythes.

Mademoiselle *Sainval* veut s'essayer dans  
Olimpie ; pourquoi non ?

LETTRE

L E T T R E C L I X. 1767.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 16 d'avril.

EN réponse à la lettre du 3 d'avril du cher grand écuyer, je dirai à toute la famille que mon voyage à Montbelliard est absolument nécessaire ; mais je ne le ferai que dans la saison la plus favorable.

Le succès de l'affaire des *Sirven* me paraît infaillible, quoi qu'en dise *Fréron*. La calomnie absurde contre cette pauvre servante des *Calas* ne peut servir qu'à indigner tout le conseil que cette calomnie attaquait vivement, en supposant qu'il avait protégé des coupables contre un parlement équitable et judicieux. Plus la rage du fanatisme exhale de poison, plus elle rend service à la vérité. Rien n'est plus heureux que de réduire ses ennemis à mentir.

Le prince au service duquel est *Morival*, m'a mandé qu'il l'avait fait enseigne, et qu'il aurait soin de lui. Il est aussi indigné que moi de cette abominable aventure que j'ai toujours sur le cœur.

Nous sommes embarrassés de toutes les

*Corresp. générale.* Tome XI. \* G g

— 1767. — façons à Ferney. Vous pensez bien, Messieurs, que les commis condamnés à restituer les cinquante louis d'or, cherchent à les regagner par toutes les vexations de leur métier. Nous sommes en pays ennemi. Il est triste de batailler continuellement avec les fermiers généraux. Notre position, qui était si heureuse, est devenue tout-à-fait désagréable : il faut quelquefois savoir boire la lie de son vin. Nous serons plus heureux quand vous pourrez venir passer quelques mois chez nous. Notre transplantation à Ornoi est actuellement de toute impossibilité.

J'aurais souhaité que *Tronchin* eût été plus médecin que politique, qu'il se fût moins occupé des tracasseries d'une ville qu'il a abandonnée. S'il a pris parti dans ces troubles, il devait me connaître assez pour savoir que je me moque de tous les partis. Quoi qu'il en soit, il est plaisant que *Tronchin* soit à Paris, et moi aux portes de Genève, *Rousseau* en Angleterre, et l'abbé de *Caveirac* à Rome. Voilà comme la fortune ballotte le genre-humain.

Je demande à monsieur le grand-turc pourquoi son baron de *Tott* est à Neuchâtel. Dites-moi, je vous prie, mon turc, si ce turc de *Tott* vous a donné de bons mémoires sur le gouvernement de ses Turcs. N'êtes-vous pas

bien fâché qu'Athènes et Corinthe soient sous  
les lois d'un bacha ou d'un pacha. 1767.

Mille amitiés à tous. Le turc est prié d'écrire  
un mot.

## L E T T R E C L X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 d'avril.

**J**E devrais dépouiller le vieil homme dans ce  
saint jour de Pâques , et me défaire du vieux  
levain ,

Mais enfin je suis scythe , et le fus pour vous plaire.

Je plaide encore pour les Scythes du fond  
de mes déserts. Voilà trois éditions de ces  
pauvres Scythes , celle des *Cramer* , celle de  
*Lacombe* , et une autre qu'un nommé *Pellet* vient  
de faire à Genève ; on en donnera pourtant bien-  
tôt une quatrième , dans laquelle seront tous  
les changemens que j'ai envoyés à mes anges  
et à M. de *Thibouville* , avec ceux que je ferai  
encore , si DIEU prend pitié de moi. Je ne  
plains point ma peine , mais voyez ma misère.  
Toutes les lettres qu'on m'écrit se contredisent  
à faire pouffer de rire. Une des critiques les  
plus plaisantes est celle de quelques belles

— 1767. dames qui disent : Ah ! pourquoi, *Obéide* va-t-elle s'aviser d'épouser un jeune scythe , c'est-à-dire un suisse du canton de Zug , lorsque dans le fond de son cœur elle aime *Athamare* , c'est-à-dire un marquis français ? Mais , ô mes très-belles dames ! ayez la bonté de considérer que son marquis français est marié , et qu'elle ne peut savoir que madame la marquise est morte. Cette fille fait très-bien de chercher à oublier pour jamais un marquis qui a ruiné son pauvre père ; et ces vers que vous m'avez conseillés , et que j'ai ajoutés trop tard , ces vers assez passables , dis-je , répondent à toutes ces critiques :

Au parti que je prends je me suis condamnée.  
 Va , si j'aime en secret les lieux où je suis née ,  
 Mon cœur doit s'en punir , il se doit imposer  
 Un frein qui le retienne et qu'il n'ose briser.

Je vous assure encore que le second acte , récité par madame de *la Harpe* , arrache des larmes. Soyez bien persuadé que si la scène du troisième acte , entre *Athamare* et *Obéide* , était bien jouée , elle ferait une très-vive impression.

Pleurez donc , mademoiselle *Obéide* , lorsqu'*Athamare* vous dit :

Elle l'est dans la haine ; et lui seul est coupable.

Pleurez en disant :

1767.

Tu ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir ,  
De m'aimer , d'attendrir un cœur au désespoir.  
Destructeur malheureux d'une triste famille ,  
Laisse pleurer en paix et le père et la fille , &c.

Et vous, *Athamare* , dites d'une manière  
vive et sensible :

Juge de mon amour ; il me force au respect.  
J'obéis... Dieux puissans , qui voyez mon offense ,  
Secondez mon amour , et guidez ma vengeance , &c.

La scène des deux vieillards , au quatrième  
acte , attendrit tous ceux qui n'ont point  
abjuré les sentimens de la simple nature.  
Mais ces sentimens sont toujours étouffés  
dans un parterre rempli de petits critiques à  
qui la nature est toujours étrangère dans le  
tumulte des cabales. C'est ce qui arriva à la  
scène touchante de *Sémiramis* et de *Ninias* ;  
c'est ce qui arriva à la scène de l'urne dans  
*Oreste* ; c'est ce que vous avez vu dans *Tan-  
crède* et dans *Olimpie*. *Trois amis y feront* , &c.  
est très à sa place , très-naturel , très-touchant ;  
mais des acteurs froids et intimidés rendent  
tout ridicule aux yeux d'un public frivole et  
barbare , qui ne court à une première repré-  
sentation que pour faire tomber la pièce.



— 1767. Les deux dernières représentations ne subjuguèrent l'hydre qu'à moitié, parce que les acteurs n'étaient point encore parvenus à ce degré nécessaire de sensibilité qui est le maître des cœurs. Ce n'est qu'avec le temps qu'on goûtera ces mœurs champêtres, cette simplicité si touchante, mise en opposition avec l'insolence du despotisme et la fureur des passions d'un jeune prince qui se croit tout permis. C'est précisément au parterre que cela doit plaire. Tous les gens de lettres sont de mon avis. On s'apercevra aussi que le style n'est point négligé, et que sa naïveté, convenable au sujet, loin d'être un défaut, est un véritable ornement; car tout ce qui est convenable est bien. Les mots de *toison*, de *glèbe*, de *gazons*, de *mousse*, de *feuillage*, de *soie*, de *lacs*, de *fontaines*, de *pâtre*, &c. qui seraient ridicules dans une autre tragédie, sont ici heureusement employés. Mais cette convenance n'est sentie qu'à la longue; elle plaît quand on y est accoutumé.

J'ai dit, dans la préface, que la pièce est très-difficile à jouer, et j'ai eu grande raison. Voilà les acteurs enfin un peu accoutumés. Profitez donc, je vous en supplie, mes anges, de ce moment favorable. Faites reprendre la pièce après Pâques. La nature, après tout, est par-tout la même, et il faudra bien qu'elle

parle dans votre Babylone comme dans ma Scythie. Si *Brizard* peut avoir plus de sentiment, si *Dauberval* peut être moins gauche, si *Pin* pouvait être moins ridicule, s'ils pouvaient prendre des leçons dont ils ont besoin, si de jeunes bergères vêtues de blanc venaient attacher des guirlandes, dans le deuxième acte, aux arbres qui entourent l'autel, pendant qu'*Obéide* parle; si elles venaient le couvrir d'un crêpe dans la première scène du cinquième acte, si tous les acteurs étaient de concert, si les confidens étaient supportables, je vous réponds que cela ferait un beau spectacle.

Essayez, je vous en prie; et surtout qu'*Obéide* fache pleurer. Je vois bien qu'elle n'est point faite pour les rôles attendrissans; il lui faudra des *Léontine* qui disent des injures à un empereur dans sa maison, contre toute bienfiance et contre toute vraisemblance. Il lui faudra des *Cléopâtre* qui fassent à leurs fils la proposition absurde d'assassiner leur maîtresse. Le parterre aime encore ces sottises gigantesques, à la bonne heure; pour moi, qui suis le très-humble et très-obéissant serviteur du naturel et du vrai, je déteste cordialement ces prestiges dramatiques.

Je crois que je vais quitter bientôt ma Scythie, et en chercher une autre; ma santé ne peut plus tenir à l'hiver barbare qui nous

— 1767. accable au mois d'avril, et aux neiges qui nous environnent, lorsqu'ailleurs on mange des petits pois. Les commis font devenus plus affreux que les neiges. Je veux fuir les loups et les frimats.

En voilà trop ; respect et tendresse, mes anges.

## L E T T R E C L X I.

A M. D U B E L L O I.

A Ferney, le 19 d'avril.

**J**E suis bien touché, Monsieur, de vos sentimens nobles, de votre lettre et de vos vers (\*). Il n'y a point de pièces de théâtre qui aient excité en moi tant de sensibilité. Vous faites plus d'honneur à la littérature que tous les *Frérons* ne peuvent lui faire de honte. On reconnaît bien en vous le véritable talent. Il ressemble parfaitement au portrait que *S<sup>t</sup> Paul* fait de la charité ; il la peint indulgente, pleine de bonté, et exempte d'envie : c'est le meilleur morceau de *S<sup>t</sup> Paul*, sans contredit ; et vous me pardonneriez de vous citer un apôtre le saint jour de Pâques.

(\*) Epître sur la tragédie des *Scythes*.

Il est vrai que nos beaux arts penchent un peu vers leur chute; mais ce qui me console, c'est que vous êtes jeune, et que vous aurez tout le temps de former des auteurs et des acteurs. Les vers que vous m'envoyez sont charmans. J'ai avec moi M. et madame de *la Harpe* qui en sentent tout le prix, aussi-bien que ma nièce. Il y a long-temps que nous aurions joué le Siège de Calais sur notre petit théâtre de Ferney, si notre compagnie eût été plus nombreuse. Nous ne pouvons malheureusement jouer que des pièces où il y a peu d'acteurs. M. de *Chabanon* va venir chez nous avec une tragédie; nous la jouerons; et, dès que vous aurez donné la Comtesse de Vergy, notre petit théâtre s'en fera. On ne s'est pas mal tiré de la Partie de chasse d'*Henri IV* de M. *Collé*. Où est le temps que je n'avais que soixante et dix ans! je vous assure que je jouais les vieillards parfaitement. Ma nièce se fait verser des larmes, et c'est-là le grand point. Pour M. et madame de *la Harpe*, je ne connais guère de plus grands acteurs.

Vous voyez que vos beaux fruits de *Babylone* croissent entre nos montagnes de *Scythie*; mais ce sont des ananas cultivés à l'ombre dans une serre, loin de votre brillant soleil.

Adieu, Monsieur; vous me faites aimer

*Corresp. générale.* Tome XI. \* H h

— plus que jamais les arts que j'ai cultivés toute  
1767. ma vie. Je vous remercie , je vous aime ; je  
vous estime trop pour employer ici les vaines  
formules ordinaires qui n'ont pas certainement  
été inventées par l'amitié. V.

## L E T T R E - C L X I I .

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

20 d'avril.

J'AI reçu votre lettre du 9 d'avril , mon très-aimable et preux chevalier (puisque vous ne voulez pas que je vous appelle Monsieur). Je vous avais écrit , huit ou dix jours auparavant , par M. de *Chenevières*. Je n'ai reçu aucun des paquets dont vous me parlez. Toutes les choses de ce monde n'atteignent pas à leur but. Il faut se consoler ; la patience est une vertu nécessaire.

Je vous fais mon compliment sur votre mariage ; faites - nous beaucoup d'enfans qui pensent comme vous : vous ne sauriez guère rendre un plus grand service à la société. Je vous écris à Châlons-sur-Marne. J'aimerais mieux que ce fût à Châlons-sur-Saône , j'aurais le bonheur d'être moins éloigné de vous.

Je ne puis rien vous mander, je suis dans la solitude et dans les neiges, bloqué par vos troupes, et malade. Quand vous ferez à la source des plaisirs et des nouvelles, n'oubliez pas les solitaires dont vous avez fait la conquête. — 1767.

## L E T T R E C L X I I I .

A M. M A R I N ,

C E N S E U R R O Y A L , à Paris.

22 d'avril.

Vous devez être bien ennuyé, Monsieur, des misérables tracasseries de la littérature. Vous êtes plus fait pour les agrémens de la société que pour les misères de ce tripot. En voici une que je recommande à vos bons offices. Vous êtes le premier qui m'avez instruit de l'insolence des libraires d'Hollande; il est dans votre caractère que vous soyez le premier qui m'aidiez à confondre ces abominables impostures.

Puis-je vous supplier, Monsieur, de vouloir bien faire rendre mes barbares (\*) à l'avocat devenu libraire (\*\*), qui plaide pour moi au

(\*) Les Scythes.

(\*\*) M. Lacombe.

— 1767.] bas du Parnasse ? Il me paraît un homme de beaucoup d'esprit , et plus fait pour être mon juge que pour être mon imprimeur.

On dit qu'on ôte à *Fréron* ses feuilles ; mais quand on fait les poisons de *la Voisin* , on ne se contenta pas de cette cérémonie.

*Le Kain* est allé chercher des acteurs en province : il n'en trouvera pas ; il n'y en a que pour l'opéra comique. C'est le spectacle de la nation , en attendant *Polichinelle*.

*Fuit Ilium , et ingens*

*Gloria Teucrorum.*

J'attends avec impatience le décret de la sorbonne pour damner les *Scipions* et les *Catons*. Il ne manquait plus que cela pour l'honneur de la patrie.

Je vous souhaite les bonnes fêtes , comme disent les Italiens.

A M. LE BARON DE TOTT , à *Neuchâtel*.

A Ferney , le 23 d'avril.

MONSIEUR ,

J E m'attendais bien que vous m'instruiriez , mais je n'espérais pas que les Turcs me fissent jamais rire. Vous me faites voir que la bonne plaisanterie se trouve en tout pays.

Je vous remercie de tout mon cœur de vos anecdotes , mais quelques agrémens que vous ayez répandus sur tout ce que vous me dites de ces tartares circoncis , je suis toujours fâché de les voir les maîtres du pays d'*Orphée* et d'*Homère*. Je n'aime point un peuple qui n'a été que destructeur , et qui est l'ennemi des arts. Je plains mon neveu de faire l'histoire de cette vilaine nation. La véritable histoire est celle des mœurs , des lois , des arts et des progrès de l'esprit humain. L'histoire des Turcs n'est que celle des brigandages ; et j'aimerais autant faire les mémoires des loups du mont Jura auprès desquels j'ai l'honneur de demeurer. Il faut que nous soyons bien curieux , nous autres Velches de l'occident , puisque nous



1767. — compilons sans cesse ce qu'on doit penser des peuples de l'Asie qui n'ont jamais pensé à nous.

Au reste, je crois le canal de la mer Noire beaucoup plus beau que le lac de Neuchâtel, et Stamboul une plus belle ville que Genève; et je m'étonne que vous ayez quitté les bords de la Propontide pour la Suisse : mais un ami comme M. *Dupeyroux* vaut mieux que tous les visirs et tous les cadis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LET TRE CLXV.

A M. COQUELEY,

CENSEUR ROYAL, à Paris.

A Ferney, 24 d'avril.

DANS la lettre dont vous m'honorez, Monsieur, vous m'apprenez que j'ai mal épilé votre nom qui est mieux orthographié dans l'histoire du président de *Thou*. Comme je n'ai cette histoire qu'en latin, et que de *Thou* a défiguré tous les noms propres, je n'ai point consulté ses dix gros volumes, et je n'ai pu vous donner un nom en *us*; ainsi vous pardonnerez ma méprise : mais si votre nom se trouve dans cette histoire, il ne doit pas certainement être au

bas des feuilles de *Fréron*. Vous étiez son approbateur, et il avait trompé apparemment votre sagesse et votre vigilance, lorsqu'une de ses feuilles lui valut le fort ou le four-l'évêque, et lui attira même l'Ecoffaisé qui le fit punir sur tous les théâtres de l'Europe. Franchement, un homme bien né, un avocat au parlement, un homme de mérite, ne pouvait pas continuer à être le réviseur d'un *Fréron*. Je vous fais très-bon gré, Monsieur, d'avoir séparé votre cause de la sienne ; mais je ne pouvais pas en être instruit. Je suis très-fâché d'avoir été trompé. Je vous demande pardon pour moi et pour ceux qui ne m'ont pas averti. Je transporte, par cette présente, mon indignation et mon mépris, c'est-à-dire les sentimens contraires à ceux que vous m'inspirez : j'en fais une donation authentique et irrévocable à celui qui a signé et approuvé la lettre supposée que ce misérable imprima contre le jugement du conseil en faveur de l'innocence des *Calas*. Il crut se mettre à couvert en alléguant que cette lettre n'était que contre moi ; mais, dans le fond, toutes les raisons pitoyables par lesquelles il croyait prouver que je m'étais trompé en défendant l'innocence des *Calas*, tombaient également sur tous les avocats qui s'étaient servis des mêmes moyens que moi, sur les rapporteurs qui employèrent ces mêmes moyens,

1767.

— et enfin sur tous les juges qui les consacèrent  
1767. d'une voix unanime par le jugement le plus  
solennel.

Cette feuille de *Fréron* et celle qui lui avait  
mérité le supplice de l'Ecoffaise sont les seules  
de ce polisson que j'aye jamais lues. Je vous  
avoue que je ne conçus pas comment on per-  
mettait de si infames impostures. Un homme  
très-considérable me répondit que l'excès du  
mépris qu'on avait pour lui l'avait sauvé, et  
qu'on ne prend pas garde aux discours de la  
canaille. Je trouve cette réponse fort mauvaise,  
et je ne vois pas qu'un délit doive être toléré  
uniquement parce qu'on en méprise l'auteur.

Voilà mes sentimens, Monsieur; ils sont  
aussi vrais que la douleur où je suis de vous  
avoir cru coupable, et que l'estime respec-  
tueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être,  
Monsieur, votre &c.

A M. PERRAND, *chanoine d'Annecy.* (\*)

24 d'avril.

MONSIEUR,

VOTRE procureur *Vachat* n'imite ni votre politesse ni vos procédés honnêtes. Il exige toujours un prix exorbitant de deux arpens de terre achetés autrefois de M. de *Montréal*, et relevans de votre chapitre. Il suppose, dans son exploit, qu'il y avait une maison sur ce terrain, et il est évident, par son exploit même et par le plan levé en 1709, que le terrain en question confinait à cette maison ou masure; ainsi il accuse faux pour embarrasser et intimider une veuve qu'il croit hors d'état de se défendre.

Les deux arpens qui vous doivent un cens, sont un terrain absolument inutile, que j'ai enclavé dans mon jardin, et qui ne produit rien du tout. Il y avait autrefois dans un de ces arpens une petite vigne entourée de gros noyers lesquels subsistent encore, et qui, par

(\*) Cette lettre fut écrite au nom de quelque habitante de Ferney ou de Tournay.

— 1767. conséquent, ne valait pas la culture. Ce peu de vigne a été arraché il y a long-temps. Vous savez, Monsieur, ce que valent les vignes dans ce pays-ci; vous savez que les payfans ne veulent pas même boire du vin qu'elles donnent.

Et à l'égard de l'autre arpent sur lequel il y a aujourd'hui des arbres d'ombrage plantés, vous savez que ce qui ne produit aucun avantage n'a pas une grande valeur. Les terres à froment même ne sont estimées dans ce pays-ci que vingt écus l'arpent ou la pose. Quand on évaluerait ces deux poses ensemble à cent écus, je ne devrais au sieur *Vachat* que le sixième de cent écus, qui font cinquante livres.

Vous avez eu la générosité de me mander que votre procureur devait en user avec moi selon l'usage ordinaire, qui est de n'exiger que la moitié des lods. Si donc, Monsieur, le sieur *Vachat* s'était conformé à la noblesse de vos procédés, il n'aurait exigé que vingt-cinq livres de France; et, s'il avait imité la manière dont j'en use avec mes vassaux, il se serait réduit à douze livres dix sous.

Je suis bien loin de demander une telle diminution, je n'en demande aucune, je suis prête à payer tout ce que vous jugerez convenable; c'est à messieurs du chapitre qu'il appartient de mettre un prix au fonds dont nous vous devons le cens. *Vachat* étant votre fermier, ne

peut exiger pour lods et ventes que la fixième partie de ce fonds même ; cependant il exige plus que la valeur du terrain. Il veut me ruiner en frais ; il a pris pour m'assigner le temps où j'étais très-malade, et où je ne pouvais répondre ; il m'a fait condamner par défaut , il m'a traduite au parlement de Dijon , et il a dit publiquement qu'il me ferait perdre plus de deux mille écus pour ce cens de deux sous et demi.

---

 1767.

Votre chapitre, Monsieur, est trop équitable et trop religieux pour ne pas réprimer une telle vexation. Je n'ai jamais contesté votre droit, sur quelque titre qu'il puisse être fondé. Je suis si ennemie des procès, que je n'ai pas seulement répondu aux manœuvres de *Vachat*. Je suis prête à consigner le double et le triple, s'il le faut, de la somme qui vous est due. Ayez la bonté d'évaluer le fonds vous-même, et cette évaluation servira de règle pour l'avenir. Je vous propose de nommer qui il vous plaira pour arbitre de cette évaluation. Voulez-vous choisir monsieur le maire de Gex, M. de *Menthon*, gentilhomme du voisinage, et le curé de la terre de Ferney où ces terrains sont situés ? Vous préviendrez par-là non-seulement ce procès injuste, mais tous les procès à venir. Ce sera une action digne de votre piété et de votre justice.

1767.

## L E T T R E C L X V I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 d'avril.

J'IGNORE, Monseigneur, si vous vous amusez encore des spectacles dans votre royaume de Guienne. Je vous envoie à tout hasard cette nouvelle édition ; et en cas que vos occupations vous permettent de jeter les yeux sur cette pièce, la voici telle que nous la jouons sur le théâtre de Ferney.

Je ne fais par quelle heureuse fatalité nous sommes les seuls qui ayons des acteurs dignes des restes de ce beau siècle sur la fin duquel vous êtes né. Nous avons surtout, dans notre retraite de Scythes, un jeune homme nommé M. de *la Harpe*, dont je crois avoir déjà eu l'honneur de vous parler. Il a remporté deux prix cette année à votre académie. Il est l'auteur du *Comte de Warwick*, tragédie dans laquelle il y a de très-beaux morceaux. C'est un jeune homme d'un rare mérite, et qui n'a absolument que ce mérite pour toute fortune. Il a une femme dont la figure est fort au-dessus de celle de mademoiselle *Clairon*, qui a beaucoup plus d'esprit, et dont la voix est

bien plus touchante. Je les ai tous deux chez moi depuis long - temps. Ce sont à mon gré 1767.  
 les deux meilleurs acteurs que j'aye encore vus. Vous n'avez pas à la comédie française une seule actrice qui puisse jouer les rôles que mademoiselle *le Couvreur* rendait si intéressans ; et, hors *le Kain* qui n'est excellent que dans *Oreste* et dans *Sémiramis* , vous n'avez pas un seul acteur à la comédie.

Mademoiselle *Durancy* joue , dit-on ( et c'est la voix publique ), avec toute l'intelligence et tout l'art imaginable. Elle est faite pour remplacer mademoiselle *Duménil* ; mais elle ne fait point pleurer, et par conséquent ne fera jamais répandre de larmes.

J'ai vu une trentaine d'acteurs de province , qui sont venus dans ma Scythie en divers temps ; il n'y en a pas un qui soit seulement capable de jouer un rôle de confident ; ce sont des bateleurs faits uniquement pour l'opéra comique. Tout dégénère en France furieusement , et cependant nous vivons encore sur notre crédit, et on se fait honneur de parler notre langue dans l'Europe.

Nous sommes toujours bloqués dans nos retraites couvertes de neiges. Nous n'avons plus aucune communication avec Genève, et malgré toutes les bontés de M. le duc de *Choiseul* , dont j'ai le plus grand besoin, notre



— 1767. — pays souffre infiniment. Nous ne pouvons ni vendre nos denrées, ni en acheter. Le pain vaut cinq sous la livre depuis très-long-temps. Les saisons conspirent aussi contre nous; et enfin, n'ayant plus ni de quoi nous chauffer, ni de quoi manger, ni de quoi boire, je serai forcé de transporter mes petits pénates et toute ma famille auprès de Lyon, uniquement pour vivre. Je tâcherai d'y mener votre protégé, si je m'accommode du château que l'on me propose. Il aura plus de secours pour faire son histoire du Dauphiné, dont il est toujours entêté, et qui ne sera pas extrêmement intéressante.

Je ne fais pas trop à quoi vous le destinez, ni ce qu'il pourra devenir. Il est bien dangereux, pour qui n'a nulle fortune, de n'avoir aucun talent décidé, ni aucun but réel, ni aucun moyen de mériter sa fortune par de vrais services. Il a une aversion mortelle pour copier et pour faire la fonction de secrétaire à laquelle je pensais que vous le destiniez. Il n'a point réformé sa main, et j'ai peur qu'il ne soit au nombre de tant de jeunes gens de Paris qui prétendent à tout, sans être bons à rien. Il est bien loin d'avoir encore des idées nettes, et de se faire un plan régulier de conduite. Je lui recommande cent fois de se faire un caractère lisible pour vous être utile dans votre

secrétairerie, de lire de bons livres pour se former le style, d'étudier surtout à fond l'histoire de la pairie et des parlemens, d'avoir une teinture des lois; il pourrait par-là vous rendre service aussi-bien qu'à M. le duc de *Fronsac*; mais il vole d'objet en objet sans s'arrêter à aucun. 1767.

Il a fait venir de Paris, à grands frais, des bouquins que l'on ne voudrait pas ramasser. Il achète à Genève tous les libelles dignes de la canaille, et j'ai peur que ses fréquens voyages à Genève ne le gâtent beaucoup. Il est défendu à tous les Français d'y aller. Si vous le jugiez à propos, on prierait le commandant des troupes de ne le pas laisser passer. J'ai peur encore que sa manière de se présenter et de parler ne soit un obstacle à une profession sérieuse et utile. C'est un grand malheur d'être abandonné à soi-même dans un âge où l'on a besoin de former son extérieur et son ame.

Je m'étonne comment M. le duc de *Fronsac* ne l'a pas pris pour voyager avec lui; il aurait pu en faire un domestique utile. Il a de la bonté pour lui; l'envie de plaire à un maître aurait pu fixer ce jeune homme. Vous avez daigné l'élever dans votre maison dès son enfance; ce voyage lui aurait fait plus de bien que dix ans de séjour auprès de moi. Il me voit

— très-peu ; je ne puis le réduire à aucune  
1767. étude suivie.

Je vous ai rendu le compte le plus fidelle de tout ; je me recommande à vos bontés , et je vous supplie d'agréer mon respect et mon attachement inviolable. V.

## L E T T R E C L X V I I I .

A M. V E R N E S .

Le 25 d'avril. -

**M**oN cher prêtre philosophe et citoyen , je vous envoie deux mémoires des *Siroen*. Ce petit imprimé vous mettra au fait de leur affaire. Comptez qu'ils seront justifiés comme les *Calas*. Je suis un peu opiniâtre de mon naturel. *Jean-Jacques* n'écrit que pour écrire , et moi j'écris pour agir.

Bénissez DIEU , mon cher huguenot , qui chasse par-tout les jésuites , et qui rend la for-bonne ridicule. Il est vrai qu'il traite fort mal le pays de Gex , mais il faut lui pardonner le mal en faveur du bien. Je me suis mis , depuis long-temps , à rire de tout , ne pouvant faire mieux.

Rien ne vous empêche de venir chez nous

en

en passant par Verfoi , Gentoux et Collex ,  
alors nous parlerons de perruques. 1767.

Je vous donne ma bénédiction.

## LETTRE CLXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'avril.

**J**E reçois la lettre du 21 d'avril , toute de la main de mon ange. Il doit être bien sûr que je pèse toutes ses raisons ; mais je conjure tous les anges du monde , en comptant M. de *Thibouville* , d'examiner les miennes. J'ai toujours voulu faire d'*Obéide* une femme qui croit dompter sa passion secrète pour *Athamare* , qui sacrifie tout à son père , et je n'ai point voulu déshonorer ce sacrifice par la moindre contrainte. Elle s'impose elle-même un joug qu'elle ne puisse jamais secouer ; elle se punit elle-même , en épousant *Indatire* , des sentimens secrets qu'elle éprouve encore pour *Athamare* , et qu'elle veut étouffer. *Athamare* est marié ; *Obéide* ne doit pas concevoir la moindre espérance qu'elle puisse être un jour sa femme. Elle doit dérober à tout le monde et à elle-même le penchant criminel et honteux qu'elle

— 1767. sent pour un prince qui n'a persécuté son père que parce qu'il n'a pas pu déshonorer la fille. Voilà sa situation, voilà son caractère.

Une froide scène entre son père et elle, au premier acte, pour l'engager à se marier avec *Indatire*, ne ferait qu'une malheureuse répétition de la scène d'*Argire* et d'*Aménaïde* dans *Tancrède*, au premier acte. Il est bien plus beau, bien plus théâtral qu'*Obéide* prenne d'elle-même sa résolution, puisqu'elle a déjà pris d'elle-même la résolution de fuir *Athamare*, et de fuivre son père dans des déserts. Ce ferait avilir ce caractère si neuf et si noble que de la forcer, de quelque manière que ce fût, à épouser *Indatire*; ce ferait faire une petite fille d'une héroïne respectable. Un monologue ferait pire encore; cela est bon pour *Alzire*. Mais lorsque, dans son indignation contre *Athamare*, dans la certitude de ne pouvoir jamais être à lui, dans le plaisir consolant de se livrer à toutes les volontés de son père, dans l'impossibilité où elle croit être de jamais sortir de la Scythie, dans l'opiniâtreté de courage avec laquelle elle s'est fait une nouvelle patrie, elle a conclu ce mariage qui semble devoir la rendre moins malheureuse, tout à coup elle revoit *Athamare*, elle le revoit souverain, maître de sa main, et mettant sa couronne à ses pieds; alors son

ame est déchirée : et si tout cela n'est pas théâtral , neuf et touchant , j'avoue que je n'ai aucune connaissance du théâtre ni du cœur humain. 1767.

Je vous répète que , si quelques-unes de vos belles dames de Paris ont trouvé qu'*Obéide* épousait trop légèrement *Indatire* , c'est qu'elles ont elles-mêmes jugé trop légèrement ; c'est qu'elles ont trop écouté les règles ordinaires du roman , qui veulent qu'une héroïne ne fasse jamais d'infidélité à ce qu'elle aime. Elles n'ont pas démêlé , dans le tapage des premières représentations , qu'*Obéide* devait détester *Athamare* , et ne jamais espérer d'être à lui , puisqu'il était marié. Elles ont apparemment imaginé qu'*Obéide* devait savoir qu'*Athamare* était veuf , ce qu'elle ne peut certainement avoir deviné. Il faut laisser à ces très-mauvaises critiques le temps de s'évanouir , comme aux critiques de *Méropé* , de *Zaïre* , de *Tancredi* , et de toutes les autres pièces qui sont restées au théâtre.

Je vois trop évidemment , et je sens avec trop de force , combien je gâterais tout mon ouvrage , pour que je puisse travailler sur un plan si contraire au mien. Je ne conçois pas , encore une fois , comment ce qui intéresse à la lecture pourrait ne point intéresser au théâtre. Je ne dis pas assurément qu'*Obéide* doive

— toujours pleurer ; au contraire , j'ai dit qu'elle  
 1767. devait avoir presque toujours une douleur  
 concentrée ; douleur qui vaut bien les larmes ,  
 mais qui demande une actrice consommée.  
 J'ai marqué les endroits où elle doit pleurer ,  
 et où madame de *la Harpe* pleure. C'est à ces  
 vers :

D'une pitié bien juste elle fera frappée ,  
 En voyant de mes pleurs une lettre trempée , &c.  
 Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide.

Ah ! . . . . c'est pour mon malheur . . . . .

Ah ! fatal Athamare !

Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare ?  
 Que t'a fait Obéide ? &c.

A l'égard des détails , vous les trouverez  
 tout comme vous les désirez.

On veut qu'*Athamare* soit moins criminel ,  
 et moi je voudrais qu'il fût cent fois plus  
 coupable.

Venons maintenant à ce qui m'est essentiel  
 pour de très-fortes raisons ; c'est de donner  
 incessamment deux représentations avec tous  
 les changemens qui sont très-considérables ;  
 de n'annoncer que ces deux représentations  
 qui probablement vaudront deux bonnes  
 chambrées aux comédiens. Je vous demande

en grâce de me procurer cette satisfaction ; ———  
 c'est d'ailleurs le seul moyen de favoir à quoi 1767.  
 m'en tenir. Je vous envoie un nouvel exem-  
 plaire où tout est corrigé , jusqu'aux virgules.  
 Il servira aisément aux comédiens ; je leur  
 demande une répétition et deux représenta-  
 tions ; ce n'est pas trop , et ils me doivent  
 cette complaisance.

J'ajoute encore que , quand cette pièce fera  
 bien jouée ( si elle peut l'être ) , elle doit faire  
 beaucoup plus d'effet à Paris qu'à Fontaine-  
 bleau. C'est auprès du parterre qu'*Indatire* doit  
 réussir à la longue , et jamais à la cour.

Je fais bien qu'*Athamare* n'est point dans le  
 caractère de *le Kain* ; il lui faut du funeste , du  
 pathétique , du terrible. *Athamare* est un jeune  
 cheval échappé , amoureux comme un fou ;  
 mais , pourvu qu'il mette dans son rôle plus  
 d'empressement qu'il n'y en a mis , tout ira  
 bien ; le quatrième et le cinquième acte doi-  
 vent faire un très-grand effet.

Enfin , le plus grand plaisir que vous me  
 puissiez faire , dans les circonstances où je me  
 trouve , c'est de me procurer ces deux repré-  
 sentations. Je vous en conjure , mes chers  
 anges ; quand cela ne servirait qu'à faire crever  
*Fréron* , ce serait une très-bonne affaire.

J'aurai à M. de *Thibouville* une obligation que  
 je ne puis exprimer , s'il engage les comédiens.



— à me rendre la justice que je demande. Le rôle  
1767. d'*Indatire* ne peut tuer *Molé*; et il me tue s'il  
ne le joue pas.

## L E T T R E C L X X.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

27 d'avril.

**J**E prie mon digne chevalier de vouloir bien me mander dans quel endroit du Languedoc demeure le sieur de *la Beaumelle*. Je me réjouis avec mon brave chevalier de l'expulsion des jésuites. Le Japon commença par chasser ces fripons-là; les Chinois ont imité le Japon; la France et l'Espagne imitent les Chinois. Puisse-t-on exterminer de la terre tous les moines qui ne valent pas mieux que ces faquins de *Loyola*! Si on laissait faire la forbonne, elle ferait pire que les jésuites: on est environné de monstres.

On embrasse bien tendrement notre digne chevalier. On l'exhorte à combattre toujours, et à cacher ses marches aux ennemis.

## L E T T R E C L X X I.

1767.

A M. L E K A I N.

27 d'avril.

Vous me ferez un extrême plaisir, mon cher ami, d'essayer une ou deux représentations des Scythes, à votre retour de Grenoble, suivant la leçon nouvelle ci-jointe. Engagez M. Molé à se prêter à mes desirs. Je ferais au désespoir de nuire à sa santé; mais il joue dans le comique, et son rôle dans les Scythes est bien moins violent que plusieurs rôles de comédie; je m'en tiendrai même à une seule représentation. Elle vous attirera certainement beaucoup de monde, en annonçant qu'elle sera donnée suivant une nouvelle édition qu'on a reçue de Genève.

J'ai à vous demander pardon, mon cher ami, de vous avoir fait un rôle dont le fond n'est pas aussi intéressant que celui d'*Indatire*; il n'a pas ce tragique fier et terrible de *Ninias*, d'*Oreste* et de quelques autres rôles dans lesquels j'ai servi heureusement vos grands talents. C'est un très-jeune homme amoureux comme un fou, fier, sensible, empressé, emporté, qui ne doit mettre dans l'exécution de son personnage aucune de ces pauses, lesquelles font

— 1767. ailleurs un très-bel effet. Il doit surtout couper la parole à *Obéide* avec un empressement plein de douleur et d'amour. Je ne doute pas que vous n'ayez réparé, par cet art que vous entendez si bien, le peu de convenance qui se trouve peut-être entre ce personnage et le caractère dominant de votre jeu.

J'ai envoyé à M. d'*Argental* deux exemplaires pareils à celui que je vous envoie. J'ai été dans la nécessité absolue de m'en tenir à cette édition, parce que l'on réimprime actuellement la pièce en plusieurs endroits, et qu'on la traduit en italien et en hollandais. Je n'ai pas eu un moment à perdre, et il est impossible d'y rien changer désormais sans faire du tort aux traducteurs et aux éditeurs.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Si vous avez de l'amitié pour moi, faites ce que je vous demande. Il vous fera bien aisé de faire porter sur les rôles les changemens que vous trouverez à la main dans l'exemplaire ci-joint.

V.

LETTRE

L E T T R E C L X X I I. 

---

1767.A M. L A C O M B E, *libraire à Paris.*

A Ferney, avril.

**S**I vous m'aviez pu répondre plutôt, Monsieur, je vous aurais envoyé tous les changemens que j'ai faits à mesure pour mon petit théâtre de Ferney, et votre nouvelle édition des Scythes aurait été complète. Je vous les envoie à tout hasard, par *M. Marin*.

Je compte toujours sur votre amitié, et je vous prie de donner un petit honoraire de vingt-cinq louis d'or à *M. le Kain*, pour toutes les peines qu'il a bien voulu prendre; car, quoique cette pièce ne fût point faite du tout pour Paris, il faut pourtant témoigner sa reconnaissance à celui qui s'est donné tant de peine pour si peu de chose. Je suppose que la pièce a quelque succès: si vous y perdez, je suis prêt à vous dédommager; vous n'avez qu'à parler.

Je voudrais vous avoir donné un meilleur ouvrage, mais à mon âge on ne fait ce que l'on veut en aucun genre: on boit tristement la lie de son vin.

Mandez-moi, le plutôt que vous pourrez,

*Corresp. générale.*      Tome XI. \* K k

— 1767. quel est l'auteur du *Supplément à la Philosophie de l'histoire* de feu M. l'abbé *Bazin*, mon cher oncle. C'est un digne homme qui mérite de recevoir incessamment de mes nouvelles ; mais vous me ferez plus de plaisir de me donner des vôtres.

*N. B.* Je suis bien fâché contre vous de ce que dans votre *Avant-coureur* vous imprimez toujours français par un *o*. Je vous demande en grâce de distinguer mon bon patron saint *François* d'Assise de mes chers compatriotes. Imprimez, je vous en prie, *anglais*, *français*. Si j'osais, j'irais jusqu'à vous prier de mettre un *a* à tous les imparfaits, &c ; mais je ne suis pas encore assez sûr de votre amitié pour vous proposer une si grande conspiration.

L E T T R E C L X X I I I. 1767.

A M. DAMILAVILLE.

4 de mai.

**J**E vois, mon cher ami, qu'il y a dans le monde des gens alertes qui ont dévalisé les licenciés espagnols (\*) que je vous avais envoyés; et, à l'égard de la *Destruction des jésuites*, je ne compte pas qu'elle soit fitôt prête, attendu la négligence et l'imbécillité des gens qui s'en sont chargés.

J'envoie à M. d'Alembert un exemplaire de sa lettre au conseiller, par M. Necker. Il doit vous faire remettre aussi des chiffons qui ne valent pas cette lettre, deux Zapata et deux Honnêtetés.

Je suis bien faible, bien languissant, mon cher ami; c'est un grand effort d'écrire de ma main; mon cœur vous en dit cent fois plus que je ne vous en écris.

Ah! qu'importe que les jésuites soient chassés d'Espagne, s'il n'est pas permis de penser en France!

(\*) Les Questions de Zapata. Voyez Philosophie, tome I.

1767.

## L E T T R E C L X X I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

4 de mai.

**V**ous êtes plus aimable que jamais, mon cher ange, et moi plus importun et plus insupportable que je ne l'ai encore été. Moi qui suis ordinairement si docile, je me trouve d'une opiniâtreté qui me fait sentir combien je vieillis. Ce monologue que vous demandez, je l'ai entrepris de deux façons : elles détruisent également tout le rôle d'*Obéide*. Ce monologue développe tout d'un coup ce qu'*Obéide* veut se cacher à elle-même dans tout le cours de la pièce. Tout ce qu'elle dira ensuite n'est plus qu'une froide répétition de son monologue ; il n'y a plus de gradations, plus de nuance, plus de pièce. Il est de plus si indécent qu'une jeune fille aime un homme marié, cela est si révoltant chez toutes les nations du monde, que, quand vous y aurez fait réflexion, vous jugerez ce parti impraticable.

Il y a plus encore ; c'est que ce monologue est inutile. Tout monologue qui ne fournit pas de grands mouvemens d'éloquence est froid. Je travaille tous les jours à ces pauvres

Scythes , malgré les éditions qu'on en fait par-tout.

—  
1767.

*Lacombe* vient d'en faire une qu'il m'envoie, mais il n'y a pas la moitié des changemens que j'ai faits ; il ne pouvait pas encore les avoir reçus. Il n'a fait cette nouvelle édition que dans la juste espérance où il était que la pièce ferait reprise après Pâques. C'est encore une raison de plus pour que je ne puisse exiger de lui qu'il donne cent écus à *le Kain* ; j'aime beaucoup mieux les donner moi-même.

Il est bien vrai que tout dépend des acteurs. Il y a une différence immense entre bien jouer et jouer d'une manière touchante , entre se faire applaudir et faire verser des larmes. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* viennent d'en arracher à toutes les femmes , dans le rôle de *Nemours* et dans celui de *Vendôme* , et à moi aussi.

Je doute fort qu'on puisse faire des recrues pour Paris. On a écarté et rebuté les bons acteurs qui se sont présentés ; je ne crois pas qu'il y en ait actuellement deux en province dignes d'être essayés à Paris. Je vous l'ai déjà dit , les troupes ne subsistent plus que de l'opéra comique. Tout va au diable , mes anges , et moi aussi.

Ma transmigration de Babylone me tient fort au cœur. Ce que vous me faites entrevoir



— 1767. redoublera mes efforts ; mais j'ai bien peur que la situation présente de mes affaires ne me rende cette tranfmigration auffi difficile que mon monologue. Je me trouve à peu-près dans le cas de ne pouvoir ni vivre dans le pays de Gex , ni aller ailleurs. Figurez-vous que j'ai fondé une colonie à Ferney ; que j'y ai établi des marchands , des artifles , un chirurgien ; que je leur bâtis des maifons ; que , fi je vais ailleurs , ma colonie tombe ; mais auffi , fi je refle , je meurs de faim et de froid. On a dévasté tous les bois ; le pain vaut cinq fous la livre ; il n'y a ni police ni commerce. J'ai envoyé à M. le duc de *Choifeul* , conjointement avec le fyndic de la noblefle , un mémoire très-circonftancié. J'ai propofé que M. le duc de *Choifeul* renvoyât ce mémoire à M. le chevalier de *Faucourt* qui commande dans notre petite province. Il a oublié mon mémoire , on s'en eft moqué ; et il a tort , car c'est le feul moyen de rendre la vie à un pays défolé , qui ne fera plus en état de payer les impôts. On a voulu faire , malgré mon avis , un chemin qui conduifit de Lyon en Suisse en droiture ; ce chemin s'eft trouvé impraticable.

Je vous demande pardon de vous ennuyer de ces détails ; mais je vois qu'avec la meilleure volonté du monde on nous ruinera fans en retirer le moindre avantage. Je me fuis dégoûté

de la Guerre de Genève; je n'ai point mis au net le second chant, et je n'ai pas actuellement envie de rire. — 1767.

J'écris lettre sur lettre au sculpteur qui s'est avisé de faire mon buste : c'est un original capable de me faire attendre trois mois au moins, et ce buste sera au rang de mes œuvres posthumes.

Il peut être encore un acteur à Genève, dont on pourrait faire quelque chose. Il est malade; quand il sera guéri, je le ferai venir; *la Harpe* le dégourdira : pour moi, je suis tout engourdi. D'ordinaire la vieillesse est triste, mais la vieillesse des gens de lettres est la plus fotte chose qu'il y ait au monde. J'ai pourtant un cœur de vingt ans pour toutes vos bontés; je suis sensible comme un enfant; je vous aime avec la plus vive tendresse. V.

---

 1767. LETTRE CLXXV.

A M. DE BORDES, à Lyon.

13 de mai.

MON âge commence à désespérer, mon cher confrère, de venir *cum penatibus et magnis diis*. Il m'arrive des dérangemens dans ma fortune qui pourront bien me faire rester dans ma Scythie.

Il y a près de cinq mois qu'on m'avait mandé, des frontières d'Espagne, que beaucoup de moines avaient eu part à la révolte générale qui devait se manifester le même jour dans toutes les provinces. Je n'en croyais rien, et me voilà défabusé. On n'a chassé que les jésuites ;

Mais à tous penailions Dieu doint pareille joie !

Voici une Lettre sur les panégyriques, laquelle n'est pas le panégyrique des moines.

Connaissez-vous l'Anecdote sur *Bélifaire* ? Si vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai ; et tant que je serai près de Genève, je me charge de vous fournir toutes les nouveautés : vous n'avez qu'à parler.

Je crois que vous jugez très-bien M. *Thomas*, —  
 en lui accordant de grandes idées et de grandes 1767.  
 expressions.

Vous m'affligez en m'apprenant qu'il y a tant de fots et de méchans à Lyon. C'est la destinée de toutes les grandes villes ; mais je crois qu'il y a plus de justes qu'il n'y en avait à Sodôme. Il y a du moins trois fois plus de philosophes. Je vous nommerais bien quinze personnes qui pensent comme vous et moi. Il me semble que la lumière s'étend de tout côté : mais les initiés ne communiquent pas assez entre eux ; ils sont tièdes , et le zèle du fanatisme est toujours ardent.

L'anecdote qu'on vous a contée sur ce malheureux *J. J.* est très-vraie : ce misérable a laissé mourir ses enfans à l'hôpital , malgré la pitié d'une personne compatissante qui voulait les secourir. Comptez que *Rousseau* est un monstre d'orgueil , de bassesse, d'atrocité et de contradictions.

1767.

## L E T T R E C L X X V I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de mai.

Nous jouons donc plus souvent les Scythes en Scythie qu'à Paris. C'est en essayant mon habit de *Sozame* que je présente encore ma requête à M. et madame d'*Argental*, à M. de *Thibouville*, à M. de *Chauvelin* (à qui je n'ai pas encore pu faire réponse), et à toutes les belles dames qui se sont imaginées qu'*Obéide* doit commencer par un beau monologue sur son amour adultère pour un homme marié qui a voulu l'enlever et en faire une fille entretenue : monologue qui certainement jetterait de l'indécence, du froid et du ridicule sur tout son rôle.

De l'indécence, parce qu'elle ne doit pas balancer lorsqu'elle croit son amant marié ; du froid, parce que les combats secrets qu'elle éprouve ensuite ne seraient qu'une répétition de ce que son monologue aurait dit ; du ridicule, parce qu'alors elle serait forcée de dire, dans son entrevue avec *Athamare* : *Ah, ah ! votre femme est donc morte ? tant mieux : tirez-moi d'ici au plus vite, et allons nous marier à Ecbatane.*

Oui , j'aurai le courage  
D'enfevelir mes jours dans ce désert sauvage.

1767.

Cela feul , dit de la manière dont madame de *la Harpe* le récite , fait cent fois plus d'effet qu'un monologue qui est presque toujours du remplissage.

Ah , si vous aviez deux vieillards attendrissans ! Non , vous dis-je ; cette pièce n'a jamais été bienjouée que par nous. J'avertirai toujours qu'il faut qu'*Obéide* pleure à ces vers :

Laisse dans ces déserts ta fidelle *Obéide* . . .

Quand je dois tant haïr ce funeste *Athamare* . . .

Si tout finit pour moi , toi feul en es la cause ;

Toi feul m'as condamnée à vivre en ces déserts.

Ah ! c'est pour mon malheur ! . . .

Va , c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

Et puis , quand son père lui dit :

Mais qu'il parte à l'instant ; que jamais sa présence

N'épouvante un afile ouvert à l'innocence.

comme elle doit répondre avec une voix entrecoupée :

C'est ce que je prétends , Seigneur.

comme elle doit dire douloureusement :

Et plût aux Dieux

Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux.

— 1767. Relisez la pièce d'une tire, je vous en prie, et voyez si, étant jouée avec un concert unanime, par des acteurs intelligens et animés, elle ne doit pas attacher le spectateur d'un bout à l'autre. Voyez si le style n'est pas convenable au sujet; si ce n'est pas une critique ridicule et digne d'un *Fréron*, de vouloir qu'*Obéide* parle comme *Sémiramis*, *Sozame* comme *Mahomet*, et *Indatire* comme *César*.

On ne laisse pas de sentir un peu d'indignation de se voir si mal jugé. Ah, Velches! maudits Velches! quand je vous donne du grand, vous dites que je suis bourfouffé, et quand je vous donne du simple, vous dites que je suis bas. Allez, vous ne méritez pas les peines que je prends pour vous depuis cinquante années; je vous abandonne à votre sens réprouvé.

M. le marquis de *Chauvelin*, je vous demande pardon de ne vous avoir pas écrit. Lisez la pièce, en voilà trois exemplaires; voyez l'effet qu'elle fera sur vous.

Messieurs, détrompez tant que vous pourrez les belles dames; je les respecte fort, mais jamais je n'approuverai le monologue qu'elles demandent sur un amour adultère dont il ne faut pas dire un mot.

Et toi; pauvre théâtre français, qui n'as qu'un seul acteur, et encore est-il trop gros;

toi qui n'approches pas de notre petit théâtre de Ferney, est-il possible que tu n'ayes ni confident ni second rôle? ferme donc ta porte, malheureux! 1767.

Faites comme vous pourrez, mes anges; mais venons-en à notre honneur, et mettez-moi dans l'occasion aux pieds d'*Elochivis* et de *Nalrissp.* (\*)

A l'égard de *Valider* (\*\*), je crois que cette ame-là se foucie peu d'une tragédie, et que vous ne vivez pas le long du jour avec lui.

Le feseur de buste a mandé qu'il avait envoyé, par une diligence qui va de Besançon à Paris, un petit buste d'ivoire dont l'original vous adore. Ce n'était pas ce que je lui avais demandé; je ne l'ai point vu: je suis contredit en tout dans les déserts de Scythie.

Je reçois dans le moment une lettre de M. de *Thibouville*, lettre funeste, lettre odieuse, dans laquelle il propose un froid réchauffé du monologue d'*Alzire*: cela est intolérable. Ce qui est bon dans *Alzire* est affreux dans les Scythes. Il est beau qu'*Obéide*, étant adultère dans son cœur, se cache dans son crime; il est beau qu'elle l'expie en épousant *Indatire*; mais il faut que l'actrice fasse sentir qu'elle est folle

(\*) *Choiseul* et *Praslin*.

(\*\*) *Laverdi*.



— d'*Athamare*; il y a vingt vers qui le disent.  
 1767. Comment n'a-t-on pas compris que ce détestable monologue ferait absolument incompatible avec le rôle d'*Obéide*? Une telle proposition excite ma juste colère.

M. de *Thibouville* me mande que mon ange prend des bouillons purgatifs. Ah! mes anges, portez-vous bien, si vous voulez que je vive. V.

## L E T T R E C L X X V I I .

A U M E M E .

16 de mai.

J E dépêche aujourd'hui à M. d'*Argental*, par M. le duc de *Praslin*, trois exemplaires d'une nouvelle édition de Genève. Je vous enverrai incessamment celle de Lyon, qui fera, je crois, plus correcte. Je n'impute toutes ces éditions qu'on s'empresse de faire, qu'à cet heureux contraste des mœurs républicaines et agrestes, avec les mœurs fardées des cours. Je ne pense pas que la pièce ait un grand mérite; cependant, si vous nous l'aviez vu jouer, je crois que vous en seriez assez content. *Le Kain* trouverait peut-être du plaisir à dire:

Nul monarque avant moi sur le trône affermi ,  
 N'a quitté ses Etats pour chercher un ami ;  
 Je donne cet exemple , et ton maître te prie ;  
 Entends sa voix , entends la voix de ta patrie ,  
 Celle de ton devoir qui doit te rappeler ,  
 Et des pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

1767.

J'ai aussi un peu fortifié sa scène avec *Indatire* , afin qu'il ne fût pas tout-à-fait écrasé par le scythe.

Le quatrième acte , au moyen de quelques légers changemens , a fait une très - grande sensation ; les deux vieillards ont fait verser des larmes. C'est un grand jeu de théâtre , c'est la nature elle-même. Les galans velches ne sont pas encore accoutumés à ces tableaux pathétiques. Je n'ai jamais vu sur notre théâtre un vieillard attendrissant ; *Sarazin* même ne jouait *Lusignan* que comme un capucin.

Madame de *la Harpe* a fait pleurer dès sa première scène , en disant :

Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide....  
 Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare....  
 Tranquilles , sans regrets , sans cruels souvenirs....

Il faut convenir que ce rôle est très-neuf au théâtre ; et , en vérité , c'est quelque chose que de faire du neuf aujourd'hui. Ce vers ,

Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare.

— et ceux-ci,

1767.

Va , si mon cœur m'appelle aux lieux où je suis née,  
Ce cœur doit s'en punir ; il se doit imposer  
Un frein qui le retienne et qu'il n'ose briser.

Ces vers , dis-je , contiennent tout le monologue qu'on propose ; et ils font un bien plus grand effet dans le dialogue. Il y a cent fois plus de délicatesse , plus d'intérêt , de curiosité , plus de passion , plus de décence , que si elle commençait grossièrement par se dire à elle-même , dans un monologue inutile , qu'elle aime un homme marié.

Il n'y a personne de nos acteurs de Ferney , qui ne sente vivement combien ce monologue gênerait le rôle entier d'*Obéide* ; à quel point il serait déplacé , et combien il serait contradictoire avec son caractère. Comment irriter , par degrés , la curiosité du spectateur ? comment lui donner le plaisir de deviner qu'*Obéide* idolâtre un homme qu'elle doit haïr , quand elle aura dit platement , dans un très-froid monologue , ce qu'elle doit , ce qu'elle veut se cacher à elle-même ?

Je n'aime pas assurément les longs et insupportables romans de *Paméla* et de *Clarisse*. Ils ont réussi , parce qu'ils ont excité la curiosité du lecteur , à travers un fatras d'inutilités :

mais , si l'auteur avait été assez mal-avisé pour  
annoncer,

annoncer, dès le commencement, que *Clarisse* et *Paméla* aimaient leurs persécuteurs, tout était perdu, le lecteur aurait jeté le livre. 1767.

Serait-il possible que ces insulaires connussent mieux la nature que vos Velches ? ne sentez-vous pas que ce qui est à sa place dans *Alzire*, serait détestable dans *Obéide*.

La pièce a été mal jouée sur votre théâtre, il faut en convenir ; et la malignité a pris ce prétexte pour accabler la pièce : c'est ce qui m'est toujours arrivé. On s'est attaché à de petits détails, à des mots, pour justifier cette malignité. J'ai ôté ce prétexte autant que je l'ai pu ; mais je ne puis vous donner des acteurs. *Le Kain* n'est point assez jeune, et mademoiselle *Durancy* ne fait point pleurer ; vos vieillards sont à la glace. Il n'y a pas un rôle dans la pièce qui ne dût contribuer à l'harmonie du tableau. Les confidens même y ont un caractère ; mais où trouver des confidens qui sachent parler avec intérêt ?

Malgré cette difette, mademoiselle *Durancy*, les *le Kain*, les *Brizard*, les *Molé*, en jouant avec un peu plus de chaleur et de véhémence ( c'est-à-dire, comme nous jouons ), pourraient certainement attirer beaucoup de monde, et subjuguier enfin la cabale, comme ils ont fait dans *Adélaïde du Guesclin*, laquelle ne vaut pas certainement les *Scythes*.

— 1767. Le rôle d'*Athamare* est actuellement plus favorable à l'acteur. Il arrivait au second acte sans parler ; il faut qu'il attire sur lui toute l'attention. Ce sont de ces défauts dont je ne me suis aperçu que sur notre théâtre.

Je m'attendais que les comédiens répondraient à toutes les peines que je me suis données , et à tous les services que je leur ai rendus depuis cinquante ans. Ils devaient reprendre les représentations des *Scythes* ; c'est une loi dont ils ne se sont écartés que pour moi. Ils ont mieux aimé manquer à ce qu'ils me doivent , et jouer les *Illinois* pour faire mieux tomber les *Scythes*. Ils savent bien que c'est à peu-près le même sujet. Leur conduite est le vrai secret de dégoûter le public d'un sujet neuf qu'ils vont rendre trivial. Je ne méritais pas cette ingratitude de leur part. Ma consolation est qu'il y a plus d'éditions des *Scythes* , que les comédiens n'en ont donné de représentations.

LETTRE CLXXVIII. 

---

1767.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

16 de mai.

IL y a long-temps , monsieur le Marquis , que je vous dois les plus tendres remerciemens. Je voudrais faire mieux pour vous remercier. Je voudrais mériter vos bontés ; mais je suis un de ces justes à qui la grâce manque. Il n'y a point de janséniste qui ne vous dise que la bonne volonté ne suffit pas. J'ai fait comme la plupart des hommes qui cherchent à justifier leurs faiblesses.

J'ai écrit plusieurs lettres à M. d'Argental pour tâcher de lui prouver que j'ai raison d'être stérile.

Voici la copie de la dernière lettre que je viens d'écrire à un de ses amis. Je la soumets à votre jugement , et je vous supplie de lire un des trois exemplaires de la dernière édition de Genève , que je viens de faire partir.

Imaginez , en lisant , des acteurs attendrissans , des voix touchantes , des vieillards désespérés , de jeunes amans bien passionnés , et jugez sur l'impression que vous aura fait la lecture,

— Il se peut que je sois bien baissé ; mais  
 1767. j'ose vous répondre que mes sentimens pour  
 vous ne le sont pas , et que mon très-tendre  
 respect et ma reconnaissance n'éprouvent  
 aucune diminution. V.

## L E T T R E C L X X I X .

A M. D A M I L A V I L L E .

16 de mai.

J'E vois bien , Monsieur , par votre lettre du  
 9 de mai , que ce pauvre homme qui fut mis  
 à Valladolid n'a pu arriver à Paris dans votre  
 hôtel. M. *Boursier* , votre ami , m'a promis  
 qu'il tenterait de vous faire tenir ce magot  
 par une autre voie.

Ce pauvre *Boursier* est bien embarrassé. Je  
 ne crois pas qu'il aille sur la Saône. Il pren-  
 dra patience. On dit que c'est la vertu des  
 ânes , mais il faut que chacun porte son bât  
 dans ce monde.

Je vous demande en grâce de m'envoyer le  
 petit libelle forbonique contre *Bélifaire*. Il y a  
 cent lieues et cent siècles des honnêtes gens  
 d'aujourd'hui à la forbonne. J'ai toujours fait  
 une prière à DIEU , qui est fort courte ; la

voici : *Mon DIEU , rendez nos ennemis bien ridicules ! DIEU m'a exaucé.* — 1767.

Je vous embrasse tendrement ; tantôt je pleure , tantôt je ris.

## L E T T R E C L X X X .

A M. M A R M O N T E L .

16 de mai.

**C**OMMENT , mon cher confrère , toute l'académie française ne se récrie-t-elle pas contre l'insolente et ridicule absurdité des chats fourrés qui osent condamner cette proposition : *La vérité luit par sa propre lumière , et on n'éclaire pas les esprits à la lueur des bûchers.* C'est dire évidemment que les flammes des feuls bûchers peuvent éclairer les hommes , et que les bourreaux sont les feuls apôtres. Ce fera bien alors que , suivant *Jean-Jacques* , il faudra que les jeunes princes épousent les filles des bourreaux ; et vous êtes trop heureux , après tout , que ces polissons aient dit une si horrible sottise. Il est bon d'avoir affaire à de si fots ennemis.

Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé sur le champ toutes les bêtises qu'on a écrites



— 1767. contre votre excellent ouvrage? Vous avez raison de ne point répondre, de ne vous point compromettre; mais il y a des théologiens qui prendront votre parti sérieusement et vigoureusement. Il ne s'agit plus ici de plaisanter, il faut écraser ces fots monstres. Celui qui s'en chargera déclarera qu'il ne vous a pas consulté, qu'il ne vous connaît point, qu'il ne connaît que votre livre, et qu'il écrit au nom de la nation contre les ennemis de toute nation.

*N. B.* Si vous avez lu le livre de la Tolérance, il y a deux pages entières de citations de pères de l'Eglise contre la proposition diabolique des chats fourrés.

On vous embrasse le plus tendrement du monde.

L E T T R E   C L X X X I. 1767.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

18 de mai.

**I**L y a plus de six semaines, Madame, que je suis toujours prêt à vous écrire, à m'informer de votre santé, à vous demander comment vous supportez la vie, vous et M. le président *Hénault*, et à m'entretenir avec vous sur toutes les illusions de ce monde; mais je me suis trouvé exposé à tous les fléaux de la guerre, et à celui de trente pieds de neige dont j'ai été long-temps environné. Les neiges et les glaces me privent tous les ans de la vue pendant quatre mois; j'ai l'honneur d'être alors, comme vous savez, votre confrère des quinze-vingts; mais les quinze-vingts ne souffrent pas, et j'éprouve des douleurs très-cuifantes. Je renais au printemps, et je passe de la Sibérie à Naples, sans changer de lieu: voilà ma destinée.

Pardonnez-moi si j'ai passé tant de temps sans vous écrire; vous savez que je vous

— aimerai toujours. Vous me direz : *Montrez-moi votre foi par vos œuvres ; on écrit , quand on aime.* Cela est vrai ; mais , pour écrire des choses agréables , il faut que l'ame et le corps soient à leur aise , et j'en ai été bien loin. Vous me mandez que vous vous ennuyez , et moi je vous réponds que j'enrage. Voilà les deux pivots de la vie , de l'insipidité ou du trouble.

1767.

Quand je vous dis que j'enrage , c'est un peu exagérer ; cela veut dire seulement que j'ai de quoi enrager. Les troubles de Genève ont dérangé tous mes plans ; j'ai été exposé , pendant quelque temps , à la famine ; il ne m'a manqué que la peste , mais les fluxions sur les yeux m'en ont tenu lieu. Je me dépique actuellement en jouant la comédie. Je joue assez bien le rôle de vieillard , et cela d'après nature ; et je dicte ma lettre en essayant mon habit de théâtre.

Vous vous êtes fait lire , sans doute , le quinzième chapitre de *Bélisaire* ; c'est le meilleur de tout l'ouvrage , ou je m'y connais bien mal. Mais n'avez-vous pas été étonnée de la décision de la sorbonne qui condamne cette proposition : *La vérité luit de sa propre lumière , et on n'éclaire point les hommes par les flammes des bûchers.* Si la sorbonne a raison , les bourreaux feront donc les seuls apôtres.

Je

Je ne conçois pas comment on peut hafarder quelque chose d'aussi sot et d'aussi abominable. Je ne fais comment il arrive que les compagnies disent et font de plus énormes sottises que les particuliers ; c'est peut-être parce qu'un particulier a tout à craindre , et que les compagnies ne craignent rien. Chaque membre rejette le blâme sur son confrère. — 1767.

A propos de sottises , je vous ferai présenter très-humblement , de ma part , ma sottise des Scythes , dont on fait une nouvelle édition , et je vous prierai d'en juger , pourvu que vous vous la fassiez lire par quelqu'un qui sache lire des vers ; c'est un talent aussi rare que celui d'en faire de bons.

De toutes les sottises énormes que j'ai vues dans ma vie , je n'en connais point de plus grande que celle des jésuites. Ils passaient pour de fins politiques , et ils ont trouvé le secret de se faire chasser déjà de trois royaumes , en attendant mieux. Vous voyez qu'ils étaient bien loin de mériter leur réputation.

Il y a une femme qui s'en fait une bien grande ; c'est la *Sémiramis* du Nord , qui fait marcher cinquante mille hommes en Pologne , pour établir la tolérance et la liberté de conscience. C'est une chose unique dans l'histoire de ce monde , et je vous réponds que cela ira loin. Je me vante à vous d'être un peu dans

— 1767. ses bonnes grâces ; je suis son chevalier envers et contre tous. Je fais bien qu'on lui reproche quelque bagatelle au sujet de son mari ; mais ce sont des affaires de famille, dont je ne me mêle pas ; et d'ailleurs il n'est pas mal qu'on ait une faute à réparer, cela engage à faire de grands efforts pour forcer le public à l'estime et à l'admiration, et assurément son vilain mari n'aurait fait aucune des grandes choses que ma *Catherine* fait tous les jours.

Il me prend envie, Madame, pour vous défennuyer, de vous envoyer un petit ouvrage concernant *Catherine*, et Dieu veuille qu'il ne vous ennuye pas. Je m'imagine que les femmes ne sont pas fâchées qu'on loue leur espèce, et qu'on les croie capables de grandes choses. Vous saurez d'ailleurs qu'elle va faire le tour de son vaste empire. Elle m'a promis de m'écrire des extrémités de l'Asie ; cela forme un beau spectacle.

Il y a loin de l'impératrice de Russie à nos dames du Marais, qui font des visites de quartier. J'aime tout ce qui est grand, et je suis fâché que nos Velches soient si petits. Nous avons pourtant encore un prodigieux avantage, c'est qu'on parle français à Astracan, et qu'il y a des professeurs en langue française à Moscou. Je trouve cela plus honorable encore que d'avoir chassé les jésuites. C'est

une belle époque, sans doute, que l'expul-  
sion de ces renards ; mais convenez que  
*Catherine* a fait cent fois plus en réduisant  
tout le clergé de son empire à être unique-  
ment à ses gages. 1767.

Adieu , Madame ; si j'étais à Paris, je pré-  
fèrerais votre société à tout ce qui se fait en  
Europe et en Asie. V.

## L E T T R E C L X X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de mai.

**J**E commence, mon cher ange, ma réplique  
à votre lettre du 14, par vous dire combien  
je suis étonné que vous ayez de la bile ; c'est  
donc pour la première fois de votre vie. Il  
n'y a pourtant nulle bile dans votre lettre ;  
au contraire, vous m'y comblez de bontés,  
et vous compatissez à mes angoisses. C'est à  
moi qu'il appartient d'avoir de la bile ; je ne  
peux ni rester où je suis, ni m'en aller. Vous  
savez que j'ai donné la terre de Ferney à  
madame *Denis*. J'ai arrangé mes affaires de  
famille de façon qu'il ne me reste que des  
rentes viagères qu'on me paye fort mal, et  
M. le duc de *Virtemberg* surtout me met,

M m 2

— malgré toutes les promesses , dans l'impuif-  
1767. fance de faire une acquisition auprès de Lyon.

Madame *Denis* , qui est très-commodément logée , se transplanterait avec beaucoup de peine. Tout notre pauvre petit pays est si effarouché qu'il est impossible de trouver un fermier ; nous sommes donc forcés de rester dans cette terre ingrate.

Je vous avouerai de plus qu'il y a un certain ressort que je n'aime pas ; l'affaire d'Abbeville me tient au cœur , je n'oublie rien ; la Saint-Barthelemi me fait autant de peine que si elle était arrivée hier.

Il faut que je vous dise , à propos d'Abbeville , qu'un de ces infortunés jeunes gens qui méritait d'être six mois à Saint-Lazare , et qui a été condamné au plus horrible supplice pour une mièveté , ayant , pour comble de malheur , un père très-avare , a été obligé de se faire soldat chez le roi de Prusse. Il a beaucoup d'esprit ; il m'a écrit ; j'ai représenté son état au roi de Prusse qui , sur le champ , l'a fait officier. J'espère qu'il fera un jour à la tête des armées , et qu'il prendra Abbeville ; mais , en attendant , je ne crois pas que je doive me mettre dans le ressort. Mon cœur est trop plein , et je dis trop ce que je pense.

Après vous avoir ainsi rendu compte de mon ame et de ma situation , je dois vous

parler de M. et de madame de *Beaumont*, et de leur procès au conseil. Ils demandent que vous disiez un mot en leur faveur à M. le duc de *Praslin* et à M. le duc de *Choiseul*. Le défenseur des *Calas* et des *Sirven* mérite vos bontés, et n'a pas besoin de ma recommandation auprès de vous. 1767.

Je viens enfin aux Scythes ; ils avancent la fin de mes jours, ils me tuent comme *Indatire* et *Obéide*. Le procédé des comédiens a été pour moi le coup de pied de l'âne ; il faut dix ans pour ressusciter, quand on est mort d'un pareil coup, témoin *Oreste*, témoin *Adélaïde du Guesclin*, témoin *Sémiramis*. J'avais un besoin extrême du succès de cet ouvrage ; j'ai été contredit en tout, et je finis ma carrière par essuyer l'affront et l'injustice inouïe qu'on me fait avec ingratitude. Cela n'empêchera pas que *le Kain* ne touche le petit honoraire qu'on lui a promis ; il peut y compter, on le portera chez lui au mois de juin.



---

 1767. LETTRE CLXXXIII.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

26 de mai.

JE fus très-consolé, Monsieur, quand le roi de Prusse daigna me mander qu'il vous ferait du bien. Il a rempli sur le champ ses promesses, et j'ai l'honneur de lui écrire aujourd'hui pour l'en remercier du fond de mon cœur. Il est assurément bien loin de penser comme vos infames persécuteurs. Je voudrais que vous commandassiez un jour ses armées, et que vous vinssiez assiéger Abbeville. Je ne fais rien de plus déshonorant pour notre nation que l'arrêt atroce rendu contre des jeunes gens de famille, que par-tout ailleurs on aurait condamnés à six mois de prison.

Le nonce difait hautement à Paris que l'inquisition elle-même n'aurait jamais été si cruelle. Je mets cet assassinat à côté de celui des *Calas*, et immédiatement au-dessous de la Saint-Barthelemi. Notre nation est frivole, mais elle est cruelle. Il y a peut-être dans la France sept à huit cents personnes de mœurs douces et de bonne compagnie, qui sont la fleur de la nation, et qui sont illusion aux

étrangers. Dans ce nombre il s'en trouve toujours dix ou douze qui cultivent les arts avec succès. On juge de la nation par eux, on se trompe cruellement. Nos vieux prêtres et nos vieux magistrats sont précisément ce qu'étaient les anciens druides qui sacrifiaient des hommes : les mœurs ne changent point. 1767.

Vous savez que M. le chevalier de *la Barre* est mort en héros. Sa fermeté noble et simple, dans une si grande jeunesse, m'arrache encore des larmes. J'eus hier la visite d'un officier de la légion de *Soubise*, qui est d'Abbeville. Il m'a dit qu'il s'était donné tous les mouvemens possibles pour prévenir l'exécrable catastrophe qui a indigné tous les gens sensés de l'Europe. Tout ce qu'il m'a dit a bien redoublé ma sensibilité. Quelle religion, Monsieur, qu'une secte absurde qui ne se soutient que par des bourreaux, et dont les chefs s'engraissent de la substance des malheureux !

Servez un roi philosophe, et détestez à jamais la plus détestable des superstitions.

1767.

## L E T T R E C L X X X I V .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 27 de mai.

IL me paraît, Monseigneur, que le royaume du prince noir m'a été plus favorable que les Velches de Paris. J'en ai uniquement l'obligation au maître de l'Aquitaine. Il faut qu'il ait lui-même ordonné des répétitions sous ses yeux, et que l'envie de lui plaire ait mis les acteurs au-dessus d'eux-mêmes. Vous connaissez Paris; il n'est rempli que de petites cabales en tout genre. *Zaïre*, *Oreste*, *Sémiramis*, *Mahomet*, *Tanocrède*, *l'Orphelin de la Chine*, tombèrent à la première représentation; elles furent accablées de critiques, elles ne se relevèrent qu'avec le temps. On se faisait un plaisir de me mettre fort au-dessous de *Crébillon*, pour plaire à madame de *Pompadour* qui disait que le *Catilina* de ce *Crébillon* était la seule bonne pièce qu'on eût jamais faite. Voilà comme on juge de tout, jusqu'à ce que le temps fasse justice. S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, vous savez que le maréchal de *Villars* ne jouit de sa réputation qu'à l'âge de près de quatre-vingts ans. Le favori de *Vénus*, de *Minerve*

et de *Mars* fait lui-même quelles contradictions il a essuyées dans sa carrière de la gloire. 1767.  
 Il faut se soumettre à cette loi générale qui existe dans le monde depuis le péché originel : il mit dans le cœur humain l'envie et la malignité, qui sans doute n'y étaient pas auparavant.

Je vous avertis que nous avons ici la meilleure troupe de l'Europe, et que l'envie n'est point entrée dans notre tripot. Nous avons un jeune M. de *la Harpe*, auteur du *Comte de Warwick*. Il est, par sa figure et par la beauté de son organe, beaucoup plus fait que *le Kain* pour jouer *Athamare*. Jamais je n'ai rien vu de plus parfait qu'un M. de *Chabanon* qui a joué *Indatire*. La femme de M. de *la Harpe* était *Obéide*. Sa figure est fort supérieure à celle de mademoiselle *Clairon* ; elle a une voix aussi théâtrale, elle fait pleurer et frémir. Les deux vieillards étaient de la plus grande vérité. Je ne me suis pas mal tiré du rôle de *Sozame* ; et surtout, quand je me plaignais des cours, je puis me vanter d'avoir fait une impression singulière. La pièce n'a point été ainsi jouée à Paris, il s'en faut de beaucoup. A qui en est la faute ? à mon séjour en Scythie. M. d'*Argental* ne s'en est point mêlé ; il est très-malade, et je crains même que sa maladie ne soit trop sérieuse.

1767. J'avais vu chez moi mademoiselle *Durancy*, il y a quelques années; je lui avais trouvé du talent; elle me demanda le rôle d'*Obéide*. On dit qu'elle le joua très-mal à la première représentation, mais qu'à la troisième et quatrième elle fit un très-grand effet. On me mande qu'elle joue avec beaucoup d'intelligence et de vérité, mais qu'elle n'est pas d'une figure agréable, et qu'elle n'a pas le don des larmes. On dit que les autres actrices n'ont point de talent, et que le théâtre tragique n'a jamais été dans un état plus pitoyable. On me mande que, lorsqu'un acteur de province se présente pour doubler les premiers rôles, ceux qui sont chargés de ces rôles ne manquent pas de les accabler de dégoûts, et de les faire renvoyer. Si on est aussi malin dans ce tripot qu'à la cour, je vous réponds que vous n'aurez d'autre théâtre que celui de l'opéra comique. C'est à vous, qui êtes doyen de l'académie, et premier gentilhomme de la chambre, de protéger les beaux arts; ils en ont besoin. Vous savez dans quelle décadence est ma chère patrie dans tous les genres.

Vous conservez votre gloire; mais la France a un peu perdu la sienne. Il faut espérer que nous aurons du moins encore quelques crépuscules des beaux jours du siècle de *Louis XIV*.

Agréez, Monseigneur, mon tendre et profond respect. V.

## A U M E M E .

Mai.

**J**E vous supplie, Monseigneur, de lire attentivement ce mémoire. Vous savez que j'ai rendu quelques services aux protestans. J'ignore s'ils les ont mérités; mais vous m'avouerez que *la Beaumelle* est un ingrat.

Je soumets ce mémoire à vos lumières, et la vérité à votre protection. Vous serez indigné, quand vous verrez tant de calomnies et d'horreurs rassemblées, et ce que nous avons de plus auguste avili avec tant d'insolence. On n'oserait imaginer qu'un tel homme pût calomnier la cour impunément. Il est dans le pays de Foix, à Mazères. Peut-être un mot de vous pourrait le faire rentrer en lui-même.

*Galien* attend toujours la décision de son sort. Il a un frère, âgé de quatorze ans tout au plus, qui a été au Canada, à Alger, à Maroc, en qualité de mouffe. Il est de retour, et est venu voir son frère ici; il y a resté sept ou huit jours, et ensuite, avec une petite pacotille, il est retourné en Dauphiné chez ses

— parens , où l'aîné l'aurait bien voulu suivre ,  
1767. à ce qu'il m'a paru , pour peu de temps.

Peut-être ne savez-vous pas que j'ai donné la terre de Ferney à madame *Denis* , et que je ne me suis réservé que la douceur de finir , dans mon obscurité , une vie mêlée de bien des chagrins , comme l'est la carrière de presque tous les hommes. Ce n'est qu'avec cette triste vie que finira le tendre et respectueux attachement que je vous ai voué jusqu'à mon dernier moment.

Je vous supplie instamment de me conserver vos bontés ; elles me sont nécessaires par le prix que mon cœur y met ; elles sont la plus chère consolation du plus ancien serviteur que vous ayez. *V.*

L E T T R E   C L X X V I. 

---

1767.

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, le 2 de juin.

Vous envoyez, Monsieur, des tableaux à un aveugle, et des filles à un eunuque ; l'état où je suis tombé ne me permet plus de lire. Un homme, qui prononce fort mal l'italien, m'a lu une partie de votre traduction du *Comminge*. Il m'a fait entendre, dans son baragouin, de beaux vers sur un triste sujet. Le saint homme *Rancé* ne s'attendait pas que les moines fussent un jour le sujet d'une tragédie. Les jésuites fournissent actuellement une matière plus intéressante. Je les recommande à quelque muse : la mienne, aussi languissante que mon corps, ne peut plus chanter les moines. Portez-vous mieux que moi, et vivez. V.



---

 1767. LETTRE CLXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de juin.

**M**ON cher ange éprouve donc aussi les misères de l'humanité ; il est donc malade aussi bien que moi : il fait des remèdes , il évacue sa bile ; la mienne ne sort que par le bout de ma plume , quand j'écris des pouilles à mon cher ange sur des monologues. Guérissez-vous, prolongez votre agréable carrière : voilà le point important.

Le grand malheur de la mienne , c'est que je la finis sans avoir pu vous voir ; j'ai le cœur percé de me voir privé de cette consolation. Voulez-vous , pour nous amuser tous deux , que je vous dise encore un petit mot des Scythes ? vous daignez toujours vous y intéresser. *Le Kain* m'a mandé qu'on ne m'avait fait un petit passe-droit qu'à la sollicitation de *Molé* ; mais je vois bien que vous êtes tous des fripons qui avez persisté dans l'idée de ne reprendre la pièce qu'à Fontainebleau. Eh bien , j'y consens ; je demande seulement qu'on effaye les Scythes une seule fois à Paris, deux ou trois jours avant que les comédiens

partent pour la cour. Cette représentation servira de répétition, et la pièce n'en fera que mieux jouée devant mes deux patrons. — 1767.

J'ai le malheur d'aimer mieux les Scythes qu'aucune de mes tragédies. Premièrement, parce qu'ils ont été honnis ; en second lieu, parce qu'elle est pleine de vers naturels, que tout le monde peut s'appliquer, et qui appartiennent à toutes les conditions de la vie, autant qu'à la pièce même.

Je crois vous avoir satisfait sur tout ce que vous me demandiez, et je suis prêt à vous rendre ce vers que vous aimez :

Ah ! l'on venge mon fils, je retrouve mes sens.

Cela est fort aisé ; nous n'aurons pas là-dessus de querelle. J'aime aussi à me rendre à votre avis sur mademoiselle *Durancy*. Bien des gens m'ont mandé qu'elle et *le Kain* avaient très-mal joué aux deux premières représentations : cela est très-vraisemblable ; la pièce est difficile à jouer, et le parterre n'encourageait pas les acteurs ; mais je suis persuadé qu'à la longue les acteurs et le public s'accoutumeront à ce nouveau genre. Il me semble que ce contraste des mœurs champêtres avec celles de la cour doit être bien reçu quand les cabales seront affaiblies. Une femme qui ne s'avoue point à elle-même la passion malheureuse dont elle

— 1767. est dévorée , est encore quelque chose d'assez neuf au théâtre. Si j'ai encore un peu d'amour propre d'auteur , vous devez me le pardonner ; c'est vous qui , depuis environ treize ans , m'avez fait rentrer dans le champ de bataille dont je croyais être sorti pour jamais. Je ne suis plus qu'un poëte de province ; mes pauvres pièces réussissent mieux à Genève et à Bordeaux qu'à Paris. Pourquoi vient-on de rejouer à Genève, six fois de suite, *Olimpie* ? pourquoi votre troupe royale ne la rejouet-elle point ? J'aime mes enfans quand on les abandonne.

Adieu , mon cher ange ; je me mets aux pieds de madame d'*Argental*. Faites-moi savoir, je vous prie, des nouvelles de votre santé. J'espère que M. de *Thibouville* ne se refroidira pas dans son zèle ; je suis pénétré pour lui de reconnaissance. V.

LETTRE

LETTRE CLXXXVIII. 

---

1767.

A M. DAMILAVILLE.

4 de juin.

**M**ON cher ami, faites d'abord mes complimens à la forbonne du service qu'elle nous a rendu ; car les choses spirituelles doivent marcher devant les temporelles : ensuite ayez la charité de reprendre l'affaire des *Sirven*. M. *Chardon* peut à présent rapporter l'affaire. *Sirven* est prêt à partir pour Paris ; je vous l'adresserai. Il faudra qu'il se cache, jusqu'à ce que son affaire soit en règle.

Je tremble pour celle de notre ami *Beaumont* ; on me mande qu'elle a un côté odieux, et un autre qui est très - défavorable. L'odieux est qu'un philosophe, que le défenseur des *Calas* et des *Sirven* reproche à un mort d'avoir été huguenot, et demande que la terre de Canon soit confisquée pour avoir été vendue à un catholique ; le défavorable est qu'il plaide contre des lettres patentes du roi. Il est vrai qu'il plaide pour la femme qui demande à rentrer dans son bien ; mais elle n'y peut rentrer qu'en cas que le roi lui donne la confiscation. Il reste à savoir si ce bien de ses pères

— a été vendu à vil prix. Tout cela me paraît  
 1767. bien délicat. C'est une affaire de faveur ; et il est fort à craindre que le secrétaire d'Etat, qui a signé les lettres patentes de son adverse partie, ne soutienne son ouvrage. Je crois que monsieur *Chardon* est le rapporteur. Je serais fâché que M. *Chardon* fût contre lui, et plus fâché encore si, M. *Chardon* étant pour lui, le conseil n'était pas de l'avis du rapporteur. L'affaire de *Sirven* me paraît bien plus favorable et bien plus claire. Je m'intéresse vivement à l'une et à l'autre.

Voici un petit mot pour *Protagoras*, qui est d'une autre nature. Tout ce qui est dans ce billet est pour vous comme pour lui ; tout est commun entre les frères.

Ma fanté devient tous les jours plus faible ; tout périt chez moi, hors les sentimens qui m'attachent à vous. Je vous embrasse bien fort, mon très-cher ami.

P. S. J'ai lu les inepties contre mon ami *Bélifaire*. Ces sottises sont écrites par des vaudales dont il triomphera. On a fait, contre le pauvre abbé *Bazin*, un livre bien plus savant, qui mérite peut-être une réponse. Tout cela part, dit-on, du collège Mazarin. Il faudra que nous disions, comme du temps de la fronde : *Point de Mazarin*.

LETTRE CLXXXIX. 

---

1767.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

9 de juin.

SEIGNEURS châtelains, nous vous rendons grâce, du pied des Alpes, d'avoir pensé à nous dans les plaines de Picardie. Il n'y a que trois jours que nous avons du beau temps. J'ai été bien près d'aller m'établir auprès de Lyon, tant j'étais las des tracasseries génevoises qui ne finiront pas de fitôt.

Le diable est à Neuchâtel, comme il est à Genève; mais il est principalement dans le corps de J. J. qui s'est brouillé, en Angleterre, avec tout le canton où il demeurerait. Il s'est enfui au plus vite, après avoir laissé sur sa table une lettre dans laquelle il chantait pouille à ses hôtes et à ses voisins. Ensuite il écrivit une lettre au grand chancelier, pour le prier de lui donner un messager d'Etat, qui le conduisît au premier port en fureté. Le chancelier lui fit dire que tout le monde, en Angleterre, était sous la protection des lois. Enfin *Rousseau* est parti avec sa *Vachine*; et il est allé maudire le genre-humain ailleurs.

J'ai reçu une lettre pleine d'esprit et de

— bon sens du jeune *Morival*, enseigne de la  
1767. colonelle de son régiment. S'il vient jamais  
assiéger Abbeville, soyez sûrs qu'il vous don-  
nera des sauvegardes, mais il n'en donnera  
pas à tout le monde.

J'attends avec impatience l'*Etat des finances*,  
que l'on dit imprimé au Louvre. Je trouve cette  
confiance et cette franchise très-nobles. C'est  
ainsi qu'en usa M. *Desmarets*; et cette méthode  
fut très-applaudie. Le seul secret, pour faire  
contribuer sans murmure, est de montrer le  
bon usage qu'on a fait des contributions.  
Personne n'en fera moins mauvaise chère,  
pour payer les deux vingtièmes. Cet impôt,  
d'ailleurs, n'étant point arbitraire, n'est sujet  
à aucune malversation; et cela console le peu-  
ple: c'est à l'Etat que l'on paye, et non pas  
aux fermiers généraux.

Je vous envoie un petit mémoire qui regarde  
un peu votre pays de Languedoc. Il a déjà eu  
son effet. M. de *Gudane*, commandant au pays  
de Foix, a menacé le sieur *la Beaumelle* de le  
mettre, pour le reste de sa vie, dans un cachot,  
s'il continuait à vomir ses calomnies.

MM. de *Chabanon* et de *la Harpe* sont tou-  
jours à Ferney; mais point de tragédies. M. de  
*Chabanon* en fait une, encore y a-t-il bien de  
la peine. Pour moi, je suis hors de combat.  
Je me console en formant des jeunes gens.

Madame de *Fontaine-Martel* difait que , quand on avait le malheur de ne pouvoir plus être catin , il fallait être m. . . . 1767.

Aimez-moi toujours un peu , et foyez sûrs de ma tendre amitié.

## L E T T R E C X C .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de juin.

**S**I vous vous portez bien , mon cher ange , j'en fuis bien aife ; pour moi je me porte mal. C'est ainfi qu'écrivait *Cicéron* , et je ne vois pas trop pourquoi on nous a confervé ces niaiferies. M. de *Thibouville* me mande que votre fanté eft meilleure , et que vous n'êtes point au lait ; il dit grand bien de votre régime. Jouiffez , mes anges , d'une bonne fanté , fans laquelle il n'y a rien. M. de *Thibouville* m'écrit une lettre peu déchiffrable , mais dans laquelle j'ai entrevu que mademoifelle *Durancy* a paffé de Scythie au Canada (\*) ; qu'elle s'eft perfectionnée dans lesœurs m sauvages , et qu'au lieu de fe facrifier pour fon amant , elle le tue par mégarde. C'eft - là , fans doute , un beau coup de théâtre , et digne d'un parterre velche.

(\*) Les Illinois , tragédie.



— 1767. Voici ce que je dois répondre à M. de *Thibouville* sur les Scythes , et ce que je vous prie de lui communiquer.

Puisque vous renoncez à votre diabolique monologue , je vous aimerai toujours , et il n'y aura rien que je ne fasse pour vous plaire. Je ferai de votre avis sur tous les petits détails dont vous me parlez , du moins sur une bonne partie.

J'attendrai surtout Fontainebleau , pour envoyer à peu-près tout ce que vous désirez. Je me flatte toujours que la naïveté singulière des Scythes les sauvera à la fin ; car la naïveté est un mérite tout neuf , et il faut du neuf aux Velches. Mettez votre gloire à faire réussir ce que vous avez approuvé , et ne vous laissez jamais séduire par ces Velches capricieux.

A vous , M. *le Kain* ; continuez , combattez pour la bonne cause ; ne vous laissez point abattre par les cabales et par le mauvais goût. J'aimerai toujours vos talens et votre personne ; et , s'il me reste des forces , c'est pour vous que je les emploierai.

Voilà , mon cher ange , tous mes sentimens que je dépose entre vos mains , et que je vous supplie de faire valoir avec votre bonté ordinaire : mais surtout ayez soin d'une santé si chère à tous ceux qui ont ou qui ont eu le bonheur de vivre avec vous. *V.*

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

11 de juin.

**M**ON cher Marquis, j'allais vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre. Je n'ai pas, depuis quelque temps, une destinée fort heureuse. J'ai été bien consolé quand vous m'avez appris que vous viendriez passer quelque temps dans votre ancien hermitage, et accepter une cellule dans l'abbaye de Ferney; mais voici une nouvelle contradiction qui me survient. Je ne fais si vous êtes instruit que j'ai la plus grande partie de mon bien chez M. le duc de *Virtemberg*. On propose un arrangement, et je me trouve dans la nécessité d'aller à Montbelliard. Ce voyage me déplaît fort, mais il m'est indispensable. Je vous prie de m'instruire au juste du temps auquel vous pourrez venir, afin que je règle ma marche.

Je présume qu'on commencera le procès des *Sirven* au conseil, pendant votre séjour à Paris. Il me paraît presque impossible qu'on ne leur rende pas la même justice qu'aux *Calas*.

Vous allez voir des remontrances sur les deux vingtièmes. C'est fort bien de remontrer,

— 1767. mais il faut payer ses dettes. Si le parlement trouve le secret de libérer l'Etat, sans contribution, il me paraîtra fort habile. Messieurs vos fils feront, sans doute, du camp de Compiègne. N'irez-vous pas à ce spectacle? il est plus beau que ceux dont vous me parlez. Voulez-vous bien me mettre aux pieds de madame la princesse de *Ligne*? Je la crois très-favorable à la bonne cause. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

## L E T T R E C X C I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

12 de juin.

J'AI vu M. de *Voltaire*, Monsieur, comme vous me l'avez ordonné par votre lettre du 2 de juin. Sa santé décline toujours, et ses sentimens pour vous ne s'affaiblissent pas.

*Sirven*, que vous protégez, est parti avec une lettre pour vous. Nous nous flattons que vous le présenterez à M. *Cassen* avocat au conseil, et qu'il obtiendra le rapport de son affaire.

La seconde lettre de M. *Lambertad* se débite à Genève, mais elle n'est point encore à Lyon. Je ne fais comment je pourrai faire pour la lui  
envoyer;

envoyer ; car il est très-sévèrement défendu —  
 de faire passer des imprimés du pays étranger 1767.  
 à Paris, quoiqu'il soit permis d'en envoyer de  
 Paris chez l'étranger. La raison m'en paraît  
 plausible : les livres imprimés hors de France  
 n'ont ni approbation ni privilège, et peuvent  
 être suspects ; mais les moindres brochures  
 imprimées en France, étant imprimées avec  
 permission, et munies de l'approbation des  
 hommes les plus sages, elles portent leur  
 passe-port avec elles. Ainsi j'ai reçu, sans  
 difficulté, l'excellent *Supplément à la Philosophie  
 de l'histoire* et *l'Examen de Bélisaire*, composés  
 au collège Mazarin ; mais je ne crois pas qu'on  
 puisse avoir les réponses à Paris. Il est d'ailleurs  
 très-difficile de répondre à ces ouvrages supé-  
 rieurs qui confondent la raison humaine.

On a fait en Hollande une fixième édition du  
 Dictionnaire philosophique. Apparemment  
 que ce livre n'est pas aussi dangereux qu'on  
 l'avait présumé d'abord. On y a ajouté plu-  
 sieurs articles de divers auteurs. J'en ai acheté  
 un exemplaire. Je vous avoue que j'ai été  
 très-content d'y voir par-tout *l'Immortalité de  
 l'ame*, et *l'Adoration d'un DIEU*. Au reste, il  
 est ridicule d'avoir attribué ce livre à M. de  
*Voltaire*, votre ami ; c'est évidemment un  
 choix, fait avec assez d'art, de plus de vingt  
 auteurs différens.

— 1767. On me mande auffi qu'on imprime à Amsterdam un ouvrage curieux de feu milord *Bolingbroke* ; mais il faut plus de trois mois pour que les livres d'Hollande parviennent ici par l'Allemagne. Je crois que toutes ces nouveautés vous intéressent moins que les deux vingtièmes. Nous sommes gens de calcul à Genève ; et nous jugeons que la continuation de cet impôt est indispensable, parce que l'Etat doit payer les dettes de l'Etat.

Au reste, nous espérons que nos affaires finiront bientôt, grâce aux bontés de sa Majesté, qui est auffi aimée et auffi révérée à Genève qu'en France.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble serviteur,

*Boursier.*

LETTRE CXCVIII. 

---

1767.

A M. LE RICHE.

19 de juin.

**U**N solitaire, Monsieur, chez qui vous avez bien voulu accepter, pour trop peu de temps, une petite cellule, et qui a été bien affligé de votre prompt départ, prie le Seigneur continuellement pour votre salut et pour celui de vos frères qui souffrent persécution en ce monde. Il se flatte que votre voyage à Paris fera du bien au petit troupeau des fidelles.

On a dû vous remercier de la bonté que vous avez eue de vous charger d'un paquet que vous avez fait rendre à son adresse. Si, à votre retour, vous passez par Lyon, songez que nous sommes sur votre route, et n'oubliez pas les bons moines qui vous sont essentiellement dévoués. Comptez surtout que vous avez en moi un serviteur attaché pour jamais.

1767.

## L E T T R E C X C I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin.

**M**ON cher ange se trouve-t-il mieux de son régime ? peut-on avoir une humeur dartreuse, et avoir l'humeur si douce ? Donnez-moi votre secret , car je suis insupportable quand je souffre. Je me tapis dans ma cellule , j'y suis inaccessible ; je ne vois ni les frères de mon couvent, ni nos commandans, ni nos inspecteurs , ni les officiers, hauts de six pieds, qui viennent remplir mon château que j'avais bâti pour vivre en retraite.

Je me flatte que vous avez bien voulu instruire M. de *Thibouville* et *le Kain* des articles qui étaient pour eux dans ma précédente lettre.

J'avais pris la liberté de vous adresser , il y a environ un mois, une lettre pour M. du *Belloi*, dans laquelle il y avait de petits vers en réponse à une belle et longue épître dont il m'avait gratifié.

On m'apprend qu'il a fourré une lettre de moi dans le *Mercur* ; je ne fais si c'est celle dont je vous parle. Mais pourquoi imprimer

Les lettres de ses amis ? est-ce qu'on écrit au public , quand on fait des réponses inutiles à des lettres qui ne font que des complimens ? 1767.

M. de *Chabanon* refait son *Eudoxie* pour la troisième fois , et notre petit *la Harpe* commence une pièce nouvelle , après en avoir fait une autre à moitié. Vous voyez qu'une tragédie n'est pas aisée à faire. On a représenté *Sémiramis* sur mon théâtre , et elle a été très-bien jouée. J'avais perdu de vue cet ouvrage ; il m'a fait sentir que les Scythes sont un peu ginguets , en comparaison.

Cependant j'ai toujours du faible pour les Scythes , et je vous les recommande pour Fontainebleau.

J'élève un acteur de province , qui a de la figure , de la noblesse et de l'ame ; quand je lui aurai bien fait dégorger le ton provincial , je vous l'enverrai. Nous verrons enfin si on pourra vous fournir un acteur supportable.

Je ne fais si vous avez entendu parler d'un livre , composé par un barbare , intitulé *Supplément à la Philosophie de l'histoire*. L'auteur n'est ni poli ni gai ; il est hérissé de grec ; sa science n'est pas à l'usage du beau monde et des belles dames. Il m'appelle *Capanée* , quoique je n'aye jamais été au siège de Thèbes. Il voudrait me faire passer pour un impie ; voyez la malice ! On donne des privilèges à ces livres-là , et les



1767. réponses ne sont pas permises. Avouez qu'il y a d'horribles injustices dans ce monde. Mais portez-vous bien, vous et madame d'Argental; conservez-moi vos bontés; jouissez d'une vie heureuse; peu de gens en font là. V.

## L E T T R E C X C V.

A M. LE COMTE DE LAURENCIN.

Au château de Ferney, le 24 de juin.

MONSIEUR,

J'AI été très-touché de votre lettre. Je dois à la sensibilité que vous me témoignez l'aveu de l'état où je me trouve. Je me suis retiré, il y a environ treize ans, dans le pays de Gex, près de la Franche-Comté, où j'ai la plus grande partie de ma fortune; mais mon âge, ma faible santé, les neiges dont je suis entouré huit mois de l'année dans un pays d'ailleurs très-riant, et surtout les troubles de Genève, et l'interruption de tout commerce avec cette ville, m'avaient fait penser à faire une acquisition dans un climat plus doux. On m'a offert vingt maisons dans le voisinage de Lyon. Tout ce que vous voulez bien m'écrire, et votre

façon de penser qui me charme , me détermineraient à préférer votre château , pourvu que vous n'en fortifiez pas ; mais j'ai avec moi tant de personnes dont je ne puis me séparer , que ma transmigration devient très - difficile ; car , outre une de mes nièces , à qui j'ai donné la terre que j'habite , j'ai marié une descendante du grand *Corneille* à un gentilhomme du voisinage ; ils logent dans le château avec leurs enfans. J'ai encore deux autres ménages dont je prends soin ; un parent impotent , qu'on ne peut transporter , un aumônier auparavant jésuite , un jeune homme que M. le maréchal de *Richelieu* m'a confié , un domestique trop nombreux ; et enfin je suis obligé de gouverner cette terre , parce que la cessation du commerce avec Genève empêche qu'on ne trouve des fermiers.

Toutes ces raisons me forcent à demeurer où je suis , quelque dur que soit le climat , dans quelque gêne que les troubles de Genève puissent me mettre. M. le duc de *Choiseul* a bien voulu adoucir le désagrément de ma situation par toutes les facilités possibles. D'ailleurs , ma terre et une autre dont je jouis aux portes de Genève , ont un privilège presque unique dans le royaume , celui de ne rien payer au roi , et d'être parfaitement libres , excepté dans le ressort de la justice. Ainsi

— vous voyez, Monsieur, que tout est com-  
1767. pensé, et que je dois supporter les inconvé-  
niens, en jouissant des avantages.

Je vous remercie de vos offres, Monsieur, avec bien de la reconnaissance. Vos sentimens m'ont encore plus flatté; je vois combien vous avez cultivé votre raison. Vous avez un cœur généreux et un esprit juste. Je voudrais vous envoyer des livres qui puissent occuper votre loisir. Je commence par vous adresser un petit écrit qui a paru sur la cruelle aventure des *Calas* et des *Sirven*; je l'envoie à monsieur *Tabareau* qui vous le fera tenir. Si je trouve quelque occasion de vous faire des envois plus considérables, je ne la manquerai pas. Il est fort difficile de faire passer des livres de Genève à Lyon. Il est triste que ces ressour- ces de l'ame, et les consolations de la retraite soient interdites. J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C X C V I. 1767.

A M. D A M I L A V I L L E.

24 de juin.

MONSIEUR,

J E reçois la vôtre du 16 de juin. Je vois que c'est toujours à vous que les infortunés doivent avoir recours. Le sieur *Nervis* (\*) s'est un peu trop hâté d'aller à Paris ; mais il n'a pas été possible de modérer son empressement. Il n'était pas d'ailleurs trop content de Genève. Je fais que sa présence n'imposera pas beaucoup : la veuve respectable d'un homme livré par le fanatisme au plus horrible supplice , accompagnée de deux filles dont l'une était belle , devait faire une impression bien différente. Je crois que le mieux que peut faire *Nervis* , est de ne se montrer que très-peu.

M. *Cassen* , son avocat , me paraît un homme de mérite , qui pense sagement , et qui agit avec noblesse. Heureusement , l'affaire est uniquement entre ses mains. Je fais que le triste procès de M. de *Beaumont* peut faire grand

(\*) *Siroen*.

1767. — tort à la cause que vous soutenez. Le public n'est pas dupe : il verra trop que l'envie de briller lui a fait entreprendre la cause des *Calas* et des *Sirven*, et que l'intérêt lui fait réclamer la cruauté de ces mêmes lois contre lesquelles il s'élève dans ses mémoires pour ses deux cliens protestans. Ils sont tous révoltés, ils se plaignent amèrement. Cette contradiction frappante qui les indigne, les refroidit beaucoup pour le pauvre *Nervis*; mais leur ressentiment n'aura aucune influence sur le rapporteur et sur les juges.

Il n'est point du tout vrai que la communication avec Genève soit rétablie; au contraire, les défenses de rien laisser passer sont plus sévères que jamais. On ouvre plusieurs lettres. J'ai heureusement reçu tous vos paquets, parce qu'on fait que nous sommes tous deux bons serviteurs du roi, et que nous ne nous mêlons d'aucune affaire suspecte.

*Belisaire*, qui est, je crois, de M. de *Marmontel*, a été reçu dans toutes les cours étrangères avec transport. Mes correspondans me mandent que l'impératrice de Russie l'a lu sur le Volga, où elle est embarquée (\*). On me mande aussi qu'elle a fait un présent considérable à madame de *Beaumont*; mais ce n'est pas la vôtre, c'est

(\*) Lettre du 29 de mai 1767, Correspondance de l'impératrice de Russie.

une madame de *Beaumont-le-Prince* qui fait des espèces de catéchismes pour les jeunes demoiselles. — 1767.

Il me semble qu'on ne connaît point encore, hors de Paris, le *Supplément à la Philosophie de l'histoire*. Il est d'un nommé *Larcher*, ancien répétiteur du collège Mazarin, qui l'a composé sous les yeux de *Ribaltier*. Il n'est pas trop honnête qu'on permette de traiter de *Capanée* feu l'abbé *Bazin* qui était un homme très-pieux. On veut le faire passer, dans la préface, page 33, pour un impie, parce qu'il a dit que la famine, la peste et la guerre sont envoyées par la Providence. Vous voyez bien que ces messieurs, qui osent nier la Providence, se rendent gaiement coupables de la plus horrible impiété, quand ils en accusent leurs adversaires. Il est à croire que les mêmes personnes, qui ont permis la rapsodie infame de *Larcher*, permettront une réponse honnête. Ils le doivent d'autant plus que ce *Larcher* s'appuie de l'autorité de l'hérétique *Warburton* qui a scandalisé toutes les Eglises de la chrétienté, en voulant prouver que les Juifs ne connurent jamais l'immortalité de l'ame, et en voulant prouver que cette ignorance même imprimait le caractère de la divinité à la révélation de *Moïse*. Au reste, je doute fort que les gens du monde lisent tous ces fatras. On

— ne peut guère faire naître des fleurs au milieu  
1767. de tant de chardons.

J'ai dû vous mander déjà qu'on a lu avec beaucoup de satisfaction l'ouvrage du bachelier sur les *trente-sept propositions de Bélisaire*. Ce bachelier paraît orthodoxe, et, qui plus est, de bonne compagnie.

Voilà donc J. J. à Vésel. Il n'y tiendra pas; il n'y a que des soldats; mais il ira souvent en Hollande où il fera imprimer toutes ses rêveries. On parle d'un roman intitulé *L'homme sauvage*; on l'attribue à un de vos amis. Je vous supplie de vouloir bien me l'envoyer par la voie dont vous vous servez ordinairement.

Adieu, Monsieur; toute ma famille vous fait les plus sincères et les plus tendres compliments.

*Boursier.*

## L E T T R E C X C V I I.

1767.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de juillet.

**V**ous serez peut-être aussi affligé que moi, mon cher ange, de ne recevoir qu'un maudit livre de prose, au lieu des vers scythes que vous attendiez. Ce n'est pas que vous ne foyez bientôt muni de vos vers scythes, mais enfin ils devaient arriver les premiers, puisque vous les aviez ordonnés; et il est triste de ne recevoir que la prose du neveu de l'abbé *Bazin*, quand on attend des couplets de tragédie. *Bazin minor* vous a adressé sa petite drôlerie, par *M. Marin*; elle est toute à l'honneur des dames, et même des petits garçons, que les ennemis de l'abbé *Bazin* ont si indignement accusés. Il est juste de prendre la défense de la plus jolie partie du genre-humain, que des pédans ont cruellement attaquée.

A l'égard de la défense juridique des *Sirven*, j'ai bien peur qu'elle ne soit pas admise. Le procureur général de Toulouse est à Paris; il réclame vivement les droits de son corps, et ce droit est celui de juger les *Sirven*, et probablement de les condamner. De plus, on me



—  
1767. mande que les protestans ont excité une émeute vers la Saintonge, qu'ils ont poursuivi trois curés, qu'ils en ont tué un, qu'on a envoyé des troupes contre eux, qu'on a tué six-vingts hommes. Je veux croire que tout cela est fort exagéré; mais il faut bien qu'il se soit passé quelque chose de funeste; et vous m'avouerez que ces circonstances ne sont pas favorables pour obtenir, contre les lois du royaume, une nouvelle attribution de juges en faveur d'une famille huguenotte. Pour comble de disgrâce, le huguenot *la Beaumelle*, beau-frère du jeune huguenot *Lavaisse*, s'est rendu coupable d'une nouvelle horreur.

J'ai découvert enfin que c'était lui qui m'avait fait adresser quatre-vingt-quatorze lettres anonymes; le compte est net, et le fait est rare. J'en ai reçu enfin une quatre-vingt-quinzième qui m'a mis hors de doute. Il y a d'étranges pervers dans le monde.

L'ami *Damilaville* ira sans doute chez vous, pour consulter l'oracle. Il est fâché, aussi-bien que moi, du procès de M. de *Beaumont*. C'est une chose assez douloureuse que monsieur de *Beaumont*, dans ce procès, paraisse, en quelque façon, comme délateur des protestans, après avoir été leur défenseur; qu'il demande la confiscation du bien d'un protestant, et qu'il réclame des lois rigoureuses contre

lesquelles il s'est élevé lui-même. Il est vrai qu'il redemande le bien des ancêtres de sa femme ; mais malheureusement , les apparences sont odieuses ; il a des ennemis , ces ennemis se déchaînent ; tout cela fait au pauvre *Sirven* un tort irréparable. 1767.

Pour me consoler , M. de *Chabanon* achève aujourd'hui sa tragédie ; mais M. de *la Harpe* n'est pas si avancé , il s'en faut beaucoup. Deux tragédies , à la fois , sorties des cavernes du mont Jura , auraient été pour moi une chose bien douce.

Je vous assure que j'ai besoin d'être réconforté. Je ne peux plus rien faire par moi-même pour le tripot ; j'ai besoin de jeunes gens qui prennent ma place pour vous plaire.

Je me mets aux pieds de madame d'*Argental* , je me recommande aux bontés de monsieur de *Thibouville*. J'espère que les satrapes *Nalriss* et *Elochivis* ne seront pas regardés à Fontainebleau comme des satrapes de mauvais goût , quand ils protégeront des Scythes. Agréez , mon divin ange , les tendres sentimens de tout ce qui habite Ferney , et surtout mon culte de *dulie*. V.

## 1767. LETTRE CXCVIII.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, 4 de juillet.

Vous savez, mon cher ami, que ce fut vous qui, dans le temps du triomphe de la famille Calas et de M. Lavoisse, m'apprîtes que M. Lavoisse était beau-frère de ce malheureux *la Beaumelle*. Monsieur son père m'écrivit de Toulouse que, quelque temps après, mademoiselle sa fille, veuve d'un homme assez riche, avait en effet épousé *la Beaumelle*, malgré toutes les représentations. Je fus affligé qu'une famille à laquelle je m'intéresse, fût alliée à un homme si coupable; mais je n'en demeurai pas moins attaché à cette famille.

Vous n'ignorez pas que j'ai reçu dans ma retraite un nombre prodigieux de lettres anonymes; j'en ai reçu quatre-vingt-quatorze de la même écriture, et je les ai toutes brûlées. Enfin, j'en ai reçu une quatre-vingt-quinzième, qui ne peut être écrite que par *la Beaumelle*, ou par son frère, ou par quelqu'un à qui ils l'auront dictée, puisque, dans cette lettre, il n'est question que de *la Beaumelle* même. J'ai pris le parti de l'envoyer au ministère. J'avais d'ailleurs dessein d'instruire le

public

public littéraire de cette étrange manœuvre, et de faire connaître celui qui outrageait ma vieilleſſe avec tant d'acharnement, pour récompense des ſervices rendus à la famille dans laquelle il eſt entré. J'ai même envoyé à M. *Lavaiffe* le père cette déclaration que je devais rendre publique, et que j'ai ſupprimée, en attendant que je prenne une réſolution plus convenable. 1767.

Dans ces circonſtances, M. *Lavaiffe de Vidoum* m'a écrit le 25 de juin. Il ignore apparemment la conduite de ſon beau-frère : je le plains beaucoup. Je vous prie de lui faire part de mes ſentimens, et de lui montrer cette lettre.

Je crains bien que nous n'ayons d'autre parti à prendre, au ſujet des *Sirven*, que celui de la douleur et de la réſignation. Ils ſont innocens ; on n'en peut douter. On leur a ôté leur honneur et leurs biens, on les a condamnés à la mort comme parricides ; on leur doit juſtice. Mais, d'un côté, le malheureux procès de M. de *Beaumont*, de l'autre, la préſence de monſieur le procureur général du Languedoc, qui ſoutiendra les droits de ſon parlement, enfin les bruits affreux qui courent ſur les proteſtans des provinces méridionales, ne permettent pas de ſe flatter qu'on puiſſe ſ'adreſſer au conſeil avec ſuccès. Les nouvelles

— 1767. horreurs de *la Beaumelle* font encore un obstacle. Toutes ces fatalités réunies laissent peu d'espérance. Vous voyez les choses de plus près ; je m'en rapporte à vous. Je vous supplie de m'instruire de l'état des choses.

La multitude de lettres que j'ai à écrire aujourd'hui , et ma santé qui baisse tous les jours , me mettent hors d'état de répondre aussi au long que je le voudrais à M. *Lavaisse de Vidou*. Le peu que je vous écris , mon cher ami , suffira pour le convaincre de mes sentimens et de l'état où je me trouve. Ayez donc la bonté , encore une fois , de lui faire lire cette lettre ; c'est tout ce que je puis vous dire , dans l'incertitude où je suis , et dans les souffrances de corps que j'éprouve.

Je vous embrasse tendrement , et j'attends mes consolations de votre amitié.

## L E T T R E C X C I X.

1767.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 10 de juillet.

VOTRE vieux philosophe est bien fâché de n'avoir pu voir apparaître encore dans son hermitage le philosophe militaire de Dirac. Comptez, Monsieur, que je sens toute ma perte.

Je ne fais si la nouvelle que vous m'avez apprise d'une émeute des calvinistes, auprès de Sainte-Foi, a eu des suites. On m'a mandé qu'on avait démoli un temple auprès de la Rochelle, et qu'il y avait eu du monde tué; mais je me défie de tous ces bruits, et je me flatte encore qu'il n'y a pas eu de sang répandu; il ne faut croire le mal que quand on ne peut plus faire autrement. Notre petit pays est plus tranquille, malgré la prétendue guerre de Genève. Nous sommes entourés des troupes les plus honnêtes et les plus paisibles; il n'y a rien eu de tragique que sur le théâtre de Ferney, où nous leur avons donné les Scythes et Sémiramis; de grands sours ont été tous nos exploits militaires.

Le ministère a daigné jeter les yeux sur

— 1767. notre pays de Gex. On y fait de très-beaux chemins ; on m'a même pris quatre - vingts arpens de terre , pour ces nouvelles routes ; mais je fais sacrifier mon intérêt particulier au bien public.

On a des copies très-imparfaites de la petite plaifanterie de la Guerre de Genève : on a mis *Tiffot* , au lieu d'un médecin nommé *Bonnet* qui aimait un peu à boire ; le mal est médiocre. Aimez toujours un peu le vieux solitaire. J'apprends , dans ce moment , qu'il y a beaucoup de monde décrété à Bordeaux , que le curé n'est pas mort , et qu'on est fort déchaîné contre les calvinistes. *V.*

## L E T T R E C C.

A M. DE BORDES, à Lyon.

10 de juillet.

**M**ON cher confrère en académie , et mon frère en philosophie , mille grâces vous soient rendues de toutes les peines que vous daignez prendre (\*). Je n'aime pas les *h* aspirées , cela fait mal à la poitrine ; je suis pour l'euphonie. On disait autrefois *je hésite* , et à présent on

(\*) L'édition des Scythes , à Lyon.

dit j'hésite ; on est fou d'*Henri IV*, et non plus de *Henri IV* ; on achète du linge d'Hollande , et non plus de *Hollande*. Ce qu'on n'adoucirait jamais , c'est la canaille de la littérature. Vous en voyez une belle preuve dans ce maraud de *la Beaumelle* qui m'a adressé la plupart de ses lettres anonymes par Lyon , où il faut qu'il ait quelque correspondant. La dernière était datée de Beaujeu , auprès de Lyon. Je crois que ni les ministres , ni monsieur le chancelier , ni la maison de *Noailles* , ni même la maison royale , ne seront contents de ce *la Beaumelle*. En vérité , ceci est plutôt un procès criminel qu'une querelle littéraire. Ce n'est pas le cas de garder le silence. On doit mépriser les critiques , mais il faut confondre les calomniateurs.

On doit encore plus vous aimer.

Voici une petite brochure , en réponse d'une grosse brochure. S'il y a quelque chose de plaisant , amusez-vous-en ; passez ce qui vous ennuiera. Faites-moi votre bibliothécaire , je vous enverrai tout ce que je pourrai faire venir des pays étrangers. Bientôt nous ne pourrions plus avoir de France que des almanachs , ou des fréronades , ou du *Journal chrétien*. Si je suis votre bibliothécaire , soyez , je vous prie , mon *Aristarque*.

Je recommande la Scythie à vos bontés.



1767.

## L E T T R E C C I.

A M. D A M I L A V I L L E.

11 de juillet.

**I**L est trop certain , mon cher ami , que les protestans de Guienne sont accusés d'avoir voulu assassiner plusieurs curés , et qu'il ya près de deux cents personnes en prison à Bordeaux pour cette fatale aventure qui a retardé l'arrivée de M. le maréchal de *Richelieu* à Paris. C'est dans ces circonstances odieuses que l'infame *la Beaumelle* m'a fait écrire des lettres anonymes. J'ai été forcé d'envoyer aux ministres le mémoire ci-joint.

C'est du moins une consolation pour moi d'avoir à défendre la mémoire de *Louis XIV* et l'honneur de la famille royale , en prenant la juste défense de moi-même contre un scélérat audacieux , aussi ignorant qu'insensé. J'ai toujours été persuadé qu'il faut mépriser les critiques , mais que c'est un devoir de réfuter la calomnie. Au reste , j'ai mauvaise opinion de l'affaire des *Sirven*. Je doute toujours qu'on fasse un passe-droit au parlement de Toulouse , en faveur des protestans , tandis qu'ils se rendent si coupables , ou du moins si suspects.

Tout cela est fort triste : les philosophes ont  
besoin de constance. \_\_\_\_\_

1767.

Adieu, mon cher ami ; je n'ai pas un moment  
à moi, je fais la guerre en mourant. Aimez-  
moi toujours, et fortifiez-moi contre les  
méchans.

## L E T T R E C C I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juillet.

**J**E reçois votre lettre angélique du 10 de  
juillet, mon tendre et respectable ami. Vous  
aurez bientôt ces malheureux Scythes ; mais  
je crois qu'il faut mettre un intervalle entre  
les sauvages de l'Orient et les sauvages de  
l'Occident. Je persiste toujours à penser qu'il  
faut laisser le public dégorger les Illinois ; je  
pense encore qu'une ou deux représentations  
suffiront avant Fontainebleau. Faisons-nous un  
peu désirer et ne nous prodiguons pas.

Je suis, sans doute, plus affligé que le petit  
*Lavaisse* ; mais comment voulez-vous que je  
fasse ? j'ai affaire à un *Déon* et à un *Vergy*, et  
je ne suis pas ambassadeur de France. Je suis  
persécuté, depuis long-temps, par mes chers  
rivaux, les gens de lettres ; c'est un tissu de

— 1767. calomnies, si long et si odieux, qu'il faut bien enfin y mettre ordre. Il y a plus de douze ans que ce *la Beaumelle* me persécute et me fait le même honneur qu'à la maison royale. Il y a plus de fureté à s'attaquer à moi qu'aux princes. Si j'étais prince, je ne m'en soucierais guère; mais je suis un pauvre homme de lettres, sans autre appui que celui de la vérité: il faut bien que je la fasse connaître, ou que je meure calomnié. Il ne s'agit pas ici de la Défense de mon oncle, qui est une pure plaisanterie; il s'agit des plus horribles impostures dont jamais on ait été noirci.

Je serai assez hardi pour écrire à monsieur d'Aguesseau, puisque vous m'encouragez, mon cher ange; et je tâcherai de ne lui écrire que des choses qui pourront lui plaire et le toucher.

*La Harpe* (Dieu merci) ne fait point deux tragédies, mais il a abandonné un sujet presque impraticable pour un autre où il est plus à son aise. En un mot, mon atelier aura l'honneur de vous servir.

Je vous avoue que je voudrais bien qu'on jouât *Olimpie* une ou deux fois, avant *Fontainebleau*; mais qu'on la jouât comme je l'ai faite; car il est assez dur de se voir mutiler. Il est vrai que je ne le vois point, mais je l'entends dire, et je reçois la blessure par les oreilles :

oreilles : vous savez que les oreilles d'un poète sont délicates. Toute notre petite troupe vous présente ses hommages , ainsi qu'à madame d'*Argental*. 1767.

Je crois M. de *Thibouville* à la campagne. S'il vient à Paris , je vous supplie de ne me pas oublier auprès de lui. Recevez toujours mon culte de dulia.

Je viens d'acheter un *Dictionnaire historique portatif* , par une société de gens de lettres , en quatre gros volumes in-8° , sous le titre d'Amsterdam , qu'on dit imprimé à Paris. Je tombe sur l'article *Tençin* ; madame votre tante y est indignement outragée. On y dit que *la Frenaye* , conseiller au grand conseil , fut tué chez elle. Quels historiens ! quels *Tite-Live* ! Dites-moi , après cela , si je dois souffrir un *la Beaumelle*. Vous devriez bien demander à *Marin* où s'est faite cette infame édition , et qui en font les auteurs ? V.

1767.

## L E T T R E C C I I I.

A M. L E K A I N.

17 de juillet.

**M**ON cher ami , je reçois votre lettre du 8 de juillet. J'attends tous les jours l'édition des *Scythes* , faite à Lyon , pour vous l'envoyer ; c'est la seule à laquelle on doit se tenir. Elle est faite entièrement selon les vues de monsieur d'*Argental* ; on a fait tout ce qu'on a pu pour profiter de ses observations judicieuses. Il est vrai que le rôle que vous voulez bien jouer dans cette pièce ne convient pas tout-à-fait à vos grands talens , et n'a pas ce sublime et cette terreur que vous savez si bien mettre sur la scène. *Athamare* est un très-jeune homme amoureux , vif , pétulant dans sa tendresse , un jeune petit cheval échappé , et puis c'est tout. Il est fait pour un petit blondin nouvellement entré au service ; mais vous savez vous plier à toute sorte de caractères.

Si vous jouez le Droit du seigneur , comme je l'espère , je donne le rôle d'*Acante* à mademoiselle *Doligny* , celui de *Colette* à mademoiselle *Luzy* , celui du fermier *Mathurin* à mon-

fieur *Montfoulon* ; ce font les dispositions que M. d'*Argental* a faites lui-même.

---

 1767.

A l'égard d'Olimpie , je suis persuadé que cette pièce , remise au théâtre , vous vaudra quelque argent ; mais il est absolument nécessaire de la jouer comme je l'ai faite , et non pas comme mademoiselle *Clairon* l'a défigurée. Elle a cru devoir sacrifier la pièce à son rôle , supprimer et changer des vers dont la suppression ou le changement ne forment aucun sens. On a surtout dépouillé le cinquième acte de ce qui en faisait toute la terreur et l'intérêt. Une actrice assez bonne , qui a joué Olimpie à Genève , ayant restitué tous les endroits supprimés ou altérés par mademoiselle *Clairon* , a eu un succès si prodigieux que la pièce a été jouée six jours de suite.

Si vous jouez l'Orphelin de la Chine , je vous prie très - instamment de la donner aussi telle qu'elle est imprimée dans l'édition des *Cramer*. Vous devez avoir cette édition ; et , si vous ne l'avez pas , elle est chez monsieur d'*Argental*.

Voici encore un petit mot pour l'Ecoffaise , que je vous prie de donner à l'assemblée. Nous allons ce soir jouer l'Orphelin de la Chine. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* travaillent pour vous de toutes leurs forces. J'aurai du moins le plaisir de voir mes amis

— soutenir le théâtre auquel mon grand âge, mes  
1767. maladies, et peut-être encore plus mes  
ennemis me forcent de renoncer. Je vous  
embrasse de tout mon cœur. V.

## L E T T R E C C I V.

A M. DE PARCIEUX,

*Sur son projet d'amener la rivière d'Yvette  
à Paris.*

A Ferney, le 17 de juillet.

**V**OUS avez dû, Monsieur, recevoir des éloges et des remerciemens de tous les hommes en place : vous n'en recevez aujourd'hui que d'un homme bien inutile, mais bien sensible à votre mérite et à vos grandes vues patriotiques. Si ma vieillesse et mes maladies m'ont fait renoncer à Paris, mon cœur est toujours votre citoyen. Je ne boirai plus des eaux de la Seine, ni d'Arcueil, ni de l'Yvette, ni même de l'Hippocrène, mais je m'intéresserai toujours au grand monument que vous voulez élever. Il est digne des anciens Romains, et malheureusement nous ne sommes pas romains. Je ne suis point étonné que votre

projet soit encouragé par M. de *Sartine*. Il pense comme *Agrippa* ; mais l'hôtel de ville de Paris n'est pas le capitolé. On ne plaint point son argent pour avoir un opéra comique , et on le plaindra pour avoir des aqueducs dignes d'*Auguste*. Je désire passionnément de me tromper. Je voudrais voir la fontaine d'*Yvette* former un large bassin autour de la statue de *Louis XV* ; je voudrais que toutes les maisons de Paris eussent de l'eau , comme celles de Londres. Nous venons les derniers en tout. Les Anglais nous ont précédés et instruits en mathématiques , les Italiens en architecture , en peinture , en sculpture , en poésie , en musique ; et j'en suis fâché.

J'ai l'honneur d'être , avec l'estime infinie que vous méritez , et avec la reconnaissance d'un citoyen , Monsieur , votre , &c.



1767.

## L E T T R E C C V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de juillet.

AH ! mon respectable ami , mon cher ange , qu'il y a une différence immense entre les sentimens des sociétés de Paris et le reste de l'Europe ! Il y a bien des espèces d'hommes différentes ; et quiconque a le malheur d'être un homme public , est obligé de répondre à tous.

Vous me mandez , dans votre lettre du 15 de juillet , que *la Beaumelle* est oublié , tandis qu'il y a sept éditions de ses calomnies dans les pays étrangers , et que tous les fots , dont le monde est plein , prennent ses impostures pour des vérités. Il est triste en effet que *la Beaumelle* soit le beau-frère de *Lavaisse* ; sa sœur a fait cet indigne mariage malgré son père. Mais dois-je me laisser déshonorer par un scélérat dans toute l'Europe , parce que ce malheureux est le beau-frère d'un homme à qui j'ai rendu service ? n'est-ce pas au contraire à *Lavaisse* de forcer ce malheureux à rentrer dans son devoir , s'il est possible. *La Beaumelle* a fait commencer secrètement

une nouvelle édition de ses infamies dans Avignon. Le commandant du pays de Foix est chargé, par M. le comte de *Saint-Florentin*, de le menacer des plus grands châtimens ; mais cela ne le contiendra point ; c'est un homme de la trempe des *Déon* et des *Vergy* ; il niera tout, et il en fera quitte pour désavouer l'édition. Je n'ai de ressource que dans une justification nécessaire. Je n'envoie mon mémoire qu'aux personnes principales de l'Europe, dont les noms sont intéressés dans les calomnies que *la Beaumelle* a prodiguées : je remplis un devoir indispensable. — 1767.

A l'égard des Scythes, je suis indigné de la lenteur du libraire de Lyon. Il me mande qu'enfin l'édition sera prête cette semaine ; mais il m'a tant trompé que je ne peux plus me fier à lui. Un libraire d'une autre ville veut en faire encore une nouvelle édition. On n'imprime pas, mais on joue les Illinois. Nous avons joué ici l'Orphelin de la Chine ; mais, Dieu merci, nous ne l'avons pas donné tel qu'on me fait l'affront de le représenter à Paris. Je ne fais si du *Belloi* a raison de se plaindre ; mais, pour moi, je me plains très-fort d'être défiguré sur le théâtre, et par *Duchefne*. Je me flatte que vos bontés pour moi ne se démentiront pas. Vous m'avouerez qu'il est désagréable que les comédiens, qui

— 1767. m'ont quelques obligations , prennent la licence de jouer mes pièces autrement que je ne les ai faites. Quel est le peintre qui souffrirait qu'on mutilât ses tableaux ?

Ayez soin de votre fanté , mon cher ange ; portez-vous mieux que moi , et je ferai consolé d'avoir une fanté détestable.

## L E T T R E C C V I .

A M. D A M I L A V I L L E .

22 de juillet.

J E ne puis que vous répéter , mon cher ami , que je suis très-fâché que *Lavaisse* soit le beau-frère de *la Beaumelle* , mais que ce n'est pas une raison pour que je me laisse accabler par les calomnies de ce malheureux. Mon mémoire présenté aux ministres a eu déjà une partie de l'effet que je désirais. Le commandant du pays de Foix a envoyé chercher *la Beaumelle* , et l'a menacé des plus grands châtimens ; mais cela ne détruit pas l'effet de la calomnie. Le devoir des ministres est de la punir , le mien est de la confondre. Je ne fais ni pardonner aux pervers , ni abandonner les malheureux. J'enverrai de l'argent à *Sirven* ; il n'a qu'à parler.

M. *Marin* a dû vous faire tenir un paquet ; —  
 c'est la seule voie dont je puisse me servir. 1767.  
 J'ai écrit à M. d'*Aguesseau*.

On m'assure que la sorbonne lâchera toujours son décret contre *Bélisaire*. Il est difficile de comprendre comment un corps entier s'obstine à se rendre ridicule. *Bélisaire* est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Russie m'écrit de Casan en Asie qu'on y imprime actuellement la traduction russe.

Je suis affailli , mon cher ami , à droite et à gauche. Je vous embrasse en courant , mais très-tendrement.

*Fin du Tome onzième.*

# TABLE ALPHABETIQUE

## DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

### A.

#### ANONYMES.

LETTRE I. Page 69

LETTRE II. 323

ALBERGATI CAPACELLI. (M. le  
marquis ) 421

ARGENCE DE DIRAC. ( M. le marquis d' )

LETTRE I. 65

LETTRE II. 134

LETTRE III. 193

LETTRE IV. 314

LETTRE V. 431

ARGENTAL. ( M. le comte d' )

LETTRE I. 5

LETTRE II. 44

TABLE ALPHABETIQUE. 467

LETTRE III.	62
LETTRE IV.	77
LETTRE V.	86
LETTRE VI.	95
LETTRE VII.	110
LETTRE VIII.	115
LETTRE IX.	118
LETTRE X.	125
LETTRE XI.	129
LETTRE XII.	131
LETTRE XIII.	137
LETTRE XIV.	149
LETTRE XV.	159
LETTRE XVI.	166
LETTRE XVII.	168
LETTRE XVIII.	220
LETTRE XIX.	229
LETTRE XX.	237
LETTRE XXI.	327
LETTRE XXII.	339
LETTRE XXIII.	347
LETTRE XXIV.	351
LETTRE XXV.	355

LETTRE XXVI.	377
LETTRE XXVII.	388
LETTRE XXVIII.	394
LETTRE XXIX.	398
LETTRE XXX.	411
LETTRE XXXI.	422
LETTRE XXXII.	429
LETTRE XXXIII.	462

## B.

BELLOI. (M. du)	360
BERAUD, (M. l'abbé) <i>auteur d'un poëme épique sur la conquête de la terre promise.</i>	291
BERNSTORFF, (M. le comte de) <i>premier ministre du roi de Danemarck.</i>	213
BOISGELIN, (M. le comte de) <i>maître de la garde-robe du roi.</i>	309
BORDES. (M. de)	392
BOUFFLERS. (Madame la marquise de)	
LETTRE I.	198
LETTRE II.	205

ALPHABETIQUE. 469

C.

CHABANON. (M. de)

LETTRE I.	22
LETTRE II.	28
LETTRE III.	113
LETTRE IV.	162
LETTRE V.	216
LETTRE VI.	307
LETTRE VII.	315

CHARDON, (M.) *maître des requêtes, &c.*

LETTRE I.	117
LETTRE II.	155
LETTRE III.	209
LETTRE IV.	334

CHATELLUX. (M. le chevalier de) 231

CHAUVELIN. (M. le marquis de)

LETTRE I.	253
LETTRE II.	403

CHOISEUL. (M. le duc de) *Sur le cordon de troupes auprès de Genève.*

LETTRE I.	182
LETTRE II.	247



CHRISTIN, ( M. ) *avocat à Saint-Claude.*

LETTRE I. 68

LETTRE II. 261

LETTRE III. 296

COQUELEY, ( M. ) *censeur royal à Paris.*

366

D.

DAMILAVILLE. ( M. )

LETTRE I. 3

LETTRE II. 7

LETTRE III. 15

LETTRE IV. 19

LETTRE V. 25

LETTRE VI. 32

LETTRE VII. 50

LETTRE VIII. 53

LETTRE IX. 59

LETTRE X. 75

LETTRE XI. 80

LETTRE XII. 83

LETTRE XIII. 92

LETTRE XIV. 126

ALPHABETIQUE. 471

LETTRE XV.	145
LETTRE XVI.	147
LETTRE XVII.	153
LETTRE XVIII.	161
LETTRE XIX.	164
LETTRE XX.	177
LETTRE XXI.	190
LETTRE XXII.	207
LETTRE XXIII.	211
LETTRE XXIV.	214
LETTRE XXV.	219
LETTRE XXVI.	241
LETTRE XXVII.	246
LETTRE XXVIII.	265
LETTRE XXIX.	311
LETTRE XXX.	321
LETTRE XXXI.	329
LETTRE XXXII.	337
LETTRE XXXIII.	387
LETTRE XXXIV.	404
LETTRE XXXV.	425
LETTRE XXXVI.	432
LETTRE XXXVII.	464

## DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I.	70
LETTRE II.	121
LETTRE III.	407

## DEODATI DE TOVAZZI. (M.) 38

## DORAT. (M.)

LETTRE I.	175
LETTRE II.	200
LETTRE III.	249
LETTRE IV.	285
LETTRE V.	318

## E.

ELIE DE BEAUMONT, (M.) *avocat.*

LETTRE I.	17
LETTRE II.	51
LETTRE III.	218
LETTRE IV.	240
LETTRE V.	280
LETTRE VI.	313

## ESTAING. (M. le comte d') 35

## ETALLONDE

ALPHABETIQUE. 473

ETALLONDE DE MORIVAL. (M. d')

LETTRE I. 188

LETTRE II. 227

LETTRE III. 414

F.

FLORIAN. (Madame la marquise de)

LETTRE I. 123

LETTRE II. 345

FLORIAN. (M. le marquis de)

LETTRE I. 191

LETTRE II. 281

LETTRE III. 331

LETTRE IV. 353

LETTRE V. 427

G.

GALLITZIN, (M. le prince de) ambassadeur de Russie. 344

## H.

HARPE. (M. de la)	57
HELVETIUS. (M.)	108
HUME. (M.)	98

## L.

LACOMBE, (M.) *libraire à Paris.*

LETTRE I.	274
-----------	-----

LETTRE II.	385
------------	-----

## LE CLERC DE MONTMERCY. (M.)

21

## LE KAIN. (M.)

LETTRE I.	244
-----------	-----

LETTRE II.	256
------------	-----

LETTRE III.	259
-------------	-----

LETTRE IV.	277
------------	-----

LETTRE V.	283
-----------	-----

LETTRE VI.	293
------------	-----

LETTRE VII.	383
-------------	-----

LETTRE VIII.	458
--------------	-----

ALPHABETIQUE. 475

LE RICHE, (M.) *directeur et receveur des domaines du roi, à Besançon.*

LETTRE I.	30
LETTRE II.	139
LETTRE III.	195
LETTRE IV.	208
LETTRE V.	295

LINGUET. (M.) *Sur Montesquieu et Grotius.*  
298

M.

MARIN, (M.) *censeur royal, à Paris.* 363

MARIOTT, (M.) *avocat général d'Angleterre.* 262

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I.	157
LETTRE II.	204
LETTRE III.	235
LETTRE IV.	239
LETTRE V.	271
LETTRE VI.	310
LETTRE VII.	405

## N.

NANCEY, (M.) *cordelier à Dijon.* 49

## P.

PANCKOUCKE, (M.) *libraire à Paris.* 272

PARCIEUX. (M. de) *Sur son projet d'amener  
la rivière d'Yvette à Paris.* 460

PERRAND, (M.) *chanoine d'Annecy.* 369

PEZAI. (M. de)

LETTRE I. 171

LETTRE II. 287

## R.

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)

LETTRE I. 10

LETTRE II. 90

LETTRE III. 178

LETTRE IV. 185

LETTRE V. 223

LETTRE VI. 233

LETTRE VII. 275

ALPHABETIQUE. 477

LETTRE VIII.	303
LETTRE IX.	372
LETTRE X.	416
LETTRE XI.	419

ROCHEFORT. (M. le comte de)

LETTRE I.	27
LETTRE II.	52
LETTRE III.	202
LETTRE IV.	215
LETTRE V.	362

S.

SAINT-JULIEN. (Madame de)

LETTRE I.	47
LETTRE II.	142

T.

TOTT. (M. le baron de)	365
TOURAILLE. (M. le comte de la)	196
TRESSAN. (M. le comte de)	268



478 TABLE ALPHABETIQUE.

V.

VALLIERE. ( M. le duc de la )

LETTRE I. 41

LETTRE II. 251

VERNES. ( M. )

LETTRE I. 82

LETTRE II. 376

VILLETTE. ( M. le marquis de ) 66

VILLEVIEILLE. ( M. le marquis de )

LETTRE I. 141

LETTRE II. 317

LETTRE III. 382

*Fin de la Table du tome onzième.*

